

16^{ème} CONGRÈS NATIONAL

5-7 juillet 2022 ■ Lille

afsp
association française
de
science politique



APPEL À COMMUNICATIONS POUR LES SECTIONS THÉMATIQUES

En partenariat avec



16^{ème} Congrès national de l'Association Française de Science Politique

Appels à communications / 58 Sections thématiques (ST) *Call for papers / 58 Panels (ST)*

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel
à chacun des responsables scientifiques de la ST
avant le 2 novembre 2021.

*Paper proposals must be sent by e-mail
to each of the panel's conveners
before November 2nd, 2021.*

ST	Thématique & Intitulé	Responsables scientifiques
ST 1	La professionnalisation de l'action publique climatique locale <i>The Professionalization of Local Climate Policymaking</i>	Aulagnier Alexis Mazeaud Alice
ST 2	Gouvernement des administré.e.s et rapports sociaux de genre : un regard renouvelé sur les effets politiques de l'action publique <i>Government of citizens and gender relations: a renewed perspective on the political effects of public policy</i>	Aymé Prunelle Douniès Thomas
ST 3	Les guerres civiles comme phénomènes transnationaux <i>Civil wars as international conflicts</i>	Baczko Adam Dorronsorro Gilles

ST 4	Les politiques européennes et leurs savants <i>Science as a political Vocation in EU polity</i>	Bailly Jessy Coman Ramona
ST 5	Les politiques de gentrification. Politisation du peuplement et (dé)mobilisations locales <i>Gentrification policies. Politicizing community intervention and local (de)mobilization</i>	Barrault-Stella Lorenzo Tissot Sylvie
ST 6	Repenser les archives en science politique <i>Re-thinking the Archive in Political Science</i>	Beerli Monique El Qadim Nora
ST 7	Histoire sociale des idées conservatrices <i>Social History of Conservative Ideas</i>	Behr Valentin Massei Simon
ST 8	De l'État-plateforme à la platformisation de l'action publique : de quoi les plateformes publiques sont-elles le nom ? <i>From Government as Platform to the platformization of public policies</i>	Bellon Anne Mabi Clément
ST 9	Construction et mobilisation de l'opinion publique sondagière : des pratiques et usages aux représentations du lien démocratique <i>Construction and mobilization of surveyed public opinion: from practices and uses to representations of the democratic linkage</i>	Belot Céline Schnatterer Tinette
ST 10	L'action multilatérale dans la gestion civile des conflits <i>Multilateral Action in Civil Conflict Management</i>	Bertrand Gilles Tenenbaum Charles
ST 11	A European Data space ? Collecte, stockage et connexion des data dans l'action publique en Europe <i>A European Data space ? Data collection, storage, and connection in European public policies</i>	Bérut Chloé Piquet Agathe
ST 12	Au cœur du policy state. Interdépendances, concurrences, intégration et coordination entre politiques publiques <i>Inside the Policy State. Interdependencies, competition, integration and coordination between public policies.</i>	Bezes Philippe Le Galès Patrick
ST 13	Secret, violence et impunité : l'État en clair-obscur <i>Secrecy, violence and impunity: the state in chiaroscuro</i>	Bigo Didier Bonelli Laurent
ST 14	Le financement des sciences humaines et sociales <i>Funding the Human and Social Sciences</i>	Boncourt Thibaud Cohen Antonin
ST 15	Mobilisations philanthropiques <i>Philanthropic mobilizations</i>	Bory Anne Rozier Sabine
ST 16	Gouverner des groupes « à risques ». Catégorisations et discriminations dans l'action publique <i>Governing "risk groups". Categorizations and</i>	Bourgeois Marine Desage Fabien

	<i>discriminations in public action</i>	
ST 17	Extractivismes verts : le gouvernement de la transition énergétique au ras du sol <i>Green extractivism: the government of the energy transition at ground level</i>	Buu-Sao Doris Patinaux Leny
ST 18	Anarchie, État et Utopie(s). L'apport de l'anthropologie anarchiste à la science politique <i>Anarchy, State and Utopia(s). The contribution of anarchist anthropology to political science</i>	Caré Sébastien Châton Gwendal
ST 19	La fabrique de la neutralité : pour une sociologie politique des lieux neutres <i>The making of neutrality: towards a political sociology of neutral places</i>	Chahsiche Jean-Michel Lépinay Thomas
ST 20	La crise écologique, les industries et le politique : quelles approches et quelles analyses ? <i>The ecological crisis, industries and politics: towards more heuristic approaches and analyses</i>	Chailleux Sébastien Smith Andy
ST 21	Imaginaires chrétiens et rhétoriques populistes au XXI ^e siècle <i>Christian imaginaries and populist rhetoric in the 21st century</i>	Chelini-Pont Blandine Raison du Cleuziou Yann
ST 22	Action collective et pouvoir local : Encadrement institutionnel et pacification sociale <i>Collective Action and Local Power : Institutional Channeling and Social Control</i>	Chevallier Thomas Talpin Julien
ST 23	Délation, systèmes répressifs et régimes politiques <i>Denunciation, Systems of Repression and Political Regimes</i>	Codaccioni Vanessa Uysal Ayşen
ST 24	Le communalisme comme projet politique <i>Communalism as a political project</i>	Cossart Paula Van Outryve d'Ydewalle Sixtine
ST 25	Marchandisation et privatisation du monde associatif : quels effets politiques ? <i>Commodification and privatization of the non-profit sector : what political consequences ?</i>	Cottin-Marx Simon Hamidi Camille
ST 26	Les groupes d'intérêt peuvent-ils composer un sous-champ de la science politique à l'horizon 2030 ? <i>Is The Interest groups approach a futur subfield of the political science near 2030</i>	Courty Guillaume Milet Marc
ST 27	Jeunesses et participations politiques <i>Youth and political participations</i>	Courty Amaia Tiberj Vincent
ST 28	Produire les « bons » et les « mauvais » sujets féministes : théorie, institutions, mouvements sociaux <i>Producing 'good' and 'bad' feminist subjects: theory,</i>	David Emmanuelle Lépinard Éléonore

	<i>institutions, and social movements</i>	
ST 29	Les Gilets jaunes, un nouveau sujet politique ? Mouvements sociaux contemporains et compétition partisane <i>The Yellow Vests, a political subject in the making?</i> <i>Contemporary social movements and party competition</i>	Della Sudda Magali Gonthier Frédéric
ST 30	Genre et réformes de l'État <i>Gender and state-level reforms</i>	Demonteil Marion Jacquemart Alban
ST 31	Politiques de l'Anthropocène : mises en cause et responsabilités dans les dégradations Environnementales <i>The politics of the Anthropocene: blame and responsibilities in environmental degradations</i>	Demy Annabelle Giry Benoit
ST 32	Les politiques publiques dans les fils du clientélisme politique <i>Public Policies in the Web of Political Clientelism</i>	Deschamps Damien Provini Olivier
ST 33	Les politiques de sécurité internationale face leur politisation <i>Politicizing international security policies: strategies, actors, processes</i>	Deschaux-Dutard Delphine Joana Jean
ST 34	Les négociations internationales en temps de crises <i>International negotiations in times of crisis</i>	Dieckhoff Milena Klöck Carola
ST 35	Le « pouvoir » des actionnaires de médias : enjeux épistémologiques et méthodologiques <i>The "power" of media shareholders: epistemological and methodological issues</i>	Dudouet François-Xavier Sedel Julie
ST 36	Famille et socialisation politique : nouveaux regards sur un objet classique <i>Family and political socialization: new looks on a classical object</i>	Durand Mickaël Masclat Camille
ST 37	Approches et méthodes en théorie politique <i>Approaches and methods in political theory</i>	El-Wakil Alice Vandamme Pierre-Étienne
ST 38	Les politistes et les littératures. Enjeux, méthodes, objets <i>Political scientists and literatures. Issues, methods, subjects</i>	Eymeri-Douzans Jean-Michel Tanguy Gildas
ST 39	L'engagement écologique des acteurs religieux : trajectoires militantes et changements institutionnels <i>The ecological commitment of religious actors : activist trajectories and institutional changes</i>	Faure Lucas Ollitrault Sylvie
ST 40	La part du monde dans la politique de l'Union européenne	Faure Samuel B.H. Wunsch Natasha

	<i>The external dimension of European Union politics</i>	
ST 41	Pratiques d'optimisation et politiques fiscales <i>Optimization practices and tax policies</i>	Gantois Maïlys Vion Antoine
ST 42	Syndicats et patronats face à l'action publique : des groupes d'intérêt comme les autres ? <i>Trade unions and employers' organizations facing public action: are they "interest groups" like any others?</i>	Gassier Yolaine Gourgues Guillaume
ST 43	Le vote transnational. Procédures, pratiques et représentations <i>Transnational voting. Procedures, practices and representations</i>	Gouard David Strudel Sylvie
ST 44	De la démocratie en numérique. Les appropriations du web et des réseaux sociaux dans les processus électoraux <i>When democracy gets digital. Web & social media in electoral processes</i>	Greffet Fabienne Neihouser Marie
ST 45	L'environnementalisation de l'action publique locale saisie par son financement <i>Financing the environmentalization of local public policies</i>	Halbert Ludovic Maisetti Nicolas
ST 46	Production des savoirs académiques et experts pour l'action publique environnementale <i>Production of academic and expert knowledge for environmental policymaking</i>	Halpern Charlotte Zittoun Philippe
ST 47	L'histoire de la pensée politique en France comme objet socio-historique depuis la fin du 19 ^e siècle <i>The history of political thought in France as a social and historical phenomenon (from the end of 19th century until now)</i>	Hauchecorne Mathieu Skornicki Arnault
ST 48	Analyser qualitativement l'action publique : Les alternatives au process tracing <i>Qualitative analysis of public action: Alternatives to process tracing</i>	Hoeffler Catherine Ledoux Clémence
ST 49	Alcool et relations internationales <i>Alcohol and International Relations</i>	Holeindre Jean-Vincent Robin Marie
ST 50	La démocratie face à la non-participation : approches pour une sociologie politique du désintérêt des citoyens envers les nouvelles formes de participation <i>Democracy facing non-participation: Approaches to a political sociology of citizens' disinterest in new forms of participation</i>	Jacquet Vincent Sainty Jessica
ST 51	Un nouvel âge de l'écologie politique ? Mouvements et partis écologistes à la suite des mobilisations pour le	Jérôme Vanessa Persico Simon

	climat <i>The new age of ecologism? Green movements and parties in the wake of climate mobilizations</i>	
ST 52	Des systèmes médiatiques en mutation, entre repolarisation et "droitisation" <i>Changing Media Systems, between repolarization and "right-winging"</i>	Kaciaf Nicolas Klaus Enrique
ST 53	Vers l'avènement des entreprises partisanes personnelles ? Etat des lieux et discussion critique <i>Towards the advent of personal parties? State of the art and critical discussion</i>	Lefebvre Rémi Sawicki Frédéric
ST 54	Ce que les métropoles font au pouvoir local et aux inégalités socio-spatiales <i>What large metropolis do to local power and socio-spatial inequalities</i>	Lévêque Antoine Parnet Christophe
ST 55	Les circulations entre espaces politiques et mondes du privé : vers une sociologie des revolving door <i>Circulations between political fields and private worlds: towards a sociology of revolving doors</i>	Michon Sébastien Robert Cécile
ST 56	Les institutions internationales et la neutralisation de la protestation sociale <i>International Institutions and the Neutralisation of Social Protest</i>	Nay Olivier Thivet Delphine
ST 57	La (dé)construction des études aréales au prisme des situations de conflit <i>The (De)construction of Area Studies Through the Prism of Conflict Situations</i>	Popa Ioana
ST 58	Faire le « bien » en temps de crises <i>Doing « good » in times of crisis</i>	Ruiz de Elvira Laura Saeidnia Sahar Aurore

ST 1

La professionnalisation de l'action publique climatique locale *The Professionalization of Local Climate Policymaking*

Responsables scientifiques :

Alexis Aulagnier, Centre Émile Durkheim, alexis.aulagnier@gmail.com

Alice Mazeaud, Université de La Rochelle, alice.mazeaud01@univ-lr.fr

Les enjeux climatiques occupent une place de plus en plus importante au sein des agendas politiques, notamment à l'échelon local. Les politiques climatiques à cette échelle prolifèrent, qu'elles soient formulées en termes d'atténuation ou d'adaptation. Elles répondent à des injonctions législatives et réglementaires de plus en plus nombreuses ou sont initiées de manière volontaires sous l'impulsion d'élu.es ou à la faveur de la mise à l'agenda de problèmes climatiques locaux (submersion marine, canicule). L'enjeu climatique tend ainsi à reconfigurer l'action environnementale des collectivités territoriales, jusqu'alors largement cadrée autour de la thématique du développement durable (Béal, 2011).

L'objectif de cette section thématique est d'étudier cette action publique climatique locale sous l'angle de sa professionnalisation. La littérature internationale sur les politiques climatiques locales est abondante, comme l'attestent des travaux comparatifs à grande échelle (Fuhr *et al.*, 2018; Reckien *et al.*, 2018). Plusieurs enquêtes ont également été menées sur le cas français (Yalçın et Lefèvre, 2012; Bertrand et Richard, 2014; Lioubimtseva et da Cunha, 2020). On sait pourtant peu de choses sur les profils et les conditions d'activité des acteurs qui conçoivent et mettent en œuvre ces politiques climatiques locales. De la même manière, la façon dont l'impératif climatique affecte l'organisation des services des collectivités ou des administrations déconcentrées de l'État a peu été investiguée (*a contrario*, Molina, 2012). Or, plusieurs travaux récents ont mis en évidence la fécondité d'un croisement des regards entre sociologie de l'action publique et sociologie des professions ou des groupes professionnels (Mazeaud et Nonjon 2018; Barrier et Castel 2019). Les communications pourront aborder plusieurs dimensions :

- (i) On pourra s'interroger sur les modalités de mise en administration de ces politiques nouvelles. Comment l'action climatique recompose-t-elle les organigrammes des collectivités territoriales, et en particulier l'organisation des services en charge des enjeux environnementaux ? Comment les acteurs en charge de la lutte contre le réchauffement climatique imposent-ils cette thématique aux professionnels investis de missions plus ancrées à ce niveau d'action publique (aménagement, habitat, mobilité) ? Comment construisent-ils leur territoire bureaucratique ? Par quels moyens celui-ci est-il défendu, solidifié ?
- (ii) Agir sur le climat nécessite la mobilisation de connaissances et de savoir-faire particuliers, que ce soit au niveau de la représentation de la problématique climatique ou de la sélection puis mise en œuvre d'instruments dédiés. On peut alors s'interroger sur les dynamiques épistémiques qui ont lieu autour de l'action climatique locale. Quels sont les savoirs et savoir-faire de l'action climatique ? Quel est le poids respectif des agents des collectivités territoriales, des services de l'État, des bureaux d'études ou autres acteurs privés dans la fabrique de ces politiques climatiques ?
- (iii) Le développement des politiques climatiques locales s'inscrit dans les mécanismes de standardisation des agendas environnementaux locaux (Halpern, 2020). Néanmoins, on peut s'interroger sur la façon dont l'injonction climatique travaille l'activité des élu.es et de leurs entourages, et les relations qu'ils entretiennent avec les professionnel.les de l'action climatique. Dans quelle mesure les élu.es se

professionnalisent-ils sur ces questions? Comment, et dans quelles conditions, parviennent-ils à politiser l'enjeu climatique ?

L'enjeu de cette section thématique est de rassembler des travaux abordant les politiques climatiques locales en s'intéressant aux dynamiques et pratiques professionnelles et administratives. Il s'agit de rendre compte du profil et de l'activité de celles et ceux qui mettent à l'agenda et mettent en œuvre les politiques climatiques, mais également d'éclairer ce que les injonctions climatiques font aux acteurs de l'action publique.

Climate issues are becoming increasingly important on political agendas, especially at the local level. Climate policies at this scale are proliferating, whether they are formulated in terms of mitigation or adaptation. They respond to an increasing number of legislative and regulatory injunctions or are initiated voluntarily under the impetus of elected officials or as a result of local climate problems being put on the agenda (marine submersion, heatwave). The climate issue is beginning to reshape the environmental action of local authorities, which until now has been largely framed around the theme of sustainable development (Béal, 2011).

The aim of this thematic section is to approach local climate public action from a singular perspective: that of its professionalization. The international literature on local climate policies is abundant, as evidenced by large-scale comparative works (Fuhr *et al.*, 2018; Reckien *et al.*, 2018). Several investigations have also been conducted on the French case (Yalçın and Lefèvre, 2012; Bertrand and Richard, 2014; Lioubimtseva and da Cunha, 2020). Yet, little is known about the profiles and the activities of the actors who design and implement these policies. Similarly, little research has been led on how the climate imperative affects the organization of local government services or decentralized state administrations (*a contrario*, Molina, 2012). Recent works have highlighted the fruitfulness of combining the sociology of public action with the sociology of professions or professional groups (Mazeaud and Nonjon 2018; Barrier and Castel 2019). Papers for this section may address several dimensions of this phenomena:

- (i) Climate issues are transversal. We can therefore investigate the way these policies reshape the organization charts of local authorities, and in particular the organization of departments in charge of environmental issues. How do the actors in charge of the fight against global warming impose this theme on professionals invested with missions that are more deeply anchored at this level of public action (planning, housing, mobility)? How do they construct their bureaucratic territory? By what means is it defended and consolidated?
- (ii) Acting on the climate requires the mobilization of specific knowledge and expertise, whether to represent climate issues at a local level or to select and implement dedicated instruments. Research can therefore investigate the epistemic dynamics that take place around the proliferation of climate local policies. What is the knowledge and expertise of climate action? Who are the actors who design, produce and implement climate policies, both within and outside of territorial administrations? What are the respective roles of the agents of local authorities, State services, consultancy firms or other private actors in the making of these climate policies?
- (iii) The development of local climate policies plays an important part in the standardization of local environmental agendas (Halpern, 2020). Nevertheless, we can question the way in which climate change affects the activity of elected officials and their entourages, as well as the relations they maintain with climate action professionals. To what extent are elected officials becoming professionals of these issues? How, and under what conditions, do they manage to politicize the climate issue?

The aim of this thematic section is to bring together research analyzing the increasing importance of climate in local public action and to do so from the perspective of professional

dynamics and practices. We intend to generate an analysis of the profile and activity of those who put climate policies on the agenda and implement them, but also to shed light on what the climate imperative does to the actors of public action.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Barrier J., Castel P., 2019. « Sociologie des professions et politiques publiques », in Boussaguet, L. *et al. dir.*, *Dictionnaire des politiques publiques*, Presses de Sciences Po, pp. 594-600.
- Béal V., 2011. *Les politiques du développement durable. Gouverner l'environnement dans les villes françaises et britanniques (1970-2010)*, Thèse pour le doctorat en science politique, Université de Saint-Etienne.
- Bertrand, F., Richard, E., 2014. « L'action des collectivités territoriales face au « problème climat » en France : une caractérisation par les politiques environnementales ». *Natures Sciences Sociétés*, 22, pp. 195-203.
- Fuhr, H., Hickmann, T., Kern, K., 2018. « The role of cities in multi-level climate governance: local climate policies and the 1.5°C target ». *Current opinion in Environmental Sustainability*, 30, pp. 1-6.
- Halpern C., 2020. « L'agenda environnemental des municipalités ». *L'Économie politique*, 85, pp. 87-98.
- Lioubimtseva, E., da Cunha, C., 2020. « Local climate change adaptation plans in the US and France: Comparison and lessons learned in 2007-2017 ». *Urban Climate*, 30.
- Mazeaud A., Nonjon M., 2018. *Le marché de la démocratie participative*. Éditions du Croquant.
- Molina G., 2012, « Lutte contre le réchauffement climatique : les acteurs de l'aménagement entre coopération, reconversion et concurrence », *Métropolitiques*.
- Reckien, D., *et al.*, 2018. « How are cities planning to respond to climate change? Assessment of local climate plans from 885 cities in the EU-28 ». *Journal of Cleaner Production*, 191, pp. 207-219.
- Yalçın, M., Lefèvre, B., 2012. « Local Climate Action Plans in France: Emergence, Limitations and Conditions for Success ». *Environmental Policy and Governance*, 22, pp. 104-115.

ST 2

Gouvernement des administré.e.s et rapports sociaux de genre : un regard renouvelé sur les effets politiques de l'action publique

Government of citizens and gender relations: a renewed perspective on the political effects of public policy

Responsables scientifiques :

Prunelle Aymé, CERI (Sciences Po Paris) prunelle.ayme@sciencespo.fr
Thomas Douniès, CURAPP-ESS (Université de Picardie Jules Verne) & CRESPPA-CSU
(Université Paris 8 – Paris Nanterre) thomas.dounies@gmail.com

La dimension genrée de l'action publique a été démontrée par des travaux qui ont documenté, aux États-Unis puis en France, les présupposés de genre sur lesquels les politiques publiques reposent (Lewis 1992 ; Orloff 1993 ; Sainsbury 1999), leurs effets différenciés sur les femmes et les hommes (Jenson 2009 ; Mettler 1998), ou encore l'émergence de « politiques du genre » (Jacquot 2014).

Alors que le genre apparaît comme une dimension structurante du rapport aux institutions (Siblot 2006 ; Bozec, Réguer-Petit 2015) et de la manière dont ces dernières entendent gouverner leurs publics (Serre 2012), la question de l'articulation entre rapports de genre et rapport ordinaire à l'État reste peu explorée empiriquement. On en sait encore peu sur comment, au concret, s'articulent le déploiement des politiques et la structuration des rapports de genre.

Ce panel propose de dépasser cet état de la littérature en décloisonnant des courants d'analyse rarement pensés ensemble. Souvent situés à une échelle macro, les travaux sur le genre des politiques publiques ont peu intégré les apports de l'étude « par le bas » de l'action publique (Revillard 2018). De son côté, l'étude des *policy feedback* a peu documenté la dimension genrée des processus de légitimation de l'État (Dupuy, Van Ingelgom, 2015) et des effets politiques de l'action publique (McDonagh 2010). Enfin, la sociologie du genre et la sociologie de la socialisation politique n'interrogent qu'à la marge les effets de l'État dans la construction des rapports sociaux de genre.

En croisant ces approches, cette section thématique propose de penser le genre comme une composante des normes véhiculées par l'action publique et comme une dimension centrale de la réception des politiques publiques. Elle vise à rassembler des communications qui interrogent la dimension genrée de la socialisation à et par l'État. Elles seront adossées à des enquêtes empiriques, qui pourront porter sur des secteurs variés dans une diversité de contextes nationaux et d'échelles d'action publique. Les propositions peuvent s'inspirer des pistes de réflexion (non exhaustives) suivantes :

Axe 1 : Le genre comme prescription pratique des politiques publiques

Un premier axe d'analyse invite à étudier la dimension genrée des rôles sociaux et des figures d'(in)désirabilité que promeut l'action publique. En quoi les prescriptions genrées participent-elles à la définition du bon et du mauvais pauvre, du bon et du mauvais migrant, du bon et du mauvais élève, etc. ? En quoi l'image de « bon.ne usager.e » s'articule aux rôles sociaux de genre dans d'autres sphères (être une bonne mère, un bon père) et à leur imbrication avec les rapports de classe et de race ? Dans quelle mesure ces normes de socialisation genrées peuvent-elles être résistées ou contournées par celles et ceux dont elles prétendent façonner

les comportements ? On pourra aussi réfléchir à la manière dont ces prescriptions pratiques révèlent des effets de spécialisation genrée de l'action publique, consistant en une surreprésentation d'hommes ou de femmes du côté des publics ou des professionnels.

Axe 2 : Le genre, révélateur et vecteur des transformations des modalités de gouvernement

Un second axe propose d'étudier le genre comme un analyseur de la transformation de l'action publique et des modalités de gouvernement des populations. D'une part, en quoi les rapports de genre dans l'action publique nous renseignent sur les processus de « modernisation » de l'intervention publique, qui prétendent notamment à une gestion moins attachée à des statuts uniformes qu'aux caractéristiques individuelles ? Qu'est-ce que le prisme du genre nous permet de voir des mots d'ordres des réformes de l'État autour de l'activation, de l'autonomie, ou de l'*empowerment* des usagers ? D'autre part, les transformations de l'État produisent-elles un gouvernement différencié en fonction du genre ? Les changements des formes d'intervention (délégation aux échelons locaux, approches « partenariales ») ainsi que l'enrôlement d'acteurs non-étatiques ont-ils un effet sur les dynamiques de genre qui se jouent dans le rapport des usagers à l'action publique ? Des études situées en dehors de l'Europe pourraient également nous renseigner sur l'effet des différents contextes politiques sur la dimension genrée de l'action publique.

Feminist scholars in the United States and in Europe have demonstrated that gender shape policy processes and outcomes. They have shown that most public policies rely on gender assumptions (Lewis 1992; Orloff 1993; Sainsbury 1999), and that policies often have differentiated effects on women and men (Jenson 2009; Mettler 1998). More recently, these works have studied the emergence of "gender policies" (Jacquot 2014).

These works suggest that gender is a structuring dimension of citizens' encounter with institutions (Siblot 2006; Bozec, Réguer-Petit 2015) and of the ways institutions intend to govern their targets and clients (Serre 2012). However, the articulation between gender relations and citizens' ordinary relation to the state remains empirically underexplored. We still know little about how public policy implementation and gender relations interfere on the ground.

This panel proposes to go beyond this state of the art by decompartmentalizing bodies of research that are rarely considered together. Often situated at the macro-level, very few works on the gender of public policy have integrated lessons from the "bottom-up" study of public policy (Revillard 2018). On the other hand, the literature on policy feedbacks has not yet documented the gendered dimension of the state legitimation process (Dupuy, Van Ingelgom, 2015) and of policies' political outcomes (McDonagh 2010). Finally, works on gender relations and political socialization only marginally question the effects of public policy in the construction of gender.

By combining these approaches, this panel proposes to view gender as a one of the standards conveyed by public policy and as a central dimension of the reception of public policy. It aims to bring together contributions that question the gender dimension of socialization in and by the state. Contributions will rely on empirical surveys, which may relate to various policy sectors in a variety of national contexts and at different scales. Paper proposals can be inspired by the following (non-exhaustive) avenues for reflection:

Axis 1: Gender as a practical prescription of public policies

A first avenue of research invites us to study the gender dimension of social roles and figures of (un)desirability promoted by public policy. How do gendered prescriptions participate in the definition of the good and the bad poor, the good and the bad migrant, the good and the bad student, etc.? How is the image of "good user/client" articulated with gender roles in other

spheres (being a good mother, a good father) and their intersection with class and race relations? To what extent can these gendered norms be resisted or circumvented by those whose behavior they pretend to shape? Contributions can also reflect on the way these practical prescriptions may reveal the effects of a gender specialization of specific policies, consisting in an over-representation of men or women on the side of target populations or professionals.

Axis 2: Gender as mirror and vector of the transformations of government

Panelists may also reflect on gender as a tool to analyze the transformation of public policy and the way policies intend to govern their public. At a time when public policies tend to promote individualized treatments of their target populations, detached from uniform categories, what does the study of gender in administrative relations tell us about the "modernization" of the State? Can the gender lens help us understand the complex outcomes of slogans such as activation, autonomy or empowerment of clients/citizens/publics? On the other hand, do state transformations produce gender-differentiated government? What are the outcomes of the transformations of government (delegation to local levels, partnership-based approaches) as well as the enrolment of non-state actors on the gender dynamics at play in the encounter of users and professionals? Studies outside of Europe could shed light on the effect of different political contexts on the gender dimension of public policy.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

ST 3

Les guerres civiles comme phénomènes transnationaux *Civil wars as international conflicts*

Responsables scientifiques :

Adam Baczko, CERI, adam.baczko@gmail.com
Gilles Dorronsoro, CESSP, gilles.dorronsoro@gmail.com

La domination d'approches économistes et néopositivistes sur l'appréhension des guerres civiles a récemment amené des politistes, des sociologues et des anthropologues à développer des approches alternatives des guerres civiles. S'appuyant sur une relecture de Durkheim (Richards 2004), de Weber (Schlichte 2009), de Bourdieu (Baczko et Dorronsoro 2018 ; Dodge 2018) et de Foucault (Hoffmann & Vermeijer 2018), ces auteurs affirment la nécessité de mettre fin à l'exceptionnalisme méthodologique apposé à l'ensemble des crises extrêmes (Sémelin 1995 ; Le Pape, Siméant et Vidal 2006). Dans la perspective ouverte par notre article (Baczko & Dorronsoro 2018), nous adoptons ici une définition des guerres civiles qui s'oppose à la naturalisation des objets scientifiques qui caractérisent l'approche néopositiviste, par exemple à travers l'emploi de seuils statistiques (100 ou 1000 morts). Nous proposons comme définition opératoire de considérer une guerre civile comme la coexistence sur un même territoire national de différents ordres sociaux en concurrence violente. Cette définition insiste sur les processus sociaux induits par les guerres civiles et inscrit notre questionnement dans la lignée des travaux qui ont ouvert de nouvelles perspectives sur les transformations suscitées par la compétition armée pour le pouvoir dans les rapports sociaux autour de la propriété (Cramer et Richards 2011; Lund et Eilenberg 2016), la production des identités (Vlassenroot 2002 ; Banégas 2006 ; Dorronsoro et Grojean 2014), la formation d'institutions (Hagmann et Péclard 2011 ; Hoffmann, Vlassenroot et Marchais 2016), les rapports de genre (Marks 2014 ; Wimpelmann 2017), la routinisation des pratiques (Macek 2009 ; Koloma Beck 2012 ; Gayer 2018) ou les modalités de socialisation (Utas 2003 ; Vigh 2006 ; Hoffman 2011).

L'une des limites actuelles de notre compréhension des guerres civiles tient en particulier au « nationalisme méthodologique » et à l'inscription territoriale des études sur les guerres civiles (Wallerstein 1991 ; Dumitru 2014 ; Agnew 2014). Si plusieurs chercheurs ont souligné la nécessité de dépasser la coupure entre les échelles nationale et globale, entre l'État et son extérieur (Bayart 2004 ; Sassen 2006), les recherches sur les guerres civiles peinent à rendre compte de l'inscription internationale de phénomènes supposés internes aux États, de ce que Isabel Delpla nomme « *l'immanence de l'international dans le national* » (Delpla 2014). Il faut donc préalablement se départir de notre conception commune des guerres civiles comme des *phénomènes internes*, comme une *division ou une fragmentation de la souveraineté* selon la définition canonique, comme *des conflits armés non-internationaux* dans la terminologie des Conventions de Genève. Cette définition, à la fois théorique et légale, est largement tributaire d'une conception atemporelle des guerres civiles, des « guerres internes », expliquant les comparaisons fréquentes entre la guerre du Péloponnèse, la guerre civile anglaise, la guerre de Trente Ans et les guerres contemporaines. Elle néglige les acquis des travaux sur la formation des États qui, de Max Weber à Charles Tilly (1993), soulignent leur dimension historique, ce qui implique de les penser indissociablement des effets d'un état du système international dans lequel ces formes politiques s'insèrent.

Ainsi, l'hypothèse que nous souhaitons tester est que les guerres civiles contemporaines sont conceptualisables comme des conflits armés internationaux. Depuis la fin de la guerre froide, plusieurs travaux ont de fait souligné l'effacement de la distinction entre les guerres interétatiques et les guerres civiles en raison des interventions internationales

(Duffield 2001 ; 2007 ; Salehyan 2009 ; Monsutti 2012), des circuits économiques transnationaux (Nordstrom 2004), des flux de réfugiés (Monsutti 2004 ; Lischer 2006) et de la montée de revendications ethno-nationalistes (Lake et Rothchild 1998 ; Saidemann 2001). Dans cette perspective, les guerres civiles nous apparaissent comme un espace de l'ordre international caractérisé par une plus grande prégnance des organisations transnationales, en raison notamment de l'absence d'une autorité centrale capable de jouer des pressions internationales et de négocier les modalités d'application de leurs programmes.

The current dominance of economist and neopositivist approaches to understanding civil wars has recently led political scientists, sociologists, and anthropologists to develop alternative approaches. Drawing on Durkheim (Richards 2004), Weber (Schlichte 2009), Bourdieu (Baczko, Dorronsoro & Quesnay 2016; Dodge 2018), and Foucault (Hoffmann & Vermeijer 2018), different authors assert the need to end the methodological exceptionalism in the analysis of extreme crises (Sémelin 1995; Le Pape, Siméant, and Vidal 2006). In the perspective opened by our article (Baczko & Dorronsoro 2018), we suggest a definition of civil wars which breaks up with the naturalization of scientific objects that characterizes the neopositivist approach, for example through the use of statistical thresholds (100 or 1000 deaths). As an operative definition, we consider a civil war as the coexistence on the same national territory of different *social orders* in violent competition. This definition emphasizes the social processes induced by civil wars and places our questioning in the continuation of works that have opened new perspectives on the transformations brought about by armed competition for power in social relations around property (Cramer and Richards 2011; Lund and Eilenberg 2016), the production of identities (Vlassenroot 2002 ; Banégas 2006; Dorronsoro and Grojean 2014), the formation of institutions (Hagmann and Péclard 2011; Hoffmann, Vlassenroot, and Marchais 2016), gender relations (Marks 2014; Wimpelmann 2017), the routinization of practices (Macek 2009; Koloma Beck 2012; Gayer 2018), or the modalities of socialization (Utas 2003; Vigh 2006; Hoffman 2011).

One of the current limitations of our understanding of civil wars is the "methodological nationalism" and territorial inscription of civil war studies (Wallerstein 1991; Dumitru 2014; Agnew 2014). Although several researchers have emphasized the need to overcome the divide between national and international scales, between the state and its global environment (Bayart 2004; Sassen 2006), research on civil wars struggles to account for the international inscription of phenomena that are supposedly internal to states. To understand "the immanence of the international in the national" (Delpla 2014), it is therefore necessary to depart from a common conception of civil wars as internal phenomena or as a division (or a fragmentation) of sovereignty in line with the canonical definition of the Geneva Conventions as non-international armed conflicts. This definition, both theoretical and legal, is largely dependent on an ahistorical conception of civil wars as "internal wars", which explains the frequent comparisons between the Peloponnesian War, the English Civil War, the Thirty Years' War and contemporary wars. These comparisons neglect in particular the results of the historical research on the formation of states, from Max Weber to Charles Tilly (1993), which implies that they must be thought of as inseparable from the effects of a state of the international system.

Thus, the hypothesis we wish to test in this panel is that contemporary civil wars can be conceptualized as international armed conflicts. Since the end of the Cold War, several works have in fact emphasized the blurring of the distinction between interstate wars and civil wars due to international interventions (Duffield 2001; 2007; Salehyan 2009; Monsutti 2012), transnational economic circuits (Nordstrom 2004), refugee flows (Monsutti 2004; Lischer 2006), and the rise of ethno-nationalist demands (Lake and Rothchild 1998; Saidemann 2001). In this perspective, civil wars, due in particular to the absence of a central authority, appear as a space of the international order characterized by a greater prevalence of transnational organizations, which are capable of exerting pressure and negotiating the terms of application of their programs.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- AGNEW John, « Le piège territorial », *Raisons politiques*, 2014, vol. 54, n° 2, p. 23-51.
- BACZKO Adam et DORRONSORO Gilles, « Pour une approche sociologique des guerres civiles », *Revue française de science politique*, 2017, vol. 67, n° 2, p. 309-327.
- BACZKO Adam, DORRONSORO Gilles et QUESNAY Arthur, *Syrie : Anatomie d'une guerre civile*, Paris, CNRS Éditions, 2016.
- BANÉGAS Richard, « Côte d'Ivoire: Patriotism, Ethnonationalism and Other African Modes of Self-Writing », *African Affairs*, 2006, vol. 105, n° 421, p. 535-552.
- BAYART Jean-François, *Le gouvernement du monde: une critique politique de la globalisation*, Paris, Fayard, 2004.
- KOLOMA BECK Teresa, *The Normality of Civil War: Armed Groups and Everyday Life in Angola*, Francfort, Campus Verlag, 2012.
- CRAMER Christopher et RICHARDS Paul, « Violence and War in Agrarian Perspective », *Journal of Agrarian Change*, 2011, vol. 11, n° 3, p. 277-297.
- DELPLA Isabelle, *La justice des gens : Enquêtes dans la Bosnie des nouvelles après-guerres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014.
- DODGE Toby, « Bourdieu Goes to Baghdad: Explaining Hybrid Political Identities in Iraq », *Historical Sociology*, 2018, vol. 31, n° 1, p. 25-38.
- DORRONSORO Gilles et GROJEAN Olivier (eds.), *Identités et politique : de la différenciation culturelle au conflit*, Paris, Presses de Sciences Po, 2014.
- DUFFIELD Mark R., *Global Governance and the New Wars: The Merging of Development and Security*, Londres, Zed Books, 2001.
- DUFFIELD Mark, *Development, Security and Unending War*, Cambridge, Polity Press, 2007.
- DUMITRU Speranta, « Qu'est-ce que le nationalisme méthodologique ? », *Raisons politiques*, 2014, vol. 54, n° 2, p. 9-22.
- GAYER Laurent, « La « normalité de l'anormal » : recomposer le quotidien en situation de guerre civile », *Critique internationale*, 2018, n° 80, n° 3, p. 181-190.
- HAGMANN Tobias et PÉCLARD Didier (eds.), *Negotiating Statehood: Dynamics of Power and Domination in Africa*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2011.
- HOFFMAN Danny, *The War Machines: Young Men and Violence in Sierra Leone and Liberia*, Durham, Duke University Press, 2011.
- HOFFMANN Kasper et VERWEIJEN Judith, « Rebel Rule: A Governmentality Perspective », *African Affairs*, 2018, p. 1-23.
- HOFFMANN Kasper, VLASSENROOT Koen et MARCHAIS Gauthier, « Taxation, Stateness and Armed Groups: Public Authority and Resource Extraction in Eastern Congo », *Development and Change*, 1 novembre 2016, vol. 47, n° 6, p. 1434-1456.
- LAKE David et ROTHCHILD Donald S., *The International Spread of Ethnic Conflict: Fear, Diffusion, and Escalation*, Princeton, Princeton University Press, 1998.

- LE PAPE Marc, SIMEANT Johanna et VIDAL Claudine (eds.), *Crises extrêmes*, Paris, La découverte, 2006.
- LISCHER Sarah Kenyon, *Dangerous Sanctuaries: Refugee Camps, Civil War, and the Dilemmas of Humanitarian Aid*, Ithaca, Cornell University Press, 2006.
- LUND Christian et EILENBERG Michael (eds.), *Rule and Rupture: State Formation through the Production of Property and Citizenship, Development and Change*, 2016, vol. 47, n° 6.
- MACEK Ivana, *Sarajevo Under Siege: Anthropology in Wartime*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2009.
- MARKS Zoe, « Sexual Violence in Sierra Leone's Civil War: 'Virgination', Rape, and Marriage », *African Affairs*, 2014, vol. 113, n° 450, p. 67-87.
- MONSUTTI Alessandro, *Guerres et migrations: réseaux sociaux et stratégies économiques des Hazaras d'Afghanistan*, Neuchâtel, Editions de l'Institut d'ethnologie, 2004.
- MONSUTTI Alessandro, « Fuzzy Sovereignty: Rural Reconstruction in Afghanistan, between Democracy Promotion and Power Games », *Comparative Studies in Society and History*, 2012, vol. 54, n° 3, p. 563-591.
- NORDSTROM Carolyn, *Shadows of War: Violence, Power, and International Profiteering in the Twenty-First Century*, Berkeley, University of California Press, 2004.
- RICHARDS Paul, « New Wars: An Ethnographic Approach » dans Paul Richards (ed.), *No Peace No War: Anthropology of Contemporary Armed Conflicts*, Oxford, James Currey, 2004, p. 1-21.
- SAIDEMAN Stephen, *The Ties that Divide: Ethnic Politics, Foreign Policy, and International Conflict*, New York, Columbia University Press, 2001, 300 p.
- SALEHYAN Idean, *Rebels Without Borders: Transnational Insurgencies in World Politics*, Ithaca, Cornell University Press, 2009.
- SASSEN Saskia, *Territory, Authority, Rights: From Medieval to Global Assemblages*, Princeton, Princeton University Press, 2006.
- SCHLICHTE Klaus, *In the Shadow of Violence: The Politics of Armed Groups*, Francfort, Campus-Verlag, 2009.
- SEMELIN Jacques, *Purifier et détruire : usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Seuil, 1995.
- TILLY Charles, *Coercion, Capital and European States: AD 990 - 1992*, Londres, Wiley, 1993.
- UTAS Mats, *Sweet Battlefields: Youth and the Liberian Civil War*, Uppsala University, Uppsala, 2003.
- VIGH Henrik, *Navigating Terrains of War: Youth and Soldiering in Guinea-Bissau*, New York, Berghahn Books, 2006.
- VLASSENROOT Koen, « Citizenship, Identity Formation & Conflict in South Kivu: The Case of the Banyamulenge », *Review of African Political Economy*, 2002, vol. 29, n° 93-94, p. 499-516.
- WALLERSTEIN Immanuel, *Impenser la science sociale: pour sortir du XIXe siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.
- WIMPELMANN Torunn, *The Pitfalls of Protection: Gender, Violence, and Power in Afghanistan*, Berkeley, University of California Press, 2017.

ST 4

Les politiques européennes et leurs savants *Science as a political Vocation in EU polity*

Responsables scientifiques :

Jessy Bailly, MESOPOLHIS (Sciences Po Aix, AMU, CNRS / CEVIPOL (Université Libre de Bruxelles), jessy.bailly@yahoo.fr

Ramona Coman, Université Libre de Bruxelles, Institut d'études européennes, ramona.coman@ulb.be

Par rapport aux travaux portant sur la circulation de savoirs académiques et politiques au niveau européen (Vauchez et Robert, 2010 ; Seabrooke et Tsingou, 2014 ; Ban et Patenaude 2019 ; Coman 2019), cette section thématique propose de décaler le regard, en ne se portant plus spécifiquement sur la production « l'Europe » dans les espaces les plus académiques. On s'interrogera sur des espaces intermédiaires entre mondes académiques, bureaucratiques et politiques encore peu étudiés empiriquement, pour donner à voir comment les acteurs institutionnels produisent eux-mêmes les registres de savoir qui légitiment en retour leurs interventions. Nous souhaitons rassembler des contributions portant sur des « cas » afin qu'ils alimentent les réflexions sur la manière dont les diverses institutions légitiment leurs politiques et se réforment par le savoir, dans des configurations encore peu explorées (axes I et II), qui donnent à voir d'autres jeux croisés entre acteurs académiques et politiques.

Axe I – Quand l'UE se met au diapason des formes savantes

Il s'agit d'abord de réunir des travaux s'intéressant aux manières dont les acteurs européens adoptent les codes de la recherche scientifique, au gré d'innovations institutionnelles. On pense notamment au *Joint Research Center*, véritable *think-tank* de la Commission européenne qui produit des recherches standardisées pour le service de cette dernière, tout en allant s'investir dans des espaces de production académique, en publiant notamment dans des revues scientifiques prestigieuses, qui ne se limitent pas aux revues les plus européanistes. Toutefois, le « geste scientifique » du politique n'est pas propre à la Commission : on peut penser tout autant au Service de Recherche du Parlement Européen, tout comme à des économistes de la Banque Centrale Européenne, ou encore des membres d'un secrétariat politique du Comité des Régions, qui investissent de telles espaces scientifiques, souvent pour légitimer les positions de l'institution au nom de laquelle ils parlent. Ce premier axe pourra également accueillir des contributions qui s'intéressent aux socialisations des « chercheurs maisons », qu'ils doivent « tout » à l'Union européenne, c'est-à-dire qu'ils vivent « pour » et « de » la politique européenne, ou qu'ils soient cooptés/attirés par le travail institutionnel (on pense notamment aux « chercheurs en détachement » auprès de l'UE).

Axe II – Quand le « Politique » européen convoque le « Savant »

Il s'agit ensuite de s'intéresser aux modalités pratiques d'interactions entre acteurs institutionnels et acteurs académiques, lorsque ces premiers convoquent les seconds dans des espaces formels ou informels du *decision-making* européen. Que ce soit dans les auditions publiques des commissions parlementaires, dans les *working groups* du Conseil de l'UE, dans les groupes d'experts de la Commission, ou dans d'autres espaces (par exemple dans la Conférence sur l'Avenir de l'Europe actuellement en cours), il s'agit pour les « décideurs » de puiser dans le corpus des paroles prononcées par ces scientifiques, un ensemble de ressources visant à conforter ou à réorienter leurs propres positions politiques

(Dakowska, 2020). Cet axe pourra également rassembler des contributions portant sur l'élaboration et la mise en place des programmes de recherche communautaire, en collaboration avec des instituts de recherche (universités, think-tanks, fondations). Pour alimenter ce chantier de réflexion qu'est la légitimation de l'UE par le savoir qu'elle produit directement, cette section se veut un espace de débat international, en convoquant des travaux ancrés empiriquement s'intéressant à des domaines d'action publique, issus d'approches méthodologiques et théoriques différentes. Elle s'intéresse à ce mouvement mouvement d'investissement et d'enrôlement des formes savantes par les acteurs institutionnels, qu'elles soient au service de réformes qui ont abouti, ou qu'elles aient donné lieu à un « savoir avorté » (Vauchez et Roa Bastos, 2019) ou à des « échecs doxiques » (Canihac, 2019).

With regards to the literature on the intertwin of academic and political knowledge at European level (Vauchez and Robert, 2010; Seabrooke and Tsingou, 2014; Ban and Patenaude 2019; Coman 2019), our section proposes to analyze the institutional actors' strategies to produce directly scientific research or to appoint scientists to legitimize their own positions at the EU field. It refers to situations in which EU actors create and drive "knowledge regimes" (Campbell & Perdersen, 2014). We aim to bring together empirical contributions in order to flow into reflections on how the institutions legitimize their policies and reform themselves through knowledge and scientific standards, in two political configurations (axis I and axis II) still little explored by the literature.

Axis I - When the EU gets in tune with scientific norms of knowledge production

The first step is to bring together studies focusing on how European actors adopt the codes of scientific research, following institutional innovations. For instance, we can refer to the Joint Research Center, the European Commission's think tank which produces standardized research for the latter, while investing spaces of academic debate, by publishing in prestigious scientific journals. However, the "scientific gesture" of institutional actors is not specific to the Commission. It also concerns the European Parliamentary Research Service, European Central Bank economists, or policy advisers from political groups of the Committee of the Regions, that all publish articles in academic journals so as to reinforce their ideas on behalf of the institution they represent. This first axis will gather contributions which are interested in the socializations of "in-house researchers" that owe "everything" to the European Union, that is to say that they live "for" and "thanks to" the European politics/policies, or scientists that are co-opted/attracted by European affairs.

Axis II - When the European "Politics" summons the "Scientist"

It then becomes interested in the practical modalities of interactions between institutional actors and academic actors when the firsts convene the latter in formal or informal spaces of European decision-making. Whether in public hearings of parliamentary committees, in EU Council working groups, in Commission expert groups (Robert, 2012), or in other spaces (for example in the Conference on the Future of Europe currently underway), it is for "decision-makers" to draw from the corpus of words spoken by these scientists, a set of resources aimed at consolidating or reorienting their own political positions (Dakowska, 2020). This axis could also bring together contributions relating to the development and implementation of community research programs, in collaboration with research institutes (universities, think-tanks, foundations).

By paying attention to various situated interactions that are part of this movement of legitimation by European official actors through scientific forms, whether they help to produce successful reforms, or produce policy failures, this section aims to induce debate, bringing together empirically grounded work in various fields of public action, with different methodological and theoretical approaches.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

Ban, C. et Patenaude, B., 2019, « The professional politics of the austerity debate: a comparative field analysis of the Q16 European Central Bank and the International Monetary Fund », *Public administration*, Vol. 97 (3), p. 1-16.

Campbell, J.L. et Pedersen, O.K., 2014, *The origins of policy ideas: knowledge regimes in the United States, France, Germany and Denmark*, Princeton, Princeton University Press.

Coman, R., 2020, « Transnational Economists in the Eurozone Crisis: Professional Structures, Networks and Ideas », *New Political Economy*, Volume 25, 6, p. 978-991.

Canihac H., 2019, « Un marché sans économistes ? La planification et l'impossible émergence d'une science économique européenne (1957-1967) », *Revue française de science politique*, Vol. 69, p. 95-116.

Dakowska, D., 2020, « Créer des experts à son image. La Commission européenne et les politiques de l'enseignement supérieur », *Politix*, n° 130, p. 137-164.

Dezalay, Y. et Garth, B., 2011, « Hegemonic battles, professional rivalries, and the international division of labor in the market for the import and export of state-governing expertise », *International political sociology*, 5, p. 276-93.

Farrell, H. et Quiggin, J., 2017, « Consensus, dissensus, and economic ideas: economic crisis and the rise and fall of Keynesianism », *International studies quarterly*, 61 (2), p. 269-83.

Haas, P., 1992. « Introduction: epistemic communities and international policy coordination », *International organization*, 46 (1), p. 1-35

Helgadóttir, O., 2015, « The Bocconi boys go to Brussels: Italian economic ideas, professional networks and European austerity », *Journal of European public policy*, 23 (3), p. 392-409.

Henriksen, L.F. et Seabrooke, L., 2016, « Transnational organizing: issue professionals in environmental sustainability networks », *Organization*, 23 (5), p. 722-41.

Ihl, O., Kaluszynski M., et Pollet G., 2003, *Les sciences de gouvernement*, Paris, Economica.

Georgakakis, D. (dir.), 2012, *Le champ de l'Eurocratie. Une sociologie politique du personnel de l'UE*, Paris, Economica.

Kauppi, N., 2014, « Knowledge warfare: social scientists as operators of global governance », *International political sociology*, 8, p. 330-2.

Seabrooke, L. et Tsingou, E., 2014, « Distinctions, affiliations, and professional knowledge in financial reform expert groups », *Journal of European public policy*, 21 (3), p. 389-407.

Vauchez, A. et Roa Bastos F., 2019, « Savoirs et pouvoirs dans le gouvernement de l'Europe. Pour une sociohistoire de l'archive européenne », *Revue française de science politique*, Vol. 69, p. 7-24.

Vauchez, A. et Robert, C., 2010, « L'Académie européenne. Savoirs, experts et savants dans le gouvernement de l'Europe », *Politix*, n° 89, p. 9-34.

ST 5

Les politiques de gentrification. Politisation du peuplement et (dé)mobilisations locales

Gentrification policies. Politicizing community intervention and local (de)mobilization

Responsables scientifiques :

Lorenzo Barrault-Stella, CNRS-CRESPPA, lorenzo.barrault-stella@cnrs.fr

Sylvie Tissot, Université Paris 8-CRESPPA, sylvie.tissot@univ-paris8.fr

Alors que les processus de gentrification sont désormais bien documentés par les sciences sociales¹, certaines de leurs dimensions politiques et bureaucratiques demeurent moins connues. On doit à Neil Smith² une interprétation pionnière des liens entre la revalorisation des centres-villes dégradés et l'intervention publique, avec l'hypothèse d'une « stratégie urbaine globale » parfois résumée sous le vocable de « ville néo-libérale » : la gentrification en serait la parfaite expression³. Discutée et parfois contestée⁴, cette approche laisse dans l'ombre les liens concrets entre des transformations urbaines et une action publique elle-même en transformation. Cette section appelle à une investigation empirique de ces liens, et par l'articulation de plusieurs littératures de sociologie politique, d'analyse des politiques publiques et de sociologie urbaine.

Il s'agit d'abord de remettre l'Etat et les institutions publiques dans l'analyse des logiques ségrégatives, et ce alors que le peuplement constitue un enjeu central et de plus en plus explicite pour les gouvernants⁵. Ainsi peut-on s'interroger sur la manière dont les politiques locales, désormais bien étudiées⁶, façonnent la gentrification de certains quartiers, la rendent impossible dans d'autres ou encore la retarde ou l'accélère ailleurs. Comment, par ailleurs, les actions collectives d'habitants pour construire un quartier à leur image⁷ s'articulent-elles avec les politiques publiques, et, plus généralement, quels liens unissent gentrificateurs, habitants « déjà là » et autres riverains avec les élus comme avec les acteurs bureaucratiques ?

Sans doute les politiques visant explicitement à gentrifier un secteur ou à lutter de façon volontariste contre la gentrification sont-elles relativement rares. Mais on souhaite tester l'hypothèse selon laquelle nombre d'actions publiques sont susceptibles d'avoir des implications sur la composition sociale, la potentielle patrimonialisation, le renouvellement de la sphère commerciale, ou encore la fréquentation de certains espaces. Les politiques d'aménagement du territoire, du logement (par exemple social), scolaires, culturelles ou encore liées aux autorisations de commerces ou d'activités en constituent des exemples. Afin d'approfondir ces pistes tout en prenant acte de la porosité public/privé dans la fabrique des politiques, la section thématique propose deux axes articulés visant à mettre en relation diverses études de cas.

D'une part, il s'agit de réunir des travaux où les acteurs politiques et bureaucratiques politisent stratégiquement la (lutte contre la) gentrification et mènent des actions susceptibles

¹ Japonica Brown-Saracino (dir.), *The gentrification debates: a reader*, Routledge, 2010 ; Chabrol Marie et al. ; *Gentrifications*, Paris, Amsterdam, 2016.

² Neil Smith, *The New Urban Frontier*, London, Routledge, 1996.

³ Jason Hackworth, *The Neoliberal City*, Ithaca, Cornell University Press, 2006.

⁴ Gilles Pinson, *La ville néolibérale*, Paris, PUF, 2020 ; Sylvie Tissot, « Is Gentrification the Result of Neoliberalism ? » in A. Diamond, T. Sugrue, *Neoliberal Cities. The Remaking of Postwar Urban America New York City*, New York University Press, 2020, p.154-172.

⁵ Fabien Desage, Christelle Morel-Journel, Valérie Sala-Pala, *Le peuplement comme politiques*, Rennes, PUR, 2014.

⁶ Par exemple Patrick Le Galès, *Le retour des villes européennes*, Paris, Presses de Sciences po, 2003.

⁷ Sylvie Tissot, *De bons voisins*, Paris, Raisons d'agir, 2011 ; Anais Collet, *Rester bourgeois*, Paris, La Découverte, 2015.

d'accompagner ou de s'opposer à cette forme spécifique d'embourgeoisement. Non seulement les logiques d'évitement du blâme⁸ pourraient être structurantes alors que la question de la gentrification est rentrée dans les débats publics, mais les cas que l'on espère réunir pourraient donner à voir des régularités dans la fabrique des « bons » publics des politiques urbaines.

D'autre part, on souhaite faire dialoguer des recherches où les interventions publiques façonnant les processus de gentrification se révèlent davantage « réactives » à des mobilisations, par anticipation d'effets électoraux, dans l'entretien de relations de clientèles ou encore pour désamorcer des contestations locales. Il s'agit ici de prolonger les travaux sur les mobilisations collectives qui accompagnent et nourrissent bien souvent la gentrification, en pénétrant dans les institutions publiques pour saisir les logiques à l'œuvre dans ces situations.

La section thématique vise à réunir des contributions originales portant sur des contextes diversifiés et potentiellement non occidentaux, empiriquement étayées, aux perspectives théoriques et méthodologiques variées (ethnographie, approches statistiques, socio-histoire, etc.). Les analyses localisées et/ou comparées sont encouragées.

While the process of gentrification is well documented in social sciences⁹, some of its bureaucratic and political dimensions remain to be investigated. Neil Smith developed a pioneer interpretation of the revalorization of dilapidated inner-city neighborhoods¹⁰. His hypothesis of a "global urban strategy" puts the emphasis on public intervention: in this perspective, gentrification is the expression the "neoliberal city"¹¹. Debated and sometimes contested¹², this approach insufficiently explores the concrete links between urban transformations and public action. This section calls to an investigation of those links based on empirical works that may combine political sociology, analysis of public policy and urban sociology.

Our goal is to consider the State and public institutions as central in the production of space, in a context when social mixt policies have become consensual, sometimes explicitly¹³. Now extensively studied¹⁴, the ways in which local policies shape gentrification in some neighborhoods, stop, slow it down or accelerate it in others require more research. In addition, we need to know how some residents strategically use public policies in order to shape and control their environment¹⁵. More generally, what kind of relationships exist between gentrifiers, long-time residents and more generally "ordinary" citizens with elected people and administrative agents?

Undoubtedly, policies that explicitly aim at gentrifying or stopping gentrification are rare. Nonetheless, we want to test the hypothesis that a significant number of public actions are likely to change the socio-demographics, label landmark districts, reorganize commercial activities and the use of public spaces, thus having an impact on gentrification. Urban policies, housing policies (including social housing), school policies, cultural policies and public interventions regarding permits and licenses are a few examples. While encouraging to take into account the porosity between the private and the public in public policies, the section proposes two themes, that will put into perspective different case studies.

First, we would like to collect works that examine public agents who politicize the (fight against) gentrification and take action that may encourage or stop this specific form of spatial upgrading. While we suspect that strategies of blame avoidance are central in the context of

⁸ Weaver R. Kent, « The Politics of Blame Avoidance », *Journal of Public Policy*, 654, 1986.

⁹ Japonica Brown-Saracino (dir.), *The gentrification debates: a reader*, Routledge, 2010 ; Chabrol Marie et al. ; *Gentrifications*, Paris, Amsterdam, 2016.

¹⁰ Neil Smith, *The New Urban Frontier*, London, Routledge, 1996.

¹¹ Jason Hackworth, *The Neoliberal City*, Ithaca, Cornell University Press, 2006.

¹² Gilles Pinson, *La ville néolibérale*, Paris, PUF, 2020 ; Sylvie Tissot, « Is Gentrification the Result of Neoliberalism ? » in A. Diamond, T. Sugrue, *Neoliberal Cities. The Remaking of Postwar Urban America New York City*, New York University Press, 2020, p.154-172.

¹³ Fabien Desage, Christelle Morel-Journal, Valérie Sala-Pala, *Le peuplement comme politiques*, Rennes, PUR, 2014.

¹⁴ Par exemple Patrick Le Galès, *Le retour des villes européennes*, Paris, Presses de Sciences po, 2003.

¹⁵ Sylvie Tissot, *De bons voisins*, Paris, Raisons d'agir, 2011 ; Anais Collet, *Rester bourgeois*, Paris, La Découverte, 2015.

gentrification¹⁶, we would also like to bring into light how public policies establish distinctions between "good" and "bad" residents.

Second, we would like to create a dialogue between scholars who examine public interventions, which react to mobilizations - because they anticipate electoral effects, because they seek to maintain clientele relationships, or are anxious to stop local protest. We want to discuss works on collective mobilization that accompany and, often, are part and parcel of the process of gentrification by entering the internal logics of public institutions.

The goal of the section is to collect original contributions centered on various contexts everywhere around the world, based on empirical studies, using various theoretical and methodological perspectives (ethnography, statistics, socio-history etc). We encourage comparative and/or local analyses.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

¹⁶ Weaver R. Kent, « The Politics of Blame Avoidance », *Journal of Public Policy*, 654, 1986.

ST 6

Repenser les archives en science politique *Re-thinking the Archive in Political Science*

Responsables scientifiques :

Monique Beerli, The Graduate Institute, Geneva / The Global Governance Centre,
monique.beerli@graduateinstitute.ch
Nora El Qadim, Université Paris 8 / CRESPPA-Labtop, nora.el-qadim@univ-paris8.fr

Comme l'ont montré les débats sur les archives du renseignement, l'ouverture récente des dossiers sur le génocide des Tutsis en France, ou encore l'effacement par le gouvernement britannique des traces de l'arrivée de populations migrantes dans ses archives nationales, le contenu des archives et le droit d'y accéder ne sont jamais stables. Ces débats montrent l'importance de se pencher sur les archives, non pas seulement comme sources, mais comme sujet d'étude, comme processus politique à part entière.

En anthropologie et en histoire, un « tournant archivistique » a, dans les années 1990, transformé le rapport aux archives : du statut de sources à celui de sujet, processus, et objet d'investigation. L'archive est « une affaire de discrimination et de sélection », puisqu'elle accorde « un statut privilégié à certains écrits, et le refus de ce même statut à d'autres, ainsi jugés 'non archivables' » (Mbembe 2002:20). Or, ces aspects processuels font encore rarement l'objet d'une réflexion spécifique en science politique (voir notamment Roa Bastos et Vauchez 2019). De plus, l'archive en tant que pratique et institution a été relativement peu étudiée au-delà soit des États occidentaux, soit de l'État colonial (Stoler 2009).

Explorant les multiples rapports entre archive et pouvoir, cette ST propose d'appréhender l'archive comme un objet d'étude et d'interroger les pratiques d'archivage, notamment dans des contextes postcoloniaux, supranationaux et post-nationaux encore peu explorés. Tout en documentant l'émergence de nouvelles archives, cette ST vise à repenser la notion d'archive, ses dimensions institutionnelles, organisationnelles, matérielles et affectives. Elle s'articule autour de trois axes :

Axe 1 - Utiliser les archives : histoires (im)possibles, réalités (in)saisissables

Un premier axe vise à penser les archives comme site de production de connaissance plutôt que comme réceptacle neutre de documents, comme traces de rapports de pouvoirs inhérents aux pratiques de conservation. Sensible aux réalités saisissables ou non forgées par l'archive, cet axe appelle des contributions interrogeant les modalités de production d'« histoires hégémoniques » (Scott 2014) à travers les processus archivistiques.

Axe 2 - Nouveaux sites, nouvelles archives ?

Cet axe vise à examiner l'hétérogénéité des pratiques archivistiques, tant dans leurs formes que dans les logiques et les enjeux qui poussent à leur production. Les archives ont souvent été décrites comme centrales au développement de l'État occidental « moderne ». Or, pour de nombreux États post-coloniaux, ou pour des acteurs non-étatiques (organisations internationales, multinationales, ONG, associations...), elles sont progressivement devenues une pratique incontournable.

Les institutions d'archives sont loin d'être développées et structurées partout de la même façon, ce qui nécessite une ouverture vers de nouveaux terrains. Cet axe invite donc aussi bien des contributions portant sur les processus archivistiques en contexte postcolonial, supranational ou post-national, ou encore à des pratiques de contre-archives.

Axe 3 - « Mettre la main » aux archives : enjeux méthodologiques et éthiques

Les conditions d'accès aux archives varient selon le contexte politique, les politiques de confidentialité, et les conditions matérielles de préservation. Ceci conduit à la recherche d'alternatives et à « faire des choses avec les archives » (Abu-Lughod 2018). Les chercheur·e·s s'impliquent aussi parfois directement dans la collecte, la sauvegarde, le transfert et/ou la numérisation d'archives – écrites, orales ou numériques (Kominko 2015 ; Keese et Owabira 2020). Prenant l'existence et l'accès aux archives comme indicatives des conditions d'intelligibilité du pouvoir, cet axe invite des contributions questionnant les conditions d'accès et leur sens, ou bien rendant compte d'expériences d'implications plus directes dans la constitution d'archives – et le sens que cela peut donner à la recherche.

As suggested in recent debates over access to the archives of intelligence agencies, the recent opening of the Tutsi genocide files in France, and the British government's erasure of landing cards documenting the arrival of migrant populations in its national archives, archival content and rights of access are never stable. These controversies highlight the importance of looking at archives not only as sources but as subjects of study and political processes in their own right.

In the fields of anthropology and history, the "archival turn" of the 1990s transformed disciplinary thinking about archives, converting them from neutral sources into processes and subjects of investigation. The archive became conceived of as "a matter of discrimination and of selection" that "results in the granting of a privileged status to certain written documents, and the refusal of that same status to others, thereby judged 'unarchivable'" (Mbembe 2002:20). Processual approaches to archives in political science, however, remain rare (with some exceptions, e.g. Roa Bastos and Vauchez 2019). Moreover, existing accounts of the archive as a practice and an institution are mostly limited to Western states and their colonial antecedents (Stoler 2009).

Charting multiple articulations between archive and power, this ST situates the archive as an object of study and seeks to interrogate archival practices, with a focus on postcolonial, supranational, and postnational contexts that have thus far been largely overlooked. Documenting the emergence of new archives, this ST proposes to rethink the archive by attending to its institutional, organizational, material, and affective dimensions. Accordingly, it advances three research focuses:

Focus 1 - Using Archives: (Im)possible Histories and (Im)perceptible Realities

The first focus proposes a conceptual reframing of archives, casting them not as neutral reservoirs of documents but instead as sites of knowledge production, as traces produced by power relations inherent to conservation practices. Sensitive to the realities that are both made perceptible and imperceptible by the archive, this axis invites contributions that question the ways in which "hegemonic histories" (Scott 2014) are produced through archival processes.

Focus 2 – New Sites, New Archives?

The second focus seeks to reveal the heterogeneity of archival practices, both in their form and in the logics that drive their production. Although archives have often been described as central to the development of the "modern" Western state, their production has also progressively become indispensable for many postcolonial states and non-state actors (international organizations, multinationals, NGOs, associations, etc.). Across time and space, archival institutions, however, vary greatly in how they develop and are structured, thereby requiring the extension of the archival turn to new sites of inquiry. This axis invites contributions on archival processes in postcolonial, supranational, and postnational contexts, as well as works on counter-archival practices.

Focus 3 – Getting Your Hands on Archives: Methodological and Ethical Questions

Being able to access archives depends on the political context, confidentiality policies, and evolutions in the material conditions of preservation. In some situations, researchers might seek out alternative archives or be enticed by “doing things with archives” (Abu-Lughod 2018). Researchers can also become directly involved in collecting, saving, transferring, and/or digitizing archives, be they written, oral, or digital (Kominko 2015; Keese and Owabira 2020). Taking the existence of and access to archives as indicative of the intelligibility of power, this theme welcomes contributions that question conditions of access and their meaning. It also invites papers documenting the experiences of researchers directly involved in constituting archives and the significance this can have for their work.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Abu-Lughod, Lila. « Palestine: Doing Things with Archives ». *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East* 38, n° 1 (2018): 3-5.
- Derrida, Jacques. *Mal d'archive: une impression freudienne*. Paris: Editions Galilée, 1995.
- Farge, Arlette. *Le goût de l'archive*. Seuil, 1997.
- Keese, Alexander, et Brice I. Owabira. « Rescuing, Interpreting, and, Eventually, Digitizing Regional Postcolonial Archives: Endangered Archives and Research in Pointe-Noire, Republic of Congo ». *History in Africa* 47 (2020): 143-65.
- Kominko, Maja, editor. *From Dust to Digital: Ten Years of the Endangered Archives Programme*. 1st ed., Open Book Publishers, 2015. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/j.ctt15m7nhp.
- Mbembe, Achille. « The Power of the Archive and Its Limits ». In *Refiguring the Archive Carolyn Hamilton, Veme Harris, Jane Taylor, Michele Pickover, Graeme Reici & Razia Saleh*, par Carolyn Hamilton, Veme Harris, Jane Taylor, Michele Pickover, Reici Graeme, et Razia Saleh, 19-26. Dordrecht: Springer Science & Business Media, 2002.
- Potin, Yann. « Les archives et la matérialité différée du pouvoir. Titres, écrins ou substituts de la souveraineté ? » *Pouvoirs* 2, n° 153 (2015): 5-21.
- Roa Bastos, Francisco, et Antoine Vauchez. « Savoirs et pouvoirs dans le gouvernement de l'Europe. Pour une socio-histoire de l'archive européenne ». *Revue française de science politique* Vol. 69, n° 1 (2019): 7-24.
- James C. Scott, *The Art of Not Being Governed: An Anarchist History of Upland Southeast Asia* New Haven: Yale University Press, 2014.
- Shepard, Todd. « "Of Sovereignty": Disputed Archives, "Wholly Modern" Archives, and the Post-Decolonization French and Algerian Republics, 1962–2012 (AHR Roundtable) ». *American Historical Review* 120, n° 3 (2015): 869-83.
- Stoler, Ann Laura. *Along the Archival Grain: Epistemic Anxieties and Colonial Common Sense*. 1 edition. Princeton, NJ: Princeton University Press, 2009.

ST 7

Histoire sociale des idées conservatrices *Social History of Conservative Ideas*

Responsables scientifiques :

Valentin Behr, Université de Strasbourg, UMR 7363 SAGE, valentin.behr@gmail.com
Simon Massei, Université libre de Bruxelles, GERME, simonmassei@hotmail.fr

L'histoire sociale des idées politiques connaît un essor important en France depuis une dizaine d'années (Matonti, 2012 ; Hauchecorne et Matonti, 2017 ; Gaboriaux et Skornicki, 2017 ; Hayat et Weisbein, 2020). Les idées révolutionnaires, les partis politiques de gauche et les théories économiques libérales ont, entre autres, bénéficié d'une attention particulière, ainsi qu'en témoigne le dynamisme de la recherche sur ces objets (Mirowski et Plehwe, 2009 ; Hayat, 2014 ; Rioufreyt, 2019 ; Brissaud, 2019 ; Hauchecorne, 2019). Au contraire, les idées conservatrices semblent, en France comme à l'international, être restées du ressort d'autres approches et d'autres spécialités : sociologie des partis politiques (Norris et Inglehart, 2019, Bluhm et Varga, 2019), sociologie des mouvements conservateurs (Agrikoliansky et Collovald, 2014 ; Kuhar et Paternotte, 2017), ou analyse de discours par exemple (Garbagnoli, 2016).

L'histoire sociale des idées politiques offre pourtant une grille d'analyse féconde pour analyser la production et la circulation des idées conservatrices qui, produites par des auteurs "cardinaux" (Becker, 1982), vulgarisées par des intermédiaires, et appropriées par différents publics, fonctionnent comme toute idée politique. À l'instar des thèses marxistes ou des idées économiques libérales, elles sont étroitement liées à certaines revues, maisons d'édition, médias et institutions publiques qui en assurent aujourd'hui la diffusion. Elles circulent enfin à travers des événements publics, conférences, présentations d'ouvrages ou tribunes qui remplissent une fonction tout à fait comparable à celle des colloques dans le champ académique par exemple. Les matériaux, les opportunités ethnographiques et les outils théoriques sont donc réunis aujourd'hui pour produire une histoire sociale des idées conservatrices qui s'attache à reconstituer la carrière de ces idées dans différents champs et différents secteurs, plutôt qu'à en étudier uniquement la structure ou les origines.

Cette section thématique vise à poser les jalons d'une histoire sociale des idées conservatrices. Elle accueillera des contributions analysant ces idées dans diverses configurations historiques et spatiales, des doctrines contre-révolutionnaires aux dénonciations contemporaines de « l'islamo-gauchisme », en passant par les avatars des « anti-Lumières » (Sternhell, 2006) ou du « conspirationnisme ». Les contributions pourront s'intéresser à une ou plusieurs des dimensions suivantes :

- La production et les producteurs d'idées conservatrices : intellectuels (Brahimi et al., 2020), auteurs, maisons d'édition, revues, médias, groupes ou collectifs, sans se limiter nécessairement à la sphère partisane ou au champ politique : les propositions portant sur la sublimation de positions politiques conservatrices dans les mondes de l'art (littérature, cinéma,...) ou dans le champ académique (remise en cause des études de genre ou des études sur la race par exemple), seront particulièrement bienvenues. Les communications pourront également interroger les « tournants conservateurs » : comment rendre compte, avec les outils de l'histoire sociale des idées, du passage dans le camp conservateur d'intellectuels se revendiquant initialement de la gauche ?
- La circulation des idées conservatrices dans l'espace (entre les États-Unis et l'Europe, ou entre espaces nationaux et transnationaux par exemple) ou encore d'un champ (intellectuel, universitaire, artistique, médiatique, partisan, etc.) à un autre (Rioufreyt, 2019). Par quels mécanismes concrets ces circulations opèrent-elles ? Quelles transformations les idées conservatrices subissent-elles en passant d'un pays ou d'un

champ à un autre ? Quels sont les « passeurs » dont l'action contribue à les faire circuler ?

- Les appropriations ordinaires des idées conservatrices : quels sont, historiquement et aujourd'hui, les publics de ces idées ? De quelles lectures et de quels usages sociaux sont-elles l'objet ? Est-il possible, comme en sociologie de l'engagement militant, d'associer ces usages à des dynamiques de mobilité sociale ou à des tournants biographiques par exemple ?

Afin de faciliter la discussion collective, la durée des présentations sera strictement limitée à 12 minutes. Les participant-e-s à la section thématique devront fournir en amont du congrès de l'AFSP des versions relativement étoffées de leurs contributions, en français ou en anglais.

The social history of political ideas has gained importance in France over the past decade (Matonti, 2012; Hauchecorne and Matonti, 2017; Gaboriaux and Skornicki, 2017; Hayat and Weisbein, 2020). Revolutionary ideas, left-wing political parties and liberal economic theories, among others, have received particular attention, as shown by the vitality of research on these topics (Hayat, 2014; Rioufreyt, 2019; Brissaud, 2019; Hauchecorne, 2019). On the contrary, conservative ideas seem to have been left to other approaches and fields of research: sociology of political parties, sociology of conservative movements, or discourse analysis for example.

Yet the social history of political ideas offers a valuable analytical framework for studying the production and circulation of conservative ideas which, produced by "core" producers (Becker, 1982), popularised by intermediaries and appropriated by different audiences, function like any other political idea. Like marxist theses or liberal economic ideas, they are closely linked to certain journals, publishing houses, media outlets and public institutions that ensure their dissemination. Finally, they circulate through public events, conferences, book presentations or debates which fulfill a similar function to that of conferences in the academic field, for example. The documents, the ethnographic opportunities and the theoretical tools are thus available today to develop a social history of conservative ideas that seeks to reconstruct the career of these ideas in different fields and sectors, rather than simply studying their structure or their roots.

This thematic section aims to pave the way for a social history of conservative ideas. It will welcome papers studying these ideas in various historical and spatial configurations, from counter-revolutionary doctrines to contemporary denunciations of 'Islamism', as well as the avatars of 'anti-Enlightenment' (Sternhell, 2009) or those of 'conspiracy theories'. Papers may focus on one or more of the following issues:

- The production and producers of conservative ideas : intellectuals (Brahimi et al., 2020), authors, publishing houses, journals, media outlets, groups or collectives, without necessarily being limited to the partisan sphere or the political field: proposals dealing with the transposition of conservative stances into the worlds of art (literature, cinema, etc.) or in the academic field (questioning of gender studies or critical race theory, for example) will be particularly welcome. Papers may also examine 'conservative turns': how to account, with the tools of the social history of ideas, for the passage into the conservative camp of intellectuals initially claiming to be on the left?
- The circulation of conservative ideas in space (between the United States and Europe, or between national and transnational spaces for example) or from one field (intellectual, academic, artistic, journalistic, partisan, etc.) to another (Rioufreyt, 2019). What are the concrete mechanisms through which these circulations operate? What transformations do conservative ideas undergo as they move from one country or field to another? Who are the intermediaries whose actions contribute to their circulation?
- Ordinary appropriations of conservative ideas : who are the audiences of these ideas, historically and today? What interpretations and social uses are they subject to ? Is it

possible, as in the sociology of activism, to associate these uses with dynamics of social mobility or biographical turning points, for example ?

To encourage collective discussion, presentations will be strictly limited to 12 minutes each. Participants to the thematic section will have to provide fairly detailed versions of their contributions (in French or in English) prior to the AFSP congress.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Agrikoliansky E., Collovald A., « Mobilisations conservatrices : comment les dominants contestent ? », *Politix*, 2014/2, n° 106, p. 7-29.
- Becker H., *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988 [1982].
- Bluhm, K. et Varga, M. (dir.), *New conservatives in Russia and East Central Europe*, New York, Routledge, 2019.
- Brahimi Mohamed Amine, Hernando Marcos Gonzalez, Morgan Marcus, Pérez Amin, "Strategies of public intellectual engagement", *The Sociological Review*, 2020/68, n° 5, p. 982-998.
- Brissaud C., *La production internationale d'un sens commun réformateur. Concurrences expertes et arguments statistiques dans la "crise" des dépenses de santé à l'OCDE*, Thèse de doctorat en science politique, Université de Strasbourg, 2019.
- Gaboriaux C., Skornicki A. (dir.), *Vers une histoire sociale des idées politiques*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2017.
- Garbagnoli, S., « Against the Heresy of Immanence: Vatican's 'Gender' as a New Rhetorical Device against the Denaturalisation of the Sexual Order », *Religion and Gender*, 2016/6, n° 2, p. 187-204.
- Hauchecorne M., Matonti F., « Actualité de l'histoire sociale des idées politiques », *Raisons politiques*, 2017/3, n° 67, p. 5-10.
- Hauchecorne M., *La gauche américaine en France. La réception de John Rawls et des théories de la justice*, Paris, Editions du CNRS, 2019.
- Hayat S., Weisbein J., *Introduction à la socio-histoire des idées politiques*, Louvain-La Neuve, De Boeck, 2020.
- Hayat S., *Quand la République était révolutionnaire. Citoyenneté et représentation en 1848*, Paris, Seuil, 2014.
- Kuhar, R. et Paternotte, D. (dir.), *Anti-Gender Campaigns in Europe. Mobilizing against Equality*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2017.
- Matonti F., « Plaidoyer pour une histoire sociale des idées politiques », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2012/5, n° 59-4 bis, p. 85-104.
- Mirowski, P. et Plehwe, D. (dir.), *The road from Mont Pèlerin: the making of the neoliberal thought collective*, Cambridge and London, Harvard University Press, 2009.
- Norris, P. et Inglehart, R., *Cultural Backlash: Trump, Brexit, and Authoritarian Populism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.
- Rioufreyt T., « La mise en politique des idées. Pour une histoire sociale des idées en milieu partisan », *Politix*, 2019/126, n° 2, p. 7-35.
- Sternhell Z., *Les anti-Lumières : du XVIIIe siècle à la guerre froide*, Paris, Fayard, 2006.

ST 8

De l'État-plateforme à la plateforme de l'action publique : de quoi les plateformes publiques sont-elles le nom ? *From Government as Platform to the platformization of public policies*

Responsables scientifiques :

Anne Bellon, UTC, anne.bellon@utc.fr
Clément Mabi, UTC, clement.mabi@utc.fr

Dans les années 2010, le projet « d'État-plateforme » s'est imposé comme nouveau modèle de réforme de l'État dans de nombreuses démocraties. Inspiré par Tim O'Reilly (2009), ce modèle est défendu en France par une poignée d'entrepreneurs de réformes au sein et en dehors de l'administration, puis repris par Emmanuel Macron dans la campagne présidentielle (Pezziardi, Verdier, 2017).

Au sein de la discipline, plusieurs travaux ont cherché à étudier ses discours fondateurs ou ses réalisations concrètes. Ils donnent ainsi à voir plusieurs dimensions, plus ou moins compatibles, de ce projet de réforme : la réorganisation décentralisée et la coopération entre services (Brown et al, 2017) le recours croissant à des dispositifs algorithmiques dans la conduite de l'action publique (Frouillou et al., 2019), l'ouverture des données publiques (Chevallier, 2017) ou le soutien à l'innovation privée (Jansen et Estevez, 2013).

Plus récemment, certaines recherches concluent néanmoins à la grande fragilité institutionnelle (Alauzen, 2019) voir au relatif échec (Jeannot, 2020) de l'État-plateforme, bien loin des promesses de réenchantement de la bureaucratie. Or ces conclusions peuvent sembler contraire au constat que font celles et ceux qui voient le recours aux plateformes s'accroître sur leurs terrains habituels d'investigation. Dans l'éducation (Carton, Tréhondart, 2020), la santé ou la lutte contre les violences conjugales (Sapio, 2020), les chercheurs constatent une véritable plateforme de l'action publique. Alors de quoi ces plateformes sont-elles le nom et quelles reconfigurations de l'État signalent-elles ?

Cette ST vise donc à attirer des travaux venus d'horizons divers qui, à partir de l'étude sectorielle d'une ou plusieurs actions publiques, sur des cas français ou étrangers, éclairent les formes multiples prises par cette plateforme de l'action publique. Loin de se limiter aux politiques numériques, il s'agit bien de déceler les transformations communes au déploiement du modèle de la plateforme dans des secteurs aussi divers que l'éducation, la santé ou la lutte contre les inégalités, etc.

Plusieurs axes de réflexions sont alors proposés :

1/ L'Etat et les acteurs du numérique

Si les start-ups ont été placées au centre du projet de l'État-plateforme, notamment à travers la mise en place d'infrastructures numériques censées encourager la co-construction des politiques publiques, les résultats de cette collaboration semblent mitigés. A l'inverse, les grands opérateurs de plateformes coopèrent de plus en plus avec les agences publiques, notamment autour de la lutte contre les contenus illégaux. Cet axe recevra des communications qui éclairent la reconfiguration des rapports entre États et acteurs du numérique et par là les déplacements de la frontière publique-privé autour du déploiement de plateformes.

2/ Les transformations du travail bureaucratique

Dans sa conceptualisation programmatique, l'État-plateforme visait à réenchanter le travail bureaucratique et valoriser la créativité et la prise de risque des agents publics. L'impulsion « par le haut » est-elle parvenue à transformer l'organisation du travail dans les services ? Qu'en est-il des enjeux de formation des agents et surtout comment s'approprient-ils ces nouveaux dispositifs numériques ? Quelles résistances et critiques peuvent-ils susciter au sein de l'administration ?

3/ Du guichet à la plateforme : pour un sociologie des usages publics du numérique

Jusqu'alors, les travaux sur l'État-plateformes se sont peu intéressés à leurs utilisateurs publics. Or l'une des ambitions de l'État-plateforme était justement de rapprocher les services de leurs usagers, de favoriser leur prise en main et s'appuyer sur les ressources créatives du public. Les communications retenues dans cet axe pourront interroger cette appropriation en la mettant en perspective avec les critiques qui accompagnent le déploiement d'algorithmes. Ces derniers peuvent en effet renforcer la discrimination des populations pauvres (Eubanks, 2018) ou des minorités (Benbouzid, 2019).

In the 2010s, the "Government as a platform" (GaaP) has emerged as the new model for state reform in many democracies. Inspired by the proposals of Tim O'Reilly (2009), this model was defended in France by a handful of reform entrepreneurs within and outside the administration, and then taken up by Emmanuel Macron during the presidential campaign (Pezziardi, Verdier, 2017).

Within the field of political science, several works have sought to study this model of the platform-state, through an analysis of its founding discourses or its concrete achievements. They have analyzed the various dimensions, more or less compatible, of this reform project: decentralized reorganization and cooperation between services (Brown et al, 2017), the increasing use of algorithmic devices in the conduct of public intervention (Frouillou et al., 2019), the opening of public data (Chevallier, 2017) or the support of private innovation (Jansen and Estevez, 2013).

More recently, however, some research concludes that the GaaP model is very fragile (Alauzen, 2019) or even a relative failure (Jeannot, 2020), far from the promises of a re-enchantment of the bureaucracy. Yet these conclusions may seem contrary to the observations of those who see the use of platforms increasing in their usual fields of investigation. In education (Carton, Tréhondart, 2020), health care, or the fight against domestic violence, researchers have observed a veritable "platformization" of public interventions. So what do these platforms stand for and what reconfigurations of the State do they signal?

This panel therefore aims to attract works from diverse backgrounds : based on the sectoral study of one or several state intervention, on French or foreign cases, they would shed light on the multiple forms taken by this "platformization" of public action. Far from being limited to digital policies, our goal is to identify the transformations common to the deployment of the platform model in sectors as diverse as education, health, the fight against inequalities, etc.

Several lines of reflection are suggested:

1/ The State and digital actors

While start-ups have been placed at the center of the GaaP project, particularly through the establishment of digital infrastructures designed to encourage the co-construction of public policies, the results of this collaboration seem mixed. On the other hand, the major platforms are cooperating more and more with public agencies, especially in the fight against illegal content. This axis will receive papers that shed light on the reconfiguration of the relationship between States and digital actors and thus on the shifts in the public-private boundary around the use of platforms.

2/ The transformations of bureaucratic work

In its original intent, the GaaP aimed to reenchant bureaucratic work and to enhance the creativity and risk-taking of public agents. Has the "top-down" impulse succeeded in transforming the organization of work in the services? What about training issues for agents and, above all, how do they appropriate these new digital devices? What resistance and criticism can they generate within the administration?

3/ From the street corner to the platform: towards a sociology of digital public uses

Until now, research on the platform state has shown little interest in its public users. Yet one of the ambitions of the platform state was precisely to bring services closer to the citizens, to encourage them to take control of services, and to draw on the creative resources of the multitude. The papers selected in this axis will be able to question this appropriation by putting it in perspective with the criticisms that accompany the deployment of algorithms : the latter can indeed reinforce the discrimination of the poor (Eubanks, 2018) or minorities (Benbouzidilel,2019).

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

ALAUZEN, Marie. L'État plateforme et l'identification numérique des usagers. *Réseaux*, 2019, no 1, p. 211-239.

ALAUZEN, Marie. Splendeurs et misères d'une start-up d'État. *Réseaux*, 2021, no 1, p. 121-150.

BENBOUZID, Bilel. Quand prédire, c'est gérer. *Reseaux*, 2018, no 5, p. 221-256.

CARTON, T., & TREHONDART, N. (2020). La plateformesisation de l'éducation aux médias et à la citoyenneté. *Spirale-Revue de recherches en éducation*, (3), 77-94.

CHEVALLIER, Jacques. Vers l'État-plateforme?. *Revue française d'administration publique*, 2018, no 3, p. 627-637.

CORDELLA, Antonio et PALETTI, Andrea. Government as a platform, orchestration, and public value creation: The Italian case. *Government Information Quarterly*, 2019, vol. 36, no 4, p. 101409.

EUBANKS, Virginia. *Automating inequality: How high-tech tools profile, police, and punish the poor*. St. Martin's Press, 2018.

FROUILLOU, Leïla, PIN, Clément, et VAN ZANTEN, Agnès. Le rôle des instruments dans la sélection des bacheliers dans l'enseignement supérieur. La nouvelle gouvernance des affectations par les algorithmes. *Sociologie*, 2019, vol. 10, no 2, p. 209-215.

JANSSEN, Marijn et ESTEVEZ, Elsa. Lean government and platform-based governance—Doing more with less. *Government Information Quarterly*, 2013, vol. 30, p. S1-S8.

JEANNOT, Gilles. Vie et mort de l'État plateforme. *Revue française d'administration publique*, 2020, no 1, p. 165-179.

SAPIO, Giuseppina. « Victimes de violences conjugales face aux campagnes institutionnelles entre ventriloquie, injonctions et paradoxes », *Études de communication*, vol. 54, no. 1, 2020, pp. 53-70.

ST 9

Construction et mobilisation de l'opinion publique sondagière : des pratiques et usages aux représentations du lien démocratique *Construction and mobilization of surveyed public opinion: from practices and uses to representations of the democratic linkage*

Responsables scientifiques :

Céline Belot, CNRS PACTE, Grenoble, celine.belot@umrpacte.fr
Tinette Schnatterer, CNRS CED, Bordeaux, t.schnatterer@sciencespobordeaux.fr

La commande d'enquêtes d'opinion par les exécutifs n'a jamais été aussi forte dans la plupart des démocraties occidentales (Druckman et Jacobs 2015; Belot 2012; Kruke 2012). En France en 2020, le SIG a dépensé pas moins de 28 millions d'euros dans des enquêtes. Dans le même temps, la popularité des gouvernants n'a jamais été aussi faible et de nombreux travaux établissent le diagnostic d'une « crise de la représentation » voire d'une « crise de la démocratie », pointant notamment le sentiment des citoyens de ne pas être suffisamment entendu par les gouvernants (Torcal et Montero 2006, Dalton, 2008, Rosanvallon 2015).

Cet apparent paradoxe mérite d'être examiné, d'autant que la commande d'enquêtes fait l'objet de représentations contradictoires au sein de la littérature. Pour les uns, elle servirait l'impératif de réactivité démocratique des représentants envers les citoyens, en permettant la prise en compte des préférences des citoyens dans la fabrique des politiques publiques (Stimson 2007; Manza and Cook 2002; Page 2002; Glynn et al. 2004, Burstein 2010), pour les autres, elle favoriserait avant tout, via des mécanismes de persuasion notamment, la manipulation de l'opinion (Jacobs & Shapiro, 2000 ; Druckman & Jacobs, 2015).

Le débat n'est pas nouveau et peut être rattaché aux espoirs mais aussi aux critiques que ce nouvel instrument de l'action publique a fait naître dès ses origines (Blondiaux, 1998). Il reste prégnant dans un contexte où relativement peu est su, encore aujourd'hui, de ce que font les gouvernants des enquêtes d'opinion qu'ils commandent et comment ils intègrent l'énonciation de l'opinion, celle dont ils sont à l'origine et celle œuvre d'autres acteurs, dans l'action publique.

Les communications pourront s'inscrire de préférence (mais non exclusivement) dans l'un de ces trois axes de réflexion :

1) La fabrique de l'opinion publique

Nous attendons des propositions portant sur la production de l'opinion sondagière au niveau local, national, européen ou international. Nous nous intéresserons également aux acteurs de cette commande, gouvernants, conseillers, sondeurs, mais aussi think tank, medias, ONG afin d'observer la fabrique et l'usage de l'opinion publique sondagière à travers ses effets de circularités dans un contexte concurrentiel de production de l'opinion.

2) Les pratiques de la représentation

Il s'agira de s'interroger sur la place de cette opinion publique, telle qu'exprimée par les enquêtes d'opinion, dans la décision publique et sur ce qu'elles nous disent des rapports entre gouvernants et gouvernés. Quels types d'instruments composent-elles pour l'action publique ? Constituent-elles des opportunités ou des contraintes pour les élites politiques ? Les enquêtes sont-elles avant tout un instrument visant à favoriser la réactivité démocratique des gouvernants ou un outil de manipulation de l'opinion ? Faut-il voir dans la commande d'enquête, d'« *un projet rationalisé de reconfiguration de l'échange politique* » (Ollivier-Yaniv, 2000 : 288) et à quelles reconfigurations aboutit-il du point de vue de la relation représentants-représentés ?

3) La représentation autour de ces "voix inégales"

Des travaux ont montré que certains « groupes cibles », notamment ceux qui disposent d'un capital économique et culturel important, pouvaient être « mieux représentés » que d'autres (Gilens 2009 et Bartels 2008; Elsässer et Schäfer 2016; Peters et Ensink 2015). Nous sommes également intéressées par les travaux qui abordent la question de la représentation autour de ces "voix inégales".

Cette liste n'étant pas exhaustive, les communications seront libres d'aborder d'autres thématiques relatives à la fabrique de l'opinion publique et son usage par les gouvernants. Chacun des membres retenus pour la ST s'engage à la fois à présenter sa communication (en un maximum d'un quart d'heure) et à discuter une autre présentation de la section, avant que la section ne soit ouverte à la discussion collective.

Policy makers in most Western democracies make an extensive use of opinion polls (Druckman and Jacobs 2015; Belot 2012; Kruke 2012). In France in 2020, the government information services (SIG) spent no less than 28 million euros on surveys. At the same time, the popularity of government leaders has never been so low and a growing number of studies identifies a "crisis of representation" or even a "crisis of democracy", rooted in citizens' impressions that the representatives do not sufficiently take their expectations into account (Torcal and Montero 2006, Dalton, 2008, Rosanvallon 2015).

This apparent paradox deserves to be examined, especially since the commissioning of surveys gives rise to contradictory interpretations. For some authors, it serves the imperative of democratic responsiveness, by allowing citizens' preferences to be considered during the elaboration of public policy (Stimson 2007; Manza and Cook 2002; Page 2002; Glynn et al. 2004, Burstein 2010), while for others, it favors the manipulation of opinion, particularly through mechanisms of persuasion (Jacobs and Shapiro, 2000; Druckman and Jacobs, 2015).

The debate is not new and can be linked to the hopes and criticisms that this new instrument of public action has raised since its inception (Blondiaux, 1998). It is still prevalent in a context where relatively little is known, even today, about how governments access surveybased information and how they influence their behavior. Loïc Blondiaux's observation at the end of the 1990s of a lack of "serious empirical analyses" on this subject, which "authorizes all kinds of fantasies" (1997: 130), remains relevant today (Belot and Schnatterer 2021).

Papers may evoke one of the following lines of inquiry:

1) The production of public opinion

Papers proposals for this thematic section can focus on the production of public opinion and its use by governments through a careful examination of the practices of actors and what they produce (questionnaires, reports). We therefore expect proposals on the production and mobilization of opinion polls at the local, national, European or international level. We will also be interested in the actors involved in this process, governors, advisors, and pollsters, but also think tanks, media, NGOs in order to observe the production and use of public opinion through its circularity effects in a competitive context of opinion production.

2) Representational practices

Second, contributions may examine the place of public opinion, as expressed by opinion polls, in public decision-making. What types of instruments do they constitute for public action? Do they constitute opportunities or constraints for political elites and in particular for those in power? Are surveys above all an instrument to promote the democratic responsiveness of governments or a tool for manipulating opinion through the help they provide in developing craft-talks, i.e. language elements that aim to influence public opinion? Is the large commissioning of polls by those who govern a rational project in order to redesign political dialogue and what kind of links between those who represent and those who are represented does it design?

3) Selective responsiveness

Studies have shown that certain "target groups", especially those with significant economic and cultural capital, can be "better represented" than others (Gilens 2009 and Bartels 2008; Elsässer and Schäfer 2016; Peters and Ensink 2015). We are also interested in contributions that address the issue of representation around these "unequal voices."

This is a non-exhaustive list of potential areas of interest. Proposals may freely evoke other research themes pertaining to the production of public opinion and its use by governments.

Each presenter will be asked to present its paper (15 minutes max.) and to act as a discussant of someone else's paper, before the floor is open to a collective discussion.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

L'action multilatérale dans la gestion civile des conflits *Multilateral Action in Civil Conflict Management*

Responsables scientifiques :

Gilles Bertrand, Sciences Po Bordeaux, Centre Émile-Durkheim,
g.bertrand@sciencespobordeaux.fr
Charles Tenenbaum, Sciences Po Lille, CERAPS,
charles.tenenbaum@sciencespo-lille.eu

Face aux échecs ou aux impasses des volets militaires des interventions, de l'Afghanistan au Mali, les organisations intergouvernementales et non gouvernementales, mais aussi les États développent de plus en plus la gestion civile des conflits armés. Cette gestion civile comporte notamment la médiation, mais pas uniquement. De la participation à des processus de négociation, au soutien politique et financier à la médiation, l'Union européenne (UE) revendique un rôle déterminant dans les transitions de la guerre à la paix sur une grande diversité de terrains et de niveaux d'intervention (local, national, régional) : Syrie, Cameroun, République centrafricaine, Colombie, Guinée, etc. Elle s'appuie sur une nouvelle "Note de concept" (2021), dix ans après un premier texte qui inaugurerait la nouvelle stratégie de prévention et de médiation des conflits du Service européen d'action extérieure (SEAE), ainsi que sur son unité de soutien à la médiation (ISP.2).

Inspirée du modèle onusien, la stratégie européenne reflète les évolutions récentes, au sein des organisations multilatérales de "paix de sécurité", des doctrines et répertoires d'actions dédiés à la construction de la paix. L'Union africaine, l'Organisation pour la Sécurité et la Coopération en Europe, l'Organisation internationale de la Francophonie ou la Communauté économique des États d'Afrique de l'Ouest reproduisent toutes de manière similaire le modèle original promu par l'ONU, celui d'une (ré)invention d'une "gestion pacifique" des conflits armés. Une évolution dont les effets portent autant sur le fonctionnement des institutions, leurs interactions avec des acteurs diplomatiques tiers - publics et privés - ou encore la portée et la légitimité de ces missions sur le terrain. À la suite d'une décennie caractérisée par un processus accéléré d'institutionnalisation tous azimuts (multiplications des mécanismes, des instruments de financement, création de directions spécialisées au sein des organisations), ces organisations sont présentes sur de nombreux terrains de crises selon des logiques d'interventions dont les missions et la cohérence soulèvent encore de nombreuses interrogations.

Cette section thématique pourrait s'organiser autour de ces différents questionnements :

- Dans les organisations multilatérales, les nouvelles "architectures" de paix et de sécurité entraînent-elles une mutation des missions, une évolution des processus de négociation, une transformation des discours sur les fonctions de ces organisations ?
- Le développement de nouvelles compétences dans les domaines de la gestion et de la résolution des conflits s'accompagne-t-il d'une réévaluation des relations entretenues avec les États mais également avec les acteurs de la société civile et, en particulier, avec les organisations non gouvernementales de médiation ?
- Dans quelle mesure la plus grande visibilité institutionnelle et politique des acteurs de la gestion des conflits s'est-elle accompagnée de l'émergence de nouveaux réseaux d'experts de la paix, l'établissement de nouvelles normes, de trajectoires professionnelles spécialisées ?

- Quelle traduction, sur le terrain de la gestion des conflits et du post-conflits des transformations institutionnelles et politiques observées ?

La ST s'intéressera notamment à l'étude de la diversité des types d'interventions des organisations multilatérales sur le terrain (médiation, soutien à la médiation, accompagnement des initiatives de dialogue national, soutien aux programmes de réconciliation, etc.) illustrée par la présentation de cas d'étude. Les co-responsables de la ST prévoient une publication collective sous la forme d'un dossier dans une revue à comité de lecture. Les propositions retenues devront donc se traduire non seulement par l'envoi de communications à la date-limite fixée par l'AFSP (10 juin 2022), mais aussi par des textes formalisés pour être soumis à une revue au 10 octobre 2022, avec pour objectif une publication en 2023.

Faced with the failures or deadlocks of the military aspects of interventions, from Afghanistan to Mali, intergovernmental and non-governmental organizations, but also states, are increasingly developing the civil management of armed conflicts. This civil management includes, but is not limited to, mediation. From participation in negotiation processes to political and financial support for mediation, the European Union (EU) is claiming a decisive role in transitions from war to peace in a wide variety of areas and levels of intervention (local, national, regional): Syria, Cameroon, Central African Republic, Colombia, Guinea, etc. It is based on a new "Concept Note" (2021), ten years after a first document which inaugurated the new conflict prevention and mediation strategy of the European External Action Service (EEAS), as well as on its Mediation Support Unit (ISP.2).

Inspired by the UN model, the EU strategy reflects recent developments in multilateral "peace and security" organizations' doctrines and repertoires of action dedicated to peace-building. The African Union, the Organisation for Security and Cooperation in Europe, the Organisation internationale de la Francophonie and the Economic Community of West African States, all reproduce in a similar way the original model promoted by the UN, that of a (re)invention of a 'peaceful management' of armed conflicts. The effects of this evolution are as much on the functioning of the institutions, their interactions with third-party diplomatic actors - public and private - as on the scope and legitimacy of these missions on the ground. Following a decade characterised by an accelerated process of institutionalization (multiplication of mechanisms and funding instruments, creation of specialized departments within organizations), these organizations are present in many crisis areas according to intervention logics whose missions and coherence still raise many questions.

This thematic section could be organized around these different questions:

- In multilateral organizations, do the new peace and security 'architectures' lead to a change in missions, an evolution of negotiation processes, and a transformation of the discourse on the functions of these organizations?

- Does the development of new competences in the fields of conflict management and resolution go hand in hand with a re-evaluation of the relations maintained with the States but also with the actors of civil society and, in particular, with the non-governmental mediation organizations?

- To what extent has the greater institutional and political visibility of conflict management actors been accompanied by the emergence of new networks of peace experts, the establishment of new norms, and specialized professional trajectories?

- How have the institutional and political transformations observed in the field of conflict and post-conflict management been implemented?

The ST will focus in particular on the study of the diversity of types of interventions by multilateral organizations in the field (mediation, support for mediation, support for national dialogue initiatives, support for reconciliation programs, etc.) illustrated by the presentation of case studies. The co-sponsors of the ST are planning a collective publication in the form of a dossier in a peer-reviewed journal. The selected proposals should therefore not only result in the submission of papers by the deadline set by the AFSP (10 June 2022), but also in papers ready for submission to a journal by 10 October 2022, with a goal of a publication in 2023.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

ST 11

A European Data space ? Collecte, stockage et connexion des *data* dans l'action publique en Europe

A European Data space ? Data collection, storage, and connection in European public policies

Responsables scientifiques :

Chloé Bérut, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, Laboratoire Printemps & Laboratoire Pacte, chloe.berut@uvsq.fr

Agathe Piquet, Queen Mary University of London, Centre for European Research & Université Paris 2, Centre d'études et de recherches en sciences administratives et politiques, a.piquet@qmul.ac.uk

Si une importante littérature scientifique existe sur l'économie de la *data* (e.g. Kitchin, 2014, Isaac, 2018), les chercheurs s'intéressent également depuis plusieurs années à l'idée de "gouvernement par les données". Que ce soit en matière de santé publique, d'environnement, de police etc., les données occupent une place de plus en plus centrale dans la conduite de l'action publique dans l'élaboration, la mise en œuvre et l'évaluation des politiques publiques locales, nationales et européennes (e.g. Baudot, Marrel, Nonjon, 2015; Loveluck, 2016).

Cette section thématique entend prolonger ces réflexions en rassemblant des contributions s'intéressant au traitement qui est fait de ces données au niveau de l'UE et/ou de ses Etats membres. A ce titre, la question de la multiplication des bases de données et leur interconnexion, leur capacité à communiquer entre elles aussi appelée 'interopérabilité', est centrale (Leese, 2020). La crise de la COVID-19 en est une nouvelle illustration : si depuis plusieurs années, la Commission européenne et les États membres collaborent afin d'assurer la transférabilité de certaines données de santé issues du dossier médical électronique (résumé patient, ePrescription), la question de la compatibilité européenne des données de santé est devenue particulièrement saillante, notamment au regard des applications de traçage des cas contacts et du passeport vaccinal électronique. La collecte et le partage des données sont également au centre de la construction de l'espace européen de sécurité, de liberté et de justice. En effet, l'interopérabilité des différents registres d'identité nationaux est désormais pensée par la Commission européenne comme un outil indispensable dans la réalisation d'un contrôle fiable de l'identité des nouveaux entrants sur son territoire (Leese, 2020). D'ailleurs, ce travail de coopération autour des 'infrastructures de données' dans le domaine de la sécurité européenne n'a pas été sans susciter des interrogations sur les enjeux politiques liés à la création et au maintien de ces réseaux (Kitchin, 2014 ; Bellanova and Glouftsiou, 2020).

Loin de considérer ces dynamiques comme neutres et relevant du ressort technique uniquement, cette ST propose de mobiliser les outils de la sociologie de l'action publique pour saisir les enjeux de collecte de données, de création de bases de données et d'interopérabilité en Europe. Une attention particulière sera accordée aux représentations, ressources, activités et relations nouées entre les acteurs individuels et collectifs prenant part à ces processus. Les communications pourront porter sur l'échelon national ou européen et les approches comparées sont également les bienvenues. Trois axes seront privilégiés :

1. *Les enjeux de mise en place des bases de données et de l'interopérabilité* : quels sont les acteurs (publics et privés) jouant un rôle central dans la création de ces instruments ? Quelles sont les dynamiques décisionnelles ?

2. *Le rapport politisation/technicisation* : de quels choix politiques les choix techniques de ces instruments sont-ils la traduction ? En quoi l'élaboration et la gestion de ces instruments relevant *a priori* du registre technique entraînent des reconfigurations de l'action publique et des acteurs des politiques publiques ?
3. *Les jeux d'échelle dans la formulation et la mise en œuvre* : l'UE semble de plus en plus se positionner comme acteur central de la production de bases de données et de la gouvernance de l'interopérabilité. Dès lors, comment sont réceptionnés les instruments européens au niveau national et local par les acteurs (publics et privés) ? Quel impact ces processus ont-ils sur l'intégration européenne et l'eupéanisation ? Des questionnements plus larges pourraient également avoir trait au rôle de l'UE dans la gouvernance mondiale des bases de données et de l'interopérabilité (Bellanova and Goede, 2021 ; Levinson and Marzouki, 2015).

Many scholars have already intensively studied *data economy* (e.g. Kitchin, 2014, Isaac, 2018) and more recently the idea of governing through data. The latter have demonstrated how, whether in relation with public health, environment, policing etc., data plays a more and more central role in public action at different stages, during the formulation, the implementation and the evolution of local, national or EU public policies (e.g. Baudot, Marrel, Nonjon, 2015; Loveluck, 2016).

This thematic section offers to prolong these analyses by gathering different communications interested in what is done with these data at the EU level and/or at the member State one. To this respect, the multiplication of databases and their interconnection, their capability to communicate with each other called 'interoperability' are growing dynamics (Leese, 2020). The COVID-19 crisis is a clear instance of this process. For years, the European Commission and the member States have been working together on how to transfer some specific data from the electronic medical file. The ongoing pandemic has made very salient the issue of compatible health data, especially in respect to tracking apps or digital sanitary passports. The collection and sharing of data are also fundamental in the development of the EU area of freedom, security and justice, with the European Commission aiming at connecting more and more national identity registers to guarantee a secure identity control (Leese, 2020). This collective work on European security data infrastructures has not been without raising many questions on its underlying political dimensions (Kitchin, 2014 ; Bellanova and Glouftsiou, 2020).

In the same vein, far from perceiving those processes as neutral and strictly technical, this thematic section offers to use the toolbox of the sociology of public action to fully understand how and why data are collected, databases are set up and interconnected. Specific attention will be paid to the representations, resources, activities and relationships of the individual and collective actors playing a part in these dynamics, whether at the national or EU level. Comparative perspectives are also welcome. Three main dimensions will be encouraged:

1. *A focus on the setting-up of databases and interoperability*: who are the private and public actors contributing to the creation of these instruments ? How do they relate to each other in decision-making?
2. *The politicisation/technicisation aspect*: what are the political decisions and orientations these technical instruments translate? To what extent do the creation and the management of these instruments have led to a renewed public action?
3. *The multilevel game in decision-making and implementation*: while the EU appears as a key actor in producing databases and governing interoperability, how are EU instruments received at the national and local level? How do these processes impact European integration and Europeanization? Broader developments could analyse the role of the EU in the global governance of databases and interoperability (Bellanova and Goede, 2021 ; Levinson and Marzouki, 2015).

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Baudot, Pierre-Yves, Marrel, Guillaume, Nonjon, Magali (2015). « Encore une révolution informatique ? *Open* et *big data* dans les organisations administratives », *Informations sociales*, 191/5, p. 8-18.
- Bellanova, Rocco, Glouftsios, Georgios (2020). « Controlling the Schengen Information System (SIS II): The Infrastructural Politics of Fragility and Maintenance », *Geopolitics*, p. 1-25.
- Bellanova, Rocco, de Goede, Marieke (2021). « The Algorithmic Regulation of Security: An Infrastructural Perspective », *Regulation & Governance*.
- Isaac, Henri (2018). « La donnée numérique, bien public ou instrument de profit », *Pouvoirs*, 164/1, p. 75-86.
- Kitchin, Rob (2014). *The Data Revolution*. Los Angeles, Californie : SAGE Publications.
- Leese, Matthias (2020). « Fixing State Vision: Interoperability, Biometrics, and Identity Management in the EU », *Geopolitics*, p. 1-21.
- Levinson, Nanette S., Marzouki, Meryem (2015). « Internet Governance Institutionalization: Process and Trajectories », in Michèle Rioux and Kim Fontaine-Skronski (eds.), *Global Governance Facing Structural Changes: New Institutional Trajectories for Digital and Transnational Capitalism, The Information Technology and Global Governance*. New York: Palgrave Macmillan US, p. 17-35.
- Loveluck, Benjamin (2016). « Vers une économie politique des données : le pouvoir à l'aune des *data* », in Bourcier, Danièle, dir. (2016), *Open data & Big Data. Nouveaux défis pour la vie privée*, Paris, Mare & Martin, p. 245-262.

ST 12

Au cœur du policy state. Interdépendances, concurrences, intégration et coordination entre politiques publiques. *Inside the Policy State. Interdependencies, competition, integration and coordination between public policies.*

Responsables scientifiques :

Philippe Bezes, Centre d'études européennes et de politique comparée (CEE),
Sciences Po, philippe.bezes@sciencespo.fr

Patrick Le Galès, Centre d'études européennes et de politique comparée (CEE),
Sciences Po, patrick.legales@sciencespo.fr

Les historiens et politistes nord-américains Orren et Skowronek (2018) ont défendu l'idée que le XX^{ème} siècle avait vu s'affirmer un « Etat de politiques publiques » (*policy state*) marqué par l'expansion massive des politiques publiques dans de nombreux domaines et l'émergence d'un art de gouverner spécifique centré sur l'efficacité de l'action publique. En France, Rousselier (2015) dresse un constat similaire décrivant la montée en puissance des politiques publiques comme un ressort puissant de la transformation de l'Etat et de l'exécutif dans la première moitié du XX^{ème} siècle. Ainsi, un fait marquant et sans doute sous-estimé caractérisant l'Etat contemporain serait la démultiplication des politiques publiques, dans l'espace national mais aussi international et transnational. Caractérisant la période contemporaine, Adam, Hurka, Knill, Steinebach (2019) décrivent, eux, des Etats désormais structurés par l'accumulation des politiques et s'interrogent sur les effets de de cette profusion, notamment pour la redevabilité démocratique.

Cette section thématique suggère de prendre au sérieux cette idée d'une multiplication de politiques publiques en étudiant les phénomènes d'interdépendance entre elles et leurs effets. Historiquement, les *policy studies* ont valorisé des perspectives sectorielles en silos. Au contraire, en acceptant l'idée que les espaces sociaux et politiques sont traversés - voire saturés - de multiples injonctions, normes, ressources et contraintes émanant de politiques publiques variées, cette ST veut rassembler des enquêtes rendant compte de formes multiples d'interdépendances *entre* politiques publiques à différents degrés d'interaction et d'agrégation. Nous faisons l'hypothèse que cette focale peut contribuer à renouveler l'analyse des politiques publiques et la sociologie de l'Etat et qu'elle soulève aussi des questions de méthodes, de mesure, de comparaison, d'articulation d'échelles et de temporalités.

Certaines recherches récentes ont approché cet enjeu en étudiant des dynamiques d'intégration et de coordination des politiques publiques (Tosun, Lang, 2017 ; Trein, 2018 ; Trein, Meyer, Maggetti, 2019). Mais ces perspectives ne recouvrent qu'une partie des interdépendances qui existent entre politiques et restent centrées sur des dispositifs intentionnels d'articulation, parfois marqués par l'idéal normatif d'une mise en cohérence de l'action publique. Par contraste, la ST veut explorer la grande diversité des formes d'interdépendances et d'interactions entre politiques publiques. Comment des politiques publiques se concurrencent-elles entre secteurs (économie, éducation, social, santé, justice, police, etc.) autour d'un même objet ou simplement par effet collatéral de l'une sur l'autre ? Comment des politiques favorisent-elles dans un secteur des orientations que d'autres politiques défont dans d'autres secteurs ? Comment certaines se coordonnent-elles et se renforcent-elles parfois tandis que d'autres se contredisent et se concurrencent au point de saper les fondements d'une action gouvernementale ? Peut-on parler, dans certains secteurs ou sur un même objet, d'accumulation de politiques publiques et avec quels effets ? Comment

rendre compte des efforts intentionnels d'intégration ou de coordination de politiques publiques dans le cadre de dispositifs ad hoc ? Quels effets ces interactions produisent-elles sur l'Etat : ses activités, son langage, ses institutions, ses organisations, ses frontières, ses bénéficiaires via des policy feedbacks (Mettler, Sorelle, 2018) ?

Cette section thématique accueillera des communications (en français ou en anglais) interrogeant ces interdépendances variées entre politiques publiques (coopération intentionnelle, synergie involontaire, concurrence, effets négatifs, intégration, accumulation, etc.) et leurs effets, en France, en Europe, et dans le reste du monde, y compris des questions de méthode et de conceptualisation.

North American political scientists and historians Orren and Skowronek (2018) have written that the twentieth century saw the emergence of a 'policy state' characterized by the massive expansion of public policies in many fields and the emergence of a specific art of governing centered on the effectiveness of public action. In France, Rousselier (2015) reaches similar results when describing the growth of public policies as a strong driver of the transformation of the State and the political executive in the first half of the 20th century. Thus, a striking and undoubtedly underestimated fact characterizing the contemporary State would be the multiplication of public policies at the national but also international and transnational level. Analyzing the contemporary period, Adam, Hurka, Knill, Steinebach (2019) describe states now structured by policy accumulation and question the effects of this profusion, particularly for democratic accountability.

This thematic panel suggests taking seriously the idea of a multiplication of public policies by studying the interdependences between them and their effects. Historically, policy studies have strongly valued sector-based perspectives in silos. By contrast, if one accepts the idea that social and political spaces are organized - or even saturated - by multiple injunctions, norms, resources and constraints emanating from various public policies, this session proposes to collect and discuss research that account for multiple forms of interdependencies between public policies at different degrees of interaction and aggregation. We hypothesize that this focus can contribute to renewing public policy analysis and the sociology of the state as well as it raises questions of methods, measurement, comparison, scale and temporality.

Some recent research has addressed this issue by studying the dynamics of integration and coordination of public policies (Tosun, Lang, 2017; Trein, 2018; Trein, Meyer, Maggetti, 2019). But these perspectives only cover part of the interdependencies that exist between policies and remain focused on intentional mechanisms of articulation, sometimes marked by the normative ideal of coherent policy initiatives. In contrast, this panel seeks to explore the great diversity of forms of interdependencies and interactions between public policies. How do public policies compete between sectors (economy, education, social, health, justice, police, etc.) around the same object or simply by collateral effect of one on the other? How do policies in one sector promote directions that other policies in other sectors undo? How do some policies coordinate and sometimes reinforce each other while others contradict and compete with each other to the point of undermining the foundations of government action? In certain sectors or on the same subject, what accumulation of public policies may be identified and with what effects? How can we account for intentional efforts to integrate or coordinate public policies within the framework of ad hoc mechanisms? What are the effects on the state: its activities, its language, its institutions, its organizations and boundaries, its beneficiaries via policy feedbacks (Mettler, Sorelle, 2018)?

This thematic panel will therefore welcome papers (in French or in English) questioning these various interdependencies between public policies (intentional cooperation, unintentional synergy, competition, negative effects, integration, accumulation, etc.) and their effects, in France, in Europe, and in the rest of the world, including questions of method and conceptualization.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

Adam, Christian, Hurka, Steffen, Knill, Christopher, & Steinebach, Yves (2019). *Policy accumulation and the democratic responsiveness trap*. Cambridge University Press.

Mettler, Suzanne, & Sorelle, Mallory (2018). Policy feedback theory. In *Theories of the policy process* (pp. 103-134). Routledge.

Orren, Karen, and Stephen Skowronek. *The policy state*. Harvard University Press, 2018

Roussellier, Nicolas (2015). La Force de gouverner. *Le pouvoir exécutif en France, XIXe-XXIe siècles*, Gallimard, Paris.

Tosun, Jale & Achim Lang (2017) Policy integration: mapping the different concepts, *Policy Studies*, 38:6, 553-570

Trein, Philipp. *Healthy Or Sick?: Coevolution of Health Care and Public Health in a Comparative Perspective*. Cambridge University Press, 2018.

Trein, Philipp, Iris Meyer & Martino Maggetti (2019) The Integration and Coordination of Public Policies: A Systematic Comparative Review, *Journal of Comparative Policy Analysis: Research and Practice*, 21:4, 332-349

Secret, violence et impunité : l'État en clair-obscur
Secrecy, violence and impunity: the state in chiaroscuro

Responsables scientifiques :

Didier Bigo, Sciences-Po Paris et King's College London, didier.bigo.conflicts@gmail.com
Laurent Bonelli, Université de Paris-Nanterre, ISP (UMR 7220),
laurent.bonelli@parisnanterre.fr

La remarquable permanence des services secrets à des époques et sous des régimes politiques différents montre qu'ils constituent une dimension essentielle du gouvernement des sociétés complexes. La production de savoirs (sur des populations, des puissances étrangères – alliées ou ennemies – ou des organisations potentiellement concurrentes) représente ainsi une composante fondamentale des relations de pouvoir. Ces services participent de la sorte à l'immense accumulation de capital informationnel caractéristique du développement et du fonctionnement des États modernes¹. Mais à la différence de géomètres, de démographes ou de statisticiens engagés dans le même processus, leurs agents ne se contentent pas de construire la réalité sociale par les catégories qu'ils forgent et les découpages qu'ils opèrent. Ils peuvent également agir directement sur celle-ci. Ce sont eux qui habilitent certains acteurs à participer au jeu politique (interne ou international) ou au contraire les disqualifient. Ce sont également eux qui neutralisent, fragilisent ou maintiennent sous contrôle les individus ou les groupes les plus susceptibles de perturber l'ordre social et politique ou de porter atteinte aux « intérêts nationaux ». Ils apparaissent ainsi simultanément comme des vecteurs de la violence symbolique de cet « appareil de domination spécialisé² » qu'est l'État, mais également de sa violence physique.

Or, si certains dirigeants politiques ou administratifs avouent discrètement que ces services n'hésitent pas à avoir recours à des moyens illégaux pour mener à bien leurs missions, leurs pratiques secrètes restent peu explorées par les sciences sociales. Des historiens les exhument parfois dans les archives, mais des disciplines comme la science politique ou les relations internationales ne s'y sont guère intéressées. L'analyse des modes d'action et de légitimation est remplacée par des commentaires sur la proportionnalité des causes, sur les excès potentiels, sur la nécessité d'actions « désagréables », sur le principe de « réalité » ; en un mot, par la recherche d'un « bon » renseignement démocratique.

Ces questions d'éthique ont ouvert des débats intéressants sur la « nécessité » des secrets d'État, ainsi que sur leur compatibilité avec la responsabilité, la publicité, la transparence des régimes démocratiques représentatifs. Mais la plupart des travaux ne remettent pas en question les processus de légitimation des activités des agents de renseignement et suivant une pente fonctionnaliste, les transforment en celles d'une bureaucratie « normale », à l'exception de son secret. Le secret remplace la question de la violence. Le nom même d'*Intelligence Studies* invisibilise une part essentielle de l'activité de ces institutions, que l'on nommerait dans d'autres contextes assassinats, vols, extorsion ou manipulation.

Il s'agit ici de promouvoir une approche plus réflexive et de réconcilier l'étude des services dits « secrets » avec la sociologie de la construction de l'État et des modes de légitimation. Cela suppose d'analyser l'évolution structurelle de l'usage de la violence par des acteurs de l'État, exercée en secret, au niveau international et national. Cette sociologie relationnelle

¹ Bourdieu P., *Sur l'État : Cours au Collège de France (1989-1992)*, Paris, Seuil, 2012, p.336 ; Desrosières A., *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris, La découverte 2000.

² Elias N., *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1990, p.26.

questionnera les relations entre professionnels du renseignement et de la politique, les formes de collaboration asymétrique entre services, de même qu'avec des acteurs privés, leur usage social des technologies et les *habitus* qui se forment dans une sphère d'opacité, favorisant des arrangements localisés avec les impératifs généraux de la démocratie et de l'État de droit. Elle étudiera également les régimes de justification de cette violence qui permettent à ses auteurs de bénéficier d'une large impunité administrative et pénale, au nom de la « raison d'État » ou de la « sécurité nationale ». Privilégiant les enquêtes empiriquement fondées et la diversité des configurations historiques, nationales et internationales, cette section thématique entend contribuer à une sociologie politique de la coercition étatique et de la surveillance dans les régimes libéraux.

The remarkable permanence of secret services in different times and under different political regimes shows that they are an essential dimension of the government of complex societies. The production of knowledge (about groups, organisations, populations or foreign powers, allies or enemies) represents a fundamental component of power relations. The intelligence services thus participate in the immense accumulation of informational capital characteristic of the development and functioning of modern states³. But unlike surveyors, demographers or statisticians engaged in the same process, their agents do not only construct social reality through the categories they forge and the divisions they make. They can also act upon it directly. They are the ones who enable certain actors to participate in the political game (domestic or international) or, on the contrary, disqualify them. They also neutralise, weaken or keep under control the individuals or groups most likely to disrupt the social and political order or to harm "national interests". They appear simultaneously as vectors of the symbolic violence of this "specialised apparatus of domination"⁴ that is the state, but also of its physical violence.

Although some political or administrative leaders discreetly admit that these services do not hesitate to use illegal means to carry out their missions, their secret practices remain little explored by the social sciences. Historians sometimes exhume them from the archives, but disciplines such as political science or international relations have hardly shown an interest in them. The analysis of modes of action and legitimisation is replaced by comments on the proportionality of causes, on potential excesses, on the need for "unpleasant" actions, on the principle of "reality"; in short, by the search for "good" democratic intelligence.

These ethical issues have led to interesting debates about the "necessity" of state secrets, and their compatibility with accountability, publicity and transparency in representative democratic regimes. But most of the work does not question the processes of legitimisation of the activities of intelligence agents and, following a functionalist slant, transforms them into those of a "normal" bureaucracy, except for its secrecy. Secrecy replaces the question of violence. The very name Intelligence Studies invisibilises an essential part of the activity of these institutions, which in other contexts would be called assassination, theft, extortion or manipulation.

The aim here is to promote a more reflexive approach and to reconcile the study of so-called "secret" services with the sociology of the state and modalities of legitimation. This implies analysing the structural evolution of the use of violence by state actors, exercised in secret, at the international and national levels. This relational sociology will question the relations between intelligence and political professionals, the forms of asymmetrical collaboration between services, as well as with private actors, their social use of technologies and the *habitus* that is forged in a sphere of opacity, favouring localised arrangements with the general imperatives of democracy and the rule of law. It will also study the regimes of justification of this violence that allow its perpetrators to benefit from a broad administrative and penal

³ Bourdieu P., *Sur l'Etat : Cours au Collège de France (1989-1992)*, Paris, Seuil, 2012, p.336 ; Desrosières A., *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris, La découverte 2000.

⁴ Elias N., *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1990, p.26.

impunity, in the name of the "*Raison d'Etat*" or "national security". By favouring empirically based contributions and the diversity of historical, national and international configurations, this thematic section intends to contribute to a political sociology of state coercion and surveillance in liberal regimes.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

ST 14

Le financement des sciences humaines et sociales *Funding the Human and Social Sciences*

Responsables scientifiques :

Thibaud Boncourt, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,
thibaud.boncourt@univ-paris1.fr

Antonin Cohen, Université Paris Nanterre, antonin.cohen@parisnanterre.fr

La période récente a été marquée, en France, par de vives controverses quant au financement des sciences humaines et sociales (SHS). On y pénètre à travers une forêt d'acronymes : AAP, AMI, ANR, EUR, LABEX, LPR, PIA... Certaines initiatives, comme le Pacte enseignement supérieur (PES) du ministère des Armées, ont suscité de nombreux arguments critiques ou en défense du principe même de ce mode de financement de la recherche (Boncourt *et al.* 2020, Bonditti *et al.* 2021). Dans leur sillage, les prises de position normatives se sont multipliées.

Pourtant, ces modes de financement ne sont ni particulièrement nouveaux, ni particulièrement spécifiques au cas français (Krige 2006). Au cours de leur histoire, les SHS ont trouvé des sources de financement dans une grande variété d'institutions : ministères, directions générales et services de l'Etat, organisations intergouvernementales régionales et mondiales, fondations philanthropiques, associations et organisations non gouvernementales, collectivités territoriales, entreprises privées et groupes d'intérêts, organisations partisans et syndicales, agences et organismes publics, etc.

Cette section thématique propose de prendre la distance nécessaire pour comprendre dans leurs historicités et leurs échelles la grande variété des modes de financements de la recherche en SHS (Masson 2006, Fleck 2011, Tournès 2013). Ce faisant, elle entend aussi contribuer à une normalisation de cet objet au prisme des travaux qui proposent, sur d'autres objets, une analyse systématique des effets sociaux de l'argent (Phélippeau 2018, de Blic et Lazarus 2021).

Il semble admis que la vie de laboratoire repose sur une mobilisation de ressources qui peut être décrite alternativement comme un enrôlement des intérêts sociaux dans un projet scientifique ou des activités scientifiques dans un programme politique (Latour et Woolgar 1979, Shapin et Schaffer 1985). Quel que soit le sens causal privilégié, cette opération peut être comprise comme une conversion de capital ou de crédit au sens le plus littéral du terme. En tout état de cause, il semble impossible de faire l'impasse sur cette dimension matérielle dans l'analyse de la science en action (Latour 1989). Pourtant, les SHS sont restées relativement muettes sur leurs propres conditions de financement. Non pas que les travaux manquent. Mais en l'absence d'une vision panoramique sur les modes de financement, les grandes masses budgétaires, les logiques de distribution, les stratégies de captation et les modalités de distribution des ressources économiques au sein des SHS, ces travaux ne permettent pas d'embrasser le tableau général derrière les quelques pièces du puzzle déjà identifiées (Hoening 2017, Lamont 2017, Solovey 2020, Levi et al. à paraître).

Cette section thématique vise donc à interroger simultanément deux dimensions de la production des faits scientifiques en SHS : les conditions matérielles des activités scientifiques, essentiellement saisies par le prisme du financement ; et les approches théoriques pertinentes pour appréhender ce que ces conditions matérielles font aux SHS.

Plus précisément, les contributions pourront relever d'un ou plusieurs des points suivants :

- 1) *Les bailleurs de fonds.* Quels sont les bailleurs de fonds ? Quels sont les dispositifs de financements ? Varient-ils dans l'espace et dans le temps ? Quels en sont les objectifs ? Quels en sont les budgets ? Selon quelles logiques décident-ils de financer ? Quelles sont les controverses liées à ces financements ?
- 2) *Les scientifiques.* Comment les chercheurs s'approprient-ils ces dispositifs et ces financements ? Quelles sont les pratiques des chercheurs en SHS dans le temps et l'espace ? Quels sont les effets des financements sur les SHS ? Modifient-ils la distribution des ressources et les rapports de force ?
- 3) *Le rapport entre conditions matérielles et productions intellectuelles.* Les financements et les mondes sociaux qui les accompagnent ont-ils un impact sur les productions scientifiques ? Font-ils émerger des types de productions différentes ? Dans quels espaces ces contenus circulent-ils ?
- 4) *Les effets en retour des recherches ainsi produites sur les mondes sociaux.* Les bailleurs évaluent-ils les recherches produites grâce aux fonds qu'ils ont abondés ? Quels usages sont faits de ces évaluations ? Comment les dispositifs de financement sont-ils reconduits, transformés ou abandonnés ? Comment les savoirs produits sont-ils utilisés par les acteurs concernés ?

The recent period has been marked, in France, by vigorous controversies over the funding of the Human and Social Sciences (HSS). Some initiatives, such as the Pacte enseignement supérieur (PES) from the Ministry of Defense, have given rise to various arguments, either critical or in defense of the very principle of such subsidies (Boncourt et al. 2020, Bonditti et al. 2021). Normative positions have subsequently thrived.

However, these modes of funding research are neither particularly new, nor particularly specific to the French case (Krige 2006). Over the course of their history, HSS found sources of support in a wide variety of institutions: ministries, higher and lower echelons of State administration, global and regional intergovernmental organizations, philanthropic foundations, associations and non-governmental organizations, local authorities, private companies and interest groups, political parties and trade unions, public agencies and organizations, etc.

This Thematic Section aims at taking the necessary distance in order to grasp the wide variety of research funding schemes in the HSS both in space and time (Masson 2006, Fleck 2011, Tournès 2013). In so doing, it also intends to contribute to a standardization of the object through the prism of scholarship that propose, on other objects, a systematic analysis of the social effects of money (Phélippeau 2018, de Blic and Lazarus 2021).

There is an understanding that laboratory life is based on a mobilization of resources that can be described alternatively as a mobilization of social interests in a scientific project or the enrollment of scientific activities in a political program (Latour and Woolgar 1979, Shapin and Schaffer 1985). Whatever the causal direction one favors, this operation can be understood as a conversion of capital or credit in the most literal sense of the word. In any case, it seems impossible to ignore the material dimension in the analysis of science in action (Latour 1989). Nevertheless, HSS have remained relatively silent on their own funding conditions. Not that scholarship is lacking. But in the absence of a panoramic vision on the modes of financing, main budgetary amounts, logics of distribution, strategies of appropriation and modalities of distribution of economic resources within HSS, existing studies do not fully embrace the general picture behind the few pieces of the puzzle already identified (Hoening 2017, Lamont 2017, Solovey 2020, Levi et al. forthcoming).

This Thematic Section therefore aims at simultaneously questioning two dimensions of the production of scientific facts in HSS: the material conditions of scientific activities, essentially grasped through the prism of funding; and the relevant theoretical approaches to apprehend what do these material conditions do to HSS.

More specifically, contributions may address one or several of the following issues:

1) *Funders*. Who are the funders? What are the funding devices? Do they vary in space and time? What are their aims? What are their budgets? According to what logic do they decide to finance? What are the controversies related to these funding schemes?

2) *Scientists*. How do researchers seize these funding devices? What are the practices of HSS researchers in time and space? What are the effects of funding on HSS? Do they modify the distribution of resources and power relations?

3) *Relationships between material conditions and intellectual production*. Do funding and their social worlds have an impact on scientific production? Do they lead to the emergence of different types of productions? In which spaces do these contents circulate?

4) *Feedback effects of the research thus produced on social worlds*. Do donors evaluate the research produced with the funds they provided? What uses are made of these evaluations? How are the funding mechanisms renewed, transformed, or abandoned? How is the knowledge produced used by the actors involved?

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

Berghahn, Volker R. 2001. *America and the Intellectual Cold Wars in Europe: Shepard Stone between Philanthropy, Academy, and Diplomacy*. Princeton: Princeton University Press.

de Blic, Damien et Jeanne Lazarus. 2021. *Sociologie de l'argent*. Paris: La Découverte.

Boncourt, Thibaud, Debos, Marielle, Delori, Mathias, Pelopidas, Benoit et Christophe Wasinski. 2020. "Que faire des interventions militaires dans le champ académique ? Réflexions sur la nécessaire distinction entre expertise et savoir scientifique." *20 & 21. Revue d'histoire* 145 : 135-150.

Bonditti, Philippe, Daho, Grégory et Thomas Hippler. 2021. "Relations entre armées et universités, les déliaisons dangereuses." *AOC media*, 9 mars 2021.

Bruhns, Hinnerk, Joachim Nettelbeck, et Maurice Aymard, eds. 2017. *Clemens Heller, impresario des sciences de l'homme*. Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

Fleck, Christian. 2011. *A Transatlantic History of the Social Sciences: Robber Barons, the Third Reich and the Invention of Empirical Social Research*. London: Bloomsbury Academic.

Gemelli, Giuliana, ed. 2010. *The Ford Foundation and Europe (1950's-1970's): Cross-fertilization of Learning in Social Science and Management*. Bern: Peter Lang.

- Guilhot, Nicolas, ed. 2011. *The Invention of International Relations Theory: Realism, the Rockefeller Foundation, and the 1954 Conference on Theory*. New York: Columbia University Press.
- Hauptmann, Emily. 2012. "The Ford Foundation and the Rise of Behavioralism in Political Science." *Journal of the History of the Behavioral Sciences* 48 (2) : 154-173
- Hoenig, Barbara. 2017. *Europe's New Scientific Elite: Social Mechanisms of Science in the European Research Area*. London: Routledge.
- Krige, John. 2006. *American Hegemony and the Postwar Reconstruction of Science in Europe*. Cambridge: MIT Press.
- Lamont, Michèle. 2017. *How Professors Think: Inside the Curious World of Academic Judgment*. Cambridge: Harvard University Press.
- Latour, Bruno et Steve Woolgar. 1979. *Laboratory Life: The Social Construction of Scientific Facts*. Los Angeles: Sage.
- Latour, Bruno. 1989. *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*. Paris : La Découverte.
- Levi, Ron, Ronit Dinovitzer, et Wendy Wong. A paraître. "Strategic Philanthropy and International Strategies: The Ford Foundation and Investments in Law Schools and Legal Education, 1951-2003."
- Masson, Philippe. 2006. "Le financement de la sociologie française : les conventions de recherche de la DGRST dans les années soixante." *Genèses* 62: 110-128.
- Phélippeau, Eric. 2018. *L'argent de la politique*. Paris : Presses de Sciences Po.
- Shapin, Steven et Simon Schaffer. 1985. *Leviathan and the air-pump: Hobbes, Boyle, and the experimental life*. Princeton: Princeton University Press.
- Solovey, Mark. 2020. *Social Science for What?: Battles over Public Funding for the "Other Sciences" at the National Science Foundation*. Cambridge: MIT Press.
- Solovey, Mark et Cravens, Hamilton, eds. 2012. *Cold War Social Science*. New York : Palgrave Macmillan.
- Tournès, Ludovic. 2013. *Sciences de l'homme et politique : Les fondations philanthropiques américaines en France au XX^e siècle*. Paris: Classiques Garnier.

Mobilisations philanthropiques *Philanthropic mobilizations*

Responsables scientifiques :

Anne Bory, Clersé – Université de Lille, anne.bory@univ-lille.fr

Sabine Rozier, maîtresse de conférences en science politique, IRISSO - Université Paris-Dauphine / PSL, sabine.rozier@dauphine.psl.eu

Les récentes recherches sur l'engagement philanthropique, notamment celles des grandes fondations, ont souligné, par-delà la spécificité de leurs terrains d'enquête, combien cette pratique enfermait une contestation plus ou moins explicite de la légitimité des pouvoirs publics à incarner l'intérêt général et à prétendre définir ce qui « bon » et « bien » pour nos sociétés (Lambelet 2014, Reich et al. 2016, Lefèvre et Monier, 2021). Car ces fondations, qu'elles œuvrent dans le domaine social (Bory 2013, Duvoux 2015), éducatif (Reckhow 2012, Tompkins-Stange 2020), culturel (Rozier 2017, Monier 2019) ou de la santé (McGoey 2015), ne font pas seulement valoir, aux côtés des acteurs publics, leur capacité à contribuer au « progrès » économique et social, elles mettent aussi en avant la spécificité de leurs méthodes d'intervention, inspirées par des techniques et des savoirs qu'elles jugent plus efficaces que ceux des acteurs publics. À la légitimité que confèrent le suffrage et la délibération démocratiques est ainsi opposée une autre forme de légitimité (Mitsushima 2017) pour justifier le bien-fondé de ces « politiques privées » : celle qui repose sur *l'expertise* supposée de ces fondations dans la prise en charge des défis auxquels font face nos sociétés. Au point que leurs responsables ne cessent de demander que soit aménagé un cadre juridique et fiscal capable de susciter d'autres vocations philanthropiques. Mais la conviction avec laquelle ces derniers appellent les pouvoirs publics à répondre à leurs attentes contraste avec la faiblesse de leurs capacités de mobilisation. Écartelés entre des statuts très divers, dotés de porte-parole divisés et secondés par des prescripteurs en concurrence les uns avec les autres (avocats, notaires, banquiers, gestionnaires de patrimoine), les acteurs philanthropiques peinent à parler d'une même voix. En témoignent leurs difficultés à se coordonner (cf. l'échec d'un *giving pledge* à la française), à répondre aux critiques qui les visent (dérive ploutocratique, pouvoir excessif, faible transparence, contribution à la reproduction des inégalités, etc.) et à apaiser les doutes dont ils sont régulièrement l'objet.

Cette ST souhaiterait ainsi faire dialoguer des recherches relatives à la manière dont le monde philanthropique tente et parvient – ou pas – à se mobiliser pour faire avancer sa cause : 1/ un premier axe pourrait analyser comment ces acteurs contribuent à promouvoir, sous diverses formes, un certain *ethos* philanthropique, que ce soit auprès de jeunes gens (Bertron 2015), ou auprès des épargnants ou des investisseurs que conseillent les professionnels de l'intermédiation (Herlin-Giret 2019) : des travaux sur la socialisation à la philanthropie (via la création de formations dédiées, des prescriptions, des labellisations, des placements financiers) pourraient être ici proposés ; 2/ un second axe pourrait explorer comment les acteurs philanthropiques s'efforcent soit d'objectiver collectivement les contours morphologiques de leur groupe, d'agrèger ses intérêts et de faire face à l'adversité, soit de produire des catégorisations distinctives et des réseaux parallèles (philanthropie « stratégique », « de proximité », « d'impact », « de changement social », voire contestation même de la qualification de « philanthropie » au profit de termes plus ouvertement politiques etc.), pour mettre en valeur leur contribution singulière aux enjeux collectifs ; 3/ un troisième axe pourrait explorer la façon dont ils mobilisent des visions du monde et s'appuient sur des répertoires d'action (appels d'offre, partenariats, évaluations randomisées, etc.) favorisant l'adoption de « solutions » conformes à leurs croyances (Lefèvre & Langevin 2020) : des

recherches portant sur les imaginaires, les modalités concrètes de leur action et leurs conditions de transaction avec les pouvoirs publics et politiques (quels intermédiaires ?) seraient ici bienvenues. Une attention particulière pourrait être portée aux cas atypiques ou déviants (héritiers en rupture de ban, fondations progressistes soutenant des mouvements radicaux, etc.) qui contribuent, en la subvertissant, à endogénéiser la critique.

Les propositions de communication (précisant cadre théorique, hypothèses, terrain et méthodes et premiers résultats) sont à envoyer à : Anne Bory (Clersé, Université de Lille) et Sabine Rozier (IRISSO-Université Paris Dauphine, PSL). Elles seront examinées avec les autres organisateurs de cette ST : Nicolas Duvoux (Cresppe-LabTop, Université Paris 8) et Sylvain A. Lefèvre (CRISES-PhiLab, UQAM).

Recent research on philanthropic engagement, particularly that of large foundations, has emphasized, beyond the specificity of their fields of investigation, the extent to which this practice encapsulates a challenge to the legitimacy of public authorities to embody the general interest and to define what is "good" and "right" for our societies (Lambelet 2014, Reich et al. 2016, Lefèvre and Monier, 2021). These foundations, whether they work in the social (Bory 2013, Duvoux 2015), educational (Reckhow 2012, Tompkins-Stange 2020), cultural (Rozier 2017, Monier 2019) or health (McGoey 2015) fields, not only assert, alongside public actors, their capacity to contribute to economic and social "progress". They also put forward the specificity of their methods of intervention, inspired by techniques and knowledge deemed to be more effective than those of public actors. The legitimacy conferred by democratic suffrage and deliberation is thus opposed to another form of legitimacy (Mitsushima 2017) to justify the validity of these "private policies": that which is based on the supposed expertise of these foundations in dealing with contemporary social challenges. Their leaders are constantly calling for a legal and fiscal framework that could foster philanthropic vocations. But the conviction with which they call on public authorities to meet their wishes contrasts with the weakness of their mobilization capacities. Philanthropic actors have very diverse statuses, their spokespersons are divided, and they are supported by prescribers in competition with each other (lawyers, notaries, bankers, asset managers). In short, they struggle to speak with one voice. They have difficulty coordinating (cf. the failure of a French-style giving pledge) or responding to criticism (plutocratic drift, excessive power, low transparency, contribution to the reproduction of inequalities, etc.).

This TS would like to bring together investigations on how the philanthropic world attempts and succeeds - or fails - to mobilize in order to promote its cause: 1/ a first axis could analyze how these actors contribute to promoting, in various forms, a certain philanthropic ethos, whether among young people (Bertron 2015), or among savers or investors advised by professionals (Herlin-Giret 2019) : work on the socialization to philanthropy (through the creation of schools or dedicated training, prescriptions, labeling, recommendations for financial investments) could be proposed ; 2/ a second axis could explore how philanthropic actors strive either to collectively objectify the morphological contours of their group, to aggregate and homogenize their interests and to face adversity, or to produce distinctive categorizations and parallel networks ("strategic", "proximity", "impact", "social change" philanthropy, or even criticizing the very category of philanthropy to promote other more openly political labels etc.), to highlight their contribution to the development of the community. 3/ A third axis could explore the way in which they produce worldviews and how they rely on set of actions (tender, partnerships, randomized evaluations, etc.) that promote the adoption of "strategic" or "social change" philanthropy. Research on the imaginaries, narratives, concrete modalities of their action and their conditions of transaction with public and political authorities (which intermediaries?) would be welcome. Particular attention could be paid to atypical or deviant cases (out of ban heirs, progressive foundations supporting radical movements, etc.) that take into account criticism while subverting it.

Papers (specifying theoretical framework, hypotheses, field and methods and first results) will be sent to : Anne Bory (Clersé, University of Lille) and Sabine Rozier (IRISSO-University of Paris Dauphine, PSL). They will be discussed with the other organizers of this TS : Nicolas Duvoux (Cresppa-LabTop, University Paris 8) and Sylvain A. Lefèvre (CRISES-PhiLab, UQAM).

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Gouverner des « groupes à risques ». Catégorisations et discriminations dans l'action publique

Governing "risk groups". Categorizations and discriminations in public action

Responsables scientifiques :

Marine Bourgeois, Sciences po Grenoble – Pacte, marine.bourgeois@iepg.fr

Fabien Desage, Université de Lille – Ceraps, fabien.desage@univ-lille.fr

En même temps qu'elle cible des secteurs d'intervention et des « publics », l'action publique contribue à en définir les contours et les propriétés, à y associer des images et des représentations, plus ou moins valorisantes ou assignantes. Ceci est bien connu, depuis les *Cours au collège de France* de Michel Foucault (1978) et les travaux pionniers de Luc Boltanski sur les « cadres » (1982). Ce qui est plus inédit en revanche est la référence croissante à l'évaluation de « risques » dans la manière dont sont appréhendés et classés les ressortissants des politiques publiques. L'objectif de « maîtrise des risques » n'a en effet cessé de gagner en importance, en France comme à l'étranger. Conçues initialement par les banques et les compagnies d'assurance pour identifier des mauvais payeurs potentiels (Lazarus, 2012), les méthodes de gestion « actuarielle » sont aujourd'hui observées dans de nombreux secteurs d'action publique : justice (Mary, 2001 ; Feeley et Simon, 1992), police (Brayne et Christin, 2020 ; Roux, 2017), logement (Bourgeois, 2019 ; Sala Pala, 2013), hébergement (Schlegel, 2017), aides sociales (Dubois, 2021), santé (Foubert, 2020), éducation (Bodin et Orange, 2019). Ces techniques objectivent des « niveaux de risques », en fonction de caractéristiques sociales ou comportementales, qui déterminent un traitement différencié des individus (Harcourt, 2007). Leur essor accompagne le développement de bases de données et de technologies d'objectivation des risques (*scoring, data mining*). Cette section thématique vise à analyser la manière dont ce phénomène reconfigure les gouvernamentalités contemporaines. Les communications s'inscriront dans l'un des trois axes suivants :

Axe 1. Circulation et diffusion d'une « logique du risque »

La diffusion de la « logique du risque », au-delà des domaines d'activités financières et commerciales, témoigne de transformations profondes de l'action publique (Castel, 1983 ; Power, 2004), souvent associées à l'Etat néolibéral (Desrosières, 2008). Le premier axe vise à questionner les modalités de production, puis de circulation et de diffusion des savoirs et instruments qui sous-tendent une appréhension par les risques. Quels sont les promoteurs et les passeurs de ce « *risk management* » ? Comment circulent-ils d'un pays, d'un secteur et/ou d'un espace administratif à l'autre ?

Axe 2. Organisations et professions au prisme de la « maîtrise des risques »

Les technologies prédictives, présumées neutre et objectives, nourrissent le mythe d'une décision automatique qui réduirait les marges discrétionnaires des acteurs. Ce deuxième axe concerne les usages des instruments de prévention des risques et leurs effets sur les organisations et les pratiques professionnelles (Brayne et Christin, 2020). Comment les *street-level bureaucrats* s'approprient-ils les outils de gestion des risques ? De quelle manière s'en accommodent-ils ou les détournent-ils ? Les catégorisations empiriques anciennes et les objectivations récentes convergent-elles ou s'opposent-elles ?

Axe 3. Que risquent les « groupes à risques » ?

Face aux promoteurs de ces instruments, plusieurs travaux mettent en cause la neutralité des algorithmes : sous couvert de transparence et d'objectivité, ils incorporent une série de

stéréotypes qui contribuent à reproduire l'ordre social inégalitaire (Benjamin, 2019 ; Noble, 2018 ; Eubanks, 2018). Le troisième axe examine les effets des instruments de gestion des risques sur les publics concernés. Comment l'identification d'individus et de groupes « à risques » modifie-t-elle les processus discriminatoires ?

La section thématique accueillera des études empiriques traitant prioritairement de ces questions, à partir de matériaux qualitatifs et/ou quantitatifs, portant sur la France ou sur d'autres pays, à des échelles organisationnelles variées. Les contributions comparatives sont particulièrement les bienvenues. Les propositions d'une page environ précisant les hypothèses, les matériaux empiriques mobilisés et les principaux résultats doivent être envoyées avant le 2 novembre 2021 aux deux responsables de la ST.

While targeting specific policy domains and "publics", public policies also contribute to shape groups' boundaries and characteristics, to associate them with images and representations, which are more or less valorizing or assigning. This is well known, since Michel Foucault's lectures at the Collège de France (1978) and Luc Boltanski's pioneering work on "cadres" (1982). However, what is newer is the growing reference to the evaluation of "risks" in the ways in which target recipients are defined and classified. The goal of "risk management" has continued to gain in importance, both in France and abroad. Initially designed by banks and insurance companies to identify potential bad payers (Lazarus, 2012), "actuarial" management methods are now observed in many policy domains: justice (Mary, 2001; Feeley and Simon, 1992), police (Brayne and Christin, 2020; Roux, 2017), housing (Bourgeois, 2019; Sala Pala, 2013), shelter (Schlegel, 2017), welfare (Dubois, 2021), health (Foubert, 2020), education (Bodin and Orange, 2019). These methods objectify "risk levels" depending on social or behavioral characteristics, which determine the differentiated treatment of individuals (Harcourt, 2007). Their growth is combined with the development of databases and risk management instruments (scoring, data mining). This call for papers focuses on this phenomenon and aims to analyze how it reconfigures contemporary governmentalities. Three lines of inquiry will more specifically be explored in the panel:

1. Circulation and diffusion of a "risk logic"

The diffusion of a "risk logic", beyond financial and commercial areas, reflects deep transformations of public policy making (Castel, 1983; Power, 2004), often associated with the Neoliberal State (Desrosières, 2008). A first field of inquiry consists in scrutinizing the making, circulation and diffusion of knowledge and tools that underpin a risk-based approach. Who are the promoters and "passeurs" of "risk management"? How do they circulate from one country, sector and/or administrative sphere to another?

2. Organizations and professions through the prism of "risk management"

Predictive technologies, which are presumed to be more objective and accountable than human judgment, feed the myth of automated judgment: the replacement – or at least the augmentation – of street-level bureaucrats' discretion by mechanical procedures. The second entry concerns the uses of risk instruments and their impacts on organizations and work practices (Brayne and Christin, 2020). How do street-level bureaucrats appropriate risk management tools? How do practitioners respond to their technologies (i.e., do they embrace or contest them)? Do old empirical categorizations and recent objectifications converge or not?

3. What do "at-risk groups" risk?

Against those who advocate that risk management tools may help deploy resources more efficiently and objectively, several scholars have showed that algorithms can be biased in ways that mirror or even amplify the discriminatory features of the existing social system (Benjamin, 2019; Noble, 2018; Eubanks, 2018). The third axis examines the effects of risk management instruments on target recipients. How does the identification of "at-risk" individuals and groups alter discriminatory processes?

The proposed thematic section invites empirical contributions from a wide range of research methods, on France or other countries, at various organizational scales. Comparative studies are particularly welcome. A one-page proposal, stating the hypothesis, the data and the results should be sent to the two organizers of the panel before November 2, 2021.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Benjamin R. (2019), *Race After Technology: Abolitionist Tools for the New Jim Code*. Cambridge: Polity.
- Bodin R., Orange S. (2019), « La gestion des risques scolaires. "Avec Parcoursup, je ne serais peut-être pas là" », *Sociologie*, 10 (2), p. 217-224.
- Boltanski L. (1982), *Les cadres. La formation d'un groupe social*. Paris, Éditions de Minuit.
- Bourgeois M. (2019), *Tris et sélection des populations dans le logement social. Une ethnographie comparée de trois villes françaises*. Paris, Dalloz.
- Brayne S., Christin A. (2020), "Technologies of Crime Prediction: The Reception of Algorithms in Policing and Criminal Courts", *Social Problems*, 1-17.
- Castel R. (1983), « De la dangerosité au risque », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 47-48, p. 119-127.
- Desrosières A. (2008), « Introduction : La statistique, outil de gouvernement et outil de preuve », in *L'Argument statistique, t. I : Pour une sociologie historique de la quantification ; t. II : Gouverner par les nombres*. Paris, Presses de l'École des Mines.
- Dubois V. (2021), *Contrôler les assistés. Genèses et usages d'un mot d'ordre*. Paris, Raisons d'agir.
- Eubanks V. (2018), *Automating Inequality: How High-Tech Tools Profile, Police, and Punish the Poor*. St Martin's Press.
- Feeley M., Simon J. (1992), "The New Penology: Notes on the Emerging Strategy of Corrections and its implications", *Criminology*, 30 (4), p. 449-474.
- Foubert C. (2020), *Le tri des patient-es par les personnels hospitaliers en France et au Québec*, Thèse de doctorat en sociologie, EHES.
- Harcourt B. E. (2007), *Against Prediction: Profiling, Policing, and Punishing in an Actuarial Age*. Chicago, University of Chicago Press.
- Lazarus J. (2012), *L'épreuve de l'argent. Banques, banquiers, clients*. Paris, Calmann-Lévy.
- Mary P. (2001), « Pénalité et gestion des risques : vers une justice "actuarielle" en Europe ? », *Déviante et Société*, 25 (1), p. 33-51.
- Noble S. U. (2018), *Algorithms of oppression: How search engines reinforce racism*. New York: NYU Press.
- Power, M. (2004), *The Risk Management of Everything. Rethinking the Politics of Uncertainty*, Londres, Demos.
- Roux G. (2017), « Expliquer le rejet de la police en banlieue : discriminations, « ciblage des quartiers » et racialisation. Un état de l'art », *Droit et société*, 3, n°97, p. 555-568.
- Sala Pala V. (2013), *Discriminations ethniques*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Schlegel V. (2017), « Pauvres, déviants, malades. Travail d'inférence et catégorisations professionnelles dans la régulation de l'accès à l'hébergement des personnes sans-domicile », *Terrains & Travaux*, 1, n°30, p. 185-207.

Extractivismes verts : le gouvernement de la transition énergétique au ras du sol

Green extractivism: the government of the energy transition at ground level

Responsables scientifiques :

Doris Buu-Sao, Université de Lille – CERAPS, doris.buusao@univ-lille.fr

Leny Patinaux, Université de Lille – CERAPS, leny.patinaux@univ-lille.fr

Malgré la conscience accrue des « limites de la croissance » (Meadows et al. 1972), la pression anthropique sur l'environnement ne cesse de s'accroître. Penser le « schisme de réalité » (Aykut et Dahan 2014) entre la connaissance partagée des dégâts environnementaux et la faiblesse des actions publiques engagées pour y faire face est aujourd'hui un enjeu majeur (Pestre 2020). À l'heure de l'impératif de transition énergétique (Aykut, Evrard et Topçu 2017), nous proposons de questionner les promesses d'un possible verdissement du capitalisme par l'étude des politiques de transition énergétique depuis les territoires où elles se déploient.

Les activités industrielles déployées en réponse à la crise climatique sont de plus en plus analysées comme relevant d'un « extractivisme vert » (Dunlap et Jakobsen 2020). D'abord forgé en Amérique latine au sujet de l'extraction minière et d'hydrocarbures ou encore de l'agro-business, l'extractivisme désigne un régime global d'accaparement massif des ressources aux dépens de territoires périphériques (Gudynas 2019). Or, la production industrielle d'énergie renouvelable dépend de l'extraction polluante de minerais (Raman 2013; International Energy Agency 2021) et du déploiement d'installations éoliennes ou photovoltaïques, par exemple, qui génèrent différentes nuisances (Argenti et Knight 2015). Si les Suds sont concernés en premier plan (Boyer et Howe 2015), les régions rurales et périphériques des Nordes sont également la cible des investisseurs (Franquesa 2018).

Ces développements récents sur la matérialité de la transition énergétique ont surtout attiré l'attention de géographes, anthropologues et sociologues des sciences et des techniques. Nous proposons, depuis la science politique, d'apporter un éclairage complémentaire sur l'extractivisme vert et ses critiques en interrogeant les modes de gouvernement (Pestre 2014) locaux de projets industriels qui donnent forme à la transition énergétique. Au croisement de la sociologie politique de l'environnement, de l'action publique et des mobilisations, nous invitons à considérer l'ordonnement de discours, pratiques, savoirs, instruments, institutions et acteurs qui façonnent l'extractivisme vert ou s'y confrontent.

De quelles manières les modes de gouvernement qui se déploient autour de ces projets contribuent-ils à la perpétuation d'un capitalisme vert ? Afin de traiter cette question, nous proposons d'adopter une approche « au ras du sol » pour donner à voir la pluralité des logiques d'action qui s'articulent aux matérialisations de la transition énergétique. En étudiant l'inscription locale d'installations qui contribuent à la production industrielle d'énergie renouvelable sur des terrains variés, dans les Suds comme dans les Nordes, les communications pourront s'inscrire dans l'un des axes suivants.

Le premier axe portera sur la spatialité de l'extractivisme vert. Comment des acteurs industriels et/ou politiques produisent-ils des territoires périphériques, en crise ou « en friche » (Franquesa 2020) sur lesquels l'accaparement des ressources est rendu souhaitable et possible ? Comment certains territoires sont-ils marqués par la dissémination d'installations de production d'énergie renouvelable ? Ces dernières s'inscrivent-elles dans une histoire

industrielle ancienne, ou s'agit-il au contraire de nouveaux territoires dans lesquels sont repoussées les frontières de l'extraction ?

Un deuxième axe s'intéressera à l'accumulation historique des impacts environnementaux de l'extractivisme. Comment les dégâts industriels passés, mais aussi l'anticipation des impacts futurs, sont-ils pris en compte dans la régulation publique et privée de l'accumulation des impacts anthropiques sur l'environnement ? Et de quelle manière cette régulation fait-elle face à différentes activités de dénonciation de l'extractivisme vert ?

Un troisième axe interrogera les modalités d'exploitation du travail et de la biosphère (Moore 2015) qui rendent l'extractivisme vert profitable. Les communications pourront questionner en particulier la construction sociale, industrielle mais aussi politique de la nature comme une ressource « renouvelable » (Bakker et Bridge 2006). Comment ces promesses et pratiques d'extraction verte ouvrent-elles des possibilités d'accumulation économique, en même temps qu'elles contraignent l'énonciation de la critique ?

Les propositions de communications d'une longueur approximative de 5 000 signes devront comporter une courte bibliographie, et sont attendues pour le 2 novembre 2021. Les textes des communications seront à remettre pour le 10 juin 2022.

Despite increased awareness of the "limits to growth" (Meadows et al. 1972), anthropogenic pressure on the environment continues to grow. There is now a major issue to think about the "schism of reality" (Aykut and Dahan 2014) between the shared knowledge of environmental damage and the weakness of public actions taken to address it (Pestre 2020). At a time of the energy transition imperative (Aykut, Evrard, and Topçu 2017), we propose to question the promises of a possible greening of capitalism through the study of energy transition policies from the territories where they are deployed.

Industrial activities deployed in response to the climate crisis are increasingly analysed as a "green extractivism" (Dunlap and Jakobsen 2020). First developed in Latin America in relation to mining and hydrocarbon extraction but also about agribusiness, extractivism refers to a global regime of massive resource grabbing at the expense of peripheral territories (Gudynas 2019). Yet, the industrial production of renewable energy depends on the polluting extraction of minerals (Raman 2013; International Energy Agency 2021), and on the deployment of wind or photovoltaic installations, for example, which generate various nuisances (Argenti and Knight 2015). While the Global South is primarily concerned (Boyer and Howe 2015), rural and peripheral regions in the North are also the target of investors (Franquesa 2018).

These recent developments on the materiality of the energy transition have mostly been studied by geographers, anthropologists and sociologists of science and technology. From a political science perspective, we propose to shed additional light on green extractivism and its critics by interrogating the local modes of government (Pestre 2014) of industrial projects that give shape to the energy transition. At the intersection of political sociology of environmental, public action, and mobilizations, we invite to study the ordering of discourses, practices, knowledge, instruments, institutions, and actors that shape or confront green extractivism.

How do the modes of government deployed around these projects contribute to the perpetuation of a green capitalism? In order to address this question, we propose to adopt a "ground level" approach to grasp the plurality of logics of action that hinge on the materializations of the energy transition. By studying the local inscription of installations that contribute to industrial production of renewable energy on various terrains, in the South as well as in the North, the communications might fit within one of the following axes.

The first axis will focus on the spatiality of green extractivism. How do industrial and/or political actors produce peripheries, territories in crisis or "wastelands" (Franquesa 2020) in

which resource grabbing is made desirable and possible? How are certain areas marked by the dissemination of renewable energy production facilities? Are they part of an ancient industrial history, or are they new territories in which the frontiers of extraction are being pushed back?

A second axis will focus on the historical accumulation of environmental impacts of extractivism. How are past industrial damages, but also the anticipation of future impacts, taken into account in the public and private regulation of the accumulation of anthropogenic impacts on the environment? And how does this regulation deal with different protest activities against green extractivism?

A third axis will question the modalities of exploitation of labour and the biosphere (Moore 2015) that make green extractivism profitable. Papers may question in particular the social, industrial, but also political construction of nature as a "renewable" resource (Bakker and Bridge 2006). How do these promises and practices of green extractivism open up possibilities for economic accumulation, at the same time as they constrain the statement of critique? Paper proposals of approximately 5,000 characters should include a short bibliography; they are due by November 2, 2021. The texts of the accepted papers will be due by June 10, 2022.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- ARGENTI Nicolas et KNIGHT Daniel M., 2015, « Sun, wind, and the rebirth of extractive economies. Renewable energy investment and metanarratives of crisis in Greece », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. 21, n° 4, p. 781-802.
- AYKUT Stefan C. et DAHAN Amy, 2014, « La gouvernance du changement climatique. Anatomie d'un schisme de réalité » dans Dominique Pestre (ed.), *Le gouvernement des technosciences. Gouverner le progrès et ses dégâts depuis 1945*, Paris, La Découverte, p. 97-132.
- AYKUT Stefan C., EVRARD Aurélien et TOPÇU Sezin, 2017, « Avant-propos. Au-delà du consensus: l'impératif de la "transition énergétique" à l'épreuve du regard comparatif », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 24, n° 1, p. 7-15.
- BAKKER Karen et BRIDGE Gavin, 2006, « Material worlds? Resource geographies and the "matter of nature" », *Progress in Human Geography*, vol. 30, n° 1, p. 5-27.
- BOYER Dominic et HOWE Cymene, 2015, « Aeolian extractivism and community wind in southern Mexico », *Public Culture*, vol. 28, n° 2, p. 215-235.
- DUNLAP Alexander et JAKOBSEN Jostein, 2020, *The Violent Technologies of Extraction. Political Ecology, Critical Agrarian Studies and the Capitalist Worldeater*, Londres, Palgrave MacMillan, 164 p.
- FRANQUESA Jaume, 2020, « Haciendo y deshaciendo baldíos. Dinámicas de valor y conflictos energéticos en la Cataluña Sur », *Revista andaluza de antropología*, n° 18, p. 77-97.
- FRANQUESA Jaume, 2018, *Power Struggles. Dignity, Value, and the Renewable Energy Frontier in Spain*, Bloomington, Indiana University Press, 264 p.
- GUDYNAS Eduardo, 2019, « Development and nature. Modes of appropriation and Latin American extractivisms » dans Julie Cupples, Marcela Palomino-Schalscha et Manuel Prieto (eds.), *The Routledge Handbook of Latin American Development*, Londres; New York, Routledge, p. 389-399.
- INTERNATIONAL ENERGY AGENCY, 2021, *The Role of Critical World Energy Minerals in Clean Energy Transitions*, International Energy Agency.
- MEADOWS Donella, MEADOWS Dennis, RANDERS Jørgen et BEHRENS William, 1972, *The limits to growth*, New York., Universe books, 205 p.

- MOORE Jason W., 2015, *Capitalism in the Web of Life. Ecology and the Accumulation of Capital*, New York, Verso, 336 p.
- PESTRE Dominique, 2020, « Comment l'environnement a été géré depuis 50 ans. Anatomie d'un échec » dans Eve Chiapello, Antoine Missemmer et Antonin Pottier (eds.), *Faire l'économie de l'environnement*, Paris, Presses des Mines, p. 17-36.
- PESTRE Dominique, 2014, « Introduction. Du gouvernement du progrès technique et de ses effets » dans Dominique Pestre (ed.), *Le gouvernement des technosciences*, Paris, La Découverte, p. 7-30.
- RAMAN Sujatha, 2013, « Fossilizing Renewable Energies », *Science as Culture*, vol. 22, n° 2, p. 172-180.

ST 18

Anarchie, État et Utopie(s). L'apport de l'anthropologie anarchiste à la science politique

Anarchy, State and Utopia(s). The contribution of anarchist anthropology to political science

Responsables scientifiques :

Sébastien Caré, Université Rennes 1, sebastien.care@univ-rennes1.fr
Gwendal Châton, Université Rennes 1, gwendal.chaton@univ-rennes1.fr

En 2020 et 2021, les décès successifs de David Graeber et de Marshall Sahlins ont fait connaître au grand public l'existence d'une anthropologie anarchiste. Dans le sillage de ces disparitions, cette section thématique voudrait réenvisager l'apport de ce courant à certaines branches de l'analyse politologique. Car sur la base d'une dénaturalisation du phénomène étatique, l'anthropologie anarchiste s'est développée en (re)posant de manière originale les questions ayant trait aux structures politiques comme aux valeurs et aux idéologies qui les soutiennent. De Marshall Sahlins et Pierre Clastres à David Graeber et James Scott, en passant par Stanley Diamond, Brian Morris, Harold Barclay ou encore Charles Macdonald en France, elle apporte en effet une contribution, importante et selon nous injustement négligée, à la science politique. Afin de mettre en lumière ses différents apports, cette section thématique propose d'orienter la réflexion autour de trois axes centrés sur l'histoire des idées, la théorie politique et la sociologie politique.

1/ Anthropologie anarchiste et histoire des idées politiques. Un premier axe envisagera l'anthropologie anarchiste sous l'angle de l'histoire des idées politiques. On pourra tout d'abord s'interroger sur les origines intellectuelles de ce courant, qui sont caractérisées par une assez grande diversité, puis sur ses rapports critiques à la fois au marxisme – cf. la rupture de Sahlins en 1968 – et au structuralisme – cf. le conflit de Clastres avec Lévi-Strauss. On pourra également suivre la trajectoire de cette double critique depuis les premiers écrits de Clastres, Diamond et Sahlins, jusqu'aux travaux récents de Scott et Graeber : à cet égard, la référence gramscienne semble s'imposer afin de penser à la fois l'hégémonie et la nécessaire « contre-hégémonie » défendue par les représentants de ce courant. On pourra enfin s'interroger, dans un mouvement à la fois rétrospectif et prospectif, sur les liens passés de l'anthropologie anarchiste avec la renaissance de la pensée politique en France – on songe ici à Gilles Deleuze, à Claude Lefort ou encore à Marcel Gauchet pour qui la lecture de Clastres a été déterminante – comme sur son influence présente sur les pensées anticapitaliste, féministe, écologiste, voire libertarienne, ainsi que sur la formation de *postcolonial* et *subaltern studies* fortement influencées par les travaux de Scott.

2/ Anthropologie anarchiste et théorie politique. Un deuxième axe questionnera l'apport de l'anthropologie anarchiste à la théorie politique. Il s'agira notamment de voir s'il est possible de déduire un ensemble cohérent de propositions normatives des enquêtes produites par ce courant. Cela supposera de dépasser deux difficultés : le fait que les rares tentatives entreprises dans ce sens par ces auteurs – notamment Graeber et Scott – se révèlent allusives et finalement décevantes ; le fait que l'anthropologie anarchiste se trouve rarement envisagée par les théories politiques les mieux établies. Cette absence de dialogue paraît regrettable dans la mesure où elle charrie bien souvent des hypothèses originales qui mériteraient d'être discutées. On songe par exemple à la théorie de la démocratie proposée par Graeber, qui dénoue le lien entretenu par ce régime avec la culture occidentale et défend la thèse selon laquelle ce régime s'épanouit mieux dans des « espaces interstitiels » permettant la réactivation d'une agentivité qui vient déborder les structures. On songe également à la thèse

défendue par Scott selon laquelle les discours tenus publiquement par les dominés n'expriment souvent qu'une déférence feinte, thèse qui pourrait être confrontée au concept de « violence symbolique » ainsi qu'à l'idée, soutenue par Philip Pettit, de « liberté comme non-domination ».

3/ Anthropologie anarchiste et sociologie politique. Il s'agira enfin d'envisager l'anthropologie anarchiste sous l'angle de ses apports à la sociologie politique. On pourra tout d'abord s'intéresser aux conclusions des nombreuses monographies produites par l'anthropologie anarchiste quant au statut du politique et à son organisation, l'approche comparée permettant d'envisager sous un autre jour les structures politiques des sociétés que Pierre Clastres appelait « à l'état ». Ensuite, on pourra discuter de la conception, véhiculée par ce courant, d'une politique toujours nécessairement « encadrée » dans les rapports sociaux : elle n'est pas sans résonance avec celle qui est défendue par certains courants de la sociologie politique. Une autre voie pourra enfin être empruntée en scrutant les apports de l'anthropologie anarchiste à l'étude des expérimentations démocratiques : rappelons que David Graeber n'a pas hésité à passer de la théorie à la pratique en devenant la figure intellectuelle centrale d'*Occupy Wall Street*. Dans cette optique, une attention particulière sera portée à l'influence de ce courant sur les mobilisations collectives, les pratiques contestataires et les expériences communautaires.

In 2020 and 2021, the successive deaths of David Graeber and Marshall Sahlins brought the existence of anarchist anthropology to the attention of the public. In the wake of these disappearances, this thematic section would like to revisit the contribution of this current to certain branches of political analysis. Through the denaturalisation of the state phenomenon, anarchist anthropology has developed by (re)posing in an original way questions relating to political structures as well as the ideologies that support them. From Marshall Sahlins and Pierre Clastres to David Graeber and James Scott, via Stanley Diamond, Brian Morris, Harold Barclay and Charles Macdonald, anarchist anthropology has made an important and unjustly neglected contribution to political science. In order to highlight its various contributions, this thematic section proposes to orient the reflection around three axes centred on the history of ideas, political theory and political sociology.

1/ Anarchist anthropology and history of political ideas. A first axis will consider anarchist anthropology from the perspective of the history of political ideas. First of all, we will look at the intellectual origins of this current, which are characterised by great diversity, and then at its critical relationship to both Marxism – cf. Sahlins' break with Marxism in 1968 – and structuralism – cf. Clastres' conflict with Lévi-Strauss. We can also follow the trajectory of this double critique from the first writings of Clastres, Diamond and Sahlins, to the recent works of Scott and Graeber: in this respect, the Gramscian reference seems to be essential in order to think both the hegemony and the necessary "counter-hegemony" defended by the representatives of this current. Finally, in a movement that is both retrospective and prospective, we may ask about the past links of anarchist anthropology with the rediscovery of political thought in France – we are thinking here of Gilles Deleuze, Claude Lefort and Marcel Gauchet, for whom the reading of Clastres was decisive – as well as its present influence on anti-capitalist, feminist, ecologist and even libertarian thoughts, as well as on the formation of postcolonial and subaltern studies that are strongly influenced by Scott's work.

2/ Anarchist anthropology and political theory. A second axis will question the contribution of anarchist anthropology to political theory. In particular, it will be necessary to see if it is possible to deduce a coherent set of normative propositions from the investigations produced by this current. This will involve overcoming two difficulties: the fact that the rare attempts made in this direction by these authors – notably Graeber and Scott – are allusive and ultimately disappointing; and the fact that anarchist anthropology is rarely considered by the most established political theories. This lack of dialogue seems regrettable insofar as it often carries original hypotheses that deserve to be discussed. One example is Graeber's theory of

democracy, which unravels the link between this regime and Western culture and defends the thesis that this regime flourishes best in 'interstitial spaces' that allow for the reactivation of an agentivity that overflows the structures. It is also worth noting Scott's thesis that the public discourses of the dominated often express only feigned deference, a thesis that could be confronted with the concept of 'symbolic violence' as well as Philip Pettit's idea of "freedom as non-domination".

3/ Anarchist anthropology and political sociology. Finally, anarchist anthropology will be considered from the point of view of its contribution to political sociology. First of all, we will be interested in the conclusions of the numerous monographs produced by anarchist anthropology regarding the status of politics and its organisation, the comparative approach allowing us to see in a different light the political structures of the societies that Pierre Clastres called "state-based". Then, we can discuss the conception, conveyed by this current, of a politics always necessarily 'embedded' in social relations: it is not without resonance with the one defended by the most deterministic currents of political sociology. Finally, another path can be taken by examining the contributions of anarchist anthropology to the study of democratic experiments: let us recall that David Graeber did not hesitate to move from theory to practice by becoming the central intellectual figure of Occupy Wall Street. In this perspective, particular attention will be paid to the influence of this current on collective mobilizations, protest practices and community experiences.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Harold Barclay, *People without Government: An Anthropology of Anarchy*, London, Kahn and Averill, 1982
- Harold Barclay, *Anthropology and Anarchism*, Cambridge, The Anarchist Encyclopaedia, 1986
- Harold Barclay, *The state*, London, Freedom Press, 2003
- Pierre Clastres, *La Société contre l'État*, Paris, Minuit, 1974
- Pierre Clastres, *Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Seuil, 1980
- Pierre Clastres, *Archéologie de la violence*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 1997
- Stanley Diamond, *In Search of the Primitive: A Critique of Civilization*, Transaction Books, 1974
- Edward Evans-Pritchard, *The Nuer: A Description of the Modes of Livelihood and Political Institutions of a Nilotic People*, Oxford, Clarendon Press, 1940
- Thomas Gibson and Kenneth Sillander (eds), *Anarchic Solidarity. Autonomy, Equality, and Fellowship in Southeast Asia*, New Haven, Yale University Press, 2011.
- David Graeber, *Pour une anthropologie anarchiste*, Paris, Lux, 2006
- David Graeber, *La Démocratie Aux Marges*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2014
- David Graeber, *Des fins du capitalisme : Possibilités I*, Paris, Payot, 2014
- David Graeber, *Les Pirates des Lumières ou la véritable histoire de Libertalia*, Libertalia, 2019
- David Graeber, *L'anarchie – pour ainsi dire*, conversation avec Mehdi Belhaj Kacem, Nika Dubrovsky et Assia Turquier Zauberman, Paris, Editions Diaphanes, 2021
- David Graeber et David Wengrow, *Dawn of Everything: A new history of Humanity*, Allen Lane, 2021 (à paraître)
- Charles Macdonald, *L'ordre contre l'harmonie. Anthropologie de l'anarchisme*, Petra, 2018
- Henry Sumner Maine, *Ancient Law: Its Connection with the Early History of Society, and Its Relation to Modern Ideas.*, London, John Murray, 1861
- Lewis Henry Morgan, *League of the Iroquois*, Rochester, 1851.

- Lewis Henry Morgan, *Ancient Society, or Researches in the Line of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization*, Londres, Macmillan and Co, 1877
- Brian Morris, *Anthropology, Ecology, and Anarchism: A Brian Morris Reader*, PM Press, 2014
- Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance : L'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, 1976
- Marshall Sahlins and David Graeber, *On Kings*, Chicago, Hau Books, 2017
- James C. Scott, *Petit éloge de l'anarchisme*, Paris, Lux, 2019
- James C. Scott, *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, Amsterdam, 2019
- James C. Scott, *Homo Domesticus. Une histoire profonde des premiers États*, Paris, La Découverte, 2019
- James C. Scott, *Zomia ou l'art de ne pas être gouverné. Une histoire anarchiste des hautes terres d'Asie du Sud-Est*, Paris, Points, 2019
- James C. Scott, *L'œil de l'État. Moderniser, uniformiser, détruire*, Paris, La Découverte, 2017
- Sidonie Veraeghe (dir.), *Anarchisme et sciences sociales*, Atelier de création libertaire, 2021
- Eduardo Viveiros de Castro, *Politique des multiplicités. Pierre Clastres face à l'État*, Bellevaux, Éditions Dehors, 2019

La fabrique de la neutralité :
pour une sociologie politique des lieux neutres
The making of neutrality:
towards a political sociology of neutral places

Responsables scientifiques :

Jean-Michel Chahsiche, Université du Québec à Montréal, Centre interuniversitaire de recherche sur les sciences et techniques, jm.chahsiche@hotmail.fr
Thomas Lépinay, Institut universitaire européen, *Robert Schuman Centre for Advanced Studies*, thomas.lepinay@gmail.com

Le rôle des lieux neutres dans la production d'expertise et de "lieux communs" d'action publique est souligné par de nombreux travaux en science politique, sans être encore systématiquement interrogé. À la croisée de la sociologie des institutions, de la sociologie des champs et de la sociologie de l'action publique, cette section thématique propose ainsi d'ouvrir un espace de discussion sur ces institutions définies, depuis le travail séminal de Pierre Bourdieu et Luc Boltanski (1976), comme des lieux où les diverses fractions des élites surmontent leurs antagonismes : institutions nationales (comme les Commissions du Plan ou le Conseil d'analyse économique) et internationales (comme l'OCDE) produisant de l'expertise, commissions d'expert·e·s ou de sages préparant des rapports dont la diversité des participant·e·s doit assurer la neutralité, forums, salons, think tanks, grandes écoles, ou encore certains travaux universitaires (en économie par exemple) ou journaux (*Le Monde*), revues (*Esprit*, *Le Débat*) et maisons d'éditions à vocation généraliste ou pluraliste... Nombre de monographies ont été déjà consacrées à des cas précis, et plusieurs montées en généralité ont été proposées pour caractériser à la fois les pratiques spécifiques à ces espaces et les divers effets qu'ils peuvent produire sur l'action publique (Hauchecorne, 2010 ; Gayon, 2010, 2017 ; Brissaud, 2019 par exemple). Le point de départ n'est de ce fait aucunement d'affirmer qu'il n'y a jamais eu de recherches sur ces institutions, mais plutôt qu'il y a là une catégorie qui mérite davantage d'investigations.

L'objectif de la section thématique est ainsi de systématiser les avancées sur les points déjà explorés par la recherche, mais également d'ouvrir de nouvelles pistes d'analyse. Deux perspectives structureront les discussions. D'un côté, il s'agira de remettre en énigme le caractère neutre de ces espaces, en interrogeant plus spécifiquement les mécanismes de neutralisation : comment un lieu devient-il neutre et sous quelles conditions le reste-t-il ? D'un autre côté, il s'agira de penser les effets de la neutralisation : qu'advient-il des biens symboliques produits dans les lieux neutres ?

1. La fabrique de la neutralité au concret

Ce premier axe vise à interroger les acteurs des lieux neutres et les investissements divers dont ces espaces font l'objet, de la part de leurs membres et de leurs publics. Il invite ce faisant à analyser les mécanismes sociaux et institutionnels qui confèrent au lieu sa neutralité. L'analyse pourra porter sur les propriétés sociales des acteurs des lieux neutres. Comment sont composés les lieux neutres ? Leurs participants sont-ils (et elles) multi-positionné·e·s ? Quelles propriétés disposent à la neutralité ? Peut-on parler de "carrières en neutralité", à propos d'individus qui accumuleraient les positions dans les lieux neutres ? Quelle relation unit les acteurs et actrices aux positions réputées partisanes ? L'axe invite également à une sociologie des pratiques dans les lieux neutres. L'analyse de la production des rapports a par exemple montré comment le travail de neutralisation des

recommandations était porté par un "sens pratique de l'acceptable" chez les rédacteurs, en dépit de la diversité de leurs trajectoires (Gayon, 2017). On pourra également mettre l'accent sur les effets de socialisation, les modes de prises de décision ou les procédures, leur mise en scène et en forme (Hilgartner, 2000), les phénomènes d'éviction des acteurs ou prises de position jugés les plus contestables (Angeletti, 2011), ou encore sur les divisions du travail au sein des lieux neutres, conférant à certains acteurs ou actrices une position de "gardien·ne de la neutralité."

Enfin, il pourra s'agir d'étudier les phénomènes d'accréditation des lieux neutres ou de leurs productions par les acteurs politiques, les journalistes, ou certains groupes d'intérêt, que ce soit par leur participation directe ou dans la réception des travaux. De manière plus générale, quelle relation les lieux neutres adoptent-ils à l'égard de leur environnement, et notamment des débats qui ont lieu dans les arènes partisanes : mise à distance ou au contraire intégration ?

Il est enfin proposé aux participants d'interroger les tentatives ratées de neutralisation, les scandales ou les moments où le crédit du lieu neutre s'étiole, afin d'interroger ce qui fait la neutralité dans la durée. Des perspectives historiques ou comparatives seront de ce fait particulièrement bienvenues.

2. Conserver, amender, transformer : ce que la neutralité fait à l'action publique

Ce second axe de réflexion s'interroge sur les effets des lieux neutres sur la conduite de l'action publique.

Deux pistes de questionnement sont envisagées : tout d'abord en réinscrivant les lieux neutres dans l'espace des institutions et des champs dont ils dépendent, les communications pourraient interroger les effets d'inertie, de dépendance au sentier et finalement, le biais conservateur présumé inhérent à la fabrique de la neutralité. Elles pourraient également envisager les effets d'homologie qui contribuent à la production de lieux communs sectoriels (par exemple sur la santé, Pierru & Serré, 2001). À l'inverse, des communications pourraient relever les tentatives d'autonomisation, ou les transformations internes aux lieux neutres susceptibles d'affecter la fabrique de la neutralité et ainsi identifier les conditions sous lesquelles les lieux neutres peuvent participer au renouvellement des cadres de l'action publique. Plus généralement, cet axe vise ainsi à interroger les effets et les limites de validité des lieux communs produits dans les lieux neutres.

A vast literature underlines the role of neutral places in the production of expertise and « common assumptions » for public policies. However, the effect of such places on public policies has yet to be systematically questioned. At the crossroads of the sociology of institutions, the sociology of fields and the sociology of public action, this thematic section proposes to open a space for discussion on these institutions, which were originally defined in Pierre Bourdieu and Luc Boltanski's seminal article (1976), as places where the various fractions of elites overcome their antagonisms: national (such as the French Planning Commissions or the Council for Economic Analysis) and international (such as the OECD) institutions producing expertise, commissions of experts drafting reports whose diversity of participants must ensure neutrality, forums, salons, think tanks, prestigious universities, scientific outlets (in economics, for example), dominant newspapers (such as *Le Monde* or *The New York Times*), journals and publishing houses with a generalist or pluralist vocation. Many monographs have already addressed specific cases, and several generalizations have been proposed to characterize both the specific practices of these spaces and their various effects on policies (for example, Hauchecorne, 2010; Gayon, 2010, 2017; Brissaud, 2019). The starting point is not to assert that there has never been any research on these institutions, but rather that there is a category that deserves further investigation.

The objective of the thematic section is thus to systematize the progresses made by the existing literature, as well as to open new avenues of analysis. Two perspectives will structure the discussions. On the one hand, it will be a matter of questioning the neutral character of these spaces, by shedding light, more specifically, on the mechanisms of neutralization: how

does a place become neutral and under what conditions does it remain so? On the other hand, it will be a question of thinking about the effects of neutralization: what happens to the symbolic goods (such as commission reports, expertise studies) produced in neutral places?

1. The manufacture of neutrality in concrete terms :

This first axis aims at questioning the actors of neutral places and the various investments made into them by their members and their public. In doing so, we suggest to analyze the social and institutional mechanisms providing neutrality. The analysis could focus on the social properties of the actors of neutral places. What are neutral places made of? Are their participants multi-positioned? What are properties the properties of neutrality and neutral social agents? Can we talk about "careers in neutrality" for individuals accumulating positions in neutral places? What relationship unites actors with positions deemed partisan?

The axis also invites to a sociology of practices in the neutral places. The analysis of the production of reports has shown, for example, how the work of neutralizing recommendations was driven by a "practical sense of the acceptable" among the writers, despite the diversity of their trajectories (Gayon, 2017). We could also focus on the effects of socialization, the modes of decision-making or procedures, their staging and form (Hilgartner, 2000), as well as the potential eviction of actors or positions judged to be the most contestable (Angeletti, 2011), or even on the divisions of labor within neutral places, conferring on certain actors a position of "guardian of neutrality."

Participants may also analyze the different forms of accreditation of neutral places or their productions by political actors, journalists, or certain interest groups, whether through their direct participation or in the reception of expertise. More generally, what relationship do neutral spaces have with respect to their social and institutional environment, and in particular with respect to the debates that take place in partisan arenas: distancing or, on the contrary, integration?

Finally, participants may also look into cases of failed attempts at neutralization, scandals or moments when the credit of the neutral place wanes, in order to question what makes neutrality in the long run. Historical or comparative perspectives will therefore be particularly welcome.

2. Preserving, amending, transforming: what neutrality does to policy frameworks

This second axis of reflection questions the effects of neutral places on the conduct of public action.

Two lines of questioning are envisaged: first, by inscribing neutral places in the space of the institutions and fields on which they depend, the papers could question the effects of inertia, path dependency and, finally, the presumed conservative bias inherent to the manufacture of neutrality. They could also consider the homology effects that contribute to the production of sectorial commonplaces (e.g. on health, Pierru & Serré, 2001). Conversely, papers could point out the attempts at autonomization, or the internal transformations of neutral places likely to affect the production of neutrality and thus identify the conditions under which neutral places can participate in the renewal of policy frameworks. More generally, this axis aims at questioning the effects and the limits of validity of the common places produced in neutral places.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Angeletti, T. (2011). Dire l'économie. Les journées de l'économie comme instance de confirmation. *Sociologie, Vol. 2(2)*, 113–127.
- Bourdieu, P., & Boltanski, L. (1976). La production de l'idéologie dominante. *Actes de la recherche en sciences sociales, 2(2)*, 3–73.
- Brissaud, C. (2019). *La production internationale d'un sens commun réformateur : Concurrences expertes et argument statistique de la crise des dépenses de santé à l'OCDE (1972-2018)*. Université de Strasbourg.
- Brissaud, C., & Juven, P.-A. (2020). Les ruses de la raison budgétaire: L'expertise de l'OCDE sur le prix du médicament. *Actes de la recherche en sciences sociales, N(4)*, 34–49.
- Gayon, V. (2010). *L'OCDE au travail. Contribution à une sociologie historique de la « coopération économique internationale » sur le chômage et l'emploi (1970-2010)* [Thèse de doctorat, Université Paris Dauphine].
- Gayon, V. (2017). « Lieux neutres en lutte. Consolidation inter-champs et organisation multisectorielle internationale ». *Cultures & Conflits, 108*, 15–43.
- Hauchecorne, M. (2010). Rawls et Sen en terrain neutre ? *Genèses, 78*, 67–86.
- Hilgartner, S. (2000). *Science on stage: Expert advice as public drama*. Stanford University Press.
- Lépinay, T. (2020). *Le pouvoir des rapports : La Cour des comptes, du jugement des comptes à l'évaluation des politiques publiques (années 1950 années 2010) : Contribution à une histoire des grands corps de l'État* [Thèse de doctorat, Paris 1].
- Lépinay, T. (2019). Écrire à l'image de son institution. Les rapports de la Cour des comptes et du Conseil économique, social et environnemental. *Revue internationale de politique comparée, Vol. 26(4)*, 33–53.
- Memmi, D. (1989). Savants et maîtres à penser. La fabrication d'une morale de la procréation artificielle. *Actes de la recherche en sciences sociales, 76(1)*, 82–103.
- Neumann, I. B. (2007). "A Speech That the Entire Ministry May Stand for," or: Why Diplomats Never Produce Anything New. *International Political Sociology, 1(2)*, 183–200.
- Pierru, F., & Serré, M. (2001). Les organisations internationales et la production d'un sens commun réformateur de la politique de protection maladie. *Lien Social Et Politiques, 45*, 105–128.

La crise écologique, les industries et le politique : quelles approches et quelles analyses ?

The ecological crisis, industries and politics: towards more heuristic approaches and analyses

Responsables scientifiques :

Sébastien Chailleux, TREE-Université de Pau et des Pays de l'Adour,

s.chailleux@gmail.com

Andy Smith, CED-Sciences Po Bordeaux, a.smith@sciencespobordeaux.fr

Deux séries de données écologiques sont sans appel : 1) nous vivons une crise écologique d'une ampleur massive et 2) nous savons que la cause principale de cette crise se trouve dans la manière dont des industries bien identifiées produisent, transforment, emballent et commercialisent leurs produits et services respectifs (IPCC, 2018). Grâce aux sciences sociales, nous disposons également d'analyses fines de comment les entreprises, les pouvoirs publics, les ONG, les experts, etc. ont participé à la mise en place de nouvelles pratiques, normes et règles qui encadrent les systèmes productifs en question, et/ou à la résistance face à de telles évolutions (Meckling & Jenner, 2016 ; Rea, 2019 ; Ponte, 2020). Pour autant, nous savons encore trop peu de choses de précise sur comment et pourquoi, pour l'heure, la quasi-totalité de ces systèmes productifs n'ont pas transformé leur logique d'action dominante et, ainsi, réduit sensiblement leurs impacts environnementaux néfastes respectifs.

La proposition analytique que cette section thématique cherche à explorer et à mettre en débat part du postulat suivant : puisque l'activité économique s'organise foncièrement en termes d'industries qui sont autant des espaces des affaires que des espaces du politique (Jullien et Smith, 2011), c'est à l'échelle de chaque industrie qu'il importe de générer les données et les analyses des contours de leur « transition écologique » respective. Autrement dit l'atelier vise à mieux cerner les contours des transitions écologiques opérées dans chaque filière productive en analysant comment cette injonction vague est redéfinie par ses acteurs et quels effets elle produit sur sa restructuration. Trois phénomènes semblent participer de cette injonction :

- l'écologisation des industries d'abord en portant le regard sur la réduction des effets négatifs sur l'environnement ;
- la démocratisation ensuite en analysant si et comment les filières s'adaptent à l'injonction participative et inclusive ;
- la territorialisation enfin en étudiant comment ces industries tentent de s'adapter aux particularités locales.

Pour se faire, toutefois, et notamment en raison du caractère multiscalair de l'activité économique contemporaine et trans-sectoriel de la crise écologique, il importe de dépasser les limites d'analyses en termes de secteurs d'action publique et de politiques publiques (Hay et Smith, 2018). Le défi analytique à relever consiste donc à la fois à affiner des conceptualisations du rapport économie-politique au sein de chaque industrie et à effectuer des travaux de terrain en phase avec cette reconstruction de l'objet de la recherche (notamment en ciblant autant les professionnels du commerce que ceux de l'administration et de la politique).

Dans cette perspective, l'objectif de la section thématique est de structurer un débat constructif autour de communications qui :

- Expliciteront les fondements théoriques d'une approche du rapport entre la crise écologique, un ou des industrie(s) et le politique ;
- Illustreront l'apport de l'approche et de l'objet de recherche adoptés à l'aide de données d'enquête en adéquation avec l'ambition théorique affichée ;
- Interrogeront le rôle que peut jouer la variable territoriale dans l'articulation entre une industrie, l'écologie et le politique.

Two sets of data are undisputable: 1) we are currently living through a massive ecological crisis; 2) we know that the principal cause of this crisis are the way in which well identified industries produce, process, package and sell their respective goods and services (IPCC, 2018). Thanks to the social sciences, we also have at our disposal numerous fine-grained analyses of how firms, public authorities, NGOs, experts and other actors have participated in the establishment of new practices, norms and rules that structure the productive systems at issue, and/or resistance to such structures (Meckling & Jenner, 2016; Rea, 2019; Ponte, 2020). However, we still know far too little about precisely how and why, at least until now, virtually all these productive systems have not transformed their dominant logic of action and, therefore, significantly reduced their respective harmful environmental impacts.

The analytical proposition that this thematic section seeks to explore and contribute to debates is based on the following postulate: given that economic activity is fundamentally structured in terms of specific industries, i.e. highly structured spaces of both business and politics (Jullien & Smith, 2011), this is therefore the unit of analysis that needs to be used when generating data and analysis concerning the contours of their respective 'ecological transition'. This workshop therefore aims at better grasping how ecological transition is interpreted and instrumented in each industry by analysing how this vague imperative is redefined by its actors and the restructuring effects it has produced. Three phenomena involved will be examined in particular by asking whether:

- the "ecologisation" of industries has actually reduced harmful effects on the environment;
- any democratization has taken place in line with other imperatives regarding "participation" and "inclusion";
- the degree to which territorialisation has played a role in industries changing by adapting to local specificities.

In order to shift analysis in this direction, however, and notably due to the multiscale character of contemporary economic activity and the transversality of the ecological crisis, it is important to go beyond the limits of analysis couched purely in terms of sectors and sectorial public policies (Hay and Smith, 2018). The analytical challenge is therefore to refine conceptualizations of the economy-politics relationship within each industry, then to conduct empirical analysis in line with this redefinition of the very question to be researched (in particular by targeting as much the professionals of business as those of administration and politics).

From this perspective, the aim of this session is to structure a constructive debate around papers that:

- clearly set out the theoretical foundations of an approach to the relationship between ecological crisis, one or more industries and the political;
- illustrate the contribution of this approach and the research question adopted using data that fits with the theoretical ambition pursued;
- researches the role that the territorial variable may play in mediating between an industry, ecology and politics.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- IPCC (2018) *Global Warming of 1.5%*, Report by the International Panel on Climate Change:
- Jullien, Bernard & Smith, Andy (2011) 'Conceptualizing the role of politics in the economy: Industries and their institutionalizations', *Review of International Political Economy*, 18(3): 358-383.
- Meckling, Jonas & Steffen Jenner (2016) 'Varieties of market-based policy: Instrument choice in climate policy', *Environmental Politics*, 25:5, 853-874
- Ponte, Stefano (2020) 'Green Capital Accumulation: Business and Sustainability Management in a World of Global Value Chains', *New Political Economy*, 25:1, 72-84
- Rea, Christopher M. (2019) 'Regulatory thickening and the politics of market-oriented environmental policy', *Environmental Politics*, 28:7, 1167-1191

Imaginaires chrétiens et rhétoriques populistes au XXI^e siècle *Christian imaginaries and populist rhetoric in the 21st century*

Responsables scientifiques :

Blandine Chelini Pont, Université Aix-Marseille, Laboratoire Interdisciplinaire de Droit, Médias et Mutations Sociales, blandine.chelini-pont@univ-amu.fr
Yann Raison du Cleuziou, Université de Bordeaux, Institut de Recherche Montesquieu, yann.raison-du-cleuziou@u-bordeaux.fr

Comme l'observe Olivier Roy la sécularisation du christianisme européen se traduit par une culturalisation des références chrétiennes (2019). Libérés de leur signification religieuse, ces symboles deviennent des marqueurs culturels patrimoniaux et peuvent faire l'objet d'une instrumentalisation politique. En France, Patrick Buisson a explicitement revendiqué ce transfert de valeurs : « Abandonnés comme lieux de prières, les églises et les crèches s'offrent à nous comme symboles d'identité » (2017, p. 299). La sécularisation rend possible le détournement populiste du religieux (Marzouki, McDonnell, Roy, 2016). A ce titre, « les racines chrétiennes » sont devenues un topique des discours populistes que ce soit en France, en Italie, en Pologne, en Hongrie, en Bavière ou ailleurs (Raison du Cleuziou, 2020). Le chapelet brandi par Matteo Salvini, la crèche de Noël de Robert Ménard ou les crucifix de Markus Söder, illustrent cet usage politique. Patrimonialisé comme matrice culturelle, le christianisme permet de concurrencer l'identification du peuple aux citoyens en construisant un « vrai » peuple identifiable à sa culture. Les musulmans ou les minorités sexuelles se trouvent symboliquement exclus du corps civique et leurs demandes disqualifiés comme des déviances. Cette rhétorique serait un indicateur d'une tendance à l'illibéralisme à l'échelle globale (Zakaria, 1998). Selon Roger Brubakers, le renouveau du nationalisme s'appuie sur une internationale qui prend la défense de la civilisation chrétienne comme étendard (2017). Cette rhétorique circule grâce à la construction de réseaux conservateurs transnationaux (Kuhar & Paternotte, 2017). Mais le paradigme de la sécularisation a ses limites. Car comment expliquer le succès des leaders populistes dans des aires géographiques bien moins sécularisées que l'Europe comme le Brésil et les Etats-Unis (Zuquete, 2017) ? Et surtout comment expliquer le ralliement électoral de certains chrétiens, protestants ou catholiques, aux leaders populistes (Haberman, 2019) ? Leur vote n'est-il pas le signe que ces leaders parviennent à répondre à une demande religieuse et non seulement identitaire ? Pour Andrew Arato, il existe des affinités profondes entre la rhétorique populiste et certaines théologies politiques (2014). Dans les partis populistes, le chef incarne la rémanence des constructions religieuses du peuple et cristallise une attente messianique sur lui en se présentant comme un sauveur en capacité de chasser le mal et d'interrompre la décadence (Charaudeau, 2011). Que ce soit au Brésil ou aux Etats-Unis, cette dimension sotériologique était présente dans les légitimations par les prédicateurs évangéliques du vote en faveur de Jair Bolsonaro ou Donald Trump (Fer, 2016 ; Gagné, 2020). Dans certains mouvements populistes, l'eschatologie religieuse est au cœur d'une compréhension renouvelée de la politique étrangère et des alliances géopolitiques, tout particulièrement dans le rapport à l'Etat d'Israël (Chelini Pont, Dubertrand, Zuber, 2019). L'exploration des ressorts spécifiquement religieux des populismes de droite est nécessaire pour comprendre le phénomène parce qu'il permet de souligner des facteurs explicatifs négligés jusqu'alors (DeHanas & Shterin, 2018). Cette ST a pour objet d'explorer cette voie. Les contributrices et contributeurs sont invités à présenter des communications s'appuyant sur l'analyse des imaginaires religieux populaires ou savants. Ils décriront finement la construction des argumentaires exégétiques, théologiques ou spirituels mobilisés dans les espaces religieux chrétiens pour justifier le soutien aux leaders populistes. Ils décriront les acteurs, les

sources, les thèmes et les réseaux au cœur de la construction religieuse de la légitimité populiste et les controverses qui en résultent au sein des univers confessionnels décrits.

As Olivier Roy observes, the secularisation of European Christianity is reflected in a culturalisation of Christian references (2019). Freed from their religious significance, these symbols become cultural heritage markers and can be the object of political instrumentalisation. In France, Patrick Buisson has explicitly claimed this transfer of values: 'Abandoned as places of prayer, churches and nativity scenes offer themselves to us as symbols of identity' (2017, p. 299). Secularisation makes possible the populist hijacking of the religions (Marzouki, McDonnell, Roy, 2016). As such, 'Christian roots' have become a topical feature of populist discourses whether in France, Italy, Poland, Hungary, Bavaria or elsewhere (Raison du Cleuziou, 2020). Mateo Salvini's brandished rosary, Robert Ménard's Christmas cot or Markus Söder's crucifixes illustrate this political use. Patrimonialized as a cultural matrix, Christianity makes it possible to compete with the identification of the people with the citizens by constructing a "real" people identifiable with its culture. Muslims or sexual minorities are symbolically excluded from the civic body and their demands disqualified as deviances. This rhetoric would be an indicator of a trend towards illiberalism on a global scale (Zakaria, 1998). According to Roger Brubakers, the revival of nationalism is based on an international that takes the defence of Christian civilisation as its banner (2017). Christianity thus allows for both a national hierarchy of genuine people and an international hierarchy of allies and enemies in blocs. This rhetoric circulates through the construction of transnational conservative networks (Kuhar & Paternotte, 2017). But the secularisation paradigm has its limits. For how can we explain the success of populist leaders in geographical areas that are much less secularised than Europe, such as Brazil and the United States (Zuquete, 2017)? And above all, how can we explain the electoral rallying of certain Christians, Protestants or Catholics, to populist leaders (Haberman, 2019)? Is their vote not a sign that these leaders are able to respond to a religious demand and not only an identity demand? For Andrew Arato, there are deep affinities between populist rhetoric and certain political theologies (2014). In populist parties, the leader embodies the remanence of the religious constructions of the people and crystallises a messianic expectation on him or her by presenting himself or herself as a saviour able to drive out evil and interrupt decadence (Charaudeau, 2011). Whether in Brazil or the United States, this soteriological dimension was present in the legitimations by evangelical preachers of the vote for Jair Bolsonaro or Donald Trump (Fer, 2016; Gagné, 2020). In some populist movements, religious eschatology is at the heart of a renewed understanding of foreign policy and geopolitical alliances, especially in the relationship with the State of Israel (Chelini Pont, Dubertrand, Zuber, 2019). Exploring the specifically religious roots of right-wing populisms is necessary to understand the phenomenon because it allows us to highlight explanatory factors that have been neglected until now (DeHanas & Shterin, 2018). This thematic section aims to explore this issue. Contributors are invited to present papers based on the analysis of popular or scholarly religious imaginaries. They will describe in detail the construction of exegetical, theological or spiritual arguments mobilised in Christian religious spaces to justify support for populist leaders. They will describe the actors, sources, themes and networks at the heart of the religious construction of populist legitimacy and the resulting controversies within the denominational worlds described.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Action collective et pouvoir local :
Encadrement institutionnel et pacification sociale
Collective Action and Local Power :
Institutional Channeling and Social Control

Responsables scientifiques :

Thomas Chevallier, CERAPS – Université de Lille, thomas.chevallier@univ-lille.fr

Julien Talpin, CERAPS – Université de Lille, julien.talpin@univ-lille.fr

L'ambition de ce panel est de remettre sur le métier une question classique de la science politique (Dahl, 1961; Grémion, 1978; Balme, 1987), à savoir la façon dont les interactions entre institutions, associations et mouvements sociaux contribuent à la reproduction ou à l'inverse à la fragilisation des hégémonies politiques locales (Mattina, 2015). Deux champs de recherche se sont en effet développés de façon relativement parallèle : d'un côté les travaux sur l'action publique locale se sont peu intéressés aux mouvements sociaux et aux acteurs associatifs en particulier (voir par exemple Douillet, Lefebvre, 2015; voir néanmoins de Maillard, 2002); de l'autre la sociologie des mouvements sociaux, si elle s'est intéressée aux conditions politiques de mobilisation (notamment via les concepts, depuis critiqués, de structure des opportunités politiques et discursives, voir Kitschelt, 1986; Tarrow 1990; Koopmans, Staham, 1999) a eu tendance à privilégier un prisme national et macroscopique, s'intéressant peu à la déclinaison locale de ces enjeux, aux opportunités et contraintes que génère la structuration des gouvernements locaux pour l'action collective et inversement.

Cette question, classique, mérite d'être aujourd'hui réinterrogée à la lumière de certaines transformations de l'action publique. On a assisté au brouillage croissant des frontières entre les secteurs publics et privés, à l'émergence d'une « gouvernance » (Le Galès, 1995) sinon d'une « action publique partenariale » (Bordiec, Sonnet, 2020) se traduisant par la multiplication des logiques de délégation (Hely 2009; Cottin Marx et al. 2017) et de co-construction (Mazeaud, Nonjon, 2018) des politiques publiques en lien avec des acteurs privés, y compris des associations. Si des travaux ont cherché à déconstruire ces catégories, l'enjeu ici sera d'interroger les conséquences de ces mutations sur les mobilisations collectives, le fonctionnement du champ politique ou les formes d'ancrage du pouvoir local (Briquet, Sawicki, 2000; Massicard, 2012). Entre cooptation, institutionnalisation et disqualification (Talpin, 2016), quelles formes prennent les relations entre acteurs protestataires et institutions? Assiste-t-on à une socialisation des premiers au partenariat ou à un « ensauvagement des institutions » (Neveu, 2011)? Il s'agit ainsi d'étudier le rapport ordinaire à l'État des mouvements sociaux et inversement, et leurs effets de *feedback* réciproques. Ces questionnements, dont il conviendra d'interroger la pertinence selon les configurations historiques, politiques ou territoriales, seront plus spécifiquement articulés autour de deux axes.

- **Les instruments de l'encadrement institutionnel de l'action collective** : subventions, appels à projet, chartes, dispositifs de concertation, de surveillance ou de maintien de l'ordre, etc. Comment ces instruments d'action publique (Lascoumes, Le Galès, 2004) façonnent-ils les activités et l'autonomie des associations et autres acteurs collectifs à l'échelle locale (Chevallier, 2020)? Comment contribuent-ils à sélectionner les acteurs impliqués dans l'action publique? Nous serons ici particulièrement attentifs à la façon dont les conditions matérielles de l'action collective contribuent à la cooptation de certains acteurs ou à la disqualification d'autres. À ce titre, cet axe vise notamment à mettre en discussion les recherches sur le clientélisme et celles sur le contrôle social des mobilisations (Auyero, 1997; Combes, Vommaro, 2012; Earl, 2013).

- **Luttes d'institutions et travail d'intermédiation** : ce deuxième axe sera centré sur l'étude des jeux d'acteurs et du travail d'intermédiation entre pouvoir local et acteurs collectifs. Dans quelle mesure peut-on observer des luttes d'institutions et entre différents acteurs du champ institutionnel, par exemple entre représentants de l'État et des collectivités territoriales ? Voit-on émerger des figures de médiateurs des mobilisations collectives sinon de « militants institutionnels » ? Ou observe-t-on à l'inverse un champ politique et institutionnel local relativement aligné et cohésif ? Peut-on observer des variations sectorielles, territoriales ou historiques de ce point de vue ? Par ailleurs, cet axe visera à interroger les effets des interactions, voire des circulations, entre acteurs institutionnels et militants, notamment en termes de socialisations professionnelles et politiques.

The ambition of this panel is to revisit a classic question of political science (Dahl, 1961; Grémion, 1978; Balme, 1987), namely how interactions between institutions, associations and social movements contribute to the reproduction or, conversely, the weakening of local political hegemonies (Mattina, 2015). Two fields of research have in fact developed in a relatively parallel way: on the one hand, work on local public action has shown little interest in social movements and associative actors (see, for example, Douillet, Lefebvre, 2015; see, however, de Maillard, 2002); on the other hand, the sociology of social movements, if it has been interested in the political conditions of mobilization (notably via the concepts, since criticized, of political and discursive opportunity structure, see Kitschelt, 1986; Tarrow 1990; Koopmans, Staham, 1999) has mostly adopted national and macroscopic lenses, showing little interest in the local declension of these issues, in the opportunities and constraints generated by the structure of local governments for collective action and vice versa.

This classic question deserves to be reexamined today in light of certain transformations in public action. A growing blurring of the boundaries between the public and private sectors, the emergence of "governance" (Le Galès, 1995), or even of "partnership-based public action" (Bordiec, Sonnet, 2020), have led to a proliferation of forms of delegation (Hely, 2009; Cottin Marx et al., 2017) and co-construction (Mazeaud, Nonjon, 2018) of public policies in conjunction with private actors, including associations. While works have sought to deconstruct these categories, the issue here will be to question the consequences of these mutations on collective mobilizations, the functioning of the political field or the forms of anchorage of local power (Briquet, Sawicki, 2000; Massicard, 2012). Between co-optation, institutionalization and disqualification (Talpin, 2016), what forms do the relations between protesting actors and institutions take? Are we experiencing a socialization of the former into partnership or a "bewilderment of institutions" (Neveu, 2011)? The goal is to study the ordinary relationships between social movements and the State and vice versa, and their reciprocal feedback effects. These questions, the relevance of which should be questioned according to historical, political or territorial configurations, will be more specifically articulated around two axes.

- **The instruments of the institutional regulation of collective action**: subsidies, grants, charters, deliberative devices, surveillance or policing mechanisms, etc. How do these instruments of public action (Lascoumes, Le Galès, 2004) shape the activities and autonomy of associations and other collective actors at the local level (Chevallier, 2020)? To what extent do they contribute to selecting the actors involved in public action? We will be particularly sensitive here to the way in which the material conditions of collective action contribute to the cooptation of certain actors or the disqualification of others. Here, the aim is in particular to put into discussion research on clientelism and those on the social control of mobilizations (Auyero, 1997; Combes, Vommaro, 2012; Earl, 2013).

- **Institutional struggles and intermediation work**: Here, we will focus on the study of actors' interactions and intermediation work between local power and collective actors. To what extent can we observe struggles between institutions and between different actors in the institutional field, for example between representatives of the State and local authorities? Can

we observe the emergence of mediators of collective mobilizations, if not of institutional activists? Or do we observe, in contrast, a relatively aligned and cohesive local political and institutional field? Can sectoral, territorial or historical variations be distinguished in this respect? In addition, this axis will aim at questioning the effects on actors of the interactions, or even the circulations, between the institutional and social movements fields, notably in terms of professional and political socializations.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Délation, systèmes répressifs et régimes politiques *Denunciation, Systems of Repression and Political Regimes*

Responsables scientifiques :

Vanessa Codaccioni, Université Paris 8, CRESPPA-CSU,
vanessa.codaccioni@univ-paris8.fr
Ayşen Uysal, Sciences Po Paris-CERI, aysen.uysal@sciencespo.fr

Ces dernières années ont été marquées par un renouveau de l'intérêt des études de surveillance en Europe. En particulier les recherches ont porté sur la surveillance mutuelle ou l'auto-surveillance, aussi appelée « panoptique horizontal », « panoptique renversé » (Bigo, 2009 ; Laval, 2012 ; Borel, 2016). Si ces recherches ont insisté sur le rôle central joué par l'avènement des nouvelles technologies de communication et des réseaux sociaux, elles ont aussi réinscrit la surveillance mutuelle dans des phénomènes plus larges, tels les pratiques d'auto-défense ou d'auto-justice, le vigilantisme ou la participation de plus en plus importante des citoyennes et citoyens aux politiques de maintien de l'ordre (Faverel-Garrigues, Gayer, 2016 et 2021). D'autres encore ont montré la manière dont l'auto-surveillance devaient être pensées en lien avec les types de répertoires de contrôle et de surveillances mobilisées par les États (Uysal, 2019 et 2020).

Forte de l'apport de ces travaux, cette section thématique souhaite cependant décaler le regard en se concentrant sur l'un des effets de la surveillance, de l'auto-surveillance ou de leurs interactions : la délation. Ce panel se concentrera ainsi sur la délation au quotidien, qu'elle soit liée aux problématiques sécuritaires (terrorisme, drogue, pandémie etc.) ou qu'elle soit une modalité de résolution des conflits (familiaux, conjugaux, professionnels, de voisinage). Il en interrogera les formes, des plus visibles aux plus discrètes, du signalement sur les plateformes en ligne aux courriers reçus par les institutions de répression ou les élu.e.s en passant par la pratique du « shaming » sur les réseaux sociaux (Loveluck, 2016). Il portera également sur les actrices et acteurs partie prenante du système délateur : qui dénonce, se fait « persécuteur » (L. Boltanski, 1990) ou justicier, et qui est dénoncé ? Quels en sont les ressorts et les motivations (politiques, financières, personnelles) ? Répond-elle à des injonctions politiques ou policiaro-judiciaires à la vigilance, à l'auto-surveillance ou à la dénonciation (Codaccioni, 2021) ?

Le plus souvent mobilisée en contexte de crise, de guerre, ou pensée comme partie intégrante du contrôle social propre aux régimes autoritaires (Combe, 2005), la pratique délatrice s'observe pourtant quotidiennement dans les régimes démocratiques, et parfois même massivement comme l'a montré la pandémie de Covid-19. Elle illustre alors la manière dont les pouvoirs publics s'appuient sur les citoyennes et les citoyens, à la fois pour recueillir une multitude d'informations « par le bas » sur diverses cibles ou ennemis, pour faire participer les populations aux politiques répressives et par-delà-même les légitimer. C'est en ce sens que pour certains auteurs, comme David Lyon, spécialiste de la surveillance post-11 septembre 2001, l'auto-surveillance et ses conséquences témoigneraient d'un glissement des démocraties vers l'autoritarisme (Lyon, 2007). La problématique d'une spécificité de la pratique délatrice en fonction du type de régime politique sera ainsi posée.

Dans cette perspective, les études de cas explorées à travers différentes disciplines et divers terrains sont donc les bienvenues.

Recent years have seen a renewed interest in surveillance studies in Europe. In particular, research has focused on mutual surveillance or self-surveillance, also known as "horizontal panopticon" or "reverse panopticon" (Bigo, 2009; Laval, 2012; Borel, 2016). While this research has emphasized the central role played by the advent of new communication technologies and social networks, it has also reinscribed mutual surveillance in broader phenomena, such as practices of self-defense or self-justice, vigilantism, or the increasing participation of citizens in policing (Faverel-Garrigues, Gayer, 2016 and 2021). Still others have discussed the way in which self-surveillance should be thought of in relation to the repertoires of control and surveillance used by states (Uysal, 2019; 2020).

This thematic section aims to shift the focus by concentrating on one of the effects of surveillance, self-surveillance or their interactions: denunciation. This section will thus focus on everyday denunciation, whether it is linked to security issues (such as terrorism, drugs, pandemic, etc.) or whether it is a way of resolving conflicts (such as familial, marital, professional, and of neighborhood). The forms of this denunciation, from the most explicit to the most implicit, from reporting on online platforms to the letters received by law enforcement institutions or elected officials and the practice of "shaming" on social networks (Loveluck, 2016) will be covered in the panel. It will also focus on the actors involved in the system of repression: who is the denouncer, thus the "persecutor" (Boltanski, 1990) of justice, and who is the denounced? What are the (political, financial, personal) sources and motives? Does it respond to political or police-judicial injunctions to vigilance, self-surveillance or denunciation (Codaccioni, 2021)?

Most often mobilized in the context of crisis or war or considered to be an integral part of the social control of authoritarian regimes (Combe, 2005), the practice of denunciation is observed in democratic regimes on a daily basis too. This can sometimes be even on a mass scale, as the Covid-19 pandemic has shown. This illustrates the way in which public authorities rely on citizens, both to gather a multitude of information on various targets or enemies "from below" and to make the population take part in repression and thus to legitimize it. It is in this sense that for some scholars, such as Lyon (2007), a specialist in post-9/11 surveillance, self-surveillance and its consequences are evidence of a shift in democracies towards authoritarianism. Thus, the specific practices of surveillance according to the type of political regime will be covered in the panel.

In this perspective, case studies explored across different disciplines and different fields are therefore welcome.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Bigo, Didier, « Du panoptique au Ban-optisme. Les micro-logiques du contrôle dans la mondialisation », in P.-A. Chardel and G. Rockhill (dirs), *Technologies de contrôle dans la mondialisation : enjeux politiques, éthiques et esthétiques*, Paris, Éditions Kimé, 2009, pp. 59-80.
- Boltanski, Luc, *L'Amour et la justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*, Collection Folio Essais, Gallimard, 1990.
- Borel, Simon, « Le panoptisme horizontal ou le panoptisme renversé ? », *tic & société*, Contrôle social, surveillance, dispositifs numérique, vol. 10, no.1, 1^{er} semestre 2016.

- Brodeur, Jean-Paul et Jobard, Fabien, *Citoyens et délateurs. La délation peut-elle être civique ?* Éditions Autrement, 2005.
- Combe, Sonia, « La Stasi », dans Brodeur, Jean-Paul et Jobard, Fabien, *Citoyens et délateurs. La délation peut-elle être civique ?* Éditions Autrement, 2005, pp. 52-66.
- Combe, Sonia, *Une société sous surveillance. Les intellectuels et la Stasi*, Éditions Albin Michel, 1999.
- Codaccioni, Vanessa, *La société de vigilance. Auto-surveillance, délation et haines sécuritaires*, Éditions Textuel, 2021.
- Codaccioni, Vanessa, *Répression. L'État face aux contestations politiques*, Textuel, 2019.
- Favarel-Garrigues, Gilles et Gayer, Laurent, *Fiers de punir : le monde des justiciers hors-la-loi*, Seuil, 2021.
- Favarel-Garrigues, Gilles et Gayer, « Violent la loi pour maintenir l'ordre. Le vigilantisme en débat », *Politix*, Justiciers hors-la-loi, no. 115, 2016/3, p. 7-33.
- Laval, Christian, « Surveiller et prévenir. La nouvelle société panoptique », *Revue du Mauss*, n°40, 2012, pp. 47-72.
- Loveluck, Benjamin, « Le vigilantisme numérique, entre dénonciation et sanction. Auto-justice en ligne et agencements de la visibilité », *Politix*, no. 115, 2016/3, p. 127-153.
- Lyon, David, *Surveillance Studies : an overview*, Polity, 2007.
- Marx, Gary T., *Undercover : police surveillance in America*, University of California Press, 1988.
- Uysal, Ayşen, « Salgın Günlerinde Dikizleme Günlüğü », *Birikim*, le 1^{er} avril 2020.
- Uysal, Ayşen, *Faire de la politique dans la rue. Manifestations de rue, manifestants et police en Turquie*, Éditions du Croquant, 2019.

ST 24

Le communalisme comme projet politique *Communalism as a political project*

Responsables scientifiques :

Paula Cossart, Centre d'Études et de Recherches Administratives, Politiques et Sociales (CERAPS), Université de Lille , paula.cossart@univ-lille.fr
Sixtine Van Outryve d'Ydewalle, Centre de Philosophie du Droit (CPDR), UCLouvain, sixtine.vanoutryve@uclouvain.be

Notre projet de Section Thématique porte sur le communalisme comme ensemble de théories et de pratiques visant à donner le pouvoir au peuple par son auto-organisation au niveau local et à faire de la commune la base de l'agencement politique d'une société. Le communalisme, qui connaît depuis quelques années une nouvelle vigueur, vise à se ressaisir du pouvoir de décision sur les affaires publiques par le biais d'assemblées d'habitants destinées à discuter et décider ensemble de ce qui est souhaitable pour la communauté.

La tradition communaliste trouve sans doute son expression la plus aboutie dans les écrits de Murray Bookchin et sa conception de l'écologie sociale. Pour répondre aux impasses écologiques consubstantielles au capitalisme et faire advenir une société non-hiérarchique et libre, il promeut la mise en place d'éco-communautés autogérées par des assemblées populaires fonctionnant sur le mode de la démocratie directe et du face-à-face (Bookchin, 2015). Le système politique de cette société est tel que chaque individu a le pouvoir de participer pleinement à la cogestion de la communauté. L'émancipation est au cœur de cette réflexion sur la commune : il s'agit de faire des individus des citoyens agissants. En constituant des communautés sur un territoire restreint, on leur permet de s'autogouverner au travers d'assemblées et de rejeter l'autorité d'un pouvoir étatique comme le principe-même d'une séparation entre gouvernants et gouvernés. La société civile autogérée se substitue à l'État.

Les assemblées locales décisionnelles, loin d'être aveugles aux enjeux qui dépassent leur échelle, sont appelées à coopérer entre elles, au travers d'un système confédéraliste. Le communalisme n'est donc pas une forme de localisme. Le but du mouvement est la création d'une société de communes autonomes fédérées, organisées en réseau de conseils composés de personnes déléguées dotées d'un mandat impératif et révocable de leurs assemblées locales, et ce afin de coordonner et administrer les politiques formulées par ces assemblées (Bookchin, 2015).

Si la pensée de Bookchin est incontournable pour la réflexion collective que nous proposons, elle conduit toutefois à inscrire le communalisme dans une généalogie surtout urbaine et occidentale, qui gagnerait à être élargie. Nous souhaitons faire de cette Section Thématique l'occasion de décroquer le communalisme en rapprochant sa version bookchinienne d'autres pensées proches, comme celles s'inspirant de la démocratie directe proposée par Castoriadis (1997), les réflexions liées autour du conseilisme (Dubigeon, 2017), des communs (Dardot, Laval, 2015) ou encore de la communalité (Meyer, Alvarado, 2010). Cette confrontation à d'autres pensées s'inscrit aussi dans un souci plus général qui nous animera consistant à clarifier de quoi le communalisme est proche ou s'éloigne (municipalisme, communs, conseilisme, socialisme municipal, courant participativiste, démocratie directe traditionnelle...). Cette proposition de Section Thématique a également pour but d'apprécier les critiques habituelles adressées au communalisme, en les prenant au sérieux et en explorant comment le communalisme peut y répondre. Par ailleurs, nous accueillons favorablement les

propositions permettant de creuser la question cruciale de l'économie dans une perspective communaliste, et de son articulation avec le politique.

Cette Section Thématique sur le communalisme sera l'occasion de faire dialoguer différentes pratiques et compréhensions du communalisme. Dans cette perspective, nous encourageons autant la soumission de propositions de communication portant que le passé que sur le présent. De fait, une vision scientifique des modalités de dépassement du capitalisme peut efficacement se nourrir d'un regard porté sur les expériences passées pour rompre avec les présuppositions de la société actuelle. En outre, nous encourageons la soumission d'études de cas communalistes à travers le monde, tant dans le Nord que le Sud global. Ces études de cas peuvent par ailleurs porter sur une expérience communaliste tant dans sa dimension locale que confédérale. Pour finir, nous encourageons les propositions à aborder la méthodologie de l'étude des cas communalistes.

Our Thematic Section project focuses on communalism as a set of theories and practices aimed at giving power to the people through its self-organization at the local level and at making the commune the basis for the political organization of a society. Communalism, which has gained momentum in recent years, aims to reclaim the power of decision on public affairs through assemblies of residents discussing and deciding together on what is desirable for the community.

The communalist tradition finds its most accomplished expression in the writings of Murray Bookchin and his conception of social ecology. To respond to the ecological impasses consubstantial with capitalism and to bring about a non-hierarchical and free society, he promotes the establishment of eco-communities self-managed by popular assemblies operating in the mode of direct and face-to-face democracy (Bookchin, 2015). Such a society's political system supposes that everyone has the power to fully participate in the co-management of the community. Emancipation is at the heart of this thinking about the commune, which aims to transform individuals into active citizens. By constituting communities in a restricted territory, they can govern themselves through assemblies and reject the authority of a state power as the very principle of a separation between the governing body and the governed. The self-managed civil society replaces the state.

Far from being blind to issues that go beyond the local scale, local decision-making assemblies are meant to cooperate with each other through a confederalist system. Communalism is therefore not a form of localism. The goal of the movement is the creation of a society of federated autonomous communes, organized as a network of councils composed of delegates with an imperative and recallable mandate from their local assemblies, to coordinate and administer the policies formulated by these assemblies (Bookchin, 2015).

If Bookchin's thought is essential for the collective reflection that we propose, it leads however to place communalism in a mainly urban and Western genealogy, which would gain from being broadened. We would like to use this Thematic Section as an opportunity to decompartmentalize communalism by bringing its Bookchinian version closer to other similar thoughts, such as those inspired by the direct democracy proposed by Castoriadis (1997), the reflections linked around councilism (Dubigeon, 2017), the commons (Dardot, Laval, 2015) or communality (Meyer, Alvarado, 2010). This confrontation with other thoughts is also part of a more general concern that will animate us consisting in clarifying what communalism is close to or what it is far from (municipalism, commons, councilism, municipal socialism, participativist current, traditional direct democracy...). This proposal for a Thematic Section also aims to appreciate the traditional criticisms of communalism, taking them seriously and exploring how communalism can respond to them. Furthermore, we welcome proposals to explore the crucial question of the economy from a communalist perspective, and its articulation with the political.

This Thematic Section on Communalism will be an opportunity to bring together different practices and understandings of communalism. In this perspective, we encourage the submission of proposals for papers on the past as well as on the present. Indeed, a scientific vision of the ways to overcome capitalism can effectively be nourished by looking at past experiences to break with the presuppositions of present society. Furthermore, we encourage the submission of communalist case studies around the world, both in the North and the Global South. These case studies can be about a communalist experience in both its local or confederal dimensions. Finally, we encourage proposals to address the methodology of communalist case studies.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

Bookchin M., *The Next Revolution. Popular Assemblies and the Promise of Direct Democracy*, Londres et New York, Verso, 2015.

Castoriadis C., "The Problem of Democracy Today", *Democracy & Nature, The International Journal of Politics and Ecology*, 3 (2) (issue 8), 1997, 18-35.

Dardot P. et Laval C., *Commun. Essai sur la révolution au XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2015.

Dubigeon Y., *La démocratie des conseils. Aux origines modernes de l'autogouvernement*, Paris, Klincksieck, 2017,

Meyer L. et Maldonado Alvarado B. (éds.), *New World of Indigenous Resistance: Noam Chomsky and Voices from North, South and Central America*, San Francisco, City Lights Books, 2010.

ST 25

Marchandisation et privatisation du monde associatif : quels effets politiques ? *Commodification and privatization of the non-profit sector : what political consequences ?*

Responsables scientifiques :

Simon Cottin-Marx, LATTS, simon.cottin-marx@enpc.fr
Camille Hamidi, Université Lyon 2/Triangle, camillehamidi@hotmail.com

La place des associations dans l'action publique s'est profondément transformée en France ces dernières décennies, suivant en cela des évolutions plus précoces des pays anglo-saxons (Salamon, 2010). Nous assistons à un double mouvement de « marchandisation » du secteur et de « privatisation » des ressources. Ces évolutions modifient en profondeur le rôle politique des associations, les possibilités de politisation de leurs membres et leurs effets sur l'action publique. Pourtant, si le mouvement de marchandisation a fait l'objet de nombreux travaux (Eliasoph, 2011 ; Pette, 2014 ; Hamidi, 2017), les chercheurs interrogent moins l'articulation entre les deux dynamiques et leurs effets politiques. C'est ce que l'on propose d'examiner dans cette ST.

Après la seconde guerre mondiale, nous avons assisté à un mouvement de « publicisation du privé » (Hély, Moulévrier, 2013), l'État Providence soutenant des actions jusqu'alors assurées par des organisations privées, ce qui a contribué à structurer et professionnaliser de nouveaux secteurs d'action, comme le secteur sanitaire et social (Robelet *et al.* 2009). À partir des années 1980, les grandes lois de décentralisation et le transfert de compétences de l'État aux collectivités locales ont ensuite largement profité au monde associatif. Celui-ci s'est vu confier une part grandissante de la mise en œuvre de missions d'intérêt général et de service public, ce qui a alimenté sa salarisation. Depuis les années 2010 enfin, nous assistons à une redéfinition des relations entre pouvoirs publics et associations (Cottin-Marx, *et al.*, 2017). Si les financements publics au monde associatif sont en constante augmentation, ils passent moins par des subventions que par des marchés publics, cette « marchandisation » guidant étroitement le travail associatif par le biais d'appels à projets, la mise en concurrence des associations entre elles, ou encore par l'imposition de normes de fonctionnement et de prestation de service (Chauvière, 2010). De plus, leur part dans le budget total des associations baisse (Tchernonog, Prouteau, 2019). Cette « privatisation » passe par un recours croissant au don, à la philanthropie (Lefèvre, 2011 ; Lambelet, 2014), à la vente de service aux usagers et aux commandes privées, et elle est largement impulsée par les pouvoirs publics, qui en font une condition de leurs propres financements. Elle est particulièrement sensible dans le domaine de l'ESS (Économie Sociale et Solidaire) : la loi de 2014 relative à l'ESS ayant joué un rôle important dans la légitimation de ces dynamiques (Bidet *et al.* 2019).

Quatre série de questions sont au cœur de cette section thématique, qui portera aussi bien sur la France que sur des terrains étrangers, avec des papiers ayant une forte dimension empirique :

1/ Un volet d'histoire sociale des idées : qui sont les acteurs et les réseaux qui ont porté et portent ces évolutions dans le champ associatif et le monde politique ? On pense par exemple au rôle de la Caisse des Dépôts et Consignations, aux réseaux des entrepreneurs sociaux ou au rôle des patrons se réclamant de la RSE (Offerlé, 2021).

2/ Quelles sont les conséquences de ces évolutions sur le fonctionnement interne des associations : les normes d'action ainsi produites, les modes d'organisation du travail, les conditions de travail des salariés, les enjeux de gouvernance interne.

3/ Quels en sont les effets sur les rapports aux usagers : comment la vente de services modifie les publics visés, et notamment la recherche de publics solvables ? Comment cela transforme la nature des actions proposées ? (Baines *et al.*, 2013 ; Weerawardena, *et al.*, 2010).

4/ In fine, comment ces différents éléments modifient les relations entre associations et pouvoirs publics (Hamidi, Trenta, 2020) : la nature des prises de position adoptées par les associations, la répartition des tâches entre les fonctions d'*advocacy* et de fourniture de services, et enfin la politisation des acteurs, à la fois les dirigeants bénévoles, les salariés et les bénévoles.

The ways in which non-profits contribute to public policies has changed profoundly in France in recent decades, following earlier developments in Anglo-Saxon countries (Salamon, 2010). We are witnessing a double movement of « commodification » of the sector and « privatization » of resources. These developments profoundly alter the political role of non-profits, the possibilities of politicization of their members and their effects on public action. However, while much work has been done on the commodification movement (Eliasoph, 2011; Pette, 2014; Hamidi, 2017), researchers are less concerned about the articulation between the two dynamics and their political effects. This is what is being proposed for consideration in this session.

After the Second World War, we witnessed a movement of « publicization of the private » (Hély, Moulévrier, 2013), the Welfare State supporting actions which were until then ensured by private organizations. This has helped to structure and professionalize new policy areas, such as the health and social sector (Robelet *et al.* 2009). From the 1980s onwards, decentralisation laws and the transfer of powers from the state to the local authorities greatly benefited the voluntary sector. The latter has been entrusted with a growing share of the implementation of missions of general interest and public service, which in turn has fed a growing waged employment in the sector. Since 2010 finally, we are witnessing a redefinition of the relations between public authorities and non-profits (Cottin-Marx, *et al.*, 2017). Although public funding in the third sector is constantly increasing, it passes less through subsidies than through public contracts, this « merchandising » closely guiding the associative work through calls for projects, the competition between non-profits, or the imposition of operating and service delivery standards (Chauvière, 2010). Moreover, its share in the total budget of non-profits is decreasing (Tchernonog, Prouteau, 2019). This « privatization » involves an increasing use of donation and philanthropy (Lefèvre, 2011; Lambelet, 2014), the sale of services to users and private orders, and it is largely driven by public authorities, which make it a condition of their own financing. It is particularly sensitive in the field of SSE (Social and Solidarity Economy): the 2014 law on SSE played an important role in legitimizing these dynamics (Bidet *et al.* 2019).

Four series of questions are at the heart of this thematic section, which will focus on France as well as other countries, with papers having a strong empirical ground:

1/ A section on the social history of ideas: who are the actors and networks that have carried and are carrying these developments in the associative field and the political world? We think for example of the role of the Caisse des Dépôts et Consignations, the networks of social entrepreneurs or the role of employers claiming Corporate Social Responsibility, in France (Offerlé, 2021).

2/ What are the consequences of these changes on the internal functioning of the non-profits : the action standards thus produced, the modes of work organization, the working conditions of employees, the internal governance issues ?

3/ What are the effects on user relations: how does the sale of services change the target audiences, and in particular the search for solvent audiences? How does this impact the nature of the proposed actions? (Baines et al., 2013; Weerawardena, et al., 2010).

4/ Ultimately, how these different elements change the relationship between non-profits and public authorities (Hamidi, Trenta, 2020): the nature of the positions adopted by non-profits, the division of tasks between advocacy and service provision functions, and finally the politicization of actors, both volunteer employers, employees and volunteers.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Baines D., Charlesworth S., Cunningham I. [2013], « Fragmented outcomes : International comparisons of gender, managerialism and union strategies in the nonprofit sector », *Journal of Industrial Relations*, p.1-19.
- Bidet, É., Filippi, M., Richez-Battesti, N. [2019], « Repenser l'entreprise de l'ESS à l'aune de la RSE et de la loi Pacte », *RECMA*, n°353, p.124-137.
- Chauvière M. [2010], *Trop de gestion tue le social, essai sur une discrète chalandisation*, La Découverte, Paris.
- Cottin-Marx S., Hély M., Jeannot G., Simonet M. [2017], « La recomposition des relations entre l'État et les associations : désengagements et réengagements », *Revue française d'administration publique*, n°163, p. 463-476.
- Eliasoph N. [2011], *Making Volunteers. Civic Life after Welfare's End*, Princeton University Press, Princeton.
- Hamidi C. [2017], « Associations, politisation et action publique: Un monde en tensions », *Sociologie plurielle des comportements politiques*, Presses de Sciences Po, Paris, p.347-370.
- Hamidi C., Trenta A. [2020], « Des classes populaires et des associations : quelles redéfinitions des rapports au politique ? », *Sociétés contemporaines*, n°118, p.5-24.
- Hély M., Moulévrier P. [2013], *L'économie sociale et solidaire : de l'utopie aux pratiques*, La Dispute, Paris.
- Lambelet, A. [2014]. *La Philanthropie*. Paris : Presses de Sciences Po.
- Lefevre S. [2011], *ONG & Cie. Mobiliser les gens, mobiliser l'argent*, PUF, coll. « Partage du savoir », 272 p.
- Offerlé M., [2021], *Ce qu'un patron peut faire. Une sociologie politique des patronats*, Collection NRF Essais, Gallimard.
- Pette M. [2014], « Associations : les nouveaux guichets de l'immigration ? Du travail militant en préfecture », *Sociologie*, vol. 5, p. 405-421.
- Robelet M., Piovesan D., Claveranne J.-P., Jaubert G. [2009], « Secteur du handicap : les métamorphoses d'une gestion associative », *Entreprises et histoire*, n°56, p.85-97.
- Salamon L. M. [2010], « Putting the civil society sector on the economic map of the world », *Annals of Public and Cooperative Economics*, n°81, p.167-210.
- Tchernonog V., Prouteau L. [2007], *Le paysage associatif français*, Dalloz, Juris Edition.
- Weerawardena J., McDonald R. E., Mort G. S. [2010], « Sustainability of nonprofit organizations: an empirical investigation », *Journal of World Business*, n°45, p.346-356.

ST 26

Les groupes d'intérêt peuvent-ils composer un sous-champ de la science politique à l'horizon 2030 ?

Is The Interest groups approach a futur subfield of the political science near 2030

Responsables scientifiques :

Guillaume Courty, Université de Lille - Ceraps, guillaume.courty@univ-lille.fr
Marc Milet, Université de Paris II Panthéon Assas - Cersa, marc.milet@u-paris2.fr

L'étude des groupes d'intérêt peut difficilement être considérée comme un sous-champ de la science politique française. Depuis 1990, trois manuels, rarement réédités, côtoient les très rares numéros thématiques des revues centrales de la discipline. Les monographies et thèses permettent difficilement de composer un petit rayon de bibliothèque.

Dans la même période, l'enquête menée sur les élections présidentielles de 2012 a repéré plus de 1500 organisations actives (Courty, Gervais, 2016). Un peu plus tard, en 2016, l'entrée en vigueur de la loi Sapin 2 qui concerne l'enregistrement des représentants d'intérêt a mis en évidence plus de 2500 organisations ayant pris au moins dix fois contact avec un décideur.

Face à ce paradoxe d'une densité reconnue mais peu étudiée des groupes d'intérêt, nous souhaitons ouvrir la discussion sur les pistes de recherche qui permettraient à ce sous champ de s'institutionnaliser.

1/ Session 1 : où en est l'analyse des groupes d'intérêt ?

- *Quels classiques revisiter et qu'en faire ?* Dans l'approche des groupes d'intérêt, que reste-t-il des travaux de J. Meynaud pour la France, des chercheurs américains dans les années 1950 pour l'UE, ou d'A. Bentley pour les États-Unis ? Quelles leçons peut-on tirer d'un retour sur les pères fondateurs de ce pan de la recherche ?

- *Faut-il différencier les approches en fonction des espaces politiques ?* Un retour sur les travaux nord-américains et Européens indiquait, il y a plus de dix ans que cette littérature avait eu tendance à se focaliser sur des objets et des variables relativement proches, insistant notamment sur le poids des facteurs institutionnels (Baumgartner, Mahoney, 2008). L'horizon 2030 invite à quelle perspective ? En quoi les approches de sociologie politique, de politiques comparée mais encore des Études européennes contribuent-elles à singulariser les espaces politiques ? Quel que soit l'espace politique étudié, où en est la possibilité de faire une sociologie des groupes d'intérêt ou une sociologie du politique par les groupes ?

- *Quels apports et quelle place réserver aux « nouveaux » objets et aux « nouvelles » méthodes ?* L'horizon 2030 permet de parcourir nombre des terrains à ouvrir. De l'usage des data (*Interest Groups & advocacy*, Feb. 2020), aux méthodes quali-quantitatives ; des questionnements relatifs à la formation continue dans et par les groupes d'intérêt (Michel, 2005 ; Kluver, Saurugger, 2013 ; *Interest Groups & advocacy*, march 2015), au retour de la question du rapport aux organisations au sein des mouvements sociaux (Mauger, 2020) ; mais encore à l'investissement, au concret, des types de répertoires d'action juridiques engagés par les groupes (Milet, 2018).

2/ Session 2 Quelle place pour l'étude des groupes d'intérêt dans la science politique ?

L'ouvrage collectif sur les groupes d'intérêt en France (Courty, Milet, 2021) a proposé de nouveaux croisements. Ont ainsi notamment fait l'objet d'une mise en perspective, l'usage de

la violence par les groupes d'intérêt (Crettiez, 2021), l'eupéanisation et l'internationalisation des groupes (Michel, 2021 ; Louis, Morival, 2021) et le jeu des groupes dans les dispositifs participatifs (Baeckelandt, Talpin, 2021). D'autres croisements, plus classiques, quoiqu'aussi peu explorés, ont également fait l'objet de cette focale : les relations entre groupes d'intérêt et syndicalisme (Bérout, 2021), les relations avec les partis politiques (Bachelot, 2021) ou l'action territoriale des groupes (Cadiou, 2021).

Cette deuxième session entend non seulement proposer une discussion élargie de ces pistes mais également d'en discuter d'autres. Citons à titre illustratif :

- *La dimension organisationnelle de groupes d'intérêt.* Beaucoup a été écrit concernant la maintenance des groupes d'intérêt. Des logiques de rétribution des membres à leurs interactions, l'approche interniste fait encore largement défaut. Qu'apporte l'approche monographique (Offerlé, 2013 ; Milet, 2017) ou le prisme organisationnel (Berny, 2019) ?

- *Les groupes d'intérêt saisis par l'analyse des politiques publiques.* Au modèle des réseaux d'action publique et des coalitions de cause, ont succédé des interrogations relatives aux logiques d'intermédiations qui engagent à resituer les groupes au sein d'espaces et de positions concurrentiels avec d'autres acteurs. Les interrogations sur la coproduction normative (Courty, 2018) ou « le gouvernement à distance » (Hassenteufel, 2011 ; *Revue française d'administration publique*, 2017) interrogent les effets de la mise en œuvre des politiques publiques sur les objectifs impartis par les groupes et les tensions internes ainsi susceptibles d'être générées (Pete, 2018).

The study of interest groups can hardly be considered as a subfield of French political science. Since 1990, three textbooks, rarely reissued, have been published alongside the very rare thematic issues of central journals in the discipline. During the same period, monographs and phd's make it difficult to compose a small library shelf.

By the way, the survey of the 2012 presidential elections identified more than 1,500 active organizations (Courty, Gervais, 2016). Later, in 2016, the implementation of the Sapin 2 law, which concerns the registration of interest representatives, revealed more than 2,500 organizations that had contacted a decision-maker at least ten times a year.

Taking into account this paradox of a recognized but little studied density of interest groups, we open the discussion on avenues of research that would allow this sub-field to become institutionalized.

1 / Session 1: where do stand the analysis of interest groups ?

- *Which classics to revisit and what to do with them?*

In the interest group approach, what remains of the work of J. Meynaud for France, American researchers in the 1950s for the EU, or A. Bentley for the United States? What lessons can we draw from a look back at the founding fathers of this part of the research?

- *Should we differentiate the approaches according to political spaces?*

A review of North American and European work indicated, more than ten years ago that this literature had tended to focus on relatively similar objects and variables, insisting in particular on the weight of institutional factors (Baumgartner, Mahoney, 2008). what is the outlook for 2030 ? How do the approaches of political sociology, of comparative politics but also of European studies contribute to singling out political spaces? Whatever the political space studied, where is the possibility of doing a sociology of interest groups or a sociology of politics by groups?

- *What contributions and what place should be reserved for "new" objects and "new" methods ?*

The 2030 horizon makes it possible to cover the number of sites to be opened. From the use of data (*Interest groups & advocacy*, Feb. 2020), to quali-quantitative methods; questions relating to

learning in and by interest groups (Michel, 2005; Kluver, Saurugger, 2013; *Interest Groups & Advocacy*, March 2015), and the return to the question of the relationship to organizations within social movements (Mauger, 2020); but also to the very real investment of the types of legal action repertoires undertaken by the groups (Milet, 2018).

2 / Session 2 What place for the study of interest groups in political science?

The collective work on interest groups in France (Courty, Milet, 2021) has proposed new crosses. The use of violence by interest groups (Crettiez, 2021), the Europeanization and internationalization of groups (Michel, 2021; Louis, Morival, 2021) and their action in participatory procedures (Baeckelandt, Talpin, 2021). Other ways, more classic, although so little explored, were also the subject of this focus: relations between interest groups and trade unionism (Bérout, 2021), relations with political parties (Bachelot, 2021) or action around local authorities (Cadiou, 2021).

This second session intends not only to offer a broad discussion of these avenues but also to discuss others. Let us quote some illustration :

- *The organizational dimension of interest groups.*

Much has been written about the maintenance of interest groups. From the logic of retribution of members to their interactions, the internist approach is still largely lacking. What does the monographic approach (Offerlé, 2013; Milet, 2017) or the organizational prism (Berny, 2019) bring ?

- *Interest groups studied by public analysis.*

To the model of policy networks and advocacy coalition framework, have succeeded questions relating to the logics of intermediation which involve re-situating groups within spaces and competitive positions with other actors. Questions about normative co-production (Courty, 2018) or "remote government" (Hassenteufel, 2011 ; *Revue française d'Administration publique*, 2017) question the effects of the implementation of public policies on the objectives set by the groups and the internal tensions thus likely to be generated (Pete, 2018).

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- « Dossier : Quand les associations remplacent l'État ? », *Revue française d'administration publique*, 2017/3, n°163.
- « Special issue : Data Sources for interest Group Research », *Interest groups & Advocacy*, 3, sept. 2020.
- « Special Issue: Learning to Lobby », *Interest groups & Advocacy*, 4, 2015.
- « Symposium on Mobilizing Interest Groups in America » - (about J. Walker), *Interest groups & Advocacy*, 10, feb. 2021.
- Baumgartner F., Mahoney Ch., « Converging Perspectives on Interest Group Research in Europe and America », *West European Politics*, vol. 31, n°6, nov. 2008, p. 1253-1273.
- Berny N., *Défendre la cause de l'environnement. Une approche organisationnelle*, PUR, 2019.
- Binderkrantz, A. S., « Legislatures, Lobbying, and Interest Groups », in S. Martin, T. Saalfeld, and K. W. Strøm (eds.), *The Oxford Handbook of Legislative Studies*, Oxford: Oxford University Press, 2014.

- Courty G., Gervais J., dir., *Le lobbying électoral, Groupes en campagne (2012)*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2016.
- Courty G., *Le lobbying en France. Invention et normalisation d'une pratique politique*, Bruxelles, Peter Lang, 2018.
- Courty G., *Les groupes d'intérêt*, Paris, La découverte, 2006.
- Courty G., Milet M., dir., *Les groupes d'intérêt en France*, Classiques Garnier, 2021.
- Fillion E., Torny D., « De la réparation individuelle à l'élaboration d'une cause collective. L'engagement judiciaire des victimes du distilbène », *Revue française de science politique*, 2015/4 Vol. 65, p. 583-607.
- Grossman E., Saurugger S. dir. dossier « La transformation des groupes d'intérêt en France », *Revue française de science politique*, 2006, 2, vol 56.
- Grossman E., Saurugger S., *Les groupes d'intérêt. Action collective et stratégies de représentation*, Armand Colin, 2006 (2ème ed. 2012).
- Hassenteufel P., « Les transformations du mode de gouvernement de l'assurance maladie : une comparaison France/Allemagne », *La Revue de l'ires*, 3, n° 70, 2011, p.3-32.
- Jouzel J.N, Prete G., « Mettre en mouvement les agriculteurs victimes des pesticides. Emergence et évolution d'une coalition improbable », *Politix*, 2015/3, n° 111, p. 175-196.
- Kluver H., Saurugger S., « Opening the black box : The professionalization of interest groups in the European Union », *Interest Groups & Advocacy*, Vol. 2, 2, 185-205.
- Mauger G., « Des gilets jaunes aux syndicalistes en grève. La question de la représentation », *Savoir/Agir*, n°51.1, 2020, p. 117-123.
- Michel H., « La « société civile » dans la « gouvernance européenne ». Éléments pour une sociologie d'une catégorie politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 166-167, 2007, p.30-37.
- Michel H., dir., *Lobbyistes et lobbying de l'Union européenne. Trajectoires, formations et pratiques des représentants d'intérêts*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2005.
- Milet M., « Groupes d'intérêt et contrôle de constitutionnalité en France. Pour un décloisonnement des approches et nouvelles perspectives de recherche », in *Vies Politiques. Mélanges Hugues Portelli*, Paris, Dalloz, 2018, p. 193-220.
- Milet M., *Théorie critique du lobbying. L'Union européenne de l'artisanat et des Pme et la revendication des petites et moyennes entreprises*, Paris, L'Harmattan (coll. « logiques politiques »), 2017.
- Offerlé M., *Les Patrons des patrons. Histoire du Medef*, Paris, Odile Jacob, 2013.
- Offerlé M., *Sociologie des groupes d'intérêt*, Paris, Montchrestien, coll. Clefs, [1994] 1998.
- Pette M., « Associations : les nouveaux guichets de l'immigration ? Du travail militant en préfecture », *Sociologie*, vol. 5, 2014/4, p. 405-421.

Jeunesses et participations politiques *Youth and political participations*

Responsables scientifiques :

Amaia Courty, CED, Sciences Po Bordeaux, amaia.courty@gmail.com
Vincent Tiberj, CED, Sciences-Po Bordeaux, v.tiberj@sciencespobordeaux.fr

Très régulièrement, lors des élections, le vote (et le non-vote) de la jeunesse est particulièrement scruté, souvent selon trois angles : celui de la crise de la citoyenneté, celui des banlieues et celui de la France périphérique. La faible participation électorale interroge, régulièrement, notamment à propos de la jeunesse des quartiers populaires sur laquelle certains postulent alors des défauts d'intégration. Une lecture fréquente est faite autour de la crise de la démocratie représentative : la socialisation à la politique et au vote notamment dans sa dimension de devoir ne se ferait plus, ou moins bien (Muxel, 2001) ; les jeunes se désintéresseraient de la politique et donc de leur rôle de citoyen.ne.s. On perçoit bien que derrière cette focale sur les jeunes, c'est plus profondément la question du rapport à la politique qui est posée.

Pourtant d'autres travaux (Inglehart 1977, 1990 ; Norris, 1999, 2003 ; Dalton, 1988, 2007, et pour le cas français Tiberj, 2017, Lardeux, Tiberj, 2020) pointent plutôt vers un changement de culture politique portée par le renouvellement générationnel. Autrement dit, au lieu d'assister à une crise de la démocratie, on se dirigerait vers l'émergence d'une citoyenneté plus protestataire, moins centrée sur les élus et plus capable d'inclure les citoyen.ne.s dans les prises de décisions.

Mais de quoi parle-t-on lorsqu'on parle du rapport au politique de la « jeunesse » ? Il n'y a pas une jeunesse uniforme, mais des jeunesses plurielles et singulières, traversées par des fractures sociales et spatiales. Quand on passe au pluriel, il est alors nécessaire de prendre en compte le genre, les origines sociales, le rapport aux études et à l'emploi (Chevalier, 2018) mais aussi le contexte spatial qu'on oublie trop souvent (Coquard, 2020, Amsellem-Mainguy, 2021). C'est dans ces cadres où se forgent « les trajectoires, où se déroulent les interactions et se nouent les liens d'interdépendance » (Bruneau, Laferté, 2018), le lieu où l'on vit participe du positionnement social de l'individu et donc à son positionnement politique.

Après avoir été une approche majeure dans l'analyse du vote, l'approche par l'espace a été progressivement abandonnée au profit de l'analyse par sondage qu'elle se fonde sur des approches sociologiques ou plus politiques. Progressivement on est donc passée d'une attention forte au local- à l'espace, aux réseaux et aux structures dans lesquels vivent les électeurs- à une focale qui tendait à séparer les individus des contextes dans lesquels ils interagissent, discutent, vivent.

Il s'agira dans cette section thématique de traiter de la question du rapport pluriel à la politique des jeunesses et de confronter les logiques d'explication par le spatial (type de commune, distance à la métropole, ancienneté d'habitation et réseaux personnels) et les usual suspects de l'analyse sociologique des comportements politiques chez les jeunes.

Les jeunes votent moins que leurs aînés, mais sont-ils pour autant désintéressés de la politique ? Qu'est ce qui fait que certains jeunes participent plus que d'autres ? Ont-elles des valeurs communes malgré leurs différences sociales et spatiales ? Les choix politiques des individus sont-ils uniquement le fruit de leur éducation ? Comment le genre et l'ethnicité par exemple influencent le rapport au politique ? Comment vivent-elles leur jeunesse dans les centres-ville ou dans les milieux ruraux, ou périurbains ? Comment opèrent-elles leurs choix

d'habitation, leurs choix d'études ou d'emploi ? Est-ce que les jeunes français.e.s entretiennent le même type de rapport à la politique que les jeunes d'autres pays d'Europe et d'ailleurs ?

Pour répondre à ces questions, la section thématique s'ancre sur 2 axes :

Axe 1 : Jeunesses, diversité et participation politique. Nous discuterons de la façon dont les jeunes des années 2000 et 2010 se saisissent des questions politiques, quels sont leurs modes d'action, de participation, et comment ils se situent en tant que citoyen.ne.s face aux attendus démocratiques.

Axe 2 : Jeunesses, politique et inégalités sociospatiales. Nous discuterons de ce que les inégalités sociospatiales font à la jeunesse et plus particulièrement de l'influence de ces inégalités sur les systèmes de valeurs et le positionnement politique. Une approche qui intègre le spatial et les caractéristiques sociales sera la bienvenue.

Regularly, during elections, the vote (and the non-vote) of youth is particularly scrutinized, often from three angles: the crisis of citizenship, the suburbs and peripheral France. The low voter turnout regularly raises questions, especially about youth in working-class neighborhoods, about whom pundits postulate integration failures. A frequent reading is made of the crisis of representative democracy: socialization to politics and voting, particularly in its duty dimension, would no longer be done, or less well (Muxel, 2001). Young people would lose interest in politics and therefore in their role as citizens. Behind this approach this is the very relationship to politics which is questioned.

However, other analyses (Inglehart 1977, 1990 ; Norris, 1999, 2003 ; Dalton, 1988, 2007 and Tiberj 2017 for the French case, Lardeux, Tiberj, 2020) plead for a change in the political culture linked to generational changes. More than a democratic crisis, this is the uprising of a protest democracy, less centred on the elected officials and more able to include the citizens in the decision-making process.

But what is at stake when analysing the relationship of "youth" to politics? There is no uniform youth, but plural and singular youths. It is then necessary to consider gender, social origins, the relationship to studies and employment (Chevalier, 2018) but also the spatial context that is too often forgotten (Coquard, 2020, Amsellem-Mainguy, 2021). It is in these settings that "trajectories are forged, where interactions take place and interdependent ties are forged" (Bruneau, Laferté, 2018), the place where one lives contributes to shape the social positioning of the individual and therefore in his or her political positioning.

After having been a major approach in the analysis of voting, the spatial approach was gradually abandoned in favour of survey analysis, whether based on sociological or more political approaches. Gradually, we have moved from a strong focus on the local - on the space, networks and structures in which voters live - to a focus that tends to separate individuals from the contexts in which they interact, discuss and live.

In this thematic section, we will deal with the question of young people's plural relationship to politics and confront the logics of explanation by space (type of municipality, distance from the metropolis, length of residence and personal networks) with the usual suspects of sociological analysis of political behaviour among young people.

Young people vote less than their elders, but are they disinterested in politics? What makes some young people participate more than others? Do they have common values despite their social and spatial differences? Are individuals' political choices solely the result of their upbringing? How do gender and ethnicity, for example, influence the relationship to politics? How do they experience their youth in the city centres or in rural or peri-urban areas? How do they choose where to live, study or work? Do young French people have the same type of relationship with politics as young people in other European countries and elsewhere?

To answer these questions, the thematic section is based on two axes:

Axis 1: Youth, diversity and political participation. We will discuss the way in which young people of the 2000s and 2010s take up political issues, what their modes of action and participation are, and how they situate themselves as citizens in the face of democratic expectations.

Axis 2: Youth, politics and socio-spatial inequalities. We will discuss what sociospatial inequalities do to youth and more particularly the influence of these inequalities on value systems and political positioning. An approach that integrates spatial and social characteristics will be welcomed.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

ST 28

Produire les « bons » et les « mauvais » sujets féministes : théorie, institutions, mouvements sociaux

Producing 'good' and 'bad' feminist subjects: theory, institutions, and social movements

Responsables scientifiques :

Emmanuelle David, Sciences Po Bordeaux- LAM,
emmadavidsachet@hotmail.com

Eléonore Lépinard, Université de Lausanne-CEG , eleonore.lepinard@unil.ch

Cette ST a pour objectif de faire dialoguer des contributions issues de la théorie politique et de la sociologie des mobilisations afin d'engager une réflexion sur un sujet encore peu étudié : les processus de production des sujets légitimes (et illégitimes) du féminisme. A partir des travaux sur la mobilisation des identités dans les mouvements sociaux, elle invite à réfléchir à la manière dont les prétendant-e-s à la représentation (re)produisent des lignes de partage, symboliques et matérielles, entre sujets féministes dominants et marginalisés.

Si la théorie politique a mis au centre de ses réflexions le rôle politique de l'identité depuis la remise en question du paradigme libéral de la représentation (voir Pitkin 1967; Manin 1995), les débats qui confrontent approche descriptive, approche substantielle et « politique de la présence » (Phillips 1995) ont été appliqués principalement aux arènes politiques institutionnelles, en particulier aux mandats électoraux (Tremblay et Pelletier 2000; Achin 2001; Bereni et Lépinard 2004; Krook et Nugent 2016).

Ces travaux qui ont contribué à remettre en question l'unité et l'homogénéité du sujet politique « femmes » et de ses intérêts (Mansbridge 1999; Williams 2000) ont moins souvent servi de point d'entrée pour questionner la représentation à l'intérieur des mouvements sociaux. Or, l'outil théorique de l'intersectionnalité (Crenshaw 1989) a permis de mettre au jour la dimension conflictuelle du sujet collectif féministe (Cole et Luna 2010, Townsend-Bell 2011; Hirsch et Keller 2015; Irvine, Lang et Montoya 2019, Evans et Lépinard 2019). Historiquement, les organisations féministes n'ont eu de cesse de désigner des sujets illégitimes en les tenant l'écart de la définition des enjeux du mouvement, en invisibilisant leurs luttes ou en participant activement à leur discrédit politique (Page 2015; Hesford 2013, Stoltzfus-Brown 2018). Des travaux ont apporté une perspective critique sur la construction du sujet unitaire du féminisme à partir des expériences politiques lesbiennes (Eloit 2020), des sujets racisés (Hamrouni et Maillé 2015, Lépinard 2020, Paris 2020) ou des travailleur-se-s du sexe (Toupin 2009). Les contestations du sujet dominant sont aussi venues des organisations féministes des Suds et de la remise en question d'un universalisme et d'une « sororité mondiale » promue par les organisations internationales (Mohanty 1988; 2003; Galerand 2009; Dufour et Giraud 2010, Khader 2018).

Dans un premier axe tourné vers la théorie politique, on pourra se demander comment les frontières du sujet féministe sont travaillées par les tensions entre les différents sujets collectifs se revendiquant d'un « nous ». Quels sont les outils conceptuels qui permettent

de penser non seulement ces lignes de frontières, mais aussi les mécanismes de production des « bons » et des « mauvais » sujets féministes ?

Un deuxième axe s'intéressera aux façons dont les processus de définition des sujets légitimes du féminisme alimentent les dynamiques concrètes de division du travail militant au sein des mouvements sociaux (par exemple en attribuant des tâches moins valorisées à celles et ceux qui sont déjà invisibilisé-e-s).

Enfin, un troisième axe proposera d'observer ces processus au niveau des interactions des sujets collectifs et individuels du féminisme avec les institutions: comment la production de sujet légitime/illégitime s'effectue-t-elle en liens avec les pouvoirs publics, et quelles dynamiques de coalition, ou au contraire, de concurrence, entre des sujets collectifs engendrent-elles ?

Cette ST accueillera des contributions théoriques et empiriques centrées sur la France et sur des terrains étrangers, dans le Nord global et le Sud global et encourage la dimension comparative. Le dialogue entre ces contributions ambitionne de renouveler les approches des enjeux théoriques et des effets empiriques des constitutions conflictuelles des sujets militants.

This thematic section aims to bring together contributions from political theory and the study of collective mobilization in order to reflect on a topic that has not yet been fully explored: the processes of production of legitimate (and illegitimate) feminist subjects. Drawing on studies on the role of identity in social movements, this thematic section proposes to analyze the ways in which those who aspire to representation (re)produce symbolic and material boundaries between dominant and marginalized feminist subjects.

While political theory has placed the political role of identity at the center of its reflections since the questioning of the liberal paradigm of representation (see Pitkin 1967; Manin 1995), the debates that confront the descriptive approach, the substantive approach and the 'politics of presence' (Phillips 1995) have been applied mainly to institutional political arenas, in particular to electoral mandates (Tremblay and Pelletier 2000; Achin 2001; Bereni and Lépinard 2004; Krook and Nugent 2016).

The questioning of the unity, universality and relevance of "women" as a political subject with common interests (Mansbridge 1999; Williams 2000) has seldom been applied to the question of representation within social movements. Yet the theoretical tool of intersectionality (Crenshaw 1989) has helped to uncover the conflictual dimension of the feminist collective subject (Cole and Luna 2010, Townsend-Bell 2011; Hirsch and Keller 2015; Irvine, et al. 2019, Evans and Lépinard 2019). Historically, feminist organizations have consistently designated illegitimate subjects by keeping them out of the definition of movement issues, invisibilizing their struggles or actively participating in their political discrediting (Page 2015; Hesford 2013, Stoltzfus-Brown 2018). Several studies have provided a critical perspective on the construction of the unitary subject of feminism from the perspective of lesbians' political experiences (Eloit 2020), racialized subjects (Hamrouni and Maillé 2015, Lépinard 2020, Paris 2020) or sex workers (Toupin 2009). Challenges to the dominant feminist subject have also come from feminist organizations in the global South and from the questioning of a 'global sisterhood' promoted by international organizations (Mohanty 1988; 2003; Galerand 2009; Dufour and Giraud 2010, Khader 2018).

A first line of questioning is rooted in political theory and asks how the boundaries of the feminist subject are defined and patrolled by the tensions between the different

collective subjects claiming to be a "we women". What are the conceptual tools that allow us to think not only about these boundaries, but also about the mechanisms that produce "good" and "bad" feminist subjects?

A second line of inquiry will focus on the ways in which the processes of defining the legitimate subjects of feminism feed into the concrete dynamics of the division of activist work in social movements organizations (for example by assigning less valued tasks to those who are already invisibilized).

Finally, a third perspective proposes to observe these processes at the level of the interactions of collective and individual feminist subjects with institutions: how does the production of legitimate/illegitimate subjects take place in relation to public authorities, and what dynamics of coalition, or, on the contrary, of competition, do they generate between collective subjects?

This thematic section welcomes theoretical and empirical contributions focused on France and other national contexts, in the global North and the global South, and encourage submissions which have a comparative dimension. The dialogue between these contributions aims to renew theoretical approaches and empirical knowledge on the processes of constitution of conflicting political subjects.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Les Gilets jaunes, un nouveau sujet politique ? Mouvements sociaux contemporains et compétition partisane

The Yellow Vests, a political subject in the making? Contemporary social movements and party competition

Responsables scientifiques :

Magali Della Sudda, CNRS-Centre Emile Durkheim,
m.dellasudda@sciencespobordeaux.fr

Frédéric Gonthier, Sciences Po Grenoble, PACTE, frederic.gonthier@iepg.fr

Parmi les mouvements sociaux contemporains, le mouvement des Gilets jaunes (GJ) a suscité de nombreuses interrogations et interprétations, largement liées à la combinaison de différents répertoires d'action collective concomitants et évoluant dans le temps. Dans sa première phase de « mobilisation de clavier », son cadrage relève surtout du registre contestataire des libéraux indépendants (Spire 2018). Les mots d'ordre antifiscaux, anti-État, voire anti-écologistes, donnent prise à une lecture en termes de mobilisation populiste, poujadiste et anti-démocratique.

Depuis les premiers actes, l'évolution des revendications et les actions des GJ ont conduit à complexifier la lecture. Si la référence au « peuple » est bien centrale dans le mouvement, le sujet collectif qui se donne à voir se définit surtout comme un peuple de travailleurs pauvres (Guerra et al., 2019), d'actifs « empêchés » de vivre de leur travail, issus des classes populaires (Collectif d'enquête Gilets jaunes, 2019) et moyennes (Le Lann et al., 2020 ; Dormagen et al., 2021). Par ailleurs, l'usage intense, non centralisé des réseaux sociaux et les tentatives de structuration du mouvement témoignent d'un élargissement des revendications au-delà de la taxe sur les carburants (Sebbah et al. 2018), vers le pouvoir d'achat, la justice sociale ou les transformations institutionnelles comme le Référendum d'initiative citoyenne. Médiatiquement moins visible, la mobilisation continue des GJ et les rapprochements initiés avec des groupes protestataires parfois très différents lors de la pandémie de Covid-19, invitent aujourd'hui -i.e. à l'été 2021- à nuancer le constat médiatique d'une disparition des GJ.

Cette ST voudrait interroger dans quelle mesure les GJ constituent un nouveau sujet politique, potentiellement porteur de revendications originales, fédérateur des mécontentements en cours ou à venir, et qui a désormais investi l'espace public à côté des organisations partisanes, syndicales et associatives traditionnelles ? A tout le moins, il s'agira de questionner le travail de subjectivation politique inédit (Jeanpierre, 2019 ; Tarragoni, 2016) qui a émergé avec les GJ, ainsi que son articulation à une logique de politisation des milieux populaires (Agrikoliansky et Aldrin, 2019).

Un peu plus de quatre ans après le début du mouvement, six élections (européennes, municipales, départementales et régionales, présidentielle et législatives) offriront un matériau sans précédent pour observer ce que les GJ font à la compétition politique. Le premier axe de la ST s'intéressera à l'effet des GJ sur l'offre politique, à travers 1) les logiques et modalités d'investissement dans l'arène électorale de protagonistes de ce mouvement (en prêtant attention aux variations selon l'échelle territoriale et le niveau de pouvoir), mais aussi 2) l'analyse longitudinale de la sociologie des participants ou des soutiens au mouvement des GJ, et 3) les dynamiques qui travaillent leurs attitudes et comportements politiques.

Le deuxième axe de la ST examinera l'influence des GJ sur la demande politique. Dans un contexte de forte défiance vis-à-vis du système partisan, 4) comment les GJ ont-ils contribué à la mise à l'agenda de certains thèmes ? 5) Comment les partis les ont-ils saisis ? L'ont-ils fait

sélectivement, en fonction de la compatibilité de ces thèmes avec leur corpus idéologique et de leurs rendements électoraux attendus ? Les partis challengers ont-ils été plus enclins à les incorporer dans leurs plateformes ? Des enjeux a priori non propriétaires comme l'enjeu démocratique ont-ils été plus repris qu'autres ?

La ST accueillera aussi bien les propositions centrées sur les GJ français que celles qui les mettent en perspective avec leurs homologues internationaux ou d'autres mouvements sociaux contemporains (Marches Climat, Antivax...), afin d'impulser une réflexion générale sur la manière dont de nouveaux sujets politiques peuvent émerger et être portés à investir la compétition politique.

Among contemporary social movements, the Yellow Vests (YVs) movement has raised numerous comments, mostly due to various repertoires of collective action that evolved over time and were highly contingent upon local configurations. In its first phase of 'keyboard mobilisation', pundits depicted the movement as a protest of independent and small-business workers (Spire 2018). Then it was framed as populist and anti-democratic as a result of its anti-taxation and anti-statist, if not anti-ecological, mottoes

Since the very first Acts, the claims and actions of the YVs have suggested more balanced insights. While the appeal to 'the people' is indeed pivotal, the collective subject that emerges is rather based on the 'working poor' (Guerra et al., 2019), workers struggling to make ends meet and coming from both the working class (Collectif d'enquête Gilets jaunes, 2019) and the middle class (Le Lann et al., 2020; Dormagen et al., 2021). On top of that, the large and non-centralized use of social networks, together with the attempts to unify the movement, point to the fact that grievances have gone beyond the fuel tax (Sebbah et al. 2018), expanding to purchasing power, social justice or institutional changes such as the Referendum on the Citizen's Initiative. Today (i.e., summer 2021), though less visible in the media, the protest of the YVs is still vivid. The Covid-19 pandemic led potential protestors to turn to social networks and bridge with other social movements, thus suggesting to reconsider the media claim of a disappearance of the YVs.

This panel aims at addressing the extent to which the YVs represent a new political subject that has now taken over the public arena alongside traditional parties, unions and grassroots groups, with its specific grievances and the ability to coalize current or future discontent. At the very least, the panel will investigate the making of the unprecedented political subjectivation (Jeanpierre, 2019; Tarragoni, 2016) that occurred within the YVs movement, as well as its linkage with a process of politicization and self-consciousness from the working class (Agrikoliansky and Aldrin, 2019).

Four years after the outbreak of the movement, six elections (European, municipal, departmental and regional, presidential and legislative) will offer unprecedented material for making sense of how the YVs have shaped political competition. The first axis of the ST will focus on the effect of the YVs on the political supply, through 1) the logics and types of investment in the electoral arena of the protagonists of this social movement (paying attention to variations according to the territorial scale and the level of power), but also 2) the longitudinal analysis of the participants or supporters of the YV movement, and 3) the dynamics of their political attitudes and behaviours.

The second axis of the ST will examine the influence of the YV on political demand. In a context of strong distrust of party system, 4) did the YVs contribute to putting some issues onto the political agenda? 5) How did the parties seized these issues? Did they do so selectively, according to the compatibility of these issues with their own ideology and their expected electoral returns? Were challenger parties more likely to incorporate them into their platforms? Were non-proprietary issues such as direct democracy and political powerlessness taken up more than others?

The panel will welcome proposals centered on the French YVs as well as those that put them in perspective with their international counterparts or other contemporary social movements (Climate March, Anti Vaccine movement...), in order to give impetus to a more general reflection on how new political subjects can emerge and are likely to invest the political competition.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Agrikoliansky É and Aldrin P (2019) Le mouvement des Gilets jaunes : un apprentissage en pratique(s) de la politique ? *Politix* n° 128(4). De Boeck Supérieur: 143-177.
- Collectif d'enquête sur les Gilets jaunes (2019) Enquêter in situ par questionnaire sur une mobilisation en cours : une étude sur les Gilets jaunes. *Revue française de science politique*. 69-5. Presses de Sciences Po: 869-892.
- Le Lann Y et al. (2018) Enquête. Les gilets jaunes ont-ils une couleur politique ? *L'Humanité*. 19 décembre 2018
- Dormagen et al. (2021), Le mouvement des Gilets jaunes, un mouvement anti-écologie ? *Écologie & politique*. n°62.
- Guerra T, Alexandre C and Gonthier F (2019) Populist Attitudes among the French Yellow Vests. *Populism* 3(1). Brill: 1-12.
- Jeanpierre L (2019) *In Girum. Les leçons politiques des ronds-points*, Paris, La Découverte.
- Sebbah et al. (2018) Les Gilets jaunes se font une place dans les médias et l'agenda politique . LERASS, rapport de recherche.
- Spire A (2018) *Résistances à l'impôt, attachement à l'Etat. Enquête sur les contribuables français*. Paris. Seuil.
- Tarragoni F (2016) Du rapport de la subjectivation politique au monde social. *Raisons politiques* 62-2. Presses de Sciences Po: 115-130.

Genre et réformes de l'État *Gender and state-level reforms*

Responsables scientifiques :

Marion Demonteil, IRISSO - Université Paris Dauphine,
marion.demonteil@dauphine.psl.eu

Alban Jacquemart, IRISSO - Université Paris Dauphine, alban.jacquemart@dauphine.fr

Cette section thématique vise à comprendre comment le genre permet d'interroger la « réforme de l'État ». Si le dialogue entre analyse de l'action publique et études de genre s'est développé depuis les années 2000 (Perrier et Engelli 2015), il reste plus rarement mis à profit dans l'analyse des réformes de l'État. Les recherches qui prennent pour objet la remise en cause des dimensions constitutives des systèmes administratifs et des carrières des fonctionnaires (Pollitt et Bouckaert 2017) se sont largement développées. Leurs analyses privilégient des questionnements en termes de changement institutionnel (Streeck et Thelen (eds.) 2005), de transformation des légitimités bureaucratiques (Hood et Lodge 2006), de transformation organisationnelle (Bezes 2020; Bezes et Le Lidec 2016), ou encore de réagencement des rapports de pouvoir en particulier entre corps et professions dans l'État (Bezes et al. 2011; Kirkpatrick, Ackroyd et Walker 2004). Elles restent néanmoins le plus souvent appréhendées dans des perspectives aveugles au genre. Cette section thématique entend ainsi analyser les transformations de l'État à partir du genre dans deux directions principales : la façon dont le genre traverse le processus de mise à l'agenda et de mise en œuvre des transformations de l'État ; les effets genrés de ces politiques.

Le premier axe s'intéresse à la dimension genrée de l'élaboration des politiques de « réforme » de l'État. La promotion de ces transformations s'est largement opérée par l'« hybridation des élites » des secteurs public et privé (Gervais 2012) et par l'activisme de réformateurs qui ont assuré la diffusion et l'acclimatation du *new public management* au sein de l'administration (Bezes 2012). Mais comment les rapports de genre ont-ils structuré ces processus ? Dans quelle mesure la figure du « réformateur » est-elle genrée ? En quoi alimente-t-elle ou, au contraire, fragilise-t-elle la dimension historiquement masculine du rôle dirigeant dans l'administration ? En parallèle de ces premiers questionnements, cet axe pourra aussi être l'occasion d'interroger les logiques d'alliance ou de concurrence au sein de l'État entre les promoteurs des réformes managériales et les promotrices des politiques d'égalité dans la fonction publique. En France, les secondes ont saisi l'agenda de la « modernisation » de l'État pour y incorporer les politiques d'égalité des sexes (Jacquemart, Le Mancq et Pochic 2016). Comment s'est opérée concrètement cette alliance ? quel est l'effet de cette stratégie, notamment sur le contenu des politiques d'égalité ? À l'inverse, observe-t-on des rapports concurrentiels au sein de l'État entre ces deux mouvements ? À quelles conditions les politiques d'égalité peuvent-elles peser sur les réformes de l'administration ?

Le deuxième axe propose d'interroger la manière dont les réformes véhiculent, reproduisent ou limitent les inégalités de genre dans l'État (Conley, Kerfoot et Thornley 2011). La diffusion transnationale du *new public management* a profondément renouvelé les modalités de gestion de la carrière des agents de l'État. La gestion « au mérite », l'accroissement des voies discrétionnaires d'avancement et de rémunération vont de pair avec une dualisation de la fonction publique entre contractuels et titulaires. Ces évolutions pèsent-elles de la même manière sur les carrières des femmes et des hommes ? Faut-il y voir une érosion du caractère relativement protecteur du secteur public à l'égard des catégories dominées ? De même, on

pourra interroger les effets des réorganisations des services, sous la forme de fusions mais également d'externalisations. Si dans le privé ces opérations s'avèrent défavorables aux femmes (Pochic et Guillaume 2009), qu'en est-il lorsqu'il s'agit de l'État ? Enfin, comment la promotion de la performance, de l'autorité ou de la disponibilité extensive au cœur de la figure du manager reconfigure les inégalités de genre ? En quoi alimente-t-elle les inégalités entre femmes et hommes, mais aussi entre hommes et entre femmes ?

Au croisement d'une sociologie de l'administration, d'une sociologie de l'État et d'une sociologie du genre, les propositions contribueront donc à montrer ce qu'une approche en termes de genre, et plus largement d'intersectionnalité, apporte à l'analyse des transformations de l'État. Elles s'appuieront sur des données empiriques solides et porteront sur un ou plusieurs contextes nationaux.

This thematic section aims at understanding how gender can interrogate "state-level reform". While the dialogue between public policy analysis and gender studies has been developing since the 2000s (Perrier and Engelli 2015), it remains more rarely put to use in the analysis of state-level reform. Research that investigate the questioning of the constitutive dimensions of administrative systems and civil servants' careers (Pollitt and Bouckaert 2017) has developed widely. Their analyses privilege questions in terms of institutional change (Streeck and Thelen (eds.) 2005), the transformation of bureaucratic legitimacies (Hood and Lodge 2006), organizational transformation (Bezes 2020; Bezes and Le Lidec 2016), or the rearrangement of power relations, particularly between the corps of top public servants and professions in the state (Bezes et al. 2011; Kirkpatrick, Ackroyd, and Walker 2004). However, they are still mostly gender-blind. This thematic section thus intends to analyze state transformations from a gender perspective in two main directions. First the way in which gender runs through the process of agenda-setting and implementing state transformations. Second the gendered effects of these policies.

The first axis focuses on the gendered dimension of the development of "state-level reforms" policies. The promotion of these transformations has largely taken place through the "hybridization of elites" from the public and private sectors (Gervais 2012) and through the activism of reformers who have ensured the dissemination and acclimatization of new public management within the administration (Bezes 2012). But how have gender relations structured these processes? To what extent is the figure of the "reformer" gendered? How does it support or, on the contrary, weaken the historically masculine dimension of the leadership role in the administration? Alongside these initial questions, this axis could also be an opportunity to examine the logic of alliance or competition within the state between the promoters of managerial reforms and the promoters of equality policies in the civil service. In France, the latter have seized the agenda of the "modernization" of the State to incorporate gender equality policies (Jacquemart, Le Mancq and Pochic 2016). How has this alliance worked in practice? What is the effect of this strategy, particularly on the content of equality policies? Conversely, can we observe competing relationships within the state between these two movements? Under what conditions can equality policies influence administrative reforms?

The second axis proposes to question the way in which state reforms convey, reproduce or limit gender inequalities (Conley, Kerfoot and Thornley 2011). The transnational diffusion of the new public management has profoundly renewed the ways in which the careers of state employees are managed. Merit-based management and an increase in discretionary promotion and remuneration go hand in hand with a dualisation of the civil service between contractual and permanent employees. Do these developments have the same impact on the careers of women and men? Should we see an erosion of the relatively protective character of the public sector for the dominated categories? Similarly, the effects of service reorganizations, in the form of mergers but also outsourcing, can be examined. If in the private sector these operations are unfavorable to women (Pochic and Guillaume 2009), what about in the state? Finally, how does the promotion of performance, authority or extensive availability at

the heart of the managerial figure reconfigure gender inequalities? How does it fuel inequalities between women and men, but also between men and between women?

At the crossroads of a sociology of administration, a sociology of the state and a sociology of gender, the proposals will therefore contribute to showing what an approach in terms of gender, and more broadly of intersectionality, brings to the analysis of the transformations of the State. They will be based on solid empirical data and will focus on one or several national contexts.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Bezes (P.), « Le nouveau phénomène bureaucratique », Revue française de science politique, 70 (1), 2020 ; Bezes (P.), Le Lidec (P.), Politique de l'organisation, Paris, Revue française de science politique, (3-4), 2016.
- Bezes (P.), « État, experts et savoirs néo-managériaux », Actes de la recherche en sciences sociales, (193), 2012.
- Bezes (P.) et al., « Dossier-débat : New Public Management et professions dans l'État : au-delà des oppositions, quelles recompositions ? », Sociologie du travail, 53, 2011.
- Kirkpatrick (I.), Ackroyd (S.), Walker (R.), The New Managerialism and Public Service Professions: Change in Health, Social Services and Housing, New York, Palgrave Macmillan, 2004.
- Conley (H.), Kerfoot (D.), Thornley (C.), « Editorial: Gender equality and modernization of public sector employment », Gender, Work and Organization, 18 (5), 2011.
- Gervais (J.), « Les sommets très privés de l'état, Le 'club des acteurs de la modernisation' et l'hybridation des élites », Actes de la recherche en sciences sociales, 4 (194), 2012.
- Hood (C.), Lodge (M.), The politics of public service bargains: reward, competency, loyalty - and blame, Oxford, Oxford University Press, 2006.
- Jacquemart (A.), Le Mancq (F.), Pochic (S.), « Femmes hautes fonctionnaires en France. L'avènement d'une égalité élitiste », Travail, genre et sociétés, (35), 2016.
- Kirkpatrick (I.), Ackroyd (S.), Walker (R.), The New Managerialism and Public Service Professions: Change in Health, Social Services and Housing, New York, Palgrave Macmillan, 2004.
- Perrier (G.), Engelli (I.), « Pourquoi les politiques publiques ont toutes quelque chose en elles de très genré », in Boussaguet (L.), dir., Une French touch dans l'analyse des politiques publiques ?, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Académique », 2015.
- Pollitt (C.), Bouckaert (G.), Public management reform: a comparative analysis : into the age of austerity, Oxford, Oxford University Press, 2017
- Streeck (W.), Thelen (K. A.), dir., Beyond continuity: institutional change in advanced political economies, Oxford, Oxford university press, 2005.

Politiques de l'Anthropocène : mises en cause et responsabilités dans les dégradations environnementales

The politics of the Anthropocene: blame and responsibilities in environmental degradations

Responsables scientifiques :

Annabelle Demy, IRSET (INSERM) – Arènes (CNRS),
annabelle.demy@univ-rennes1.fr

Benoit Giry, Sciences Po Rennes – Arènes (CNRS),
benoit.giry@sciencespo-rennes.fr

L'Anthropocène désigne, depuis la fin des années 1990, une époque géologique marquée par le poids écologique des activités humaines. Initialement réduit à une dénomination stratigraphique controversée, le terme s'est progressivement imposé dans les recherches scientifiques, les tracts militants et les débats parlementaires pour désigner l'emprise générale des activités humaines sur le « système-Terre » ; les bouleversements climatiques, les strates sédimentaires saturées des *excreta* de l'activité technique de l'humanité (atomes de carbones dégradés, plastiques, résidus de pesticides, etc. ; Waters *et al.*, 2016), la disparition massive des espèces animales et végétales (Barnosky *et al.*, 2011), le développement de maladies environnementales (Whitmee *et al.*, 2015), témoignent aujourd'hui, chacun à leur manière, de l'Anthropocène, i.e. du caractère délétère des activités humaines.

La valeur politique de cette construction du problème public environnemental repose sur la capacité d' « entrepreneurs de la cause anthropique » à mettre en évidence l'existence de chaînes causales entre différentes dégradations environnementales et une série diversifiée d'activités humaines¹. Elle suppose donc un important travail de production, de mise en circulation et de valorisation de *savoirs causaux*. Leur double caractère causal et anthropique confère à ces savoirs des propriétés politiques particulières : ils peuvent favoriser l'invention d'instruments de politiques publiques (Capano & Howlett, 2021) comme être convertis en *accusations* politiques ou juridiques (Rudiak-Gould, 2015).

En dépit de leur intérêt, ces « activités étiologiques » n'ont retenu l'attention que de quelques travaux fondateurs (Stone, 1989 ; Barthe, 2010) n'abordant pas la question environnementale. Quatre questions restent donc en suspens : (1) comment et pourquoi des chercheurs, des militants, des organes de presse, des responsables politiques, mettent-ils en relation des activités humaines et des dégradations environnementales ? (2) Quels sont les acteurs et les organisations intervenant dans la stabilisation de ces chaînes causales pour en garantir la validité ? (3) Comment ces savoirs circulent-ils, comment sont-ils rendus accessibles ? (4) Sous quelles conditions ce travail social est-il sanctionné par une reconnaissance politique et, éventuellement, converti en politiques publiques concrètes, en actions en justice ou en mobilisations collectives ?

En prenant en charge ces quatre axes de questionnement, la ST *Politiques de l'Anthropocène* en abordant, sous un angle singulier, une tradition analytique ancienne portant sur le rôle de la production des savoirs dans les processus politiques (Blume, 1974 ; Fricke & Moore, 2006 ; Bérard & Roger, 2015). Elle invitera à une réflexion sur les activités étiologiques sur trois scènes

¹ Le concept d'Anthropocène est susceptible d'être raffiné en fonction des activités ou des acteurs qu'il désigne (il se métamorphose alors en *capitalocène*, *occidentalocène*, *plantationocène*, etc.). Mais le principe de l'identification d'une cause anthropique reste stable.

privilégées : les sciences, les mouvements sociaux et les instances politiques (locales, nationales ou internationales). Les propositions pourront mobiliser les apports de la sociologie politique des sciences, de la sociologie des mobilisations et des mouvements sociaux et de la sociologie de l'action publique.

Since the end of the 1990s, the Anthropocene has referred to a geological epoch marked by the ecological impact of human activities. Initially reduced to a controversial stratigraphic denomination, the term has progressively imposed itself in scientific research, militant tracts and parliamentary debates to designate the general hold of human activities on the "Earth-system"; climatic upheavals, sedimentary strata saturated with the *excreta* of humanity's technical activity (degraded carbon atoms, plastics, pesticide residues, etc.; Waters et al, 2016), the massive disappearance of animal and plant species (Barnosky et al., 2011), the development of environmental diseases (Whitmee et al., 2015), all bear witness today, each in their own way, to the Anthropocene, i.e. the noxious nature of human activities.

The political value of this construction of the environmental public problem relies on the capacity of "anthropic cause entrepreneurs" to highlight the existence of causal chains between various environmental degradations and a diverse series of human activities. It therefore implies an important work of production, circulation and valorization of causal knowledge. Their dual causal and anthropic character gives this knowledge particular political properties: it can foster the invention of public policy instruments (Capano & Howlett, 2021) as well as be converted into political *blames* or legal *charges* (Rudiak-Gould, 2015).

Despite their interest, these "etiological activities" have only received attention in a few seminal works (Stone, 1989; Barthe, 2010) that do not address the environmental question. Four questions thus remain: (1) how and why do researchers, activists, and policy makers relate human activities to environmental degradation? (2) Which actors and organizations intervene in the stabilization of these causal chains to guarantee their validity? (3) How does this knowledge circulate and how is it made accessible? (4) Under what conditions is this social work sanctioned by a political recognition and, eventually, converted into concrete public policies, legal actions or collective mobilisations?

By taking up these four lines of questioning, the ST "*politics of the Anthropocene*" will approach, from a singular perspective, an old analytical tradition concerning the role of knowledge production in political processes (Blume, 1974; Frickel & Moore, 2006; Bérard & Roger, 2015). It will invite reflection on "*etiological activities*" in three privileged arenas: the sciences, social movements and political bodies (local, national or international). The proposals will be able to mobilize contributions from the political sociology of science, the sociology of mobilisations and social movements, and the sociology of public action.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References :

Barnosky, A., Matzke, N., Tomiya, S. *et al.*, 2011. « Has the Earth's sixth mass extinction already arrived? ». *Nature* 471, 51-57.

- Barthe, Y., 2010. « Cause politique et "politique des causes". La mobilisation des vétérans des essais nucléaires français ». *Politix* 91 (3), 77-102.
- Bérard, Y., Roger, A., 2015. « Ronds-points théoriques et passages à niveau analytiques. La sociologie politique peut-elle rencontrer la sociologie des sciences ? » *Politix* 111 (3), 9-26.
- Blume, S. S., 1974. *Toward a Political Sociology of Science*. Free Press, New-York.
- Capano, G., Howlett, M., 2021. « Causal logics and mechanisms in policy design: How and why adopting a mechanistic perspective can improve policy design ». *Public Policy and Administration* 36 (2), 141-162.
- Frickel, S., Moore, K. (eds.), 2006. *The New Political Sociology of Science. Institutions, Networks, and Power*. University of Wisconsin Press, Madison.
- Rudiak-Gould, P., 2015. « The Social Life of Blame in the Anthropocene ». *Environment and Society: Advances in Research* 6, 48-65.
- Stone, D. A., 1989. « Causal Stories and the Formation of Policy Agendas ». *Political Science Quarterly* 104 (2), 281-300.
- Waters, C. N. *et al.*, 2016. « The Anthropocene is functionally and stratigraphically distinct from the Holocene ». *Science* 351 (6269), 137-148.
- Whitmee, S., Haynes, A., Beyrer, C. *et al.*, 2015. « Safeguarding human health in the Anthropocene epoch: report of The Rockefeller Foundation–Lancet Commission on planetary health ». *The Lancet* 386 (10007), 1973-2028.

Les politiques publiques dans les fils du clientélisme politique *Public Policies in the Web of Political Clientelism*

Responsables scientifiques :

Damien Deschamps, Université de La Réunion, damien.deschamps@univ-reunion.fr
Olivier Provini, Université de La Réunion, olivier.provini@univ-reunion.fr

L'appel à contributions de cette section thématique vise à attirer les travaux contemporains s'intéressant à l'articulation entre la littérature de la sociologie de l'action publique et celle du clientélisme politique. Cette articulation entre les politiques publiques et le clientélisme politique apparaît en filigrane de plusieurs études mais est rarement au cœur de l'analyse. La déliaison scientifique entre l'analyse des politiques publiques et l'étude du clientélisme politique est en effet partagée dans de nombreux champs académiques : en France et en Europe (voir par exemple Andersen et Eliassen, 2001 ; Hassenteufel, 2011), en Amérique du Nord et du Sud (Araral *et al.*, 2015 ; Barrault-Stella *et al.*, 2019) ou bien encore dans les études africaines (Darbon et Provini, 2018).

L'enjeu de cette section thématique est donc de faire de la liaison entre les politiques publiques et le clientélisme politique un axe central de recherche. Par cette entrée originale pour la science politique, ce sont certains résultats de la sociologie de l'État qui sont retravaillés, et notamment la distinction entre les États modernes légaux-rationnels et les États néopatrimoniaux. En effet, quand on regarde les résultats de la littérature scientifique, si des liens existent entre les politiques publiques et le clientélisme politique, c'est dans le contexte des États que la science politique qualifie de néopatrimoniaux (voir une synthèse dans Bach et Gazibo, 2011). Comme le rappellent J.-L. Briquet et F. Sawicki, le clientélisme figure comme un antonyme de la modernité de l'État rationnel-légal wébérien (Briquet et Sawicki 1998). Une hypothèse structure ainsi la recherche scientifique liant les natures des États à leurs capacités ou non à produire des politiques publiques : les politiques publiques seraient la propriété des États modernes wébériens et le clientélisme politique, une caractéristique des États néopatrimoniaux. En dépit de travaux démontrant combien les rapports clientélares sont constitutifs de la modernité politique, du fonctionnement de l'État et de la régulation de son territoire (par exemple, pour le cas Français, se référer aux travaux de Tafani, 2003), le clientélisme demeure encore trop souvent décrit comme antagoniste à l'action publique et réduit aux dimensions de la pratique électorale. Cette section thématique participe à revoir très largement ces résultats.

Plus précisément, trois axes de réflexions sont encouragés.

1) Le premier axe est conceptuel et théorique. Il propose, à partir des données empiriques récoltées et analysées, de réévaluer les définitions canoniques du clientélisme politique et des politiques publiques et de proposer de nouvelles approches qui permettent de lier l'existence de réseaux de patronage politique à la fabrique et à la mise en œuvre de l'action publique : comment définir ces « politiques publiques clientélares » ? Y-a-t-il des secteurs d'action publique investis de manière privilégiée par les réseaux de clientèles et pourquoi ? Comment les politiques publiques peuvent-elles renforcer les réseaux clientélares ? En quoi le clientélisme politique peut-il également servir l'efficacité de l'action publique ? Dans quelles mesures ces données permettent-elles de réévaluer les résultats de la littérature sur la sociologie de l'État ?

2) Le second axe est méthodologique. Il propose de s'intéresser aux conditions même de l'enquête et à la constitution du matériau empirique afin de documenter, au plus près des pratiques, les entreprises constitutives de rapports de clientèle dans le cadre de l'élaboration et de la mise en œuvre de politiques publiques : quels sont les enjeux méthodologiques à étudier, en même temps, l'action publique et le clientélisme politique ? Comment intégrer les réseaux de clientèles à la cartographie des acteurs des politiques publiques ? Quelles sont les méthodes à privilégier (entretiens, archives, observation, approches quantitatives, etc.) ?

3) Enfin, le troisième axe est épistémologique. Nous encourageons les papiers ayant une perspective internationale à réfléchir à la dimension épistémologique de la césure des études sur les politiques publiques et le clientélisme politique : la déliaison scientifique entre l'analyse des politiques publiques et le clientélisme politique est-elle présente de la même manière dans les travaux sur l'Europe, l'Amérique, l'Asie et l'Afrique ? Qui sont les chercheurs et les disciplines qui s'intéressent à l'analyse de l'action publique et du clientélisme politique (anthropologie, science politique, sociologie, économie du développement, etc.) ?

Les communications attendues devront reposer sur des données qualitatives et/ou quantitatives originales du Sud et/ou du Nord. Les études comparatives seront privilégiées afin de diversifier les cas d'étude et d'encourager les discussions transversales. Cette section thématique aura comme objectif de structurer de nouveaux réseaux de recherche et de déboucher sur des publications communes.

The call for papers of this thematic section aims to attract researchers focusing on the link between policy analysis and political clientelism. Some studies have addressed the links between policy analysis and political patronage implicitly, yet they rarely represent a central research question. The scientific disconnection between studies on public policy and political clientelism is shared among scientific communities: in France and Europe (for instance, Andersen and Eliassen, 1993; Hassenteufel, 2011), in Northern and Southern America (Araral *et al.*, 2015; Barrault-Stella *et al.*, 2019) and even in African studies (Darbon, Provini, 2018).

The aim of this thematic section is to connect the policy analysis to the studies of the political patronage to put this articulation at the core of the scientific reflexion. With this original approach for political science, we discuss some results of the sociology of the state and particularly the theoretical differentiation between the legal and rational states and the neopatrimonial states. In fact, in the current scientific literature, the relation between public policies and political patronage exists only in the case of the so-called neopatrimonial states (cf. the synthesis from Bach and Gazibo, 2011). J.-B. Briquet and F. Sawicki also explain that political clientelism is an antonym of the modernity and of the rational-legal and Weberian state (Briquet and Sawicki, 1998). In fact, an assumption frames the scientific research and links the nature of the state to its capacity to produce policies: policies are associated with Weberian and modern states and political clientelism is associated with neopatrimonial states. However, some studies demonstrate that clientelist networks are involved in the political modernity, in the functioning of the state and in the regulation of its territory (for instance, in the French case, see Tafani, 2003). Nevertheless, too many researchers analyse again the political patronage as a contrary practice to public action and only spread during the electoral competition. This thematic section mainly revisits these results.

More precisely, three avenues of reflection are encouraged to be addressed:

1) The first is a conceptual and theoretical issue. Based on empirical and original data, we encourage papers to reassess the canonical definitions of political clientelism and public policies. The aim is to propose new and original approaches to link the existing patronage networks to the production and implementation of policies: how can we define these "clientelist policies"? Which are the main policy sectors impacted by clientelist networks and why? How do policies strengthen patronage networks? And how can political clientelism also

useful to policy effectiveness? How do these scientific data reassess the results of the scientific literature of the state?

2) The second is a methodological avenue. We encourage papers to question the conditions of empirical survey to collect data and evidences of clientelist networks during the production and the implementation of policies: How can we analyse public policy and political clientelism processes at the same time? Can we map clientelist networks and public policy together? Which are the privileged methodologies (interviews, archives, observation, quantitative approach, etc.).

3) The third is an epistemological issue. We encourage papers with international dimensions to explain the epistemological aspect of the scientific disconnection between studies on public policy and political clientelism: does this disconnection between researches on public policy and political clientelism exists in the same way in European, American, Asian and African scientific communities? Who are the researchers and the fields of science, which analyse policies and political patronage (anthropology, political science, sociology, development economy, etc.)?

The expected papers should be based on original qualitative and/or quantitative data emanating from Southern and/or Northern contexts. Comparative studies will be preferred in order to diversify the case studies and to encourage transversal discussions. This thematic section intends to structure new research networks and to produce collective publications.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Andersen S. S. et Eliassen K. A. (2001), *Making Policy in Europe*, London, Sage.
- Araral Jr. E., Fritzen S., Howlett M., Ramesh M. et Wu X. (dir.) (2015), *Routledge Handbook of Public Policy, USA & Canada*, Routledge.
- Barrault-Stella L., Maillet A. et Vommaro G. (2019), « Étudier les transformations de l'action publique en Amérique latine : De terrains « exotiques » à la fécondité conceptuelle d'enquêtes situées », *Gouvernement et action publique*, vol. 8, n° 1, p. 9-34.
- Briquet J.-L. et Sawicki F. (dir.) (1998), *Le clientélisme dans les sociétés contemporaines*. Paris, Presses universitaires de France.
- Darbon D. et Provini O. (2018), « Penser l'action publique en contextes africains : les enjeux d'une décentralisation », *Gouvernement et action publique*, vol. 7, n° 2, p. 9-29.
- Deschamps D., Frétigny R., Giraud L. et Provini O. (2020), « Les politiques publiques sont-elles solubles dans le clientélisme ? La question des rapports entre clientélisme et politique publique à l'aune de l'exemple réunionnais », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, vol. 73, n° 282, p. 237-261.
- Eisenstadt S. N. et Roniger L. (1984), *Patrons, Clients and Friends : Interpersonal Relations and the Structure of Trust in Society*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Bach D. C. et Gazibo M. (éd.) (2011), *Neopatrimonialism in Africa and Beyond*, New York, Routledge.
- Hassenteufel P. (2007), « L'État mis à nu par les politiques publiques », in Badie B. et Déloye Y., *Les temps de l'État : mélanges en l'honneur de Pierre Birnbaum*, Paris, Fayard, p. 311-329.
- Hassenteufel P. (2011), *Sociologie politique : l'action publique*, Paris, Armand Colin.
- Kitschelt H. et Wilkinson S. I. (éd.) (2007), *Patrons, Clients and Policies : Patterns of Democratic Accountability and Political Competition*, Cambridge, Cambridge University Press.

- Lowi T. J. (1964), « American Business, Public Policy, Case Studies, and Political Theory », *World Politics*, vol. 16, n° 4, p. 677-715.
- Mattina C. (2016), *Clientélismes urbains. Gouvernement et hégémonie politique à Marseille*. Paris, Les Presses de Sciences Po.
- Médard J.-F. (1976), « Le rapport de clientèle. Du phénomène social à l'analyse politique », *Revue française de science politique*, n° 1, p. 103-131.
- Munene I. I. (2012), « Our University : Ethnicity, Higher Education and the Quest for State Legitimacy in Kenya », *Higher Education Policy*, vol. 26, p. 1-21.
- Tafani P. (2003), *Les clientèles politiques en France*, Monaco, Éditions du Rocher.

Les politiques de sécurité internationale face à leur politisation *Politicizing international security policies: strategies, actors, processes*

Responsables scientifiques :

Delphine Deschaux-Dutard, Université Grenoble Alpes, CESICE, delphine.deschaux-dutard@univ-grenoble-alpes.fr

Jean Joana, Université de Montpellier, CEPEL, joana.jean@numericable.fr

En science politique, le terme de politisation peut être entendu dans une double acception : comme la prise en charge d'un enjeu dans le débat public, notamment par les acteurs engagés dans la compétition pour le pouvoir, ou comme l'insertion de considérations dites « politiques » dans le traitement public réservé à une question (Lagroye, 2003 ; Zürn, 2014). Les bilans qui sont faits des politiques de sécurité internationale — c'est à dire les politiques élaborées et mises en œuvre par des Etats pour assurer leur sécurité au plan international (Balzacq, 2003 ; Deschaux-Dutard, 2018) — mettent plutôt l'accent sur le caractère dépolitisé de la prise en charge publique de ce type de questions. Cette dépolitisation est tantôt expliquée par la différence de nature entre « politique internationale » et « politique domestique », par la technicité ou les exigences de secret propres aux initiatives prises en la matière ou par leur faible rentabilité sur le plan politique et/ou électoral (Irondelle, 2005 ; Hagmann J. et alii, 2018).

Même si la sécurité internationale fait l'objet d'une moindre politisation, force est néanmoins de constater que cette politisation a parfois effectivement lieu, du fait de la mobilisation de mouvements sociaux, des partis politiques, des médias, de l'implication des parlements dans l'élaboration de ces politiques, voire des réseaux sociaux. Les débats que les politiques de lutte contre le terrorisme, les exportations d'armement vers des pays en guerre, le développement de certains équipements militaires — conventionnels ou nucléaires — ou les interventions militaires à l'étranger ont pu susciter dans certains pays en sont des exemples parmi d'autres (Barthe, 2017 ; Béraud-Sudreau, 2014 ; Dufournet, 2014 ; Londras, 2018 ; Raunio, 2018).

Au croisement de la sociologie politique de l'action publique, de l'analyse des relations internationales et de l'étude des questions de défense et de sécurité, l'objectif de cette section thématique est de faire le point sur les logiques de de cette politisation et d'en apprécier les effets sur les politiques mises en œuvre par les Etats pour les prendre en charge.

Quelles sont les modalités de cette politisation ? Y-a-t-il une spécificité de la sécurité internationale en la matière ? Dans quelle condition cette politisation fonctionne-t-elle ? Quels sont les effets qu'elle peut avoir sur les politiques publiques menées en la matière ?

Pour répondre à ces différentes questions la section thématique privilégiera une approche comparée. Quatre axes d'investigation seront plus particulièrement explorés :

- 1) Les stratégies de politisation : il s'agira d'apprécier les modalités de cette politisation et leurs spécificités éventuelles, au regard des acteurs qui la mettent en œuvre, des lieux dans lesquels elle se déploie ou des thèmes privilégiés qui en font l'objet.
- 2) Les acteurs politiques et la politisation : alors que la littérature de science politique consacrée aux politiques de sécurité internationale insiste volontiers sur les logiques bureaucratiques qui président à leur élaboration, on s'interrogera sur les effets que la

politisation de ces questions peut avoir sur le rôle des acteurs politiques dans l'élaboration de ces politiques.

- 3) Les experts de la sécurité internationale et la politisation : alors que la politisation peut-être analysée comme un moyen pour des « outsiders » de prendre pied dans l'élaboration ou la mise en œuvre de ces politiques de sécurité internationale, on s'intéressera aux effets de la politisation sur les experts ou les spécialistes de ces politiques, civils ou militaires.
- 4) Politisation et changement dans les politiques de sécurité internationale : on cherchera à apprécier la nature des changements induits par ces stratégies de politisation et leurs effets sur le contenu des politiques de sécurité internationale menées par les Etats

In political science, the term "politicization" can convey two meanings : the assumption of responsibility for an issue in the public debate, particularly by actors engaged in the competition for power, or the insertion of so-called 'political' considerations in the public treatment of an issue (Lagroye, 2003; Zürn, 2014). The usual analysis of international security policies - i.e. policies developed and implemented by states to ensure their international security (Balzacq, 2003; Deschaux-Dutard, 2018) - tends to emphasize the unpoliticized public conduct of this type of issue. This depoliticization is sometimes explained by the difference in nature between 'international policy' and 'domestic policy', by the technicality or secrecy requirements of initiatives taken in this area, or by their low political and/or electoral rewards (Irondele, 2005; Hagmann J. et al., 2018).

Even if international security is less politicized than internal issues, it is nevertheless true that politicization processes sometimes happen within this area following the mobilization of social movements, political parties, the media, the involvement of parliaments in the elaboration of these policies and even social networks. The debates that counter-terrorism policies, arms exports to countries at war, the development of certain military equipment - conventional or nuclear - or military interventions abroad have been able to provoke in some countries are good examples of these politicization processes (Barthe, 2017; Béraud-Sudreau, 2014; Dufournet, 2014; Londras, 2018; Raunio, 2018).

At the crossroads of political sociology of public action, international relations and the study of defence and security issues, the objective of this thematic section is to take stock of the logics of this politicization and to assess the effects on the policies implemented by States to deal with them.

What are the modalities of this politicization ? Is there a specificity of international security in that matter ? Under what conditions does politicization work? What effects can it have on public policies in this international arena ?

To answer these different questions, the thematic section will favor a comparative approach. Four main perspectives will be explored:

- 1) Politicization strategies: the aim is to assess the modalities of politicization and their possible specificities, with regard to the actors who implement it, the places in which it is deployed or the privileged themes which are the subject of it.
- 2) Political actors and politicization: while political science literature on international security policies tends to emphasize the bureaucratic logic of policy-making, the effects of politicization on the role of political actors in policy-making will be explored.
- 3) International security experts and politicization: while politicization can be analyzed as a way for outsiders to gain a foothold in the development or implementation of

international security policies, the focus is on the effects of politicization on the technicians of these policies, both civilian and military.

- 4) Politicization and change in international security policies: we will try to assess the nature of the changes brought about by these politicization strategies and their effects on the content of the international security policies carried out by the States

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Balzacq, T. (2003). « Qu'est-ce que la sécurité nationale? ». *Revue internationale et stratégique*, (4), 33-50.
- Barthe Y. (2017), *Les retombées du passé. Le paradoxe de la victime*, Paris, Seuil.
- Béraud-Sudreau (2014), « Un changement politisé dans la politique de défense. Le cas des ventes d'armes », *Gouvernement et Action Publique*, 3 (3), p. 79-103.
- Deschaux-Dutard D., *Introduction à la sécurité internationale*, Grenoble, PUG, 2018.
- Dufournet H. (2014), « Le piège rhétorique : une contrainte par la morale ? », *Revue Française de Science Politique*, 65 (2), 2015, p. 261-278.
- Hagmann J., Hegemann H., Neal A., « The Politicisation of Security », *European Review of International Studies*, 5 (3), 2018, p. 3-29.
- Irondelle B. (2005), « La politique de défense est-elle a-politique ? », CERI (https://www.sciencespo.fr/ceri/sites/sciencespo.fr/ceri/files/art_bi.pdf).
- Lagroye J., « Les processus de politization », dans J. Lagroye dir., *La politisation*, Paris, Belin, 2003.
- Londras F. de (2018), « Politicization, Law and Rights in the Transnational Counter-Terrorism Space : Indications from the Regulations of Foreign Terrorist Fighters », *European Review of International Studies*, 5 (3), p. 115-138.
- Raunio T. (2018), "Parliament as an Arena for Politicisation : The Finnish Eduskunta and Crisis Management Operations", *British Journal of Politics and International Relations*, 20 (1), p. 158-174.
- Zürn M. (2014), The Politicization of World Politics and Its Effects: Eight Propositions", *European Political Science Review*, 6 (1), p. 47-71.
- Londras F. de (2018), « Politicization, Law and Rights in the Transnational Counter-Terrorism Space : Indications from the Regulations of Foreign Terrorist Fighters », *European Review of International Studies*, 5 (3), p. 115-138.
- Raunio T. (2018), "Parliament as an Arena for Politicisation : The Finnish Eduskunta and Crisis Management Operations", *British Journal of Politics and International Relations*, 20 (1), p. 158-174.

Les négociations internationales en temps de crises *International negotiations in times of crisis*

Responsables scientifiques :

Milena Dieckhoff, Université Clermont Auvergne, milena.dieckhoff@uca.fr

Carola Klöck, Sciences Po Paris, carola.kloeck@sciencespo.fr

Bien que moins médiatisée que les conflits et les différends, la négociation est une activité sociale internationale ordinaire et repérer une thématique sur laquelle on ne négocie pas sur la scène internationale relève de la gageure. Malgré ce caractère ordinaire des négociations internationales, il est courant de les considérer "en crise", du fait notamment de ce qui semble être une incapacité à s'accorder sur des mécanismes d'action collective ou à mettre en œuvre des accords obtenus.

Cette section thématique entend questionner les négociations à l'aune de la "crise" pour comprendre ce que les "crises" entendues comme "une catégorie pratique, un enjeu et une contrainte (lorsque la qualification sociale se durcit ou qu'il s'agit de la durcir)" (Ambrosetti et Buchet de Neuilly, 2009) font à la négociation et réciproquement. Plus précisément, à quelles définitions et à quels cadrages des crises mènent les processus de négociations? De quelle manière la pratique de la négociation internationale est-elle modifiée quand le contexte dans lequel elle se déploie est considéré et perçu comme étant en "crise"? Comment la négociation résout-elle ou contribue-t-elle à ces "crises"?

Pour aborder ces enjeux, la section thématique s'intéressera à deux contextes particuliers, qui amènent à réfléchir, selon des perspectives différentes mais complémentaires, à ces négociations en temps de "crises":

- La **première dimension (premier panel)** interroge les négociations internationales liées à la "crise" environnementale. Les contributions pourront aborder des questions du type:
 - Comment les acteurs très variés qui se saisissent de cette thématique environnementale négocient-ils cette "crise"? Comment la définissent-ils? Et quels en sont les effets sur le processus de négociations?
 - Comment s'articule le lien entre la perception d'une "crise" environnementale - comprenant alors implicitement une idée d'urgence à négocier, face par exemple, aux effets du dérèglement climatique à la perte de la biodiversité - et le constat que des négociations internationales sur l'environnement se déroulent depuis plusieurs décennies, ce qui peut induire des formes de routinisation des négociations?
- La **deuxième dimension (deuxième panel)** questionne la manière dont une "crise" sanitaire, celle liée à la pandémie de Covid-19, apparue de manière très soudaine, a modifié les pratiques de négociations et de la diplomatie. Les papiers proposés pourront par exemple aborder les thématiques suivantes:
 - Le mode "distanciel", qui s'est imposé brusquement dans toutes les interactions sociales, change-t-il et si oui, comment, les pratiques de négociations internationales? Les changements sont-ils de même nature dans toutes les enceintes de négociations (nationale ou multilatérale par exemple) et pour tous les acteurs qui négocient à l'international et sur l'international?
 - Quel impact a eu le report des négociations, leur basculement en mode virtuel - comme au sein de l'Union européenne - et la mise en place de consultations

virtuelles de nature informelle (mais sans pouvoir de décision) sur les pratiques diplomatiques?

- Comment les négociations et consultations virtuelles ont-elles influencé et changé les modes d'observer, d'analyser et d'étudier ces négociations? Le distanciel a-t-il réellement ouvert la négociation au grand public, à travers le streaming et l'accès via internet?

Pour cette section thématique, nous invitons des papiers avec des méthodologies et approches diverses, proposant des cas d'étude variés, en anglais ou en français, mais qui mettent tous véritablement au cœur de leurs analyses et de leurs réflexions l'objet "négociation", pour rendre compte de manière fine des situations d'interactions négociées en temps de "crises".

Negotiating is an ordinary social activity at the international level – even if the media pay less attention to negotiations than to conflicts or disputes. Finding an issue on which there are no international negotiations is difficult if not impossible. Despite their ordinary character, international negotiations are typically considered to be "in crisis". This is mainly due to the apparent impossibility of agreeing to mechanisms of collective action, or of putting into action any negotiated agreement.

This thematic section seeks to examine negotiations in light of the "crisis" to understand what "crises" do to negotiations, and vice-versa, whereby we understand crises as "a practical category, a challenge and a constraint" – when a situation starts to be perceived as, or framed as, a crisis (Ambrosetti et Buchet de Neuilly, 2009). In particular, what definitions and what framings of crises do negotiation processes create? How do negotiation practices change when negotiations take place in a context of crisis, whether real or perceived? How do negotiation processes solve, or contribute to, these "crises"?

To address these questions, the thematic section focuses on two specific dimensions that help us reflect and explore these negotiations in times of "crisis" from different but complementary perspectives:

- The **first dimension (first panel)** investigates international negotiations related to the environmental "crisis". Contributions to this panels could address questions such as:
 - How do the diverse actors that are active on environmental issues negotiate this "crisis"? How do they define it? How do these different definitions and framings affect and shape the negotiation processes?
 - What is the relationship between the perception of an environmental "crisis" on the one hand – which conveys at least implicitly the idea of urgency, vis-à-vis for example the effects of climate change or biodiversity loss – and the fact that international environmental negotiations have been going on for decades on the other – which may induce certain forms of routinisation?
- The **second dimension (second panel)** examines the ways in which the health "crisis" of the covid-19 pandemic, which appeared very suddenly, changed negotiation and diplomatic practices. Contributions to this panels could for example address questions such as:
 - Has the "virtual" or online format that has suddenly taken over all social interactions changed international negotiation practices? If so, how? Are these changes uniform across the different negotiation settings (national or multilateral, for example), and across the different actors that negotiate at the international level, and on international issues?
 - What is the effect of postponing negotiations, shifting them to online formats – as was the case for the European Union – or replacing them by virtual and

informal 'consultations' (that lack decision-making power) on diplomatic practices?

- How have online negotiations and consultations affected and changed the ways in which we observe, analyse and study these negotiations? Has the online format really opened up negotiations to the general public, via streaming and internet access?

We invite contributions to this thematic section that use a diversity of methods and approaches, and that examine a variety of case studies, in English or in French. However, contributions should really put at the centre of their analysis and reflection the object of "negotiation", so as to give full account of negotiated interactions in times of "crisis"/"crises".

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Le « pouvoir » des actionnaires de médias : Enjeux épistémologiques et méthodologiques

The "power" of media shareholders: epistemological and methodological issues

Responsables scientifiques :

Julie Sedel, SAGE (Sociétés, Acteurs, Gouvernement en Europe), Université de Strasbourg, jsedel@orange.fr
 François-Xavier Dudouet, IRISSO (Institut recherche interdisciplinaire en sciences sociales), dudouet@dauphine.psl.eu

À l'approche de la campagne présidentielle française, les mouvements de concentration dans les médias audiovisuels (acquisition de 30% du groupe M6 par le groupe Bouygues, prise de contrôle du groupe Lagardère par le groupe Bolloré) suscitent l'inquiétude des commentateurs. D'un côté, le groupe Bolloré soutiendrait une ligne politique très à droite, de l'autre, la fusion de TF1 et d'M6 serait davantage en faveur d'une ligne macroniste (Le Monde, 19/05/2021). La presse écrite en ligne « indépendante » (Mediapart, Les Jours), une fraction des quotidiens (Libération, Le Monde), affirmerait, avec les stations de radio de service public (France Inter, France Culture), un ancrage « à gauche ». Alors qu'elle est au centre du débat sur l'indépendance des médias, la question des relations entre l'actionnariat et les politiques éditoriales est longtemps restée une boîte noire dans la sociologie française, contrairement aux États-Unis (Bogart, 1955, Chomsky, 1985, Benson, 2016, 2018, Benson, Hesséris, Neff, Sedel, *forthcoming*). Le rachat de journaux par de grands groupes industriels qui s'est accélérée dans la deuxième moitié des années 2000, la montée en puissance d'Internet et l'apparition de nouveaux acteurs (les GAFAM, Netflix, etc.) et de modèles économiques, ont marqué un regain d'intérêt pour les soubassements matériels de l'activité journalistique (Cagé, 2010 ; Cagé *et al.*, 2017, Lyubareva, Rochelandet, 2016). Mais l'attention des chercheurs s'est davantage focalisée sur les modèles économiques que sur l'actionnariat sauf exceptions (Cagé et Huet, 2021 ; Cagé et Godechot, 2017). Ce dernier a surtout été étudié au prisme de la « concentration » (Werner Meier, 2005 ; OFM, 2005, Toussaint-Desmoulin 2015, Reynaud, 1999 [pour le secteur de l'édition]), laissant à l'écart les médias détenus par des organisations religieuses, militantes, des associations et ou des fondations (Benson, 2016, 2019). Aujourd'hui, si la question de la propriété des médias et à travers elle, le thème de l'influence de leurs propriétaires, sur l'information, figure au centre du débat public, l'administration de la preuve laisse encore de nombreuses zones d'ombres à explorer. Le premier obstacle réside dans l'opacité du secteur. Contrairement à ce qui était préconisé par les réformateurs du système de la Presse, en 1944, les journaux n'ont pas l'obligation de rendre publique la liste nominative de leurs actionnaires ni celle des membres de leurs conseils d'administration ou de surveillance qui constituent pourtant des instances stratégiques (Ohlsson, 2012, 2013 ; Pradié, 1995 ; Benson, 2019) sauf lorsqu'il s'agit de sociétés par actions (par ex., groupes TF1 et Canal+). Cette opacité sur les dirigeants semble être une caractéristique du capitalisme de presse français au regard du capitalisme financier, dont les organes de direction font l'objet d'analyses prosopographiques depuis de nombreuses années (Bourdieu et Saint-Martin 1978, Lévy-Leboyer 1979, Bauer et Bertin-Mouroit 1997, Dudouet, Grémont, Joly, Vion, 2014).

Une deuxième question soulevée par l'étude des relations entre actionnaires et politiques éditoriales, c'est-à-dire les grandes orientations du journal (en termes de ligne politique, de format) et la gestion au jour le jour de l'agenda et du cadrage, consiste à étudier si « celui qui paye l'orchestre décide de la musique ». Comme tout champ de production de biens

symboliques, l'information est un univers de croyance. Une intervention trop ostensible des pouvoirs économiques ou politiques sur la ligne éditoriale risquerait à tout moment de saper le capital symbolique de l'institution, son crédit, sa réputation, capital toujours fragile. C'est ce qui explique, au moins partiellement, que les cas d'intervention directe des propriétaires sur les actualités, fassent autant scandales, une fois rendues publiques, leur exposition jetant le discrédit sur l'ensemble de l'institution (Sedel, 2021). Aussi les actionnaires, s'ils veulent peser sur le traitement d'un segment de l'actualité (concernant leurs affaires par exemple ou une cause particulière qui leur est chère), sont-ils amenés à utiliser des moyens plus subtils. Parmi ces moyens figurent l'allocation de ressources et la neutralisation des contre-pouvoirs, le recrutement des directeurs de la publication, des managers et des directeurs éditoriaux (Bogart, 1955 ; Chomsky, 1985, Sedel, 2021, Benson, Hessérus, Neff, Sedel, [forthcoming]).

Une troisième question consiste à revenir sur la façade dépolitisée que la presse a longtemps présentée, en particulier, dans le secteur audiovisuel. L'on s'intéressera notamment aux éléments qui permettent de qualifier de politique tels ou tels médias, émissions, supports, aux espaces éditoriaux stratégiques où cette ligne se donne à voir, au rôle que les actionnaires jouent sur la définition de cette ligne. Ces questionnements nous permettront d'étudier plus largement le rapport au politique des actionnaires à travers leur socialisation, leurs relations aux autres segments de l'élite (Sedel, 2019) et, plus précisément, leurs entourages politiques (Eymeri-Douzans, Bioys, Mouton, 2015). On se demandera dans quelle mesure certains actionnaires de médias peuvent se révéler comme des actionnaires dormants, recherchant moins à agir sur l'opinion publique en général qu'à jouer des coups vis-à-vis des autres groupes dominants. Ainsi, les présences de Patrick Drahi au capital de Libération, de Bernard Arnault au capital des Échos ou du trio Pigasse-Niel-Kretinsky au capital du Monde mériteraient d'être interrogées du point de vue des gains symbolique et médiatique qu'apporte, comme par effet de transfert, le simple fait d'être actionnaires de ces médias de premier plan.

Cette section a pour objectif de soumettre la question de l'influence des propriétaires sur les contenus à l'examen scientifique critique en réintégrant dans l'analyse le rapport au politique des actionnaires et des médias. Elle invite les chercheurs à faire varier les contextes et les configurations.

In the run-up to the French presidential campaign, the concentration movements in the audiovisual media (acquisition of 30% of the M6 group by the Bouygues group, takeover of the Lagardère group by the Bolloré group) are causing concern among commentators. On the one hand, the Bolloré group would support a very right-wing political line, on the other, the merger of TF1 and M6 would be more in favor of a Macronist line (Le Monde, 19/05/2021). The "independent" online press (Mediapart, Les Jours), a fraction of the dailies (Libération, Le Monde), would affirm, with the public service radio stations (France Inter, France Culture), a "left-wing" anchoring. While it is at the center of the debate on media independence, the question of the relationship between shareholding and editorial policies has long remained a black box in French sociology, unlike in the United States (Bogart, 1955, Chomsky, 1985, Benson, 2016, 2018, Benson, Hessérus, Neff, Sedel, forthcoming). The takeover of newspapers by large industrial groups that accelerated in the second half of the 2000s, the rise of the Internet and the appearance of new players (GAFAMs, Netflix, etc.) and business models, marked a renewed interest in the material underpinnings of journalistic activity (Cagé, 2010; Cagé et al., 2017, Lyubareva, Rochelandet, 2016). But researchers' attention has been focused more on economic models than on ownership, with some exceptions (Cagé and Huet, 2021; Cagé and Godechot, 2017). The latter has mostly been studied through the prism of "concentration" (Werner Meier, 2005; OFM, 2005, Toussaint-Desmoulins 2015, Reynaud, 1999 [for the publishing sector]), leaving out media owned by religious organizations, activists, associations and or foundations (Benson, 2016, 2019). Today, while the issue of media ownership and through it, the theme of the influence of media owners, on information, is at the center of public debate, the administration of evidence still leaves many grey areas to explore.

The first obstacle lies in the opacity of the sector. Contrary to what was recommended by the reformers of the press system in 1944, newspapers are not obliged to make public the names of their shareholders or the members of their boards of directors or supervisory boards, which are nonetheless strategic bodies (Ohlsson, 2012, 2013; Pradié, 1995; Benson, 2019), except in the case of joint stock companies (e.g., TF1 and Canal+ groups). This opacity on directors seems to be a characteristic of French press capitalism compared to financial capitalism, whose management bodies have been the subject of prosopographical analyses for many years (Bourdieu and Saint-Martin 1978, Lévy-Leboyer 1979, Bauer and Bertin-Mouroit 1997Dudouet, Grémont, Joly, Vion, 2014).

A second question raised by the study of the relations between shareholders and editorial policies, i.e. the major orientations of the newspaper (in terms of political line, format) and the day-to-day management of the agenda and framing, consists in studying whether "he who pays the orchestra decides the music". Like any field of production of symbolic goods, information is a universe of belief. Too much ostensible intervention by the economic or political powers on the editorial line could at any moment undermine the symbolic capital of the institution, its credit, its reputation, a capital that is always fragile. This explains, at least partially, why cases of direct intervention by the owners in the news make such a scandal, once they are made public, their exposure discrediting the whole institution (Sedel, 2021). Thus, if shareholders want to influence the treatment of a segment of the news (concerning their business, for example, or a particular cause that is dear to them), they are led to use more subtle means. These include the allocation of resources and the neutralization of checks and balances, the recruitment of editors, managers and publishers (Bogart, 1955; Chomsky, 1985, Sedel, 2021, Benson, Hesserus, Neff, Sedel, [forthcoming]).

A third question consists of looking back at the depoliticized facade that the press has long presented, particularly in the audiovisual sector. In particular, we will be interested in the elements that make it possible to qualify such or such media, programs, and supports as political, in the strategic editorial spaces where this line is visible, and in the role that shareholders play in defining this line. These questions will allow us to study more broadly the relationship of shareholders to politics through their socialization, their relations to other segments of the elite (Sedel, 2019) and, more precisely, their political entourages (Eymeri-Douzans, Bioys, Mouton, 2015). We will ask ourselves to what extent certain media shareholders can reveal themselves as dormant shareholders, seeking less to act on public opinion in general than to play tricks vis-à-vis other dominant groups. Thus, the presence of Patrick Drahi in the capital of Libération, of Bernard Arnault in the capital of Les Echos or of the Pigasse-Niel-Kretinsky trio in the capital of Le Monde deserve to be questioned from the point of view of the symbolic and media gains brought about, as if by a transfer effect, by the simple fact of being shareholders in these leading media.

This section aims at submitting the question of the owners' influence on the contents to a critical scientific examination by reintegrating in the analysis the relation to politics of the shareholders and the media. It invites researchers to vary the contexts and configurations.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

ST 36

Famille et socialisation politique : nouveaux regards sur un objet classique

Family and political socialization: new looks on a classical object

Responsables scientifiques :

Mickael Durand, Ined & CEE, Sciences Po, mickael.durand@ined.fr

Camille Mascllet, CESSP & Ined, camille.mascllet@cnsr.fr

Cette section thématique propose de revisiter un questionnement classique de la science politique : celui de la famille comme instance de socialisation politique. À partir d'une conception élargie de la socialisation politique (Maurer, 2000; Duchesne et al., 2003; Boughaba et al., 2018), elle invite à réexaminer la manière dont l'univers familial contribue à façonner le rapport des individus à la politique institutionnelle mais aussi leur rapport politique au monde social. Elle vise en outre à faire dialoguer le champ de la socialisation politique avec une sociologie de la famille attentive à ses transformations contemporaines (Réguer-Petit, 2016 ; Haegel, 2020). Deux axes de réflexion sont proposés pour interroger à nouveaux frais cet objet d'études.

Axe 1 : Transmissions et conflictualisation des appartenances sociales en famille

L'analyse de la socialisation politique familiale s'est majoritairement concentrée sur la transmission des opinions et des valeurs, des préférences partisanes et idéologiques (Hooghe et Boonen, 2015 ; Jennings, Stoker et Bowers, 2009a ; Percheron, Muxel et Mayer, 1993) et, plus récemment, du militantisme (Pagis, 2014 ; Gonzalez, 2020). En science politique, les recherches ont en revanche moins portées sur les transmissions qui ne relèvent pas de *la* politique au sens strict. Quelques auteures se sont intéressées à l'identification nationale (Throssell, 2015 ; Duchesne, Ferry, 2020) ou aux héritages féministes (Mascllet, 2015), mais les appartenances de genre, de race, de classe, ou religieuses par exemple, qui peuvent être inscrites dans l'histoire familiale et transmises entre générations, ont peu fait l'objet d'analyse en termes de socialisation politique. Derrière ces identifications, il s'agit de saisir l'intériorisation des rapports de domination et la fabrication d'un rapport plus ou moins politisé à ces derniers et aux normes afférentes. Comment se transmettent et se façonnent, dans la sphère familiale, des rapports politisés au monde social ? Les conditions sont-elles similaires à celles favorisant les transmissions politiques plus institutionnelles entre générations mises au jour par la littérature (visibilité et homogénéité des préférences politiques parentales, fort degré de politisation, etc.) ? Comment ces autres transmissions familiales nourrissent-elles le rapport des individus au champ politique ?

Axe 2 : Les agent·e·s et les temps pluriels de la socialisation politique familiale

Face à la focalisation de la littérature sur les transmissions parents-enfants et sur la socialisation politique primaire, ce deuxième axe a pour objectif d'éclairer d'autres agent·e·s et périodes socialisatrices. Alors que « en pratique, ce n'est pas la famille qui socialise l'enfant mais des individus déterminés au sein de ce groupe » (Court et Henri-Panabière, 2012, p. 5), on s'intéressera ici à *des membres de la famille plus rarement analysés*. Les frères et sœurs, les grands-parents, les beaux-parents ou encore d'autres membres de l'entourage familial élargi peuvent-ils constituer des autrui significatifs sur le plan politique ? Comment leur influence socialisatrice s'articule-t-elle avec celle des parents, généralement considérés comme les principaux agent·e·s à l'intérieur du cercle familial ? Qu'en est-il du couple qui, en dépit de travaux récents (Muxel, 2008, 2015 ; Baloge et Grégory, 2018), demeure une instance de socialisation politique sous-investiguée ? S'intéresser à la diversité des agents socialisateurs ou au couple soulève également la question des processus de socialisation politique familiale

à l'âge adulte (la fratrie adulte, la belle-famille, etc.). Dans une perspective de socialisation (politique) continue (Darmon, 2016), ou du modèle de « *life-long openness* » (Jennings et Niemi, 1978), l'individu est socialisé au politique tout au long de sa vie, et la famille peut continuer à avoir un rôle dans ce processus. Des événements biographiques familiaux à l'âge adulte (un divorce, un coming-out, etc.) ou des configurations familiales spécifiques (monoparentalité, homoparentalité) peuvent par exemple transformer politiquement l'individu. Ainsi, les communications qui interrogent la famille au sens large comme *instance de socialisation politique secondaire* et qui réfléchissent à l'emboîtement des socialisations politiques familiales au fil de la vie sont tout particulièrement attendues.

Les propositions de communication doivent être fondées empiriquement. Bien que la focale soit sur la famille, elles seront attentives à l'articulation des socialisations familiales étudiées avec les autres instances de socialisation, ainsi qu'aux effets sur ces processus des différents rapports sociaux et de leur imbrication. Les réflexions méthodologiques sur les manières d'appréhender les processus de socialisation politique en vigueur au sein des familles sont également les bienvenues.

This thematic section aims to revisit a classical question in political science: family as an instance of political socialization. Based on a broad conception of political socialization (Maurer, 2000; Duchesne et al., 2003; Boughaba et al., 2018), it invites to reexamine the way family space contributes to shape the individual's relationship to institutional politics, but also his/her political relationship to the social world. It also aims to bring the field of political socialization into dialogue with a sociology of the family attentive to its contemporary transformations (Réguer-Petit, 2016 ; Haegel, 2020). Two lines of thinking are proposed in order to renew this classical object.

Axis 1: Transmission and conflictualisation of social belongings and identities in the family

Studies of family political socialization have so far been concentrated on the transmission of values and opinions, of ideological or partisan preferences (Percheron et al., 1993; Jennings et al., 2009; Hooghe et al., 2015), and, more recently, to that of activism (Pagis, 2014 ; Gonzalez, 2020). In political science, researches have less looked at the transmissions that do not refer to the political sphere as such. A few authors have been interested in national identification (Throssell, 2015 ; Duchesne, Ferry, 2020) or feminist inheritances (Masclat, 2015), but other identities or belongings based on gender, race, social class, or religion, for instance, which can be inscribed in the family history and transmitted between generations, have not been much studied in terms of political socialization. Behind these belongings and identifications, it is a question of seizing the internalization of power relations and the making of a more or less politicized relation to them and to the related norms. How are politicized relations to the social world shaped and transmitted in the family space? Are the conditions of such transmissions similar to those favoring the intergenerational transmission of institutional politics pointed out by the literature (visibility and homogeneity of the political preferences between the parents, high level of politicization, etc.)? In what ways do transmissions of social identifications and belongings contribute to shape individuals' relationship to institutional politics?

Axis 2: Diversity of agents and times of family political socialization

Given the focus of the literature on parent-child transmissions and on primary political socialization, the second approach aims to shed light on other socializing agents and periods. While "in practice, it is not the family that socializes the child but specific individuals within that group" (Court & Henri-Panabière, 2012, p. 5), the focus here will be on more rarely analyzed family members. Can siblings, grandparents, in-laws or other family relatives be politically significant others? How does their socializing influence relate to that of parents, who are generally seen as the primary agents within the family circle? What about the couple, which, despite recent studies (Muxel, 2008, 2015; Baloge and Grégory, 2018), remains an under-investigated instance of political socialization?

Looking at the diversity of socializing agents or the couple also raises the question of family political socialization processes in adulthood (adult siblings, in-laws, etc.). From a continuous (political) socialization perspective (Darmon, 2016), or from a "life-long openness" perspective (Jennings *et al.*, 1978), the individual is socialized to politics throughout his or her life, and the family may continue to play a role in the process. Family biographical events in adulthood (a divorce, a coming-out of a family member, etc.) or specific family configurations (single-parenthood, homoparenting) can, for example, transform the individual politically. Thus, papers that address the family as an instance of secondary political socialization and that examine the articulation of political socializations experienced in the family over the life course are particularly welcome.

The proposals must be empirically based. Although the focus is on the family, they will be attentive to the articulation of the family socializations studied with the other instances of socialization, as well as to the effects on these processes of the various power relationships and social identities and their imbrication. Methodological reflections on the ways of approaching political socialization processes within families are also welcome.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- BALOGUE M., GREGORY M.-A., 2018, « Le vote à l'épreuve du couple », *Travail, genre et sociétés*, n° 40, 2, p. 69-84.
- BOUGHABA Y., DAFFLON A., MASCLLET C., 2018, « Introduction. Socialisation (et) politique. Intériorisation de l'ordre social et rapport politique au monde », *Sociétés contemporaines*, 112, 4, p. 5-21.
- COURT M., HENRI-PANABIERE G., 2012, « La socialisation culturelle au sein de la famille : le rôle des frères et sœurs », *Revue française de pédagogie*, n° 179, 2, p. 5-16.
- DARMON M., 2016, *La socialisation*, Paris, Armand Colin (128 Tout le savoir), 126 p.
- DUCHESNE S., FERRY M., 2020, « Comment le nationalisme vient aux enfants », *Séminaire Les sciences sociales en question: grandes controverses épistémologiques et méthodologiques*, Sciences Po Paris.
- DUCHESNE S., HAEGEL F., BRACONNIER C., HAMIDI C., LEFEBURE P., MAURER S., SCHERRER V., 2003, « Politisation et conflictualisation : de la compétence à l'implication », dans PERRINEAU P. (dir.), *Le désenchantement démocratique*, La Tour-d'Aigues, Editions de l'Aube (Monde en cours. Série Essai), p. 107-129.
- GONZÁLEZ R., ALVAREZ B., MANZI J., VARELA M., FRIGOLETT C., LIVINGSTONE A.G., LOUIS W., CARVACHO H., CASTRO D., CHEYRE M., CORNEJO M., JIMÉNEZ-MOYA G., ROCHA C., VALDENEGRO D., 2020, « The Role of Family in the Intergenerational Transmission of Collective Action », *Social Psychological and Personality Science*. <https://doi.org/10.1177/1948550620949378>
- HAEGEL F., 2020, « Political Socialisation: Out of Purgatory? », *European Journal of Sociology / Archives Européennes de Sociologie*, 61, 3, p. 333-364.
- HOOGHE M., BOONEN J., 2015, « The Intergenerational Transmission of Voting Intentions in a Multiparty Setting: An Analysis of Voting Intentions and Political Discussion Among 15-Year-Old Adolescents and Their Parents in Belgium », *Youth & Society*, 47, 1, p. 125-147.
- JENNINGS K.M., NIEMI R.G., 1978, « The Persistence of Political Orientations: An Over-Time Analysis of Two Generations », *British Journal of Political Science*, 8, 3, p. 333-363.
- JENNINGS K.M., STOKER L., BOWERS J., 2009, « Politics across Generations: Family Transmission Reexamined », *The Journal of Politics*, 71, 3, p. 782-799.

- MASCLET C., 2015, « Le féminisme en héritage ? Enfants de militantes de la deuxième vague », *Politix*, n° 109, 1, p. 45-68.
- MAURER S., 2000, « École, famille et politique : socialisations politiques et apprentissage de la citoyenneté. Bilan des recherches en science politique », dans CNAM, *Dossiers d'études. Allocations Familiales n° 16*, Paris.
- MUXEL A., 2008, *Toi, moi et la politique : Amour et convictions*, Paris, Seuil, 282 p.
- MUXEL A., 2015, « La politisation par l'intime », *Revue française de science politique*, 65, 4, p. 541-562.
- PAGIS J., 2014, *Mai 68, un pavé dans leur histoire*, Paris, Sciences Po, Les Presses.
- PERCHERON A., MUXEL A., MAYER N., 1993, *La socialisation politique*, Paris, Armand Colin (Collection U. Série Sociologie), 226 p.
- REGUER-PETIT M., 2016, *Bifurcations familiales et socialisations politiques. Une comparaison des femmes en famille nucléaire, monoparentale et recomposée*, Thèse de doctorat en science politique, Institut d'études politiques de Paris.
- THROSSELL K., 1987, *Child and Nation: A Study of Political Socialisation and Banal Nationalism in France and England*, New édition, Bruxelles ; New York, Peter Lang AG, 450 p.

Approches et méthodes en théorie politique *Approaches and methods in political theory*

Responsables scientifiques :

Alice el-Wakil, Université de Zurich, alice.el-wakil@uzh.ch
Pierre-Étienne Vandamme, Université libre de Bruxelles, Cevipol,
pierre-etienne.vandamme@ulb.be

La théorie politique se soucie-t-elle de méthode ? C'est une question qui peut légitimement être posée au vu du faible nombre de publications de théorie politique prenant pour objet des questions de méthode et du peu de cours consacrés à ces questions dans les curriculums universitaires, par rapport aux autres sous-disciplines de la science politique.

Dans le monde francophone, l'ouvrage collectif dirigé par Magali Bessone en 2018 – *Méthodes en philosophie politique* – fait figure d'exception et se réclame de la philosophie plutôt que de la théorie politique. En langue anglaise, deux ouvrages sortent du lot : *Political Theory: Methods and Approaches*, dirigé par David Leopold et Marc Stears en 2008, et surtout le récent *Methods in Analytical Political Theory* dirigé par Adrian Blau en 2017. Si l'on s'intéresse à la production d'articles cette fois, les questions de méthode semblent bien davantage abordées dans le monde anglophone qu'en francophonie. Cela tient sans doute au fait qu'elles sont plus populaires dans le champ de la théorie politique « analytique », traversée notamment par de nombreux débats sur le « Rawlsisme méthodologique » (Norman, 1998) ou sur la distinction entre théories idéales et non idéales (voir Valentini, 2012 pour un aperçu d'ensemble). Il semble donc y avoir un manque à combler.

Or, un grand nombre de questions de méthode importantes se posent à celles et ceux qui pratiquent la théorie politique. Par exemple,

- comment définir la théorie politique comme discipline et ses relations avec les disciplines voisines ? Quels sont les rapports entre théorie morale et théorie politique ? Quels sont les rapports entre théorie politiques et sciences politiques empiriques ? Comment articuler et faire dialoguer la recherche empirique et la théorie politique (voir notamment Shapiro, 2002 ; Saward & van Biezen, 2008) ?
- sans le travail de récolte et d'analyse de données permettant de tester la validité empirique des hypothèses, qu'est-ce qui fait la validité des thèses avancées par les théoricien.ne.s ? La cohérence argumentative (ou « équilibre réflexif » dans le langage rawlsien) ? Leur faculté à convaincre ? À expliquer ou prédire ? À inspirer ? La robustesse des conclusions face aux modulations de présuppositions (Carens, 2013) ? Et une approche normative peut-elle se réclamer d'une scientificité ?
- au sein de la théorie politique, quelles sont les avantages et les faiblesses de différentes approches ? Quelle est la pertinence et quelles sont les limites du recours aux grands auteur.rice.s du passé pour éclairer le présent ? Quel est l'intérêt des expériences de pensée et de la réflexion contrefactuelle en général ? Et comment déterminer quelle approche est la plus appropriée ? Est-il possible de combiner des approches, pour gagner quoi et jusqu'à quel point ?

L'objectif de cette section thématique est d'ouvrir le débat sur ces questions trop souvent négligées dans le champ de la théorie politique francophone, en rassemblant des participant.e.s mobilisant une diversité d'approches et en les invitant à expliciter leurs présupposés méthodologiques.

Nous invitons donc les contributions de personnes travaillant de près ou de loin dans le champ de la théorie politique et qui s'intéressent soit aux questions de méthode, soit à la justification de leur approche théorique.

Nous invitons tout particulièrement les chercheuses et autres catégories sous-représentées dans le domaine de la théorie politique à nous envoyer leurs propositions de contribution.

Does political theory care about method? This is a question that can legitimately be asked in light of the small number of political theory publications taking methodological issues as their subject and of the few courses devoted to these issues in university curricula, compared to other sub-disciplines of political science.

In the French-speaking world, the collective work edited by Magali Bessone in 2018 – *Méthodes en philosophie politique* – is an exception and focuses more on philosophy than political theory. In English, two books stand out: *Political Theory: Methods and Approaches*, edited by David Leopold and Marc Stears in 2008, and the recent *Methods in Analytical Political Theory* edited by Adrian Blau in 2017. If we look at the production of articles, methodological issues seem to be much more addressed in the English-speaking world than in the French-speaking one. This is probably due to the fact that they are more popular in the field of "analytical" political theory, which features numerous debates on "methodological Rawlsianism" (Norman, 1998) or on the distinction between ideal and non-ideal theories (see Valentini, 2012 for a general overview). Thus, there seems to be a gap to be filled.

Yet, there are many important methodological questions for those who practice political theory. For example:

- how to define political theory as a discipline and its relations with neighboring disciplines? What is the relationship between moral theory and political theory? What is the relationship between political theory and empirical political science? How can empirical research and political theory be articulated and brought into dialogue (see in particular Shapiro, 2002; Saward & van Biezen, 2008)?
- without the collection and analysis of data to test the empirical validity of hypotheses, what makes the validity of the theses put forward by theorists? The coherence of their arguments (or "reflexive equilibrium" in the Rawlsian language)? Their ability to convince? To explain or predict? To inspire? The robustness of conclusions in the face of modulations of presuppositions (Carens, 2013)? And can a normative approach claim to be scientific?
- Within political theory, what are the advantages and weaknesses of different approaches? What is the relevance and what are the limits of using important authors of the past to enlighten the present? What is the value of thought experiments and counterfactual thinking in general? And how can we determine which approach is the most appropriate? Is it possible to combine approaches, to what end and to what extent?

The aim of this thematic section is to open a debate on these questions, which are too often neglected in the field of French-speaking political theory, by bringing together participants who mobilize a diversity of approaches and by inviting them to make their methodological assumptions more explicit.

We therefore invite contributions from people working in the field of political theory who are interested either in methodological issues or in the justification of their theoretical approach.

In particular, we invite female researchers and other underrepresented categories in the field of political theory to send us their proposals for contributions.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Bessone, M. (ed.) (2018). *Méthodes en philosophie politique*. PUR, Presses universitaires de Rennes.
- Blau, A. (ed.). (2017). *Methods in analytical political theory*. Cambridge University Press.
- Carens, J. (2013). Presuppositions and political theory. In *The Ethics of Immigration*, Oxford University Press, 297-313.
- Knight, C. (2017). Reflective equilibrium. In Blau, A. (ed.), *Methods in Analytical Political Theory*, 46-64.
- Leopold, D., & Stears, M. (eds.). (2008). *Political theory: Methods and approaches*. Oxford University Press.
- Norman, W. (1998). 'Inevitable and unacceptable?' Methodological Rawlsianism in Anglo-American political philosophy. *Political Studies*, 46(2), 276-294.
- Rawls, J. (1971). *A theory of justice*. Harvard university press.
- Shapiro, I. (2002). Problems, methods, and theories in the study of politics, or what's wrong with political science and what to do about it. *Political theory*, 30(4), 596-619.
- Van Biezen, I., & Saward, M. (2008). Democratic theorists and party scholars: Why they don't talk to each other, and why they should. *Perspectives on Politics*, 21-35.

Les politistes et les littératures. Enjeux, méthodes, objets

Political scientists and literatures. Issues, methods, subjects

Responsables scientifiques :

Jean-Michel Eymeri-Douzans, Sciences Po Toulouse-LaSSP,
jean-michel.eymeri-douzans@sciencespo-toulouse.fr
 Gildas Tanguy, Sciences Po Toulouse-LaSSP,
gildas.tanguy@sciencespo-toulouse.fr

Si les politistes français – à l’instar de tous les chercheurs en sciences sociales – sont très attentifs à l’administration de la preuve, reposant sur un raisonnement sociologique rigoureux (Passeron, 1991), des méthodes d’enquêtes (quantitatives ou qualitatives) codifiées et un état des savoirs cumulés, ils semblent peu désireux d’explorer les potentialités que peut offrir la littérature pour « dire vrai » (Passeron, 2004) en science politique. Les grands anthropologues (tels Malinowski, Sahlins, Geertz, Leiris ou Lévi-Strauss) n’ont jamais hésité à jouer avec les frontières pour user des « vérités de la fiction » (Clifford et Marcus, 1986) afin de mieux penser ce qu’ils observaient. De nombreux historiens et courants historiographiques ont aussi mobilisé « l’empire du récit » (Genette, 1972) dans leurs travaux. Après les historiens romantiques (Guizot, Thierry, Mignet ou Michelet) qui narraient l’histoire nationale tels des romanciers, c’est l’histoire la plus savante qui entretient un questionnement sur sa nécessaire « littérarité » – entendue comme sa capacité à maintenir l’exigence scientifique sans renoncer à la qualité de la narration littéraire –. Michel de Certeau rappelle ainsi que l’histoire s’écrit, Paul Veyne définit l’histoire comme un « roman vrai », Henri-Irénée Marrou note que « pour mener à bien sa tâche [et] remplir vraiment sa fonction, il est nécessaire que l’historien soit aussi un grand écrivain », les théoriciens du *linguistic turn*, tel Hayden White, enjoignent les historiens à développer leur « imagination historique ». La liste est longue... Plus récemment encore, d’autres historiens (Corbin, 1992 ; Jouhaud, 1994 ; Carrard, 1998 ; Ozouf, 2001 ; Boucheron, 2010 ; Jablonka, 2014 & 2016 ; Haddad & Meyzie, 2015 ; Lyon-Caen, 2019) ont proposé, selon des angles très différents, de nouvelles *épistémès* des rapports entre littérature et histoire. Quant à la sociologie, longtemps aussi ambivalente envers la littérature qu’hostile à la psychologie, elle a, depuis l’ouvrage pionnier de Lewis Coser en 1963, entretenu un « régime d’interférences » (Lassave, 1999 & 2002) de plus en plus nourri avec la littérature. Qu’il s’agisse de la sociologie des mondes littéraires (Chamboredon, 1986 ; Bourdieu, 1992 ; Sapiro, 1999, 2014 & 2018 ; Champy, 2000) ou des apports de la littérature au travail sociologique (Ellena, 1998 ; Lassave, 1999 & 2002 ; Lahire, 2005 ; Baudorre, Rabaté & Viart, 2007 ; Barrère & Martucelli, 2009), maints sociologues entretiennent des dialogues réguliers, féconds et heuristiques avec la littérature... au point de s’intéresser eux-mêmes à « littérature et politique » (ARSS, 1996).

Quid de la science politique française en la matière ? Il existe, dans la frange la plus sociologique de notre discipline, des travaux importants qui interrogent le rôle, dans la production des idées politiques d’une époque, d’intellectuels engagés qui sont souvent des écrivains (Matonti, 2005, etc.), ou sur les transferts littéraires Est-Ouest à l’époque de la guerre froide (Popa, 2010). Quelques rares collègues ont consacré des recherches aux romans d’espionnage et aux romans noirs (Neveu, 1985 ; Collovald & Neveu, 2004), quand tel autre étudie François Mitterrand écrivain (Hourmant, 2010). Mais ce sont là des exceptions. Pour

l'essentiel, notre petite discipline reste – en France, mais une première exploration des portails scientifiques les plus connus ne donne pas une énorme moisson dans une science politique anglophone de plus en plus décontextualisée et modélisatrice – à distance de ce questionnement sur les rapports à la littérature qui intéressent tant les historiens, en particulier. C'est d'autant plus surprenant que plusieurs collègues explorent d'autres « mondes de l'art », par leurs travaux récents sur le cinéma (Godmer, 2010 ; Godmer & Smadja, 2015) et très récents sur les séries (Taïeb & Lefebvre, 2020).

La littérature brûle-t-elle ? Les politistes français toujours en butte à l'assertion de sens commun que « la science politique n'est pas une science » auraient-ils peur d'ouvrir une boîte de Pandore autodestructrice en questionnant leur rapport à la littérature ? Il nous semble que cette *terra (quasi-incognita)* mérite d'être explorée. Certes, le sujet est complexe et les mots mêmes sont des pièges : ainsi, littérature(s) se conjugue au pluriel, avec les distinctions majeures mais difficiles entre les pures fictions littéraires (dont certaines sont très politiques, tel *Soumission* de Houellebecq), les littératures « engagées » du XX^e siècle (Camus, Malraux, Sartre, ...) les écrits mémorialistes (dont certains sont reconnus comme des monuments littéraires, de Saint-Simon à De Gaulle), ou encore les livres de témoignage toujours plus nombreux et consommables dus à des hommes politiques, conseillers du Prince, hauts fonctionnaires (Le Bart 1998, 2012, 2106 & 2018 ; Le Bart & Neveu, 1998). Nombre de questions peuvent nous servir de guide pour cette exploration : quels livres de littérature lisent les politistes quand ils n'écrivent pas de science ? Que peuvent proposer les œuvres littéraires aux lecteurs politistes ? Quels sont les usages savants que les politistes peuvent faire, ou pas, de certaines littératures, et lesquelles plus que d'autres ? Utilisons-nous les livres de témoignage d'acteurs autrement que comme de simples sources imprimées ? Mais aborder les rapports entre science politique et littératures ne s'arrête pas à la question des usages de celles-ci. Plus avant, y aurait-il une « imagination politiste » comme il existe une imagination sociologique (au sens de Wright Mills, 2006) ou historique (White, 1973) ? Autre question encore : comment se « littérarise » la science politique, c'est-à-dire quelles sont les diverses « possibilités d'écriture » qui s'offrent, ou pas, aux politistes pour mieux développer nos « possibilités de connaissance » ? Ce projet de Section thématique vise ainsi à aborder un domaine encore peu défriché en science politique, en s'inspirant des riches réflexions et travaux menés en d'autres sciences sociales – histoire, anthropologie et sociologie. Cette ST serait un espace de libres échanges entre toutes celles et ceux, jeunes chercheurs ou chercheurs confirmés, que peut intéresser cette problématique peut-être marginale à ce stade, mais transversale à nos sous-disciplines.

Nous invitons des propositions de contributions autour de deux questionnements principaux :

- 1) Le premier voudrait aborder les enjeux épistémologiques de ce que les œuvres littéraires proposent à la science politique. Dit autrement, ce sont les usages des littératures (romans, récits, témoignages, mémoires, journaux intimes, théâtre... voire poésie ?) par les politistes que nous souhaitons interroger. Peut-on affirmer que la littérature « a quelque chose d'un adjuvant épistémologique » (Jablonka, 2014) ? Les œuvres littéraires sont-elles susceptibles de produire de nouvelles catégories d'analyse du politique ? La littérature serait alors « une boîte à outils cognitifs où l'on peut emprunter des modèles [sociaux] d'historicité ou d'exemplarité, des catégories de perception du réel, des philosophies du temps et des formes d'interprétation du monde » (Jablonka, 2014). Quelle place peut-on et doit-on donner aux écrits littéraires dans le corpus scientifique ? Et donc – périlleuse question ! – quel statut peut-on et doit-on leur donner dans l'administration de la preuve ?
- 2) Le second souhaiterait aborder la question de l'écriture politiste proprement dite. Si « écrire les sciences sociales » (Becker, 2004) participe d'un processus très codifié par l'impératif de scientificité, les réflexions et controverses qui agitent, par exemple, les

historiens depuis le *linguistic turn* sur les formes de l'écriture scientifique se posent-elles aussi dans la science politique ? Cet axe serait l'occasion de réfléchir à la façon dont la science politique se « littérarise » – ou non d'ailleurs – et sur les formes d'écriture qui sont jugées légitimes – ou pas – par notre discipline, ses revues et ses instances.

Les propositions (une à deux pages avec titre, problématique générale du papier, terrain mobilisé et très courte notice biographique) sont à envoyer aux deux responsables scientifiques de la ST.

If French political scientists – like all social scientists – are very attentive to the production of scientific evidence, which is based on rigorous sociological reasoning (Passeron, 1991), codified (quantitative and qualitative) methods of investigation, and a cumulated state-of-the-art, they seem unwilling to explore the potential of literature for "telling the truth" (Passeron, 2004) in political science. Great anthropologists (as Malinowski, Sahlins, Geertz, Leiris or Lévi-Strauss) have never hesitated to play with boundaries to use the "truths of fiction" (Clifford and Marcus, 1986) in order to better think what they observed. Many historians and historiographic streams have also mobilized "the narrative's empire" (Genette, 1972) in their works. After the romantic historians (Guizot, Thierry, Mignet or Michelet) who narrated history in the manner of novelists, the most scholarly goes on questioning its own necessary "literarity" – defined as its capacity to maintain high scientific exigence without foregoing the quality of the literary narration –. Michel de Certeau reminds us that history is written, Paul Veyne defines history as "a true novel", Henri-Irénée Marrou notes that "so as to carry out his task [and] really fulfil his function, it is necessary that the historian is also be a great writer", theorists of the linguistic turn, like Hayden White, urge historians to develop their "historical imagination". The list goes on... More recently, other historians (Corbin, 1992; Jouhaud, 1994; Carrard, 1998; Ozouf, 2001; Boucheron, 2010; Jablonka, 2014 & 2016; Haddad & Meyzie, 2015; Lyon-Caen, 2019) have proposed, from very different perspectives, new *epistémai* for the relationships between literature and history. As for sociology, which was for long as ambivalent towards literature as hostile to psychology, it has developed, since Lewis Coser's seminal book in 1963, an increasingly sustained "regime of interferences" (Lassave, 2002) with literature. Whether it is the sociology of literary worlds (Chamboredon, 1986; Bourdieu, 1992; Sapiro, 1999, 2014 & 2018; Champy, 2000) or the contributions of literature to sociological work (Ellena, 1998; Lassave, 1999 & 2002; Lahire, 2005; Baudorre, Rabaté & Viart, 2007; Barrère & Martucelli, 2009), many sociologists now maintain frequent, fruitful and heuristic dialogues with literature... so much so that they take an interest in "literature and politics" (ARSS, 1996).

What about French political science in this matter? In the most sociological fringe of our discipline, important works question the role, in the production of the political ideas of a given era, of public intellectuals who are often writers (Matonti, 2005, etc.), or on East-to--West literary transfers during the Cold War (Popa, 2010). A few colleagues have devoted research to espionage and dark novels (Neveu, 1985; Collovald & Neveu, 2004), while another studies President Mitterrand as a writer (Hourmant, 2010). But these are the exceptions. For the most part, our small discipline remains - in France, but a first exploration of the most well-known scientific portals does not bring up a huge harvest from an increasingly decontextualised and modelising Anglophone political science - at a distance from such a questioning about the relations to literature that interest so much historians, in particular. This is all the more surprising as several colleagues are exploring other 'art worlds', with recent works on movies (Godmer, 2010; Godmer & Smadja, 2015) and very recent on series (Taïeb & Lefebvre, 2020).

Is literature too much of a burning issue? Are French political scientists, who are always confronted with the common-sense assertion that "political science is not a science", afraid of

opening a self-destructive Pandora's box by questioning their relationship to literature? It seems to us that this *terra (quasi-)incognita* deserves to be explored. Of course, the subject is complex and words themselves are traps: for instance, literature(s) is conjugated in the plural, with major but difficult distinctions to be made between pure literary fictions (some of which are very political, such as Houellebecq's *Soumission*), the "engaged" literatures of the twentieth century (Camus, Malraux, Sartre, ...), memorialist writings (some of which are recognised as literary monuments, from Saint-Simon to De Gaulle), or the ever-increasing number of books of testimonies by politicians, advisors to the Prince, and senior officials (Le Bart 1998, 2012, 2106 & 2018; Le Bart & Neveu, 1998). A number of questions can guide us in such an exploration: which books of literature do political scientists read when they are not writing science? What do literary artworks offer to political science readers? What scholarly uses can political scientists make, or not, of certain literatures, and which of them more than others? Do we use actor's testimony books as more than just printed sources? Yet, considering the relationship between political science and literatures does not only address the question of the usages of the latter. Could there be a "political science imagination" as well as a sociological imagination (in the sense of Wright Mills, 2006) or an historical one (White, 1973)? Another question is: how can political science be "literalized", i.e. what are the various "writing possibilities" offered, or not, to political scientists so as to better develop our "possibilities of knowledge"? This Thematic Section project thus aims to approach a field that is still underexplored in political science, drawing on the rich reflections and studies carried out in other social sciences - history, anthropology and sociology. This TS would be a space for free exchange between all those, young researchers or experienced scholars, who may be interested in this problematic, which may seem marginal at this stage, but which cuts across our sub-disciplines.

We welcome paper proposals around two main questionings:

- 1) The first would like to address the epistemological issues related to what literature productions propose to political science. In other words, these are the usages of literatures (novels, narratives, testimonies, memoirs, diaries, theatre plays... even poetry?) by political scientists that we would like to examine. Can we say that literature "has something of an epistemological adjuvant" (Jablonka, 2014)? Are literary works likely to produce new analytical categories of the political? Literature would thus be "a cognitive toolbox from which one can borrow [social] models of historicity or exemplarity, categories of perception of reality, philosophies of time and forms of interpretation of the world" (Jablonka, 2014). What place could and should be given to literature writings in the scientific corpus? And thus - tricky question! -, which status can be and should be given to them in the production of scientific evidence?
- 2) The second would like to touch upon the very question of political science writing itself. If "writing the social sciences" (Becker, 2004) is part of a process that is highly codified by the requirement for scientificity, are the reflections and controversies which agitate, for instance, historians since the linguistic turn upon the forms of scientific writing, also posed in political science? This focus would thus be an opportunity to reflect on the way in which political science is "literalizing" - or not - and on the forms of writing forms that are deemed legitimate - or not - by our discipline, its journals and its authorities.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références/References

- Actes de la recherche en sciences sociales, Littérature et politique*, vol. 111-112, mars 1996.
- Barrère Anne, Martuccelli Danilo, *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Lille, Presses universitaires du septentrion, 2009.
- Baudore, Philippe, Rabaté, Dominique et Viart, Dominique (dir.), *Littérature et sociologie*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2007.
- Boucheron, Patrick, « Toute littérature est assaut contre la frontière. Note sur les embarras historiens d'une rentrée littéraire », *Annales. HSS*, 2010/2, pp. 441-467.
- Bourdieu, Pierre, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.
- Carrard, Philippe, *Poétique de la nouvelle histoire. Le discours historique en France de Braudel à Chartier*, Lausanne, Payot, 1998.
- Certeau, Michel de, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Folio, 2002 (1975).
- Champy, Florent, « Littérature, sociologie et sociologie de la littérature : quelques réflexions à partir de lectures sociologiques de "À la recherche du temps perdu". *Revue française de sociologie*, 2000, 41 (2), pp.345-364.
- Clifford, James et Marcus Georges E., *Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, The University of California Press, 1986.
- Coser, Lewis, *Sociology through literature. An introductory reader*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1963.
- Collovald, Annie et Neveu, Erik, *Lire le noir. Enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Paris, Éditions de la BPI, 2004.
- Corbin, Alain, « Le vertige des foisonnements. Esquisse panoramique d'une histoire sans nom », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 39, 1, 1992, pp. 103-126.
- Genette, Gérard, *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.
- Godmer, Laurent, « Science politique et cinéma : penser le politique et le local avec Éric Rohmer », *Raisons Politiques*, 2010/2, pp. 17-30.
- Godmer, Laurent et Smadja, David (coord.), « Penser le politique par le film », *Quaderni*, n° 86, 2015/1.
- Haddad, Élie et Meyzie, Vincent, « La littérature est-elle l'avenir de l'histoire ? Histoire, méthode, écriture », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2015/4, pp. 132-154.
- Hourmant, François, *François Mitterrand, le pouvoir et la plume. Portrait d'un président en écrivain*, Paris, PUF, 2010.
- Jablonka, Ivan, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.
- Jablonka, Ivan, *Laëtitia ou la fin des hommes*, Paris, Éditions du Seuil, 2016.
- Jouhaud, Christian (coord.), *Littérature et Histoire, Annales HSS*, 2, 1994.
- Lahire, Bernard, *L'esprit sociologique*, Paris, La Découverte, coll. Textes à l'appui, 2005.
- Lassave (Pierre), « Dialogues avec la littérature : Louis Chevalier et Jean Duvignaud », *Genèses*, 1999, 34, pp. 114-131.
- Lassave (Pierre), *Sciences sociales et littérature. Concurrence, complémentarité, interférences*, Paris, PUF, 2002.

- Le Bart, Christian et Neveu, Erik, « Quand les énarques se font écrivains : un art du "Grand Écrit" », *Mots. Les langages du politique*, n° 54, 1998.
- Le Bart, Christian, *La politique en librairie : les stratégies de publication des professionnels de la politique*, Paris, Armand Colin, 2012.
- Le Bart, Christian, « Publier pour exister : le livre politique, un média pour accéder aux médias », *Politiques de communication*, n° 7, 2016, pp. 55-77.
- Le Bart, Christian, « Exemplarité et singularité dans le champ politique : les livres des politiques », *Tracés*, n° 34, *La singularité*, 2018, pp. 161-182.
- Lyon-Caen, Judith et Ribard, Dinah, *L'historien et la littérature*, Paris, La Découverte, 2010.
- Lyon-Caen, Judith, *La griffe du temps. Ce que l'histoire peut dire de la littérature*, Paris, Gallimard, coll. Essais, 2019.
- Marrou, Henri-Iréné, *De la connaissance historique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points, 1975 (1954).
- Matonti, Frédérique, *Intellectuels communistes : essai sur l'obéissance politique, La Nouvelle Critique (1967-1980)*, Paris, La Découverte, 2005.
- Neveu, Erik, *L'idéologie dans le roman d'espionnage*, Paris, Presses de la FNSP, 1985.
- Ozouf, Mona, *Les aveux du roman*, Paris, Gallimard, coll. tel, 2001.
- Passeron, Jean-Claude, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*. Paris, Nathan, 1991.
- Passeron, Jean-Claude, « Préface. Écrire, réécrire et "dire vrai" en sociologie », in Becker, Howard S., *Écrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*, Paris, Economica, 2004.
- Popa, Ioana, *Traduire sous contraintes. Littérature et communisme 1947-1989*, Paris, CNRS Éditions, 2010.
- Sapiro, Gisèle, *La Guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999.
- Sapiro, Gisèle, *La sociologie de la littérature*, Paris, La Découverte, 2014.
- Taïeb, Emmanuel et Lefebvre, Rémi (dir.), *Séries politiques. Le pouvoir entre fiction et vérité*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2020.
- Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. Points, 1996 (1971).
- White, Hayden, *Metahistory. The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1973.
- Wright-Mills, Charles, *L'imagination sociologique*, Paris, La Découverte, 2006 (1959).

**L'engagement écologique des acteurs religieux :
trajectoires militantes et changements institutionnels**
*The ecological commitment of religious actors :
activist trajectories and institutional changes*

Responsables scientifiques :

Lucas Faure, Sciences Po Aix, AMU, CNRS, Mesopolhis, lucasfaure.cherpa@gmail.com
Sylvie Ollitrault, ISP, Nanterre-ENS, sylvie.ollitrault@ehesp.fr

Alors que les enjeux écologiques sont de plus en plus mobilisés par une pluralité d'acteurs, l'hybridation entre les mobilisations écologistes et religieuses reste peu étudiée dans la littérature en science politique. S'il ne s'agit pas d'une thématique inédite, cette hybridation a surtout été investie par des travaux théologiques, lesquels ont noté la convergence entre les discours religieux et écologiques. Les sociologues des religions se sont également saisis de cet enjeu au sortir de mai 68 : leurs analyses conjointes des utopies religieuses et écologiques se sont principalement focalisées sur le catholicisme et les « Nouveaux Mouvements Religieux » (Beyer, 1992 ; Hervieu-Léger, 1993 ; Champion, 1995 ; Micoud, 2000), en particulier sur les « emprunts » religieux des néo-ruraux (Léger, 1982). Ajoutons que la circulation de nouveaux mouvements écologistes venus de l'Amérique du Nord, charrie des représentations de la nature tirées du Wilderness, lui-même fortement articulé au puritanisme (Eder, 1996).

La religion peut être renvoyée à l'expression violente d'une radicalité, à sa dilution dans des formes sécularisées. D'une manière plus générale, la question religieuse en sciences sociales, enjeu fondamental dès les écrits de Durkheim ou Weber, est rarement appréhendée de manière instrumentale au sens de la circulation de nouvelles matrices d'appréhension du monde, ou de mise en réseau d'acteurs, ou d'articulation de mondes sociaux autonomes : en l'occurrence, humanitaire, écologie et religions (Baubérot, Portier, Willaime, 2019). Depuis une dizaine d'années, les initiatives collectives et les publications qui utilisent les ressources méthodologiques et théoriques de la science politique, ou plus généralement des sciences sociales, pour étudier les interactions entre religion et écologie se multiplient (Gottlieb, 2010 ; Bertina, Carnac, Fauches, Gervais, 2012).

Cette littérature rend compte de la prise en considération accrue des enjeux écologiques et climatiques par les acteurs religieux voire d'une potentielle « conversion » de ces derniers à la cause écologique, tant au niveau institutionnel (Turino, 2013 ; Bertina, 2019) que dans les trajectoires individuelles (Hancock, 2020). Doit-on y déceler un « tournant politique », comme le suggère Lionel Obadia (2019), ou plutôt une rencontre liée au développement d'une éthique commune, comme l'avance Catherine Larrère (2020)? Quoi qu'il en soit, ce dynamisme traduit l'actualité de cette thématique et la nécessité de systématiser les pistes de réflexions entrouvertes au prisme des outils d'analyse de la science politique. Dans la lignée de deux numéros thématiques parus ces dernières années autour de la prise en compte des enjeux climatiques par les leaders religieux (Martin et Sadouni, 2016 ; Parker, 2015), nous proposons une réflexion collective sur cet objet de recherche afin de favoriser la mise en dialogue et la comparaison. L'étude d'acteurs à la croisée entre ces deux mondes, y compris lorsqu'il s'agit d'« outsiders », comme les ONG, confessionnelles ou non, peut s'avérer à cet égard particulièrement heuristique (Ollitrault, 2018 ; Duriez et al., 2007).

Premièrement, il conviendra de s'attarder sur les trajectoires militantes individuelles (**axe I**) via l'étude notamment de la « mise en cohérence » de l'engagement religieux et des convictions écologiques (Ollitrault, 2016 ; Renou, 2020), par exemple à travers la revendication de la ruralité

et de l'idéal paysan. Principalement étudié par le biais de militants catholiques, ce « retour à la terre » s'observe également auprès d'acteurs musulmans en quête d'authenticité et de valeurs altruistes. Plus largement, et ainsi que cela a été démontré dans le cas de l'humanitaire (Siméant, 2001, 2009), est-il possible de considérer les engagements religieux et écologiques comme des passerelles vers le politique ou au contraire comme une prise de distance vis-à-vis d'engagements partisans ?

L'**axe II** s'intéresse au discours religieux des mouvements écologistes ou, à l'inverse, aux arguments écologiques mobilisés par les organisations religieuses. L'objectif est de montrer comment cette hybridation peut reconfigurer les pratiques ou les stratégies des institutions, notamment en offrant des possibilités de coopération inédites avec d'autres acteurs, voire modifier leur manière de se présenter, au risque du « greenwashing ». Quelle est l'articulation entre le religieux et l'écologie, et dans quelle mesure l'alliance des deux peut-elle peser sur le politique ? Quelles sont les arènes dans lesquelles ces différents acteurs (étatiques, partisans, ONG confessionnelles, Églises, etc.) peuvent dialoguer ? Comment les controverses religieuses se déplacent-elles dans le champ écologique et participent-elles au débat sur les enjeux sociotechniques ?

Enfin, l'**axe III** attend des propositions qui identifient un référentiel religieux dans les discours politiques contemporains sur l'environnement et le climat. S'il est par exemple déjà établi que certains mouvements écologistes étatsuniens, comme le conservationnisme, puisent leur pensée de la nature dans la théologie protestante, la littérature en science politique manque aujourd'hui de contributions sur la redécouverte d'un rapport religieux à la nature ou encore sur la place des croyances dans la réflexion écologique. En adoptant une perspective eschatologique, la collapsologie et les théories de l'effondrement semblent par exemple renouer avec un rapport au temps traditionnellement développé dans la théologie chrétienne.

While an increasing number of social and political actors tend to rally around environmental challenges, the study of the hybridization between ecologist and religious mobilizations remains scarcely developed within the existing academic literature in political science. Even if this is not a brand-new theme of study, this hybridization has mostly been analyzed through a theological lens and these contributions identified a convergence between religious and environmental discourses. Sociologists specialized in religious studies also attempted to grasp this issue in the wake of the "May 68" protests but their analyses of both religious and ecological utopias mostly focused on Catholicism and the 'new religious movements" (Beyer, 1992 Hervieu-Léger, 1993 ; Champion, 1995 ; Micoud, 2000). Some studies also explore the religious inspirations of neo-rural movements (Léger, 1982). We can add that the development of environmental movements in North America carries new representations of nature ("Wilderness"), which are strongly articulated to puritanism (Eder, 1996).

Religion can be understood as the violent expression of a radicality and its dilution within secular forms. From a general standpoint, religious issues have been at the core of social sciences since the writings of Durkheim and Weber but are rarely apprehended in an instrumental way. This gathers for example the spread of new ways to understand the world or the construction of networks of actors, or the articulation of previously autonomous social domains (in our case humanitarian, ecological or religious) (Baubérot, Portier, Willaime, 2019). For the past ten years, there is a multiplication of collective initiatives and publications that use the methodological and theoretical resources of political science (or more generally of social sciences) to study the interactions between religion and ecology (Gottlieb, 2010 ; Bertina, Carnac, Fauches, Gervais, 2012).

This emerging literature brings our attention on the increasing interest of religious actors for environmental and climatic challenges and even show their potential "conversion" to the ecological cause at both institutional (Turino, 2013 ; Bertina, 2019) and individual levels (Hancock, 2020). Should we read this as a "political turn" as suggested by Lionel Obadia (2019)

or rather as a convergence caused by the development of a common ethical framework as suggested by Catherine Larrère (2020)? In any case, this dynamism shows the contemporaneity of this theme of study and the necessity to systematize the scientific paths opened thanks to the analytical tools of political science. In line with two recently published special issues on the appropriation of climatic challenges by religious leaders (Martin and Sadouni, 2016 ; Parker, 2015), we offer to build a collective reflection on the matter in order to encourage dialogue and comparative thinking. The study of actors who are at the intersection of both worlds or are even "outsiders" (such as religious or non-religious NGOs) can prove to be particularly heuristic (Ollitrault, 2018 ; Duriez et al., 2007).

Three transversal topics can be covered in particular.

1/ We will first focus on individual militant trajectories through the study of the possible coherences between religious commitments and ecological convictions (Ollitrault, 2016 ; Renou, 2020). While mostly analyzed in the case of catholic militants, the revival of rurality is for example equally observed in the case of Muslim actors looking for authenticity and altruistic values. More generally and as demonstrated in the case of humanitarian activities (Siméant, 2001, 2009), is it possible to consider religious and ecological involvements as a gateway to politics or on the contrary as separations from partisan commitments?

2/ We also welcome contributions on the religious discourse of ecologist movements or on the contrary on the ecological arguments used by religious organizations. The main goal here is to show how this hybridization could reconfigure institutional practices and strategies particularly by offering new opportunities for cooperation or even by transforming the way institutions present themselves (with a risk of "greenwashing"). What is the articulation between religion and ecology and to what extent the alliance between the two can have an impact on politics? What are the arenas in which these different actors (states, activists, NGOs, religious institutions...) can interact? How do religious controversies evolve in the ecological field and how do they contribute to current debates on sociotechnical challenges?

3/ We finally intend to gather contributions that identify a religious framework within contemporary political discourses on environmental and climatic challenges. If it has already been established that several American ecologist movements (like conservationism) draw their conception of nature from Protestant theology, the political science literature lacks contributions on the rediscovery of a religious relationship to nature or on the role of beliefs in ecological thought. By adopting an eschatological perspective on environmental challenges, collapsology and catastrophism for example appear to rediscover a conception of time traditionally developed within Christian theology.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Baubérot Jean, Portier Philippe, Willaime Jean-Paul, 2019, *La sécularisation en question. Religions et laïcités au prisme des sciences sociales*, Classique Garnier.
- Becci Irene, Monnot Christophe, 2016, « Spiritualité et religion : nouveaux carburants vers la transition énergétique », *Histoire, monde et cultures religieuses*, n° 40 (4), p. 93-109.

- Beyer Peter, 1992, "The global environment as a religious issue: a sociological analysis", *Religion*, n° 22, p. 1-21.
- Bertina Ludovic, 2019, « La 'conversion' écologiste de l'Eglise catholique en France: sociologie politique de l'appropriation du référent écologiste par une institution religieuse », *La Pensée écologique*, n° 3 (1), p. 86-102.
- Bertina Ludovic, Carnac Romain, Fauches Aurélien, Gervais Mathieu, 2012, *Nature et Religions, Actes du colloque de février 2012*, CNRS Editions, 223p.
- Champion François, 1995, « Religions, approches de la nature et écologies [note critique] », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 90, p. 39-56.
- Duriez Bruno, Mabille François, Rousselet Kathy (dir.), 2007, *Les ONG confessionnelles, Religions et actions internationales*, Paris, L'Harmattan.
- Elder Klaus, 1996, *Theory, culture & society. The social construction of nature: A sociology of ecological enlightenment*, London, SAGE Publications Ltd.
- Estève Adrien, 2020, *Introduction à la théorie politique environnementale*, Paris, Armand Colin.
- Gervais Mathieu, 2016, « Croyants de nature ? Sociologie religieuse de l'Agriculture paysanne », *Etudes rurales*, n°197, janvier-juin, p. 177-194.
- Gottlieb Roger (éd.), 2010, *The Oxford Handbook of Religion and Ecology*, Oxford, Oxford University Press.
- Hancock Rosemary, 2020, "Environmental conversions and muslim activists: constructing knowledge at the intersection of religion and politics", *Social Movement Studies*, n°19 (3), p. 287-302.
- Hervieu-Léger Danièle (dir.), 1993, *Religion et écologie*, Paris, Cerf.
- Larrère Catherine, 2020, « Quand l'écologie rencontre la religion », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 190 (3), p. 189-204.
- Léger Danièle, 1982, « Apocalyptique écologique et 'retour' de la religion », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 53 (1), p. 49-67.
- Martin Philippe, Sadouni Samadia (dir.), 2016, « Acteurs religieux et changements climatiques », *Histoire, monde et cultures religieuses*, n° 40 (4).
- Micoud André, 2000, « Les référents religieux des écologistes » in Bréchon Pierre, Duriez Bruno, Ion Jacques (dir.), *Religion et action dans l'espace public*. Paris, L'Harmattan.
- Obadia Lionel, 2019, « Religion, écologie, climat dans les sciences humaines et sociales: un tournant politique? », *Archives de sciences sociales des religions*, n°185 (1), p. 191-204.
- Ollitrault Sylvie, 2016, « Engagement et trajectoires socio-spatiales à l'heure de la mondialisation : les bénévoles de Greenpeace et les agriculteurs biologiques », in Hélène Combes, David Garibay, Camille Goirand, (dir.), *Les lieux de la colère. Occuper l'espace pour contester, de Madrid à Sanaa*, Paris, Karthala.
- Ollitrault Sylvie, 2018, « Les ONG, des outsiders centraux des négociations climatiques? », *La revue internationale et stratégique*, n° 109 (1), p. 135-143.
- Parker G. Cristian (dir.), 2015, « Changement climatique et transitions énergétiques: préoccupation environnementale religieuse », *Social Compass*, n° 62 (3).
- Renou Gildas, 2020, « Exemplarité et mouvements sociaux », in Olivier Fillieule (éd.), *Dictionnaire des mouvements sociaux. 2^e édition mise à jour et augmentée*. Presses de Sciences Po, 2020, pp. 244-251.
- Siméant Johanna, 2001, « Entrer, rester en humanitaire : des fondateurs de MSF aux membres actuels des ONG médicales françaises », *Revue française de science politique*, n°51 (1-2), p. 42-72.
- Siméant Johanna, 2009, « Socialisation catholique et biens de salut dans quatre ONG humanitaires françaises », *Le Mouvement Social*, n° 227 (2), p. 101-122.
- Turino Isacco, 2013, « L'Eglise catholique et la cause de l'environnement », *Terrain*, n° 60, p. 20-35.

La part du monde dans la politique de l'Union européenne *The external dimension of European Union politics*

Responsables scientifiques :

Samuel B.H. Faure, Sciences Po Saint-Germain-en-Laye (Printemps),
samuel.bh.faure@alumni.harvard.edu

Natasha Wunsch, Sciences Po Paris (CEE), natasha.wunsch@sciencespo.fr

Quelle est la « part du monde » dans la politique de l'Union européenne (UE) et comment la première transforme et ordonne la seconde ? Cette section thématique interroge les rapports d'interdépendance de l'UE vis-à-vis de la politique élaborée et mise en œuvre à l'extérieur des frontières européennes. Notre principale hypothèse de travail établit que la politique mondiale ne serait pas une simple externalité que l'UE pourrait gérer à la marge de son activité politique comme une « affaire étrangère », mais qu'elle façonne le fonctionnement quotidien et interne de l'UE. Nous souhaitons valoriser des communications qui proposent des contributions théoriques originales, faisant dialoguer la littérature francophone attentive au développement d'une sociologie politique de l'UE (Georgakakis, 2012 ; Hassenteufel, Saurugger, 2021) à la littérature anglophone dominante s'inscrivant en *EU studies*.

La manière dont les relations d'interdépendance UE/monde produisent des changements est, d'abord, saisie par un travail d'archéologie conceptuelle (Canihac, 2020). D'où viennent les notions de « souveraineté européenne », d'« autonomie stratégique » ou d'« Europe géopolitique » et par quels acteurs ont-elles été forgées ? Comment ont-elles circulé à l'échelle de l'UE (Delcour, Tulmets, 2019) ? Correspondent-elles à un répertoire d'idées ancien ou nouveau, français ou européen, politique ou technocratique, de gauche ou de droite, etc. (McNamara, 1998 ; Parsons, 2006 ; Jabko, 2009 ; Jegen, Mérand, 2014) ? Faut-il les comprendre en réaction à la menace d'une « provincialisation » de l'UE (Chakrabarty, 2020) ? Il serait complémentaire de chercher à identifier les idées qui n'ont pas eu le même succès (Roa Bastos, Vauchez, 2019), alors qu'elles visaient également à répondre au défi de l'interdépendance de l'UE face au monde.

L'analyse du changement des pratiques des acteurs européens est un autre angle d'analyse privilégié pour comprendre ce que le monde fait à l'action publique européenne et à la gouvernance de l'UE (Adler-Nissen, 2016 ; Mérand, 2021). À partir de quand et dans quel contexte l'enjeu de l'interdépendance de l'UE vis-à-vis du monde a-t-il été mis à l'agenda politique et par qui ? Au-delà de la manière dont les acteurs cadrent l'action publique européenne, il s'agit de comprendre la manière dont leurs usages (Woll, Jacquot, 2010) et leur travail politique évoluent afin de légitimer leurs actions (Smith, 2019, 2021 ; Faure, 2021). Certains États membres, institutions de l'UE, ou groupes sociaux (Vauchez, 2007 ; Georgakakis, 2012) se sont-ils plus appropriés que d'autres ce défi géopolitique et pourquoi ? Cet enjeu politique a-t-il été plus intégré au programme d'action publique souverainiste ou libéral (Hassenteufel et al., 2010 ; Faure, 2020), et certaines politiques publiques ont-elles été plus affectées que d'autres ?

Cette section thématique rassemble, enfin, des contributions qui analysent « par le bas » l'effet de l'interdépendance UE/monde sur la démocratie. Comment la part du monde a-t-elle façonné et produit des « conflits de souveraineté » (Brack, Coman, Crespy, 2021) ainsi que la dynamique de « technopopulisme » au cœur de l'UE (Bickerton, Invernizzi Accetti, 2021) ? Il s'agit de comprendre les liens de corrélation voire de causalité entre ce défi géopolitique et le phénomène de « régression démocratique » ou d'« autocratisation » (Tomini, 2019) à l'œuvre

dans plusieurs pays d'Europe tels que la Hongrie ou la Pologne. Comment de grandes puissances autocratiques telles que la Chine ou la Russie ont-elles réussi – ou au contraire échoué – à promouvoir le modèle politique qu'elles défendent au sein de l'UE, ayant, entre autres, pour effet de faire reculer les « valeurs communes » sur lesquels repose l'UE ?

Finalement, nous espérons rassembler des communications qui améliorent notre compréhension des transformations politiques, institutionnelles et démocratiques à l'œuvre au sein de l'UE par l'effet de ses rapports interdépendances avec le monde.

Where does the external dimension come into the politics of the European Union (EU), and how does the former transform and order the latter? This thematic section questions the relationship of interdependence of the EU vis-à-vis policies and political developments outside European borders. Our main working hypothesis establishes that global politics is not a mere externality that the EU could manage outside of its political activity as a "foreign affair", but that it shapes the day-to-day and internal functioning of the EU. We seek out paper proposals that offer original theoretical contributions, bringing together French-speaking literature attentive to the development of a political sociology of the EU (Georgakakis, 2012; Hassenteufel, Saurugger, 2021) with English-speaking literature focused on EU studies.

The way in which the EU/world interdependence produces changes is, first of all, captured by an effort of conceptual archeology (Canillac, 2020). Where do the notions of "European sovereignty," "strategic autonomy" or "geopolitical Europe" come from and by which actors were they forged? How did they circulate across the EU (Delcour, Tulmets, 2019)? Do they correspond to a repertoire of old or new, French or European, political or technocratic, left or right ideas, etc. (McNamara, 1998; Parsons, 2006; Jabko, 2009; Jegen, Mérand, 2014)? Should they be understood in reaction to the threat of a "provincialization of Europe" (Chakrabarty, 2020)? We are also interested in proposals that identify ideas that have not had the same success (Roa Bastos, Vauchez, 2019), while they also aimed to respond to the challenge of the EU's interdependence with the world.

Analyzing the change in the practices of European actors is another privileged angle of analysis for understanding how external elements feed into European public action and EU governance (Adler-Nissen, 2016; Mérand, 2021). When and in which context was the issue of the EU's interdependence vis-à-vis the world put on the political agenda and by whom? Beyond the way in which the actors frame European public action, it is a question of understanding the way in which their usages (Woll, Jacquot, 2010) and their political work evolve in order to legitimize their actions (Smith, 2019, 2021; Faure, 2021). Have certain Member States, EU institutions, or social groups (Vauchez, 2007; Georgakakis, 2012) responded more appropriately than others this geopolitical challenge and why? Has this political issue been more integrated into the sovereigntist or liberal public action program (Hassenteufel et al., 2010; Faure, 2020), and have certain public policies been more affected than others?

This thematic section brings together, finally, contributions that adopt a bottom-up perspective on the effect of the EU/world interdependence on democracy. How has the external dimension shaped and produced "sovereignty conflicts" (Brack, Coman, Crespy, 2021) as well as the dynamics of "technopopulism" at the heart of the EU (Bickerton, Invernizzi Accetti, 2021)? The aim is to understand the correlation or even causal links between this geopolitical challenge and the phenomenon of "democratic regression" or "autocratization" (Tomini, 2019) at work in several European countries such as Hungary or Poland. How have great autocratic powers such as China or Russia succeeded – or on the contrary failed – to promote the political model they defend within the EU, having, among other things, the effect of pushing back the "common values" on which the EU is based?

In sum, we seek contributions that improve our understanding of the political, institutional and democratic transformations taking place within the EU through its interdependent relationships with the world.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Pratiques d'optimisation et politiques fiscales *Optimization practices and tax policies*

Responsables scientifiques :

Mailys Gantois, CESSP/CRPS Université Paris I - Panthéon Sorbonne,
mailys.gantois@malix.univ-paris1.fr
Antoine Vion, CENS Université de Nantes, antoine.vion@univ-nantes.fr

Cette ST vise à rassembler les chercheurs qui ont étudié centralement ou rencontré dans leurs enquêtes la question des politiques publiques et/ou des pratiques d'optimisation fiscale des entreprises et des indépendants pour confronter leurs résultats.

Axe 1. Qualification et codification de l'optimisation fiscale des entreprises

Un premier axe consistera à interroger les fabriques de la légalité fiscale en portant un regard historique sur les modes de qualification et de codification des pratiques d'optimisation. Dans la lignée des travaux de Katharina Pistor (2019), il s'agira ici de comprendre l'évolution des rapports des indépendants et dirigeants d'entreprises industrielles, commerciales et financières à l'impôt au cours des dernières décennies et la manière dont se sont négociées et légalisées les déductions (sur certains actifs, par les niches fiscales, la directive européenne mère-filiales, l'évolution des règles comptables, etc.) et les modalités de contrôle ou d'occultation par les administrations fiscales de pratiques d'optimisation transnationale (prix de transfert, montages d'optimisation au sein de holdings, de chaînes d'évasion fiscale).

Le plus souvent, ce qui est de l'ordre de la norme (Liger-Belair 2018) a été traité sous l'angle de la normativité morale et politique par les sciences sociales, en termes d'inégalité devant l'impôt (Spire 2012) ou d'illégalismes (Lascoumes, Nagel 2014 ; Angeletti 2019). La focale sera portée ici sur l'analyse détaillée des mécanismes concrets de qualification et de lutte contre les pratiques d'optimisation fiscale des entreprises avant et après 2008.

Confronter les études pour étudier les similarités et différences selon les tailles, les secteurs, les pays dans lesquelles les entreprises sont implantées peut permettre d'affiner l'analyse et de réinterroger les formes de la domination politique sans partir d'un jugement a priori sur l'égalité devant l'impôt ou l'homogénéité des intérêts patronaux (Offerlé 2021). Il s'agira plutôt de documenter un phénomène pleinement inscrit dans le mouvement bien étudié par ailleurs de reconfiguration des modes de domination politique (Dudouet, Grémont 2010 ; France, Vauchez 2017).

Axe 2. L'optimisation comme professionnalité

Un deuxième axe consistera à faire porter l'analyse sur la construction des savoirs pratiques de l'optimisation fiscale dans un certain nombre de champs professionnels. Il s'agira ici de comprendre comment un certain nombre de professionnels (cabinets d'audit, conseillers juridiques, conseillers financiers, gestionnaires d'actifs, avocats d'affaires, etc.) élaborent et se transmettent des savoirs plus ou moins tacites et des ficelles pratiques (Vion 2021) permettant de jouer aux frontières de la légalité, et comment ils se disputent ce marché en établissant de nouvelles hiérarchies et niches d'expertise faisant évoluer les frontières entre les professions. Les contributions sur la genèse des professions, les approches statistiques, socio-historiques et/ou ethnographiques sont bienvenues.

Les propositions de communication (500 mots maximum) justifieront les approches théoriques et méthodologiques, les sources et les outils mobilisés pour le terrain de recherche et les analyses.

This thematic section aims at bringing together scholars who investigate tax policies and/or tax optimization practices by firms and self-employed persons in their fieldwork in order to share results.

Axis 1. Qualification and codification of tax optimization in firms

The first axis will question the social making of fiscal lawfulness from historical enquiries on both the qualification and codification of optimization practices. From Katharina Pistor's work (2019), contributors will highlight the evolution of tax practices by self-employed persons and industrial, commercial and financial business leaders for decades. Participants will also point how tax deductions have been negotiated and legalized (about certain assets, through tax loopholes and tax heavens, from European directive on parent company-subsidiaries, accounting rule evolution...). Moreover, communications can focus on how tax authorities control or contribute to leave in the shadow transnational optimization practices (through transfer pricing, optimization plans within holdings, tax avoidance schemes).

In social sciences, scholars often studied what concerns legal standards (Liger-Belair 2018) from political and moral normativity on the social construction of tax inequalities (Spire 2012) or illegalisms (Lascoumes, Nagel 2014; Angeletti 2019). Here, the focus will concretely analyze qualification mechanisms and fights against company tax optimization before and after 2008.

The goal is to confront a variety of studies to understand similarities and differences according to firm sizes, areas, countries and locations. Avoiding *a priori* judgments or homogeneity of employer interests (Offerlé 2021), this will allow to reinvestigate political domination forms. This will also permit to highlight a well studied phenomenon in other arenas dealing with the social transformation of political domination ways (Dudouet, Grémont 2010; France, Vauchez, 2017).

Axe 2. Optimization and professional expertise

The second axis will analyze the social construction of knowledge and practices about tax optimization in a variety of professional areas. The goal is to understand how some kind of professionals (audit firms, legal advisors, asset managers, business lawyers and so on) shape and transmit knowledge, practices and tricks of the job (Vion 2021) to play on legal rules. The goal is also to explain how professionals fight on this market by establishing new hierarchies and a kind of expertise, and so transform professional boundaries. Contributions on the genesis of these professions, quantitative approach and statistics, sociological, historical or ethnographical approach are welcome.

Communication proposals (500 words maximum) will justify theoretical and methodological approach, sources and tools used for the fieldwork and analyzes.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- ANGELETTI Thomas. 2019. The Differential Management of Financial Illegalisms: Assigning Responsibilities in the Libor Scandal. *Law & Society Review*, 53(4), 1233-1265.
- DUDOUET François-Xavier, GREMONT Eric. 2010. *Les grands patrons en France. Du capitalisme d'Etat à la financiarisation*, Paris Lignes de repères.

- FRANCE Pierre, VAUCHEZ Antoine 2017. *Sphère publique, intérêts privés: enquête sur un grand brouillage*. Paris: Presses de Sciences Po.
- LASCOUMES Pierre, NAGELS Carla. 2018. *Sociologie des élites délinquantes-2e éd.: De la criminalité en col blanc à la corruption politique*. Armand Colin.
- LIGER-BELAIR Philippe (2018). Fabrique et subtilité de la norme de l'évitement de l'impôt chez les spécialistes de l'optimisation fiscale. *Déviance et société*, 42(2), 325-349.
- OFFERLE Michel (2021) *Ce qu'un patron peut faire. Une sociologie politique des patronats*, Gallimard, coll. Essais.
- PISTOR, Katharina. *The code of capital*. Princeton University Press, 2019.
- SPIRE Alexis (2012) *Faibles et puissants face à l'impôt*, Raisons d'agir, Paris
- VION Antoine (2021) « Identifying relevant patterns in a huge graph of open data. A semantic exploration of the Panama papers », *Proceedings of the Graph Technologies in the Digital Humanities 2019 and 2020 Conferences*, CEUR.ws.org

ST 42

Syndicats et patronats face à l'action publique : des « groupes d'intérêt » comme les autres ?

Trade unions and employers' organizations facing public action: are they "interest groups" like any others?

Responsables scientifiques :

Yolaine Gassier, Université Lyon 2, LEST-MESOPOLHIS, gassier.yolaine@live.fr
Guillaume Gourgues, Université Lyon 2, TRIANGLE, guillaume.gourgues@univ-lyon2.fr

Le rôle des groupes d'intérêt dans la production de l'action publique constitue une question classique de la science politique. Elle a pourtant rarement été étudiée sous l'angle de la place particulière qu'y occupent les syndicats de salariés et patronaux, et ce malgré les spécificités qui peuvent les distinguer d'autres groupes organisés, comme le poids du cadre législatif sur le niveau de leurs ressources. Si ces spécificités sont peu traitées par les spécialistes de l'action publique, la sociologie des relations professionnelles, en miroir, se désintéresse bien souvent de leur action en dehors des entreprises ou des branches. Les recherches vont alors se concentrer sur des dimensions ciblées, et peu liées entre elles, de leur place dans l'action publique : la perte d'influence des syndicats de salariés sur la définition de l'action publique qui accompagne leur fragilisation dans l'espace des relations professionnelles, ou au contraire la capacité des « milieux d'affaire » à façonner les politiques publiques qui les concernent.

Cette ST propose de rassembler des travaux qui dépassent cette division et interrogent à nouveaux frais l'engagement de ces acteurs privés dans l'action publique, en explorant notamment les enjeux de leur coopération et concurrence, de leur rapport aux institutions publiques à différentes échelles territoriales, de leurs stratégies et répertoires d'action. Sans éviter la question de l'hétérogénéité des situations nationales, il s'agira d'approfondir la comparaison du rôle de ces acteurs dans la production de l'action publique.

Nous retenons deux axes prioritaires, ouverts à des propositions de communication concernant une diversité d'échelles et de contextes nationaux :

1) Syndicats et patronats face aux recompositions de l'État et de l'action publique

Les propositions veilleront à interroger ce que les changements des principes et des niveaux de l'action publique (territorialisation, européanisation, transnationalisation, participationnisme, reconfiguration des espaces de « dialogue social », etc.) font aux acteurs représentatifs du monde socio-économique. Dans quelle mesure les incitent-ils à réviser leur structuration, les modalités de leur fonctionnement ou encore les intérêts défendus ? Au-delà donc de la question de l'influence, cet axe s'intéresse à la manière dont se reconfigure le travail syndical de représentation politique sous l'effet des mutations de l'État.

2) Les contributions syndicales et patronales au *policy-making*

Ce deuxième axe déplace la réflexion du point de vue de ce que les syndicats de salariés et/ou patronaux, confrontés à ces transformations politico-institutionnelles, font ou ambitionnent de faire pour prendre part à la fabrique de l'action publique, en interrogeant la façon dont ils concourent à l'élaboration voire à la mise en œuvre des politiques dans une configuration d'action particulière. S'ils disposent grâce à leur représentativité d'un « droit à parler » au nom des salariés et des chefs d'entreprise, ce statut ne les érige toutefois pas au rang d'interlocuteur privilégié des pouvoirs publics. Dans quelle mesure articulent-ils droit à la

représentation et logique d'implication ? Comment adaptent-ils leur périmètre et répertoire d'action pour accéder aux affaires publiques, et avec quelles ressources ? Leurs investissements se limitent-ils aux espaces institués d'action ? Et quels sont leurs impacts du point de vue des rapports noués avec les pouvoirs publics, et des modalités de définition et d'application des politiques ?

À travers ces axes, il s'agira plus largement de se demander en quoi la participation de ces acteurs aux affaires publiques contribue à une « redéfinition des rôles syndicaux [et patronaux] légitimes »¹, mais également ce que ces implications différenciées nous disent de la persistance de formes de domination que la labellisation de « groupes d'intérêt » tend à dissimuler.

The role and influence of interest groups in policymaking is a classic issue for political science. However, the particular roles played by trade unions and employers' organizations in this process are rarely been studied, despite the specificities that may distinguish them from other organised groups. Specialists in public action rarely consider these specificities, while sociology of industrial relations at the same time often underestimate what is at stake outside the companies for these groups.

The available research therefore focuses on restricted issues, which remain not very closely linked. The role of these actors in policymaking is quickly reduced to the loss of influence of trade unions, which echoes their weakening in companies and industrial relations or, to the contrary, the capacity of the 'business communities' to shape public policies that concern them.

This thematic section proposes to bring together works that go beyond this division in order questioning in a new way the roles and commitments of these private actors in policymaking, by exploring more particularly the issues of their cooperation and competition, their relationship with public institutions in a multilevel approach, their strategies and repertoires of action. Without avoiding the inevitable question of the heterogeneity of national situations, we aim deepening the comparative study of the role of these representative actors within policy-making.

This call of paper targets two main themes that are open to proposals on a variety of national scales and contexts:

1) Trade unions and employers' organisation facing the reconfiguration of State and policymaking

The proposals will examine the impacts of reconfigurations of the core ideas, spaces and scales of policymaking (such as territorialisation, Europeanisation, transnationalisation, participationism, dissemination of the rhetoric of social partnership, renewed spaces of 'social dialogue', etc.) are doing to the representative socio-economic actors. To what extent do these reconfigurations force or encourage them to revise their structuring, methods and functioning, or their claims? Beyond the question of influence, the changes in policymaking can directly pressure the way these organizations try to represent their members and interests, in other words their "work of representation".

2) The way trade union and employers' organisation contribute to policy-making

The proposals will study what the trade unions and/or employers' organisations, faced with these politico-institutional transformations, are doing and/or aiming to do to take part in policymaking. The aim is to question the way in which they contribute to the framing or even

¹ Giraud B. *et al*, *Sociologie politique du syndicalisme*, Paris, Armand Colin, 2018.

the implementation of policies in particular configurations. Although these organisations, because of their representativeness, have a "right to speak" on behalf of employees and company managers, this status does not automatically make them the privileged interlocutor of public authorities. To what extent do they articulate the right to representation and the logic of involvement? How do they adapt their scope and repertoire of action to access public affairs, and according to what resources? What are the repercussions of these investments, not only on the relations established with public authorities but also on the framing and implementation of policies?

Beyond these two main issues, our aim is to deepen our understanding of the participation of these private actors in public affairs, to see how it contributes to a 'redefinition of legitimate trade union [and employer] roles'. We can learn a great deal of these differentiated implications about the persistence of forms of domination that the label of 'interest groups' conceal.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Le vote transnational. Procédures, pratiques et représentations
Transnational voting. Procedures, practices and representations

Responsables scientifiques :

David Gouard, Maître de conférences, Université Toulouse Jean Jaurès, CERTOP,
david.gouard@univ-tlse2.fr

Sylvie Strudel, Université Panthéon-Assas Paris II, CECP/CEVIPOF,
sylvie.strudel@u-paris2.fr

La transnationalisation des votes constitue un défi scientifique majeur pour les études électorales contemporaines (Mayer, 2017). Elle recouvre deux principales dimensions. La première concerne les droits de vote et d'éligibilité accordés aux émigrants pour les élections organisées dans leur pays d'origine (Kernalegenn et Pellen, 2019; Lafleur, 2015). Les nombreuses et diverses diasporas rendent parfois ce phénomène significatif en termes de contingent électoral. Il en va, par exemple, des immigrés portugais (Lisi, Belchior, Abrantes et Azevedo, 2015), tunisiens (Jaulin, 2014) ou turcs (De Tapia, 2014) dans plusieurs pays d'Europe occidentale. C'est pourquoi, on a vu croître, ces dernières années, le nombre de pays ayant mis en place des dispositifs de vote à distance. La seconde dimension porte sur les droits de vote et d'éligibilité accordés aux immigrés (étrangers ou naturalisés) dans leur pays d'accueil. À ce titre, le traité de Maastricht, en accordant le droit de vote et d'éligibilité sous certaines conditions aux citoyens européens résidant dans un autre pays membre de l'UE, a conforté ou bousculé les conceptions de la citoyenneté dans les différents pays membres (Strudel, 2003).

Si le sujet est ancien et a déjà donné lieu à plusieurs recherches (Bauböck, 1994 ; Martiniello 1997 ; Pellen, 2013 ; Strudel, 2002), il reste néanmoins fragmenté. Parmi les questions soulevées figurent les tensions, parfois fortes, autour de la dissociation entre nationalité et citoyenneté (Oriol et Vianna, 2007). De ce point de vue, les comparaisons internationales montrent la grande variabilité à la fois des processus législatifs ayant pu aboutir à l'instauration de ces droits politiques (suffrage et éligibilité) mais aussi des conditions légales imposées aux résidents étrangers souhaitant bénéficier de ces droits (Shaw 2007 ; Strudel, 2003). Par ailleurs, divers travaux ont aussi montré les usages très inégaux que les citoyens européens font des droits politiques conférés par le Traité de Maastricht (Magnette, 1999 ; Martiniello, 1997 ; Strudel, 2009).

Cet appel se structure autour de trois principaux axes de questionnement. Le premier axe concerne les dispositifs réglementaires encadrant l'usage du droit de vote en situations transnationales. Les débats qui entourent leur mise en œuvre relèvent-ils d'un travail entrepreneurial menés par certains acteurs ? On sait, par exemple, que la promotion du vote de citoyens établis hors du pays d'origine peut s'inscrire dans des stratégies gouvernementales plus globales d'affirmation politique sur la scène internationale et/ou sur le plan intérieur, comme en attestent les cas hongrois ou turc. Le deuxième axe vise à questionner la participation politique et électorale des citoyens concernés. On peut tout d'abord s'interroger sur le profil des électeurs et des candidats. Leur mobilisation obéit-elle à un *cens caché* particulièrement prégnant en raison de la prédominance de propriétés socio-culturelles individuelles ? Comment s'articulent chez ces citoyens leurs différentes formes de participation politique ? Une autre interrogation a trait au choix électoral de ces citoyens. Enfin, quel est le rôle des cultures politiques stato-nationales des pays d'origine et, de manière complémentaire, comment ces populations s'acculturent-elles aux normes civiques des sociétés d'accueil ? Le troisième axe entend porter sur l'analyse des nouvelles opportunités

créées par cette arène transnationale pour les entrepreneurs politiques et les partis politiques vis-à-vis de ces citoyens "mobiles". Comment la société civile, notamment par le biais associatif, se mobilise-t-elle pour faire émerger des candidatures et/ou inciter à la participation ?

La section thématique valorisera les analyses articulant divers sous-champs disciplinaires, mettant l'accent sur une réflexivité méthodologique (construction des données, protocoles, etc.) et/ou établissant des liens entre approches théoriques et empiriques, à partir de terrains français ou étranger. Les recherches en cours seront les bienvenues.

Transnational voting constitutes a major scientific challenge for contemporary electoral studies (Mayer, 2017). It covers two main dimensions. First, transnational voting encompasses the voting and eligibility rights granted to emigrants for elections held in their country of origin (Kernalegenn and Pellen, 2019; Lafleur, 2015). The numerous diasporas and their diversity make this phenomenon significant in terms of electoral contingents. This applies, for example, to Portuguese (Lisi, Belchior, Abrantes and Azevedo, 2015), Tunisian (Jaulin, 2014) or Turkish (De Tapia, 2014) immigrants in several countries of Western Europe. Arguably, this is why there has been an increase in recent years in the number of countries that have implemented remote voting systems. The second dimension refers to the voting and eligibility rights granted to immigrants (foreigners or naturalized) in their host country. In that regard, the Maastricht Treaty, by granting the right to vote and to be elected under certain conditions to European citizens residing in another EU member country, has both consolidated and upset the concept of citizenship in the various member countries. (Strudel, 2003).

Although the subject has already given rise to several studies (Bauböck, 1994; Martiniello 1997; Lafleur, 2015; Pellen, 2013; Strudel, 2002), it nevertheless remains fragmented. Among the issues raised are the - sometimes strong - tensions around the dissociation between nationality and citizenship (Oriol and Vianna, 2007). From this point of view, international comparisons reveal great cross-country variations, both in the legislative processes that may have led to the establishment of these political rights (suffrage and eligibility), and in the legal conditions imposed on foreign residents wishing to benefit from these rights (Shaw 2007; Strudel, 2003). In addition, various studies have also displayed the very unequal uses that European citizens make of the political rights conferred by the Maastricht Treaty (Magnette, 1999; Martiniello, 1997; Strudel, 2008).

This call for proposals is structured around three main lines of enquiry. The first concerns regulatory mechanisms governing the use of voting rights in transnational situations. Are the debates surrounding their implementation the result of entrepreneurial work carried out by certain activists? We know, for example from the Hungarian and Turkish cases, that promoting the vote of citizens established outside the country of origin, can be part of larger global government strategies of political affirmation on the international scene or at the domestic level. The second line of enquiry aims to question the political and electoral participation of the citizens concerned. First of all, we are interested in the profile of voters and candidates. Does their mobilization obey a "hidden census" that would be particularly significant as a result of the predominance of individual socio-cultural characteristics? How do these citizens relate to different forms of political participation? Another question relates to the electoral choice of these citizens. Finally, what is the role of the national political cultures of the countries of origin and, along the same lines, how do these populations acculturate themselves to their host societies with regard to political participation and voting? The third line intends to focus on the analysis of the new opportunities created by this transnational arena for political actors *vis-à-vis* these "mobile" citizens. How does civil society, particularly through associations, actively encourage candidacy or participation?

This thematic session will value analyses articulating various disciplinary sub-fields, emphasizing a methodological reflexivity (construction of data, protocols, etc.) and establishing links between theoretical and empirical approaches, from French or foreign fields. Ongoing research will be welcome.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

Bauböck Rainer, (1994), *Transnational Citizenship. Membership and Rights in International Migration*, Aldershot : Edward Elgar.

Bauböck Rainer, (2006), *Migration and citizenship: legal status, rights and political participation*, Amsterdam, Amsterdam University Press.

Brouard Sylvain, Tiberj Vincent, (2005), *Français comme les autres ?*, Paris, Presses de Sciences Po.

Cordeiro Albano, (2015), « Les Portugais et les marches de 1983 et 1984. Les dessous de la manipulation raciste de l'opinion publique distinguant des communautés "visibles" et "invisibles" », *Migrations Société*, 2015/3-4 (N° 159-160), p. 171-190.

De Tapia Stéphane, (2014), « L'immigration turque en France. Ancrages territoriaux et identités composées », dans : Marie Poinsot éd., *Migrations et mutations de la société française. L'état des savoirs*. Paris, La Découverte.

Jaulin Thibaut, (2014), « Géographie du vote à distance : l'élection tunisienne de 2011 à l'étranger », *Espace politique*, 23 (2).

Garrigou Alain, (1992), *Le vote et la vertu*, Paris, Presses de Sciences Po.

Ghemmaz Malika (2005), "Recherches en cours une population invisible ? Les attitudes et comportements politiques des Portugais: Comparaison France/Belgique/Luxembourg en Europe", *Politique européenne*, 3(3), 191-195.

Kernalegenn Tudi, Pellen Cédric, (2019), « En Marche Français expatriés ! L'émergence d'un nouvel acteur politique parmi les Français établis à l'étranger », *Revue internationale de politique comparée*, 2-3, Vol. 26, p. 159-186.

Lafleur Jean-Michel, (2015), *Transnational Politics and the State. The Extend Voting Rights of Diasporas*, Routledge.

Lillo Natacha, (2019) « Le Parti communiste d'Espagne et l'immigration « économique » (1956-1980) », *Revue internationale de politique comparée*, 2-3 Vol. 26, p. 107-131.

Lisi Marco, Belchior Ana Maria, Abrantes Manuel et Azevedo Joana, (2015), « Out of Sight, Out of Mind? External Voting and the Political Representation of Portuguese Emigrants », *South European Society and Politics* (20/2), pp. 265-285.

- Martiniello Marco (1997). "Les ressortissants communautaires et la pratique de la citoyenneté de l'Union", dans Magnette P. (dir.), *De l'étranger au citoyen*, Bruxelles, De Boeck Université.
- Martiniello Marco, (2013), « Comparisons in Migration Studies ». *Comparative Migration Studies* 1, n° 1, p.7-22.
- Mayer Nonna (2017), « Le renouveau de la géographie électorale », in Yves Déloye et Nonna Mayer, *Analyses électorales*, Bruylant.
- Oriol Paul et Vianna Pedro, (2007). « Résidents étrangers et droit de vote », *Migrations Société*, 6(6), 37-45.
- Pellen Cédric, (2013), « À la conquête de l'Amérique. La campagne des élections législatives dans la 1^{re} circonscription des français de l'étranger », *Revue française de science politique*, 2013/6 (Vol. 63), p. 1137-1162.
- Pereira Victor, (2012), *La dictature de Salazar face à l'émigration. L'État portugais et ses migrants en France (1957-1974)*. Presses de Sciences Po.
- Rosanvallon Pierre, (1992), *Le sacre du citoyen*, Paris, Gallimard.
- Shaw Jo, (2007), *The transformation of citizenship in the European Union: Electoral rights and the restructuring of political space*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Strudel Sylvie, (2002), « Les citoyens européens aux urnes : les usages ambigus de l'article 8b du traité de Maastricht », *Revue internationale de politique comparée*, 1 (Vol. 9), p. 47-63.
- Strudel Sylvie, (2003), « Polyrythmie européenne : le droit de suffrage municipal des étrangers au sein de l'Union, une règle électorale entre détournements et retardements », *Revue française de science politique*, vol. 53, n°1, pp.3-34.
- Strudel Sylvie, (2009) « L'Europe, un nouvel espace de citoyenneté ? Le vote des non-nationaux », *Revue internationale de politique comparée*, 4 (Vol. 16), p. 559-568.
- Tiberj Vincent, (2011), « Le droit de vote des étrangers », *Hommes & migrations*, 1294, p. 112-119.
- Wenden de Catherine, (2021), *Atlas des migrations. De nouvelles solidarités à construire*, Paris, Autrement.

De la démocratie en numérique. Les appropriations du web et des réseaux sociaux dans les processus électoraux
When democracy gets digital. Web & social media in electoral processes

Responsables scientifiques :

Fabienne Greffet, IRENEE-Nancy-Université de Lorraine,
fabienne.greffet@univ-lorraine.fr

Marie Neihouser, ESPOL-Institut Catholique de Lille,
marie.neihouser@univ-catholille.fr

Le développement des campagnes numériques au cours des dernières années à travers le monde a entraîné des transformations des pratiques de communication et des défis réglementaires pour les décideurs politiques, mais aussi des changements comportementaux du côté des promoteurs de campagnes numériques, des militants et des citoyens-consommateurs. Quelles sont les implications des campagnes électorales numériques et de leur réglementation aux niveaux individuel, national et transnational sur les différents acteurs ? Qui organise et se mobilise lors d'une campagne numérique ? Quelle est l'efficacité des réglementations nationales et transnationales sur ces campagnes ? Les plates-formes numériques s'adaptent-elles à ces réglementations ? Ces campagnes changent-elles le comportement de vote et la participation politique des citoyens ?

Ce panel a pour objectif de rassembler des analyses des conséquences de la numérisation croissante des processus politiques, en période (post-)crise sanitaire liée à la covid-19.

Axe 1. Campagnes électorales numériques : acteurs, pratiques et régulation

L'expansion des usages des technologies numériques en campagne électorale a donné lieu à l'émergence d'acteurs spécialisés (Howard, 2006 ; Gibson, 2020), ainsi qu'à une reconfiguration des "répertoires d'action électorale" (Desrumaux & Lefebvre, 2016) de plus en plus appuyés et contraints par les plateformes. Les pratiques militantes et d'engagement se transforment et intègrent cette digitalisation, qui a également des conséquences sur la structuration interne des organisations politiques (Gerbaudo, 2019). En outre, la régulation des campagnes électorales numériques devient une question majeure (Montigny *et al.*, 2019). En effet, à l'heure où les possibilités offertes par les *big data* paraissent infinies (Kreiss, 2016 ; Baldwin-Philippi, 2020), comment s'assurer que les divers acteurs impliqués (plateformes, candidats, partis, *etc.*) respectent non seulement la vie privée des citoyens mais encore les règles élémentaires d'une campagne démocratique (Rubinstein, 2014) ? Par ailleurs, comment, dans un second temps, faire en sorte que les procédures de votes électroniques et numériques, en plein essor un peu partout dans le monde, revêtent les mêmes garanties que les procédures de vote traditionnelles (Gritzalis, 2012) ? L'objectif de cet axe est de faire dialoguer des travaux qui envisagent les campagnes numériques soit du point de vue des acteurs et des pratiques, soit du point de vue des organisations, soit du point de vue des plateformes et des régulations. Les contributions articulant ces dimensions seront particulièrement bienvenues.

Axe 2. Effets des médias sociaux et du numérique sur la participation politique

La participation politique a elle aussi été fortement influencée et transformée par le numérique et les médias sociaux (Gil de Zúñiga, 2012). En rendant la recherche d'information a priori plus aisée, en offrant la possibilité aux citoyens de commenter ou de s'exprimer plus facilement à propos de la politique, les technologies numériques ont bouleversé les pratiques médiatiques et politiques (*dual screening, etc.*) (Vaccari *et al.*, 2015). L'objectif de cet axe est de remettre la

question des effets des médias sociaux et du numérique sur la participation (électorale et, plus largement, politique), sur le métier (Shirky, 2011). Qui sont ceux qui (ne) s'expriment (pas) politiquement en ligne ? Quelles sont leurs pratiques exactes ? En quoi ces pratiques sont-elles éventuellement susceptibles d'avoir une influence tant sur la campagne (elle-même censée les influencer), que sur le vote ? De nouvelles pratiques ont-elles émergé avec la crise sanitaire ? Au contraire, cette crise n'a-t-elle fait qu'exacerber des tendances déjà à l'œuvre concernant les liens entre numérique et participation ? Autant de questions que cet axe se propose d'adresser.

Nous invitons des propositions de communication explorant les divers aspects de l'intersection de la numérisation et du comportement politique, tant au niveau individuel qu'institutionnel, afin de débattre des effets du numérique sur le/la politique. Ces propositions peuvent adopter tant des perspectives empiriques, méthodologiques que théoriques dans les domaines susmentionnés. Les analyses comparatives et celles se focalisant sur des pays non-européens sont les bienvenues. Il convient de préciser qu'à la suite de cette ST, nous envisageons la publication d'un numéro de revue internationale en anglais faisant suite aux travaux de cette ST.

The development of digital campaigns in recent years around the world has led to significant transformations in political communication strategies, to regulatory challenges for policymakers, but also to behavioral changes among digital campaigners, activists and citizen-consumers. What are the implications of digital election campaigns and their regulation at the individual, national and transnational levels on the different actors involved? Who organizes digital campaigns? And how gets involved in them? How effective are national and transnational regulations of digital campaigns? To what extent digital campaigns affect voting behavior and patterns of citizen political participation?

This panel aims to bring together empirical and theoretical analyses of the consequences of the increasing digitalization of electoral political processes, in a (post-)pandemic global context.

Axis 1. Digital electoral campaigns: actors, practices and regulation

The expansion of the use of digital technology in electoral campaigns has triggered the emergence of specialized actors (Howard, 2006; Gibson, 2020), as well as a reconfiguration of "repertoires of electoral action" (Desrumaux & Lefebvre, 2016), which are increasingly supported, but also constrained, by digital platforms. Activism and political engagement are evolving by adapting to this digitalization process, which also has consequences for the internal structures of political organizations (Gerbaudo, 2019). In addition, the regulation of digital electoral campaigns is becoming a major issue (Montigny *et al.*, 2019). Whereas the campaigning possibilities offered by big data seem infinite (Kreiss, 2016; Baldwin-Philippi, 2020), how can we ensure that the various actors involved (platforms, candidates, parties, *etc.*) respect not only the privacy of citizens but also the basic rules of a democratic campaign (Rubinstein, 2014)? Furthermore, how can we ensure that digital voting procedures, whose use is growing rapidly around the world, abide to the same technical and security standards than traditional, analogic voting procedures (Gritzalis, 2012)? The objective of this axis is to bring together scholarly works that consider digital campaigns either from the point of view of individual actors and their behaviors, from the point of view of organizations, or from the point of view of platforms and their regulation. Contributions articulating all or several of these dimensions of analysis will be particularly welcome.

Axis 2. Effects of digital technology and social media on political participation

Political participation has also been strongly influenced and transformed by digital technology and social media (Gil de Zúñiga, 2012). By significantly simplifying the access to political information, by offering a broader, low cost opportunity for citizens to comment or express themselves more easily about politics, new technologies have thus disrupted media and

political practices (dual screening, *etc.*) (Vaccari *et al.*, 2015). The objective of this axis is to question the effects of social media and digital technology on participation (electoral and, more broadly, political) (Shirky, 2011). Who are those who (don't) express themselves politically online? What exactly are their behavioral patterns? How might these practices influence both the campaign strategies and voting behaviors? Have new practices emerged with the health crisis? On the contrary, has the crisis only exacerbated trends already consolidated concerning the links between digital technology and participation? These are some of the questions that this axis will address.

We invite proposals for papers that explore various aspects of the intersection of digitalization and political behavior, both at the individual and institutional levels, in order to broadly assess the effects of digital transformations on politics. The proposals can adopt different empirical, methodological and theoretical perspectives in the above-mentioned areas. Comparative analyses and those focusing on non-European countries are welcome, as well as research using digital methods (Rogers, 2013) such as on line social network analysis, digital traces or a combination of digital analysis and fieldwork. It should be noted that following this section, we plan to publish an international journal special issue in English as a follow-up to the panel discussions.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références/References

- Badouard, R. (2017). *Le désenchantement de l'internet. Désinformation, rumeur, propagande*, Paris, FYP.
- Baldwin-Philippi, J. (2020). Data ops, objectivity, and outsiders: journalistic coverage of data campaigning. *Political Communication*, 37(4), 468-487.
- Desrumaux, C., & Lefebvre, R. (2016). Pour une sociologie des répertoires d'actions électorales. *Politix*, (1), 5-16.
- Gerbaudo, P. (2019). *The Digital Party, Political Organisation and Online Democracy*, Londres, Pluto Press.
- Gibson, R. K. (2020). *When the Nerds Go Marching in*, Oxford University Press.
- Gil de Zúñiga, H., Jung, N., & Valenzuela, S. (2012). Social media use for news and individuals' social capital, civic engagement and political participation. *Journal of computer-mediated communication*, 17(3), 319-336.
- Gritzalis, D. A. (2012). *Secure electronic voting* (Vol. 7). Springer Science & Business Media.
- Howard, P. N. (2006). *New media campaigns and the managed citizen*. Cambridge University Press.
- Kreiss, D. (2016). *Prototype politics: Technology-intensive campaigning and the data of democracy*. Oxford University Press.
- Montigny, E., Dubois, P., & Giasson, T. (2019). On the edge of glory (... or catastrophe): regulation, transparency and party democracy in data-driven campaigning in Québec. *Internet Policy Review*, 8(4).

Rogers, R (2013), *Digital Methods*, MIT Press.

Rubinstein, I. S. (2014). Voter privacy in the age of big data. *Wis. L. Rev.*, 861.

Shirky, C. (2011). The political power of social media: Technology, the public sphere, and political change. *Foreign affairs*, 28-41.

Vaccari, C., Chadwick, A., & O'Loughlin, B. (2015). Dual screening the political: Media events, social media, and citizen engagement. *Journal of communication*, 65(6), 1041-1061.

L'environnementalisation de l'action publique locale saisie par son financement

Financing the environmentalization of local public policies

Responsables scientifiques :

Ludovic Halbert, CNRS – Laboratoire Techniques, Territoires et Sociétés – LATTTS,
ludovic.halbert@enpc.fr

Nicolas Maisetti, Université Gustave-Eiffel, Laboratoire Techniques, Territoires et Sociétés – LATTTS, nicolas.maisetti@univ-eiffel.fr

Qu'on la qualifie de transition écologique ou environnementale, de lutte contre le changement climatique, ou qu'on l'analyse à travers le modèle de la « ville verte » ou « durable » (Levy, Emelianoff, 2011), l'action publique locale est largement étudiée du point de vue de son environnementalisation (Béal et al. 2011 ; Hamman, 2012). Les travaux qui lui sont consacrés portent sur des domaines et des enjeux variés de la *politics* (écologie politique, recompositions idéologiques, carrières militantes) (Jérôme, 2021) et des *policies*, du côté de la gouvernance (relations multiniveaux, mise sur agenda, acteurs privés) (Béal, Pinson, 2015) ou des contenus de l'action publique (Compagnon, Rodary, 2017).

En revanche, l'environnementalisation a été peu étudiée *sous l'angle de son financement* (pour deux exceptions, voir Apostolopoulou, Adams, 2019 ; Calvário et al., 2016), alors qu'on connaît l'importance de ces enjeux dans le gouvernement de l'action publique (Bezès, Siné, 2011). Le contexte est pourtant marqué par le renforcement des contraintes budgétaires pesant sur les collectivités locales (en France, voir Le Saout, 2017), d'une part, et par les opportunités associées au « verdissement » des guichets (des fonds européens à l'actuel plan de relance), d'autre part. L'environnementalisation apparaît au cœur des enjeux de financement et participe ainsi au cadrage de l'action publique locale.

Cette section thématique invite à se saisir des enjeux soulevés par les logiques, outils et acteurs de l'environnementalisation de l'action publique locale saisie par son financement. Dans ce but, sans restreindre l'éventail des propositions, elle suggère trois axes thématiques.

Le premier axe portera sur les recompositions des modalités de financement de l'action publique locale environnementale. Des communications pourront venir renseigner la question des *investissements publics et privés*, de leurs combinaisons et de leurs concurrences. Celle-ci éclairera les opérations de cadrage des politiques environnementales en les articulant aux problématiques de financement. Par exemple, comment sont bâties les éco-conditionnalités ; quelles sont les stratégies employées par les collectivités locales pour répondre aux appels à projets (publics ou privés) ; ou comment résoudre les contradictions entre les appels au *Green new deal*, d'une part et les « politiques de la contrainte budgétaire » (Bezès, 2018), d'autre part ? En outre, cet axe accueillera des travaux qui s'intéressent aux processus de *financiarisation de l'environnementalisation* de l'action publique locale (Theurillat, 2011). Observe-t-on un alignement environnemental des conditions de prêts ((para)publics ou privés) ? Inversement, les processus d'environnementalisation sont-ils générateurs de nouvelles modalités de financement moins soumises à la logique budgétaire ?

Le deuxième axe abordera les enjeux de gouvernance et de contenu de l'action publique locale environnementale. Il accueillera des travaux portant sur l'*instrumentation* de « la mise en économie de la nature » (Levrel, Missmer, 2019) à travers des études sur les mutations des pratiques comptables (budgets verts, services écosystémiques...). Entre les deux figures

critiquant un changement dans les discours sans les effets (« greenwashing ») ou vantant le « tournant » écologique, quitte à invisibiliser les permanences, l'exploration des politiques budgétaires de financement des politiques environnementales pourrait s'avérer féconde pour comprendre *la définition des priorités et des contenus* de celles-ci (Rumpala, 2010) ? Enfin, cet axe débattrait des questions de *gouvernance*, pour discuter des processus de politisation (quels changements suite à l'élection des maires écologistes ?), ou pour saisir les rapports de force entre acteurs (publics et privés), savoirs et instruments accompagnant les financements « verts » de l'action publique locale.

Le troisième axe sera consacré aux modalités de réception, et notamment de contestation du financement de l'action publique environnementale. Comment se construisent les débats relatifs à la gratuité des transports publics, à la hausse de la fiscalité verte (Passalacqua, 2020) ou celui opposant "motifs légitimes" à "écologie punitive" ? Des Bonnets rouges (Le Clainche, 2018) aux Gilets Jaunes, en passant par les mobilisations dans les ZAD, les mouvements sociaux s'attaquent aussi aux modalités de financement de l'action publique environnementale. Dans quelle mesure ces luttes sont-elles recomposées par les financements verts ? À l'inverse, comment pèsent-elles sur la mise à l'agenda de l'environnementalisation des politiques locales ? Autant de questions qui pourront faire l'objet de stimulantes discussions au cours de cette section thématique.

Whether it is described as the ecological or environmental transition, the fight against climate change, or whether it is analyzed through the model of the "green" or "sustainable city" (Levy, Emelianoff, 2011), the environmentalization of local public action is widely studied (Béal et al. 2011; Hamman, 2012). The work devoted to it focuses on various areas and issues of *politics* (political ecology, ideological recompositions, activist careers) (Jérôme, 2021) and of *policies*, observing both the restructuring of local governance (State multilevel relations, agenda setting activities, role of private actors) (Béal, Pinson, 2015) and the content of public action (Compagnon, Rodary, 2017).

However, this well-defined field has been little studied from the perspective of its financing (with the exception of Apostolopoulou, Adams, 2019; Calvário et al., 2016), even though its importance in the government of public action is now widely recognised (Bezès, Siné, 2011). And all the more that, on the one hand, fiscal austerity is a salient feature of contemporary public policy (Le Saout, 2017 in France), and that, on the other hand, new opportunities seem to be opening with the "greening" of financing circuits (from European funds to current stimulus plans across countries). In this perspective, environmentalization appears to be at the heart of local public action financing issues, both as a framework for accessing financing opportunities and as resources (Michaux, 2011).

This thematic section invites us to examine the issues raised by the logic, tools, actors and financing circuits of environmental public action. To this end, it suggests three thematic axes.

The first axis will deal with the recomposition of the financing modalities of local environmental public action. Papers could inform the issue of public and private investments. This would shed light on the framing operations (*cadrage*) of environmental policies by linking them to financing matters. For example, how are eco-conditionalities built into financing circuits, what are the strategies used by local authorities to respond to green calls for projects (public or private), or how to resolve the contradictions between calls for a Green New Deal on the one hand and budget constraint policies on the other? ? In addition, this line of research will include studies that focus on the financialization of greening and the environmentalization of local public action financing (Theurillat, 2011). For example, is there an environmental alignment of ((para)public or private) loan conditions? And conversely, do environmentalization processes generate new financing modalities that are less subject to a strictly budgetary logic?

The second axis will address the issues of governance and content of local environmental public action. It will include work on the instrumentation of the "economics of nature" (Levrel, Missmer, 2019) through studies on changes in accounting practices (green budgets, monetization of ecosystemic services, etc.). Between the two figures criticizing a change in discourse without effects ("greenwashing") or praising the ecological "turn", even if it means invisibilizing some permanencies, the exploration of budgetary policies for financing transition policies could prove fruitful for understanding the definition of priorities and contents of environmental policies (Rumpala, 2010)? Finally, this axis will debate questions of governance, in order to discuss politicization processes (what changes have occurred following the election of green-party mayors?), or to understand the power relations between actors (public and private), knowledge and instruments accompanying "green" budgeting.

The third axis will be devoted to the reception of such policies, and the controversies associated to those evolutions, and in particular the contestation raised over the financing of environmental public action. How are the debates about free public transport or on green taxation (Passalacqua, 2020) or opposing "legitimate reasons" to "punitive ecology" constructed? From the *bonnets rouges* (Le Clainche, 2018) to the *Gilets Jaunes*, via the mobilizations in the *ZADs*, social movements in France provide example that are also targeting both the means and ends of financing public environmental action. To what extent does green financing recompose social movements? Conversely, how do social movements influence the environmentalization of local policies?

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Apostolopoulou Evangelia, Adams William, « Cutting nature to fit: Urbanization, neoliberalism and biodiversity offsetting in England », *Géoforum*, 98, 2019, pp. 214-225
- Béal Vincent, Gauthier Mario Pinson, Gilles. (dir.). *Le développement durable changera-t-il la ville ? Le regard des sciences sociales*, Saint-Etienne, PU Saint-Etienne, 2011.
- Béal Vincent, Pinson, Gilles. « From the Governance of Sustainability to the Management of Climate Change: Reshaping Urban Policies and Central-Local Relations in France », *Journal of Environmental Policy & Planning*, 17 (3), 2015, pp. 402-19.
- Bezès Philippe, Siné Alexandre (dir.) (2011), *Gouverner (par) les finances publiques*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Calvário, Rita, Velegrakis, Giorgos, Kaika, Maria, « The Political Ecology of Austerity: An Analysis of Socio-environmental Conflict under Crisis in Greece », *Capitalism Nature Socialism*, 28 (3), 2016, pp. 1-19.
- Compagnon Daniel, Rodary Estienne (dir.), *Les politiques de la biodiversité*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2017.
- Jérôme Vanessa, *Militer chez les verts*, Paris, Presses de Sciences Po, 2021.
- Hamman Philippe, *Sociologie urbaine et développement durable*, Paris, De Boeck Supérieur, 2012.
- Le Clainche Michel « L'écotaxe poids lourds en France (2007-2017), l'échec d'une innovation fiscale », *Gestion & Finances Publiques*, 2 (2), 2019, pp. 98-108.
- Le Saout Rémy, « La construction politique du cadre budgétaire contraint des collectivités territoriales », *Revue Française d'Administration Publique*, 164 (4), 2017, pp. 747-764.

- Levrel Harold, Missemer, Antoine, « La mise en économie de la nature, contrepoints historiques et contemporains », *Revue Economique*, 70, 2019, pp. 97-122.
- Levy Albert, Cyria Emelianoff. « La ville durable », *Espaces et sociétés*, 147 (4), 2011, pp. 7-23.
- Passalacqua Arnaud, « La gratuité des transports publics, un retour du débat au sein de Transports urbains ? », *Transports urbains*, 136 (1), 2020, pp. 3-3.
- Rumpala Yannick, *Développement durable ou le gouvernement du changement total*, Lormont, éditions Le Bord de l'eau, 2010.
- Theurillat Thierry, « La ville négociée : entre financiarisation et durabilité », *Géographie, Économie, Société*, 13 (3), 2011, pp. 225-254.

ST 46

Production des savoirs académiques et experts pour l'action publique environnementale

Production of academic and expert knowledge for environmental policymaking

Responsables scientifiques :

Charlotte Halpern, Centre d'études européennes et de politique comparée, Sciences
Po, charlotte.halpern@sciencespo.fr
Philippe Zittoun, LAET-ENTPE, Université de Lyon, pzittoun@gmail.com

L'une des caractéristiques majeures des questions écologiques, dans nombre d'Etats et à tous les niveaux de gouvernement, est d'articuler la production des savoirs académiques et experts, la mise à l'agenda des problèmes, la montée en puissance d'un paradigme dominant de l'anthropocène, la définition des causes et des problèmes au cours des mobilisations qui se manifestent dans les rues, sur les réseaux sociaux, dans les urnes et devant les tribunaux et la multiplication des politiques publiques visant à atteindre la neutralité carbone à horizon 2050. On ne manque ainsi pas de travaux pour rendre compte de la façon dont les dramaturgies du risque déployés par des lanceurs d'alerte sont arrivés à mettre à l'agenda un paradigme Anthropocène ni sur le décalage qui s'opère avec la façon dont les politiques publiques s'enlisent le plus souvent dans des affrontements sectoriels, des chemins de dépendances et des enjeux concurrents et ne sont jamais à la hauteur des enjeux que déploient les entrepreneurs de cause. Si la sociologie et la science politique ont su largement décrypter ces dynamiques autour des agendas, médiatiques et gouvernementaux, des politiques publiques, elles laissent en chantier la question des savoirs *pour* les politiques publiques, la façon dont ils mutent et se transforment au gré des circulations, des tensions et des critiques auxquels ils résistent, des enrôlements auxquels ils contribuent, des scènes qu'ils traversent et des changements de politiques publiques qu'ils produisent.

A la suite de la réflexion initiée dans l'ouvrage *Policy Analysis in France* et en lien avec le travail collectif initié au sein du Centre des politiques de la terre, nous proposons d'organiser cette ST autour de la production de savoirs pour l'action publique (*policy analysis*) afin de réinterroger les processus de fabrique et de transformations des politiques publiques (*policy studies*). Il s'agit tout particulièrement de se demander comment la *Policy analysis*, en tant que type de savoir spécifique, historiquement concentrée en France au sein de l'appareil d'Etat et produite par des grands corps spécialisés ou des professions spécialisées, se saisit de l'ensemble des problèmes posés par les urgences climatiques et écologiques définis dans les scènes académiques et expertes, et le transforme en solution acceptable.

Dans cette perspective nous invitons les propositions de communication qui portent sur la problématique ci-dessus. La participation de jeunes chercheur.e.s sera particulièrement encouragée. Les propositions qui se saisissent l'un ou l'autre des questionnements suivants sont attendues :

1. Celles proposant de discuter empiriquement ce travail de production d'un savoir spécifique « pour » l'action publique. Celui-ci consiste notamment à rediscuter de problèmes souvent insolubles, à les redéfinir pour les rendre gouvernables, à les domestiquer pour assurer leur compatibilité avec le répertoire d'instruments et d'actions disponibles, à les transformer pour mobiliser les entrepreneurs de cause et former des coalitions, et à l'accompagner d'une redéfinition des futurs possibles légitimant les gouvernements dans leur capacité à agir.

2. Les propositions visant à discuter théoriquement de la façon dont s'organise, à travers les discussions et les disputes sur la production du savoir pour les politiques publiques, des allers-retours entre production du savoir sur et pour les politiques publiques. Ce questionnement permettra d'identifier d'éventuels angles morts propres à la discipline, d'explorer les propositions de renouvellement en cours, grâce au développement de méthodes et l'accès à de nouvelles données, par le biais de croisements trans- et interdisciplinaires, y compris avec les sciences naturelles et du vivant.

One of the major characteristics of ecological issues, across political contexts and levels of government, lies in the strong interconnexion between expert and academic knowledge production, the agenda setting of problems, the rise of the Anthropocene paradigm, the definition of causes and problems during the mobilizations taking place in the streets, on social networks, during elections and in courts, as well as the sedimentation of public policies aimed at achieving carbon neutrality by 2050. In this regard, a substantial amount of academic work accounts for the way in which risk dramaturgies deployed by whistleblowers have managed to put the Anthropocene paradigm on the agenda or on the discrepancy at play with the way in which public policies fail to overcome sectoral clashes, paths dependency and competing issues and are never up to the challenges deployed by cause entrepreneurs. Sociology and political science research have been able to decipher these dynamics pertaining to the setting of the media and the institutional policy agendas, knowledge production *for* public policies, the way in which it mutates and transforms according to circulations, tensions and criticisms, the enlistments to which they contribute, the arenas they navigate and the changes in public policies they produce, are yet to be examined.

Drawing on the book *Policy Analysis in France* and in close relationship with the work achieved within the Centre des politiques de la terre, we propose to organize this ST around the production of knowledge for public action (*policy analysis*) in order to re-examine public policy processes and transformations (*policy studies*). More particularly, it considers how *Policy analysis*, as a specific type of knowledge, historically concentrated in the French context within the state apparatus and produced by large specialized bureaucracies or professions, takes up the ecological and climate problems, as framed and discussed in the academic and expert scenes, and transforms them into acceptable policy solutions.

The participation of young researchers will be particularly encouraged. Proposals addressing one or the other of the following questions are welcome :

1. The production of policy analysis, which consists in putting insoluble problems back onto the agenda, redefining them to make them governable, domesticating them to ensure their compatibility with the repertoire of instruments and actions available, transforming them into vehicles for recruiting problem owners and shaping coalitions, supporting the redefinition of possible futures and legitimizing governments in their capacity to act.
2. A theoretical discussion addressing how discussions and disputes about policy analysis and the study of policy processes contribute to shaping both knowledge production dynamics. This will also allow to identify possible analytical and conceptual blind spots, as well as to explore existing attempts at revisiting them thanks to the development of new methods and datasets, as well as through interdisciplinary cross-fertilization including natural sciences.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

L'histoire de la pensée politique en France comme objet socio-historique depuis la fin du 19^e siècle
The history of political thought in France as a social and historical phenomenon (from the end of 19th century until now)

Responsables scientifiques :

Mathieu Hauchecorne, Université Paris 8-Vincennes-Saint Denis,
CRESPPA-LabToP, IUF, mhauchecorne@univ-paris8.fr
Arnault Skornicki, Université Paris Nanterre, ISP, arnault.skornicki@parisnanterre.fr

Qui sont les historiens de la pensée ou des doctrines politiques en France ? Dans quelles disciplines et institutions leurs carrières se sont-elles inscrites depuis la fin du XIX^e siècle ? Comment se sont historiquement construits les corpus sur lesquels ils travaillent ? Quelles approches et questionnements concurrents ont-ils mis en œuvre pour analyser les textes ? Peut-on, comme on le fait parfois, opposer une histoire philosophique de la philosophie politique qui aurait longtemps prédominé dans les départements de philosophie, droit ou science politique avant de céder la place à des approches plus contextuelles, voire plus sociologiques ? L'étiquette d'histoire philosophique de la philosophie politique ne renvoie-t-elle pas en fait à une multiplicité d'approches et de questionnements adressés aux textes ou à leurs auteurs ? Inversement, ces approches internalistes n'ont-elles pas longtemps cohabité avec d'autres perspectives ou approches (histoire des mentalités, histoire du livre, études littéraires inspirées de Lanson, socio-critique, étude des cultures politiques, histoire des sciences économiques et sociales, analyse de discours etc.) ? Quels échanges ou circulations sont intervenus entre les différentes disciplines d'inscription de l'histoire de la pensée politique ? Au-delà de la taxinomie des approches passées en histoire des idées, à quoi renvoie historiquement l'émergence et l'institutionnalisation au moins partielle de ce domaine d'étude ? Quels sont les usages académiques ou politiques de l'histoire de la pensée politique ? Quels liens l'émergence de ce domaine entretient-elle avec l'institutionnalisation du suffrage universel et sa domestication par les partis modernes ? L'histoire de la pensée politique a-t-elle eu pour effet d'universaliser une rationalité politique au départ européenne ? A-t-elle à certains moments pu servir de camouflage à des idéologies moins consensuelles ?

À travers ces questions, cette section thématique entend explorer l'histoire de ce domaine d'étude particulier qu'est l'histoire de la pensée et des doctrines politiques. Si l'histoire des idées politiques constitue traditionnellement une des branches de la science politique en France, à côté de la sociologie politique, de l'analyse des politiques publique ou des relations internationales, il s'agit également d'un domaine partagé avec d'autres disciplines comme la philosophie, l'histoire, le droit ou les lettres. Son histoire reste pourtant mal connue, y compris de celles et ceux qui s'en réclament et les mises en récit sur lesquelles s'appuient couramment ses représentants se révèlent souvent partielles, ce qui rend difficile de parvenir à une véritable cumulativité. En se centrant sur quelques études de cas, les communications viseront donc à rendre compte de la genèse de l'histoire de la pensée politique comme domaine de recherche et d'enseignement et à son institutionnalisation. Alors que les renouvellements de l'histoire de la pensée politique intervenus dans le monde anglophone et germanophone ont suscité un grand intérêt en France ces dernières années, on se centrera dans le cadre de cette section thématique sur l'histoire de la pensée politique telle qu'elle s'est développée en France et dans le monde francophone depuis la fin du XIX^e siècle. L'histoire de la pensée politique sera en outre entendue en un sens large incluant l'histoire de la philosophie politique et des doctrines juridiques, mais aussi l'histoire du livre, des mentalités, des idées politiques ordinaires etc.

Les communications pourront se centrer sur la trajectoire et la pratique de l'histoire de la pensée politique d'auteurs particuliers d'Elie Halevy, Pierre Mesnard ou Paul Hazard à Roger Chartier, Michèle Riot-Sarcey, Luc Ferry, ou Blandine Kriegel, en passant par Jean Touchard, François Châtelet, et Daniel Lindenberg, pour ne prendre que quelques exemples. Elles pourront dans le même esprit prendre pour objet une école ou un groupe d'historiens de la pensée politique comme l'althussérisme ou l'école de Michel Villey en philosophie du droit. Certaines grandes controverses entre historiens de la pensée, dont il faudra alors faire la sociologie, peuvent constituer un autre point d'entrée de cette histoire, à l'image des débats historiographiques portant sur le rôle des Lumières dans le déclenchement de la Révolution française ou sur les origines intellectuelles du fascisme. Des études centrées sur la réception d'historiens de la pensée politique étrangers dans l'espace francophone peuvent permettre de réinscrire l'histoire française de l'histoire de la pensée politique dans une perspective transnationale en mettant en évidence les circulations qui l'ont nourrie et ont contribué à ses renouvellements. On pourra par exemple s'intéresser à la réception d'historiens de la pensée politique comme Leo Strauss, Isaiah Berlin, Quentin Skinner ou Reinhardt Koselleck. Pourront également être pris pour objet les usages politiques de l'histoire de la pensée politique, celle-ci ayant parfois servi à codifier et à donner une épaisseur historique aux étiquettes au moyen desquelles est définie et se différencie l'offre politique ou programmatique (« socialiste », « écologiste », « communiste », « libérale », « nationaliste », « conservatrice » etc.). Enfin, les communications pourront porter sur l'enseignement de l'histoire de la pensée politique en s'intéressant par exemple à la création des premiers enseignements dans ce domaine dans les départements de philosophie ou de droit, ou à l'École libre des sciences politiques durant la première moitié du XX^e siècle.

D'un point de vue méthodologique, les contributeurs et contributrices pourront tirer profit des outils forgés par la sociologie historique des savoirs et des disciplines, et sont invité·es à bien préciser les sources sur lesquelles ils s'appuient (études de corpus, archives, entretiens, étude prosopographique etc.).

Who are the historians in charge of writing the history of political doctrines and ideas in France? In which disciplines and institutions did they have a career from the end of the XIXth century until now? How were the corpus they study delineated? Which competing approaches did they endorse in order to analyze political texts? Does it make sense, as it is commonly done, to argue that a philosophical history of political philosophy has long prevailed in departments of Philosophy, Law and Political science, until the arrival of more contextualist - if not sociological - approaches? Could we say instead that the label of philosophical history of political philosophy refers to a broad range of approaches and hermeneutics whose theoretical and political inspirations sometimes sharply differ? Likewise, should we not stress that these internalist approaches have long coexisted with other perspectives (history of mentalities, history of the book, literary studies driven by Lanson, sociological criticism, history of Economics and Social sciences, discourse analysis etc.). What kinds of intellectual exchanges occurred between historians of political thought from different academic disciplines and how were they impacted by these disciplinary boundaries? How to interpret the emergence and institutionalization of this field of study from a historical point of view? Is there any link between the emergence of political thought history and the institutionalization of universal suffrage and modern political parties? Should we say that the narratives forged by the historians of political thought have contributed to feature properly European views as universal ideals? Would it be true to say that in some cases, doing history of political thought was a way to disguise divisive opinions in the French context?

This thematic section aims to address such questions in order to investigate the history of the history of political thought in France. Since the end of the nineteenth century, the history of political thought has developed as a specific intellectual domain at the crossing of various disciplines such as Philosophy, History, Law, Political Science, Literature, Discourse analysis etc. However, the history of this domain remains quite unknown, even by its practitioners

themselves. And the narratives on which historians of Political thought commonly draw, are often partial views, which impedes Political thought history from becoming truly cumulative. Applicants are invited to send proposals focusing on case-studies in order to account for the genesis and institutionalization of the history of political thought as a field of study in France since the end of the 19th century. History of political thought will be understood in a broad sense, including the history of political philosophy, as well as the history of the book, of mentalities, of ordinary political representations and ideologies etc.

Applicants might choose to center their papers on the trajectory and historical practice of a specific author (one might suggest among others: Elie Halevy, Albert Thibaudet, Pierre Mesnard, Paul Hazard, Roger Chartier, Alexandre Matheron, Michèle Riot-Sarcey, Luc Ferry, Blandine Kriegel, Jean Touchard, François Châtelet, Daniel Lindenberg etc.). Likewise, proposals can focus on a school or group of historians such as the Althusserian school or the followers of Michel Villey in Philosophy of Law. They can also address a prominent controversy in the field of Political thought history such as the debates concerning the relations between the Enlightenment and the French revolution, or the intellectual origins of fascism. Case-studies on the French reception of historians such as Leo Strauss, Isaiah Berlin, Quentin Skinner or Reinhardt Koselleck might be a way to relocate the French case within transnational exchanges. Proposals can also deal with the usage of Political thought history in academia and politics or with its teaching.

From a methodological point of view, contributors are invited to pay attention to the various institutional contexts and networks in which Political thought history developed, in the manner of the historical sociology of knowledge and disciplines, and to indicate precisely the sources on which they rely (corpus, archives, fieldwork or interviews, statistics etc.).

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

ST 48

Analyser qualitativement l'action publique : les alternatives au *process tracing* *Qualitative analysis of public action: Alternatives to process tracing*

Responsables scientifiques :

Catherine Hoeffler, IHEID, Sciences Po Bordeaux,

catherine.hoeffler@graduateinstitute.ch

Clémence Ledoux, Université de Nantes, clemence.ledoux@univ-nantes.fr

(for the *Women Proudly Doing Public Policy Collective*)

La sociologie de l'action publique en France et dans les espaces francophones est marquée, depuis ses débuts, par la prépondérance d'approches qualitatives. Depuis quelques années, les présupposés et fondements des travaux développés ont donné lieu à des questionnements méthodologiques renouvelés. Ainsi par exemple, le recours quasi-systématique à l'entretien est interrogé (Bongrand, Laborier, 2005 ; Pinson, Sala Pala, 2007) ; les enjeux liés à la description des cas et des arguments sont soulignés (Kreuzer, 2019) ; la manière de mobiliser les sources écrites administratives est ré-examinée (Dupuy, Pollard, 2012 ; Née, Oger, Sitri, 2017) ; et les conditions d'archivage et de partage des enquêtes qualitatives font l'objet de discussions (Duchesne, 2017). Au-delà des seules questions de méthodes, ce sont des enjeux plus larges, liant épistémologie et méthodes, qui sont au cœur des réflexions : la manière de penser (ou pas) la causalité et l'explication, les moyens d'administrer la preuve, et plus largement les conditions de validité des recherches fondées sur des données qualitatives.

L'un des débats, particulièrement vif, porte plus spécifiquement sur la méthodologie du *process-tracing* (e.g. Beach, 2019 ; Bezes, Palier, Surel, 2018 ; Trampusch et Palier 2016). Le *process-tracing* a connu un large succès dans la communauté scientifique, plus précisément dans les sous-disciplines s'intéressant à l'analyse du changement des politiques, comme l'analyse des politiques publiques ou encore l'économie politique comparée. Considérée comme une tentative de clarification et de formalisation de certaines pratiques interprétatives et/ou explicatives dans l'analyse qualitative, cette méthodologie est aujourd'hui marquée par l'ambiguïté de sa définition et la pluralité de ses opérationnalisations. En effet, le *process tracing* peut être utilisé de manière extensive-permissive, pour mettre en mots et formaliser des pratiques de contextualisation historique et de démonstration de l'importance de mécanismes de changement. Mais le *process tracing* est aussi mobilisé, de manière plus stricte, comme méthodologie permettant de générer une explication causale, centrée exclusivement sur des inférences au sein d'un même cas. Les tentatives de circonscrire les mécanismes et domaines d'application du *process-tracing* ont mené au renforcement de ce deuxième type d'usages, dits limités-restrictifs, dans une épistémologie souvent résolument positiviste.

Cette section thématique a pour objectif de discuter des alternatives à la méthodologie du *process-tracing* ou, pour reprendre les termes de C. Hay (2016), à l'ambition du *process-tracing*. Les approches qualitatives en sociologie de l'action publique sont aux prises, comme d'autres, avec les injonctions méthodologiques liées à la scientificité des méthodes de collecte et d'analyse des données, à leur transparence et à leur caractère systématique. S'il convient donc de mieux les formaliser et d'être réflexif sur leur utilisation, cette réflexion méthodologique ne doit pas nécessairement déboucher sur une appropriation des critères de

validité et des méthodes des approches positivistes ni sur un abandon du recours à l'interprétation (Passeron 2006).

Cette section thématique a l'ambition de rassembler des contributions s'attachant à expliciter et à discuter des fondements des analyses du changement de l'action publique, s'appuyant sur des méthodes qualitatives et, ainsi, à explorer les alternatives au *process-tracing*.

The sociology of public action in France and in the French-speaking world has been marked, since its beginnings, by the preponderance of qualitative approaches. In recent years, the presuppositions and foundations of the works in this field have given rise to renewed methodological questions. Thus, for example, the quasi-systematic use of interviews has been questioned (Bongrand, Laborier, 2005; Pinson, Sala Pala, 2007); the issues linked to the description of cases and arguments have been highlighted (Kreuzer, 2019); the way in which administrative written sources are mobilised has been re-examined (Dupuy, Pollard, 2012; Née, Oger, Sitri, 2017); the conditions for archiving and sharing qualitative surveys have been discussed (Duchesne, 2017). Beyond questions of method alone, broader issues, linking epistemology and methods, are at the heart of these reflections: the way of thinking (or not) about causality and explanation, the means of administering proof, and more broadly the conditions of validity of research based on qualitative data are questioned.

One of the debates, which is particularly lively, concerns more specifically the methodology of process-tracing (e.g. Beach, 2019; Bezes, Palier, Surel, 2018; Trampusch and Palier 2016). Process-tracing has gained widespread acceptance in the scientific community, more specifically in sub-disciplines concerned with the analysis of policy change, such as public policy analysis or comparative political economy. Considered as an attempt to clarify and formalise certain interpretative and/or explanatory practices in qualitative analysis, this methodology is today marked by the ambiguity of its definition and the plurality of its operationalisations. Indeed, process tracing can be used in an 'extensive-permissive' way, to put into words and formalise practices of historical contextualisation and demonstration of the importance of mechanisms of change. But process tracing is also mobilised, more strictly, as a methodology for generating a causal explanation, focused exclusively on inferences within a single case. Attempts to circumscribe the mechanisms and fields of application of process-tracing have led to the reinforcement of this second type of use, known as 'limited-restrictive', and linked to an epistemological perspective that can often be considered as clearly positivist.

The aim of this panel is to discuss alternatives to process-tracing methodology or, in the words of C. Hay (2016), to the ambition of process-tracing. Qualitative approaches in the sociology of public action are grappling, like others, with methodological injunctions related to the scientificity of data collection and data analysis, their transparency and their systematic nature. While it is therefore appropriate to formalise them better and to reflect on their use, this methodological reflection should not necessarily lead to an appropriation of the validity criteria and methods of positivist approaches or to an abandonment of the recourse to interpretation (Passeron 2006).

In this sense, this panel aims to bring together contributions that seek to clarify and discuss the foundations of policy change analyses based on qualitative methods and thus explore alternatives to process-tracing.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Beach, D., Pedersen, R. B. (2019). *Process-Tracing Methods: Foundations and Guidelines*. University of Michigan Press
- Bennett, A., George, A. (2005). *Case Studies and Theory Development in the Social Sciences*. Cambridge: MIT Press
- Bezes, P., Palier, B., & Surel, Y. (2018). Le process tracing : du discours de la méthode aux usages pratiques. *Revue française de science politique*, 68(6), 961-965.
- Bongrand, P., & Laborier, P. (2005). L'entretien dans l'analyse des politiques publiques : un impensé méthodologique ? *Revue française de science politique*, 55(1), 73-111.
- Duchesne, S. (2017). De l'analyse secondaire à la réanalyse. Une innovation méthodologique en débats. *Recherches qualitatives*, 21, 7-28.
- Dupuy, C. & Pollard, P. (2012). A quoi servent les rapports administratifs d'expertise ? Retour sur une source écrite centrale en sociologie de l'action publique. *Travaux de science politique/ Political Science Working Paper Series*, Université de Lausanne, n°53.
- Hay, C. (2016). Process Tracing: A Laudable Aim or a High-Tariff Methodology?. *New political economy*, 21(5), 500-504.
- Kreuzer, M. (2019). The Structure of Description: Evaluating Descriptive Inferences and Conceptualizations. *Perspective on Politics*, 17(1), 122-139.
- Née, É., Oger, C., & Sitri, F. (2017). Le rapport, entre description et recommandation, *Mots*, n°114, ENS Éditions.
- Passeron, Jean-Claude. 2006. *Le raisonnement sociologique : un espace non poppérien de l'argumentation*. Paris : Albin Michel.
- Pinson, G., & Pala, V. S. (2007). Peut-on vraiment se passer de l'entretien en sociologie de l'action publique ?. *Revue française de science politique*, 57(5), 555-597.
- Trampusch, Christine, et Bruno Palier. 2016. « Between X and Y: How Process Tracing Contributes to Opening the Black Box of Causality ». *New Political Economy* 21 (5) : 437-54.

Alcool et relations internationales *Alcohol and International Relations*

Responsables scientifiques :

Jean-Vincent Holeindre, Université Paris II Panthéon Assas,

jean-vincent.holeindre@u-paris2.fr

Marie Robin, Université du Sud-Danemark et Université Paris II Panthéon Assas,

marie.robin@sciencespo.fr

À la différence de la gastronomie qui fait l'objet de travaux nombreux et d'initiatives diplomatiques assumées (lancement par Hillary Clinton du Partenariat diplomatique culinaire en 2012), l'alcool suscite dans les études internationales un intérêt plus mesuré, qui tient sans doute à son statut ambivalent au sein de la sphère publique. S'il constitue, à l'image de la gastronomie, un outil de partage et d'influence, l'alcool peut aussi être le reflet d'une perte de contrôle, de rationalité et de compétence. Qui ne regarde avec embarras les images de la dernière campagne électorale de Boris Eltsine en 1996 ? L'alcool et ses usages renvoient ainsi à la dualité des relations politiques, particulièrement dans le domaine international : d'une part, il peut constituer un outil de partage, un vecteur de socialisation ; d'autre part, il peut apparaître comme une source de tensions, ou encore comme une « béquille » permettant aux acteurs de « tenir » dans des situations conflictuelles et traumatiques (en temps de guerre par exemple), ou bien il peut être instrumentalisé pour déstabiliser et affaiblir les adversaires politiques.

Cette section thématique se propose ainsi d'étudier le rôle joué par l'alcool dans les relations entre les différents acteurs internationaux. Les communications proposées pourront se référer à trois axes de recherche qui ne sont pas exhaustifs

1/ Alcool et sociabilité internationale

L'alcool peut être considéré comme un bien symbolique et un vecteur de sociabilité autour duquel peuvent se rassembler des individus et groupes sociaux. Déjà central dans la constitution de la démocratie athénienne et de la république romaine (Villard 1988 ; Douville, 2010), l'alcool peut aussi être pensé comme un outil de rapprochement dans la sphère internationale. De même, dans le domaine économique, les vins et spiritueux sont ainsi un objet de commerce central engendrant des formes de coopération entre Etats (Arnaud, Giraud-Héraud et Hammoudi 2002 ; Lehto 1997 ; Costa, De Maillard et Smith, 2007). Sur le plan historique autant que sociologique, les diverses modalités et pratiques de consommation d'alcool informent également sur les relations inter- et intra-communautaires, ainsi que sur les hiérarchies tacites et/ou explicites entre individus et collectifs. Les boissons alcoolisées se veulent aussi un instrument de sociabilité, quand elles sont partagées lors des « dîners de l'ambassadeur » et autres sommets internationaux (Lequesne 2017 ; Araud 2019). A contrario on peut se demander si les acteurs ne consommant pas d'alcool subissent une forme d'exclusion des cercles de prises de décision.

2/ Alcool et diplomatie

L'alcool peut être considéré comme un acteur diplomatique et politique à part entière, susceptible de faciliter ou d'entraver les négociations ou encore de provoquer ou d'entretenir des conflits. Dans la politique internationale, les dîners, les cocktails, les « pots » constituent des moments privilégiés où peuvent se nouer des alliances ou des accords, favorisés par la convivialité. Mais l'alcool demeure aussi l'objet de tensions quand il génère incidents diplomatiques et/ou protocolaires (Oberti, 2015), préoccupations de santé publique (Jobard et

Fillieule 1999) ou négociations prises sous le coup de l'ivresse (Neumann 2005). Divers témoignages de professionnels de l'international évoquent des incidents liés à un excès d'alcool ainsi que les effets sur le corps diplomatique de la prise de boissons alcoolisées (Gompertz 2019). De même en temps de guerre, à une échelle microsociologique, l'alcool peut constituer une forme d'apaisement (illusoire ?) du combattant dans l'attente de l'affrontement ou bien encore une manière de conjurer la peur qui précède l'assaut.

3/ L'alcool comme levier de puissance dans la mondialisation

L'alcool constitue-t-il, au même titre que la gastronomie, un vecteur de puissance ? Par exemple, le vin constitue-t-il réellement une des « forces de la diplomatie française » comme semble l'indiquer l'ambassadeur Gérard Araud dans un tweet du 21 novembre 2019 ? Les fêtes du Beaujolais Nouveau et autres marqueurs culturels français diffusés dans les instituts français à l'étranger comportent une dimension stratégique dans l'établissement de relations privilégiées avec nos partenaires à l'étranger. À l'image d'un soft power, le vin constituerait un levier à partir duquel la France déploierait une stratégie culturelle, reposant sur la coopération des acteurs publics et privés.

Cadre théorique

Par les formes de sociabilités qu'il noue, mais aussi par les tensions et les conflits qu'il engendre, l'alcool renvoie à la difficile articulation entre deux modèles théoriques majeurs en science politique et relations internationales : la théorie du choix rationnel, qui met l'accent sur l'articulation des moyens et des fins sur un plan stratégique ; l'approche de type psychologique, qui confère une place plus grande aux émotions et aux passions, (Hassner 2015 ; Petersen 2011 ; Nussbaum 2001, Lindemann, 2010 ; Jervis, 1976).

D'un côté, l'alcool peut constituer un instrument au service d'une tactique ou d'une stratégie, que celle-ci se déploie au niveau économique, diplomatique ou militaire. De l'autre, il renvoie à la sensation d'ivresse, au « lâcher prise » qui constitue un élément non négligeable de l'action et de la décision politique. De même, l'ivresse en elle-même peut aussi bien constituer un instrument politique qu'une émotion où se mêlent l'euphorie et la confusion.

Analyser le rôle joué par l'alcool dans les relations internationales informe, nous semble-t-il, sur les modalités de relations – coopératives ou conflictuelles – qui lient les Etats et les collectifs à l'échelle mondiale. En examinant les modalités de partage, échanges, tensions et stratégies structurant les pratiques et consommation d'alcool sur la scène internationale, notre objectif est ainsi d'éclairer, plus largement, la manière dont se structurent les relations entre collectifs politiques sur la scène internationale.

Méthodes

Les communications pourront relever de diverses approches en relations internationales, qui ne sont ni exclusives les unes des autres ni exhaustive.

- Une approche de type socio-historique et socio-anthropologique qui accorde une attention particulière à la dimension tant symbolique que matérielle des produits. L'alcool, notamment le vin, sera ainsi étudié au regard du phénomène de la mondialisation : productions, les échanges, pratiques de consommation constituent à cet égard autant d'analyseurs et de révélateurs...
- Une approche au croisement des études diplomatiques et des relations internationales, qui examine le rôle de l'alcool en tant qu'acteur de coopération, notamment pour constituer des alliances ou négocier des traités ;
- Une approche en termes d'études stratégiques qui étudie à la dimension conflictuelle de l'alcool (par exemple sur le champ de bataille,) et à la place de celui-ci dans les compétitions de puissance qui mêlent les dimensions politique, économique et culturelle.

Les communications pourront être présentées en français et en anglais. Les propositions devront comporter 4000 signes maximum et seront envoyées à marie.robin@sciencespo.fr et Jean-vincent.holeindre@u-paris2.fr

Embassy receptions are not only convivial moments where diplomats are invited to enjoy tasteful food with no further goal than to relax. Instead, these receptions are inherently political moments where international, political and economic relations are at play. They are political moments where alliances emerge or collapse; where diplomats share secrets, stories, tacit agreements and where there sometimes surge tensions, incidents and inebriation. Alcohol, insofar as it is both something to be shared as well as an instrument of power that can confuse an opponent, plays a central role in the relations at play during those receptions, and in international relations more generally.

This thematic section will examine the role that alcohol plays in the relations between States and international actors. As a delicacy able to gather individuals and social groups, alcohol first ought to be conceptualized as a tool for rapprochement between States. Wines and spiritueux are traded at the international level, resulting in cooperative behaviors between States (Arnaud, Giraud-Héraud and Hammoudi 2002; Lehto 1997). At the historical and sociological level, the various modes and practices of alcohol consumption inform on the inter- and intra-community relations, as well as on the tacit and/or explicit hierarchies between individuals and collectives. Alcoholic beverages, finally, become tools of conviviality as much as of negotiations, when they are shared during embassy receptions and other forms of international summits (Lequesne 2017; Araud 2019).

But alcohol also engenders inebriation and aftereffect on the morning after, including in the relations between States. Alcohol, indeed, not only includes a convivial and uniting dimension, but it is also a potential object of tension when it generates diplomatic and protocol incidents (Oberti 2015), concerns over public health and the general hygiene of diplomats (Jobard and Fillieule 1999), or negotiations undertaken while inebriated (Neumann 2005).

Thus, what are the practices and consequences of alcoholic beverages in international relations? The purpose of the thematic section is to examine, using the case of the exchanges and practices surrounding alcohol consumption, the modes of rapprochement and/or tensions between States and collective entities on the international stage. All in all, to which practices and to which strategies can alcohol refer to at the international level, in the field of international relations?

Expected contributions could fall along the lines of the three following axes:

A first axis will focus on the empirical level at the crossroads of sociology and history. Its purpose is to examine the practices of consumption and exchanges of alcoholic beverages. Contributions could focus on the various ways of "drinking" and "sharing" alcohol, thereby analyzing what these practices tell about the relations that tie individuals and collectives together, at the level of international relations. Contributions could also interrogate the role of actors – whether public or private, political, economic, diplomats – in the production and consumption of alcohol. Who are the actors who have access to the places where alcohol is shared? On the opposite, who are the actors who are excluded from such places? Are there power games that structure the practices of production, exchange and consumption of alcohol? Contributions falling onto this axis could, finally, usefully analyze the international flows and trade of wine, tying these together with mechanisms of inclusion and exclusion on the international political stage.

A second axis will explore the diplomatic studies literature in order to analyze the role that alcohol plays in unifying and gathering people. These contributions will analyze the role of alcohol as a delicacy to be shared during diplomatic summits and/or peace treaty conferences, thereby establishing useful links between alcohol and decision-making; alcohol and negotiation strategies; and alcohol and power, more generally. As an instrument of power, what role does alcohol play in diplomatic summits? When it generates protocol and diplomatic incidents, does alcohol become a form of symbol that ought to be defended and frontloaded?

When alcohol unites peoples, on the opposite, does it constitute a relevant factor in the analysis of alliance formation and continuation? And in the context of economic cooperation?

The third axis, finally, offers to analyze alcohol as a potential factor of tension, competition, but also as a resource that one can mobilize in a conflict situation. Thus, are there examples of international economic tensions created by alcoholic beverages? What role does alcohol play in big international gatherings and in social movements, more globally? As a resource, finally, does alcohol play a role in warfare and in conducting military operations?

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Araud Gérard, *Passeport diplomatique*, Grasset, 2019.
- Craplet Michel, *Passion alcool*, Odile Jacob, 2000.
- Dany Lionel, Ludovic Gausso et Grégory Lo Monaco, « L'alcool : un objet au cœur du social », *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 3:107, 2015, pp. 299-302.
- Douville Olivier, « De l'ivresse antique, aujourd'hui », *La revue lacanienne*, 2:7, 2010, pp. 77-80.
- Gompertz Stéphane, *Un diplomate mange et boit pour son pays*, Odile Jacob, 2019.
- Hasner Pierre, *La revanche des passions*, Fayard, 2015.
- Jobart Fabier et Olivier Fillieule, « Action publique sous dépendance. Conditions et effets du changement de paradigme dans la lutte contre la délinquance associée à la drogue en Europe », *Revue française de science politique*, 49:6, 1999, pp. 803-834.
- Kruck Andreas, Kai Oppermann et Alexander Spencer (dir.), *Political Mistakes and Policy Failures in International Relations*, Palgrave Macmillan, 2018.
- Le Hénaff Yannick et al. (dir.), *Penser l'alcool au cœur des sciences sociales*, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2021.
- Lehto Juhani, « The Economics of Alcohol », *Addiction*, 92:1, 2006, pp. S55-S59.
- Lequesne Christian, *Ethnographie du Quai d'Orsay*, CNRS Editions, 2017.
- Neumann Iver B., « To be a diplomat », *International Studies Perspectives*, 6:72, 2005, pp. 72-93.
- Nussbaum Martha C., *Upheavals of Thought. The Intelligence of Emotions*, Cambridge University Press, 2001.
- Oberti Charlotte, « Annulation d'un repas à l'Elysée entre Rohani et Hollande à cause du vin », *France 24*, 10 novembre 2015, <https://www.france24.com/fr/20151110-france-diplomatie-iran-annulation-repas-elysee-entre-rohani-hollande-vin-alcool>.
- Petersen Roger D., *Western intervention in the Balkans: the Strategic Use of Emotion in Conflict*, Cambridge University Press, 2011.
- Villard Pierre, « Ivresses dans l'Antiquité classique », *Histoire, économie et société*, 7:4, 1988, pp. 443-459.

La démocratie face à la non-participation : Approches pour une sociologie politique du désintérêt des citoyens envers les nouvelles formes de participation

Democracy facing non-participation: Approaches to a political sociology of citizens' disinterest in new forms of participation

Responsables scientifiques :

Vincent Jacquet, Université de Namur, vincent.jacquet@unamur.be
Jessica Sainty, Université d'Avignon, LBNC, jessica.sainty@univ-avignon.fr

L'impératif participatif est aujourd'hui supporté par une galaxie hétérogène d'acteurs et s'incarne dans des dispositifs aux objectifs manifestes très différents (Elstub et Escobar, 2019). Mais bien souvent, ces expériences butent sur un même élément : la réponse négative des citoyens face à l'invitation à participer, voire l'absence complète d'intérêt pour ces dispositifs (Jacquet, 2020). Ce phénomène est un problème redouté par les initiateurs de budgets participatifs, d'assemblées délibératives tirées au sort, ou encore de collectifs de contestation ou d'auto-organisation. Malgré les efforts de mobilisation, la crainte que personne ne vienne, ou que les publics participants ne correspondent pas à ceux imaginés, est incontournable et réelle.

En raison de la difficulté méthodologique que cela représente, la non-participation a souvent été traitée en creux. D'une part, certaines études dressent le profil des absents sur la base de celui des présents, en observant la surreprésentation des catégories sociales les plus éduquées ou l'absence des plus précaires (Griffin et al., 2015, Petit, 2014), même si certains travaux montrent des résultats contrastés (Neblo et al., 2010). D'autres recherches ont également investi, de façon plus exploratoire, sur les préférences que les citoyens pourraient avoir pour d'autres systèmes politiques que ceux dans lesquels ils vivent. Mobilisant des questionnaires auprès d'échantillons nationaux (Webb, 2013, Coffé et Michels, 2014, Bengtsson et Christensen, 2016), combinés à des entretiens (Bedock et Pilet, 2021), ou des *focus groups* (Gourgues et al., 2021), ces études montrent des aspirations citoyennes plurielles et des soutiens variés aux réformes démocratiques. Ainsi, et contrairement à ce que prétendaient Hibbing et Theiss-Morse dans *Stealth Democracy* (2002), il n'y a pas de préférence univoque pour un modèle de décision publique. Ces études soulignent néanmoins, pour la plupart, la prégnance de l'idée de division du travail politique dans les visions populaires de la démocratie.

Au-delà de ces tendances lourdes inégalitaires et des préférences démocratiques assez abstraites, la non-participation – hors abstention électorale – est cependant rarement analysée frontalement (Mazeaud et Talpin, 2010, Sainty, 2016). Celle-ci questionne pourtant de façon fondamentale les multiples injonctions à participer actuelles, notamment au travers des tentatives de renouvellement de la démocratie représentative par l'introduction de dispositifs participatifs. À quoi bon promouvoir une participation plus active et égalitaire des citoyens si ceux-ci n'y aspirent pas ? Quel sens donner à cette non-participation et comment l'expliquer ? Est-il possible de distinguer aspiration à la délégation, résignation, aliénation ou refus militant ? Que signifie cette non-participation en matière de possibilité de dépassement des régimes représentatifs ?

Cette session thématique rassemblera des communications analysant les sources, les formes et les conséquences de l'absence d'engagement dans les dispositifs participatifs. Afin d'analyser pourquoi certains dispositifs convainquent plus, ou convainquent plus certains

publics que d'autres, les approches comparées sont particulièrement bienvenues. Les contributions pourront viser différents niveaux d'explication comme des tendances macro (organisation du temps de travail, conceptions partagées de la citoyenneté, etc.) ou plus micro (trajectoires d'engagement, interactions de mobilisation, etc.). Les dispositifs étudiés peuvent être soit organisés par les pouvoirs publics, soit être des initiatives de collectifs de la société civile.

Les communications porteront sur les cas français ou étrangers et mobiliseront des matériaux quantitatifs et/ou qualitatifs. L'articulation de différents matériaux, a fortiori à une échelle localisée, sera valorisée. Les propositions (3000 signes maximum hors bibliographie, en français ou en anglais) devront parvenir aux responsables avant le 2 novembre 2021.

The participatory imperative is supported by a heterogeneous galaxy of actors and is embodied in multiple devices with different manifest objectives (Elstub and Escobar, 2019). But very often, these experiments face the same difficulty: the negative response of citizens to the invitation to participate as well as the very low interest in these devices (Jacquet, 2020). This phenomenon is a problem feared by the initiators of participatory budgets, deliberative assemblies and protest groups. Despite mobilisation efforts, the fear that no one will come, or that the participating publics will not correspond to those imagined, is unavoidable and real.

Because of the methodological difficulties, non-participation has often been treated indirectly. On the one hand, some studies analyse who are the non-participants based on participants' profile. Findings indicate the over-representation of the most educated social categories and the absence of the most precarious publics (Griffin et al., 2015, Petit, 2014), although some work shows contrasting results (Neblo et al., 2010). Other research has also invested, in a more exploratory way, in the preferences that citizens might have for political systems other than the one in which they live. Using questionnaires with representative samples of the population (Webb, 2013, Coffé and Michels, 2014, Bengtsson and Christensen, 2016), combined with interviews (Bedock and Pilet, 2021), or focus groups (Gourgues et al., 2021), these studies show plural citizen aspirations and varied support for democratic reforms. Thus, contrary to what Hibbing and Theiss-Morse claimed in *Stealth Democracy* (2002), there is no univocal preference for a particular model of public decision-making. Nevertheless, most of these studies emphasise the importance of the idea of the division of political labour in popular visions of democracy.

Beyond these unequal general trends and fairly abstract democratic preferences, non-participation - apart from electoral abstention - is rarely analysed for itself (Mazeaud and Talpin, 2010, Sainty, 2016). Yet it fundamentally questions the many current injunctions to participate, particularly through attempts to renew representative democracy by introducing participatory mechanisms. What is the point of promoting a more active and egalitarian participation if citizens do not aspire to it? What meaning can be given to this non-participation and how can it be explained? Is it possible to separate aspiration to delegation, resignation, alienation and militant refusal? What does this non-participation mean in terms of the possibility of overcoming representative regimes?

This thematic session will bring together papers analysing the sources, forms and consequences of the absence of engagement in participatory mechanisms. In order to analyse why some devices convince more, or convince some publics more than others, comparative approaches are particularly welcome. The contributions may target different levels of explanation such as macro trends (organisation of work time, shared conceptions of citizenship, etc.) or more micro trends (engagement trajectories, mobilisation interactions, etc.). The mechanisms studied can be either organised by public authorities or be initiatives of civil society groups.

Papers will focus on French or foreign cases and will mobilise quantitative and/or qualitative materials. The articulation of different materials, a fortiori on a localised scale, will be valued.

Proposals (3000 signs maximum excluding bibliography, in French or English) must be received before November 2, 2021.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Bedock, C. & Pilet, J.-B. (2021) Convergence et incompatibilités dans les préférences des citoyens quant à l'organisation de la démocratie en France. IN Damay, L. & Jacquet, V. (Eds.) *Les transformations de la légitimité démocratique*. Louvain-la-Neuve, Académia-L'Harmattan.
- Bengtsson, Å. & Christensen, H. (2016) Ideals and Actions: Do Citizens' Patterns of Political Participation Correspond to their Conceptions of Democracy? *Government and Opposition*, 51, 234-260.
- Coffé, H. & Michels, A. (2014) Education and support for representative, direct and stealth democracy. *Electoral Studies*, 35, 1-11.
- Elstub, S. & Escobar, O. (2019) *Handbook of Democratic Innovation and Governance*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing.
- Gourgues, G., Mazeaud, A., Nez, H., Sainty, J. & Talpin, J. (2021) Les Français veulent-ils plus de démocratie ? Analyse qualitative du rapport des citoyens à la politique. *Sociologie*, 12, 1-19.
- Griffin, J., Abdel-Monem, T., Tomkins, A., Richardson, A. & Jorgensen, S. (2015) Understanding Participant Representativeness in Deliberative Events: A Case Study Comparing Probability and Non-Probability Recruitment Strategies. *Journal of Public Deliberation*, 11, 1-26.
- Jacquet, V. (2020) *Comprendre la non-participation. Les citoyens face aux dispositifs délibératifs tirés au sort*, Bruxelles, Peter Lang.
- Mazeaud, A. & Talpin, J. (2010) Participer pour quoi faire? Esquisse d'une sociologie de l'engagement dans les budgets participatifs. *Sociologie*, 1, 357-374.
- Neblo, M. A., Esterling, K. M., Kennedy, R. P., Lazer, D. M. J. & Sokhey, A. E. (2010) Who Wants To Deliberate—And Why? *American Political Science Review*, 104, 566-583.
- Petit, G. (2014) Participations ordinaires et extraordinaires. Des appropriations différenciées d'une offre institutionnelle de participation municipale. *Participations*, 10, 85-120.
- Sainty, J. (2016) Comprendre le désintérêt des citoyens pour la participation : un chantier à venir ? *Participations*, 16, 267-283.
- Webb, P. (2013) Who is willing to participate? Dissatisfied democrats, stealth democrats and populists in the United Kingdom. *European Journal of Political Research*, 52, 747-772.

Un nouvel âge de l'écologie politique ? Mouvements et partis écologistes à la suite des mobilisations pour le climat

The new age of ecologism? Green movements and parties in the wake of climate mobilizations

Responsables scientifiques :

Vanessa Jérôme, University of Victoria, Cultural, Social and Political Thought Program (CSPT), vanessa0jerome@gmail.com

Simon Persico, Sciences Po Grenoble, Pacte, UGA , simon.persico@iepg.fr

Ces dernières années, le conflit autour des questions d'environnement a gagné du terrain en Europe occidentale, tant sur le plan électoral que dans le champ des mobilisations. L'essor d'une nouvelle génération d'organisations telles que Friday for future ou Extinction Rebellion a revivifié l'activisme climatique (de Moor et al. 2020), dont la dynamique se manifeste aussi dans les sondages d'opinion, où ces enjeux sont considérés parmi les plus importants (Crawley, Coffé, et Chapman 2020). Dans les urnes, les partis écologistes ont connu des succès inégaux mais inédits, surtout en Europe du Nord et de l'Ouest (Pearson et Rüdig 2020). Cette ST vise à interroger les ressorts et les caractéristiques de cette nouvelle phase de développement du mouvement écologiste, considéré au sens large, autour de deux grandes questions.

Quoi de neuf ?

La "vague verte" entamée en 2018 avec les marches pour le climat a pu étonner par son ampleur. Refluant en partie sous les effets de la crise sanitaire, elle a constitué un cycle de plus dans le déploiement du clivage entre Ecologie et Productivisme (Persico 2014), marqué par des hauts et des bas depuis les années 1970 (Downs 1972). Un premier objectif sera de déterminer les éléments d'innovation de ce nouvel activisme par rapport aux mobilisations écologistes passées. Mobilise-t-il des groupes sociaux inédits ? Renouvelle-t-il des répertoires d'action, les modes d'organisation ou le corpus intellectuel de l'écologie politique ? Comment les partis écologistes et les organisations environnementales réagissent-elles ? Du côté des partis, les succès des élections européennes ont connu des lendemains divers, entre renforcement local (et peut-être national) en Allemagne, et dans une moindre mesure en France, et maintien d'une situation de faiblesse, en Europe du Sud notamment. Quelle est l'ampleur et la forme de cette nouvelle "vague" ? Les partis verts ont-ils modifié leur fonctionnement et leur communication, ou leurs relations aux autres organisations ?

Une logique de décloisonnement de l'écologie politique ?

L'histoire de l'intrication du mouvement social et du mouvement écologiste est marquée par des cycles de (re)flux qui peuvent paraître similaires. Il y a plusieurs raisons à cela. Elles tiennent aux trajectoires militantes de ceux qui s'investissent dans ces espaces, et qui en politisent les intentions et les revendications (Jérôme 2021). Dans le même temps, les organisations environnementales ont aussi réaffiché leur volonté de se distinguer du champ partisan et de celui des organisations traitant d'autres enjeux (Herry 2021). Les revendications du nouveau mouvement climat sont marquées par la domination du cadre de la justice climatique (Aguiton et Cabioc'h 2010), qui lie crise écologique et différents types d'inégalités (socio-économiques, internationales, de genre, post-coloniales). Dans quelle mesure les organisations et militants écologistes concrétisent-elles ce décloisonnement ? Celui-ci se manifeste-t-il par des liens plus étroits avec des organisations extérieures au champ des

organisations environnementales (syndicats, associations de solidarité, féministes) ? Assiste-t-on à un alignement des conflits et des positions autour ou l'écologie politique ou l'écologie politique continue-t-elle de vivre une vie autonome ? Comment cette dynamique de réaligement se matérialise-t-elle dans un champ partisan morcelé ? A-t-elle eu un effet sur les frontières entre mouvement social et parti ?

Pour répondre à ces questions, cette ST est ouverte aux perspectives micro, observant les organisations et mobilisations écologistes de l'intérieur, et aux perspectives macro comparant des dynamiques nationales. Si une attention particulière sera accordée aux communications faisant un lien explicite entre champ des mobilisations et champ partisan, la ST est également ouverte aux travaux mobilisant la sociologie des mouvements sociaux et des mobilisations comme la science politique électorale et partisane.

In recent years, the conflict around environmental issues has gained ground in Western Europe, both in the electoral field and in the public and activist sphere. The rise of a new generation of organisations such as Fridays for future or Extinction Rebellion has given rise to a new wave of climate activism (de Moor et al. 2020), which is reflected in opinion polls, where environmental issues are considered among the most important (Crawley, Coffé, and Chapman 2020). In the polls, green parties have had uneven but unprecedented success, particularly in Northern and Western Europe (Pearson and Rüdiger 2020). The aim of this ST is to question the nature and characteristics of this new stage in the development of the environmental movement considered in a broader sense, around two main questions.

What's new?

The "green wave" that has begun in 2018 with the climate marches may have come as a surprise. While it seems to have already flown back in the wake of the health crisis, it seems to represent yet another cycle in the politicization of the Ecology vs. Productivism cleavage (Persico 2014), marked by ups and downs since the 1970s (Downs 1972). A first objective of the ST will be to highlight the innovation carried by this new activism compared to past environmentalist mobilizations. Does it mobilize new social groups? Does it renew the repertoires, the modes of organization or the theoretical stances of ecologism? And how are both green parties and environmental organizations reacting? The success of the European elections has led to a variety of outcomes for environmentalist parties, ranging from local (and perhaps national) successes in Germany, and to a lesser extent in France, to continued weakness, particularly in southern Europe. What are the contours of this new 'wave'? Have the green parties changed their internal organization and communication, or the relationships they have established with other organizations?

Is there a logic of decompartmentalisation of ecologism?

The history of the intertwining between the social and political dimensions of the environmental movements is marked by cycles of (re)flux that may seem linked. There are several reasons for this. First, they relate to the individual trajectories of those who commit themselves in both of these fields, and who politicize their demands (Jérome 2021). At the same time, environmental organizations have traditionally tried to distinguish themselves from the partisan field as well as from organizations dealing with other non-environmental issues (Herry 2021). The climate justice frame (Aguiton and Cabioc'h 2010) that has marked the new climate movement links the ecological crisis to different types of inequality (socio-economic, international, gender, post-colonial). To what extent have environmental organizations and activists participated to this decompartmentalization of ecologism and trespassed political borders? Have they built closer links with organizations outside the field of environmental organizations (trade unions, solidarity associations, feminist organisations)? Are we witnessing an alignment of conflicts and positions or does ecologism carry on living an autonomous life? How does this realignment set out in fragmented party systems? Has it affected the boundaries between the environmental social movement and political parties?

To answer these questions, this ST is open to micro perspectives, which observe environmentalist organizations and mobilizations from the inside, and to macro perspectives

comparing national dynamics. While particular attention will be paid to papers that explicitly link mobilizations and the partisan field, the ST is also open to works inspired by social movements and mobilizations studies as well as comparative electoral and partisan political science.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

**Des systèmes médiatiques en mutation,
entre repolarisation et « droitisation »**
*Changing Media Systems,
between repolarization and "right-winging"*

Responsables scientifiques :

Nicolas Kaciaf, Sciences Po Lille, CERAPS, nicolas.kaciaf@sciencespo-lille.eu
Enrique Klaus, Université Galatasaray, Istanbul, IRMC, Tunis, eklaus@gsu.edu.tr

Jusqu'au milieu des années 2000, la France comme d'autres démocraties occidentales semblaient marquées par un irrésistible processus d'autonomisation de leurs espaces médiatiques vis-à-vis des institutions et organisations politiques. Si les « systèmes médiatiques » de ces différents pays ont chacun conservé une relative singularité (Hallin & Mancini, 2004 et 2011), ils se sont cependant inscrits dans une trajectoire marquée par de nombreux traits partagés : « libéralisation » de l'audiovisuel et affaiblissement des capacités d'emprise des exécutifs sur les entreprises publiques de radio ou de télévision (Chauveau, 2009) ; surabondance de l'offre de contenus qui renforce le poids des impératifs commerciaux dans la définition des lignes éditoriales et des programmes (Blumer et Kavanagh, 1999 ; Blumer, 2016) ; déclin tendanciel des médias militants et moindre « parallélisme » entre clivages journalistiques et partisans ; focalisation croissante du journalisme politique sur les jeux plus que sur les enjeux (Patterson, 1994 ; Kaciaf, 2013) ; valorisation des genres journalistiques plaçant les rédactions en surplomb des affrontements politiques (journalisme d'investigation, journalisme de décryptage critique de la communication politique, *fact-checking*, etc.).

Cependant, dans un contexte de profonde reconfiguration des « régimes médiatiques » (Delli Carpini, Williams, 2011), plusieurs travaux académiques tendent à questionner le renouvellement des modalités de contribution des médias dits « traditionnels » aux luttes partisans et idéologiques (El-Richani, 2016 ; Darras, 2017 ; Erst, Esser et al., 2018 ; Perloff, 2019 ; Wollenberg et Richter, 2020) et, inversement, à interroger l'hypothèse d'un renouveau des formes de régulation, de contrôle, voire d'emprise, des acteurs politiques, étatiques notamment, sur les marchés informationnels (Neveu, 2002 ; Sjøvaag, 2014 ; Dragomir, 2017 ; Richter, 2017 ; Kovalev, 2020). Cette section thématique entend contribuer à ce travail de compréhension des mutations contemporaines des systèmes médiatiques et de leurs interdépendances aux systèmes politiques, en France comme dans d'autres configurations nationales. L'enjeu scientifique d'une telle exploration consiste à la fois à éprouver l'outillage conceptuel permettant de modéliser ces changements à une échelle structurale, et à saisir empiriquement les déclinaisons de ces dynamiques de (re)polarisations médiatiques par un regard comparatif. Les contributions pourront ainsi s'inscrire dans l'un des deux axes suivants.

Le premier axe entend discuter des cadres théoriques et conceptuels susceptibles de rendre compte des récentes transformations des espaces médiatiques et de leurs liens à l'ordre politique. Les analyses sur les évolutions de la presse et des médias audiovisuels ont longtemps eu recours à un certain nombre de concepts classiques de la science politique : autonomisation, polarisation, (dé)politisation des journaux, professionnalisation journalistique, neutralisation, désidéologisation, etc. Pour autant, ces outils commencent à montrer leurs limites pour appréhender les évolutions les plus récentes : les différentes configurations et types d'oppositions entre médias français et nord-américains (Farris, Roberts et al., 2017 ; Cardon, Patino, Zuckerman et al., 2019) ; des circulations de rhétoriques, idées, acteurs entre médias amateurs de « réinformation » et certains pans des médias « traditionnels » ; le

renouveau des carrières professionnelles où s'imbriquent activités journalistiques, communicationnelles et/ou militantes. Comment parvenir à mieux saisir analytiquement la complexité des rapports médiatico-politiques entre liens de dépendance organisationnelle et/ou financière, affinités idéologiques, proximités sociales et stratégies d'accommodement opportuniste aux besoins de publicité des acteurs engagés dans les compétitions électorales ?

Le deuxième axe vise à tester une hypothèse formulée dans une diversité de contextes nationaux, celle d'une « droitisation » tendancielle des espaces médiatiques. En France, l'audience croissante de CNews, *Valeurs actuelles* ou encore *France Soir* ainsi que leur capacité à alimenter l'agenda politique et nourrir la conversation sur les médias sociaux invitent non seulement à questionner l'originalité de cette situation française au regard d'autres configurations nationales, mais également à identifier les conditions de possibilité et les incidences sociopolitiques d'un tel processus. Les communications pourront se focaliser sur les enjeux de propriété des entreprises médiatiques, d'opportunité commerciale d'un tel positionnement au regard des évolutions sociales, culturelles et politiques, de contribution de ces changements aux redéfinitions des offres programmatiques et des verdicts électoraux.

Until the mid-2000s, France and other Western democracies seemed to be marked by an irresistible process of autonomy of their media spaces from political institutions and organizations. While the media systems of these different countries have each retained a relative singularity (Hallin & Mancini, 2004 and 2011), it has nevertheless been part of a trajectory marked by many shared features: "liberalization" of the audio-visual sector and the weakening of the executive's ability to control public radio and television companies (Chauveau, 2009); an overabundance of content that reinforces the weight of commercial injunctions in the definition of editorial lines and programs (Blumer et Kavanagh, 1999 ; Blumer, 2016); a trend towards the decline of militant media and a lesser "parallelism" between journalistic and partisan cleavages; a growing focus of political journalism on "the game" rather than on the issues (Patterson, 1994 ; Kaciaf, 2013); and the promotion of journalistic genres that place editorial offices above political confrontations (e.g.: investigative journalism, journalism that critically deciphering political communication, fact-checking, etc.)

However, given the in-depth reconfiguration of "media regimes" (Delli Carpini, Williams, 2011), several academic works tend to question the renewal of the modalities of contribution of the so-called "traditional" media to partisan and ideological struggles (El-Richani, 2016 ; Darras, 2017 ; Erst, Esser et al., 2018 ; Schroeder, 2018 ; Perloff, 2019 ; Wollenberg et Richter, 2020) and, conversely, to question the hypothesis of a renewal of the forms of regulation, control, and even grasp, of political actors, notably the State, over the information markets (Neveu, 2002 ; Sjøvaag, 2014 ; Dragomir, 2017 ; Richter, 2017 ; Kovalev, 2020). This thematic section intends to contribute to this work of understanding contemporary changes in media systems and their interdependence with political systems, in France as in other national configurations. The scientific challenge of such an exploration is to test the conceptual tools that allow us to model these changes on a structural scale, and to empirically grasp the declensions of these dynamics of media (re)polarization through a comparative perspective. The contributions will thus be able to insert in one of the two following axes.

The first one addresses the theoretical and conceptual frameworks that can account for the media spaces' recent transformations and their links to the political order. Historical analyses of the press and audio-visual media have relied for a long time on numerous classical concepts in Political Science: autonomization, polarization, politicization and depoliticization of newspapers, journalistic professionalization, neutralization, de-ideologization, etc. However, these tools are beginning to show their limitations in accounting for the most recent developments. Among these: the different configurations and types of opposition between French and North American media (Farris, Roberts et al., 2017; Cardon, Patino, Zuckerman et al., 2019), the circulation of rhetoric, ideas, and actors between amateur "reinformation" media and certain sectors of the traditional press (Zayani, 2020 ; Stephan et Vauchez, 2021), and the

renewal of professional careers in which journalistic, communication, and/or activist activities are intertwined. How can we better analyse the complexity of media-political relations entangled between organizational and/or financial dependence links, ideological affinities, social proximities and strategies of opportunistic accommodation to the needs of publicity of actors engaged in electoral competitions?

The second axis aims at testing a hypothesis formulated in a variety of national contexts, i.e. a tendency to "right-winging" media spaces. In France, the growing audience of CNews, Valeurs actuelles and France Soir, as well as their capacity to feed the political agenda and conversations on social media, invite us to question the originality of this French situation with respect to other national configurations. It also requests to identify such a process' conditions of possibility and its socio-political impacts. Papers may focus on the issues of ownership of media companies, the commercial opportunity of such a positioning with regard to social, cultural and political developments, and the contribution to the redefinition of electoral offers and verdicts.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- BLUMER Jay G, « The Fourth Age of Political Communication », *Politiques de communication*, n°6, 2016, p. 19-30.
- BLUMER Jay G., KAVANAGH Dennis, « The Third Age of Political Communication: Influences and Features », *Political Communication*, vol. 16, 1999, p.209-230.
- CARDON Dominique, PATINO Bruno, ZUCKERMAN Ethan et al., « Media polarization "à la française" ? Comparing the French and American ecosystems », rapport de recherche, Institut Montaigne, 2019.
- CHAUVEAU, Agnès. « La voie institutionnelle de l'indépendance. Les instances de régulation en France », *Le Temps des médias*, vol. 13, no. 2, 2009, pp. 105-121.
- DARRAS Eric, « Champ journalistique, ordre social et ordre politique », *Sociétés contemporaines*, n°106, 2017, p. 5-20.
- DELLI CARPINI Michael et WILLIAMS Bruce, *After Broadcast News: Media Regimes, Democracy, and the News Information Environment*, Cambridge: Cambridge University Press, 2011
- DRAGOMIR Marius, "Control the money, control the media: How government uses funding to keep media in line", *Journalism*, vol. 19, n°8, 2017, p. 1131-1148.
- EL-RICHANI Sarah, *The Lebanese Media. Anatomy of a System in Perpetual Crisis*, Londres, Palgrave MacMilan, 2016.
- ERST Nicolas, ESSER Franck et al., « Favorable Opportunity Structures for Populist Communication: Comparing Different Types of Politicians and Issues in Social Media, Television and the Press", *The International Journal of Press/Politics*, vol. 24, n°2, 2018, p. 165-188.
- FARRIS Roberts, BENKLER Yochai et al., *Partisanship, Propaganda, and Disinformation: Online Media and the 2016 U.S. Presidential Election*, Harvard University : Berkman Klein Center, 2017.
- HALLIN Dan, MANCINI Paolo (ed.), *Comparing Media Systems beyond the Western World*, Cambridge: Cambridge University Press, 2012.
- HALLIN Dan, MANCINI Paolo, *Comparing Media Systems. Three Models of Media and Politics*, Cambridge: Cambridge University Press, 2004.
- KACIAF, N. , Les Pages « Politique ». Histoire du journalisme politique dans la presse française (1945-2006), Rennes : PUR, 2014.
- NEVEU Erik, « Les répertoires de l'influence des États », *Dossiers de l'audiovisuel*, n°106, 2002.

- PATTERSON Thomas E., *Out of Order*, New York, Vintage, 1994.
- PERLOFF Richard, *The Dynamics of News: Journalism in the 21st-Century Media Milieu*, London, CRC Press, 2019.
- RICHTER Carola, « Media policy in times of transition: Tunisia's bumpy road to democracy ». *Publizistik*, 62(3), 325–337, 2017.
- SCHROEDER Ralph, *Social Theory after the Internet: Media, Technology, and Globalization*, London: UCL Press, 2018.
- SJØVAAG Helle, "The Principles of Regulation and the Assumption of Media Effects, *Journal of Media Business Studies*", 11:1, 5-20, 2014.
- WOLLENBERG Anja, RICHTER Carola, "Political Parallelism in Transitional Media Systems: The Case of Libya", *International Journal of Communication* 14 (2020), 1173–1193 1932–8036/20200005
- ZAYANI Mohamed, "Digital Journalism, Social Media Platforms, and Audience Engagement: The Case of AJ+", *Digital Journalism*,6(7), 2020.
- STEPHAN Gaél, VAUCHEZ Ysé, « Dévoiler les « bobards » des médias dominants », *RESET*, 10, 2021.

Vers l'avènement des entreprises partisans personnelles ?
État des lieux et discussion critique
Towards the advent of personal parties? State of the art and critical discussion

Responsables scientifiques :

Rémi Lefebvre, Université de Lille, CERAPS, remi.lefebvre@univ-lille.fr
Frédéric Sawicki, Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne, CESSP,
frederic.sawicki@univ-paris1.fr

L'emprise des personnalités semble s'affirmer sur les organisations partisans. La personnalisation et la présidentialisation des systèmes politiques, les phénomènes de désintermédiation et les transformations induites par la révolution numérique, le développement des réseaux sociaux ou des chaînes de télévision continue ont permis l'établissement d'une relation directe entre les leaders et les citoyens, court-circuitant la médiation partisane.

En Europe, l'heure semble être au « parti personnel » qui selon Duncan McDonnell présente quatre caractéristiques typiques : 1. une durée de vie indexée sur celle de son leader ; 2. une organisation locale peu étoffée, souvent intermittente ou rarement permanente ; 3. la concentration du pouvoir formel et informel ; 4. une communication du parti centrée sur le leader. Le recours croissant à la communication digitale constitue pour Paolo Gerbaudo un facteur favorable à l'émergence d'« hyperleader ». S'il se donne à voir comme une personne ordinaire, il constituerait le centre symbolique de son parti, quel que soit le nom qu'il se donne, le point de focalisation de sa communication (blogs, Youtube...), le pivot d'un processus de *centralisation distribuée*. Le *leader* constitue une source clef d'identification. La plateforme est le lieu de la participation mais aussi le support de la relation entre *leader* et sa base, encore une fois assez passive (le *leader* pouvant vérifier le niveau du soutien dont il bénéficie). La France Insoumise ou La République en Marche présentent des similitudes fortes avec cette forme de parti. Le système partisan y est construit autour de la légitimité au chef et à son service. On peut dire la même chose du Rassemblement national, parti personnel et familial.

Mais la personnalisation des partis s'observe aussi ces dernières années dans d'autres aires géographiques, dans des partis qui conservent par ailleurs un fort ancrage social via des organisations de masse et/ou un dense réseau d'élus locaux, à l'instar de l'AKP en Turquie, du BJP en Inde, du Parti des travailleurs au Brésil ou du MAS en Bolivie.

Ce phénomène est-il vraiment nouveau ? Les présidents états-uniens s'imposent dès le XIXe siècle comme les leaders nationaux de leur parti. Avant de devenir des dictateurs, Mussolini et Hitler se sont d'abord imposés comme chef incontesté de leur propre parti après avoir su rassembler autour d'eux une communauté charismatique que leur accès au pouvoir a permis ensuite d'élargir. En France, l'emprise de François Mitterrand sur le PS, de Jacques Chirac sur le RPR, de Nicolas Sarkozy sur l'UMP rappellent que personnalisation ne rime pas nécessairement avec organisation faible.

Cette ST voudrait donc interroger, à partir d'études historiques, de monographies et d'études comparatives, les ressorts structuraux et les transformations contemporaines de ce phénomène. Si la personnalisation des entreprises partisans s'est approfondie, quels en sont les indices ou les indicateurs ? En quoi se distingue-t-elle de formes plus anciennes de personnalisation ? Quelles en sont les formes différenciées selon le type de régime et les cultures politiques, partisans ou nationales ? Quels en sont les mécanismes et les manifestations ? Sur quelles ressources externes (capital médiatique) et internes (mainmise sur

l'appareil, redéfinition des règles organisationnelles) s'appuient les « nouveaux » leaders partisans ? Comment se légitiment-ils/elles ? Dans quelles mesures les transactions entre leaders et partis évoluent-elles ?

The hold of personalities over partisan organizations seems to be growing. The personalization and presidentialization of political systems, the phenomena of desintermediation linked in particular to the digital revolution, the development of social networks or 24-hour television news channels have favoured the establishment of a direct relationship between leaders and citizens, bypassing partisan mediation.

In Europe, the time seems to be ripe for the "personal party" which, according to Duncan McDonnell, has four typical characteristics: 1. a lifespan indexed to that of its leader; 2. a local organization that is not very well developed, often intermittent or rarely permanent; 3. the concentration of formal and informal power; 4. party communication centered on the leader. For Paolo Gerbaudo, the growing use of digital communication is a factor that favors the emergence of "hyperleaders". If he is seen as an ordinary person, he would constitute the symbolic center of his party, the focal point of his communication (blogs, Youtube...), the pivot of a process of distributed centralization. The leader is a key source of identification. The web is the place of participation but also the support of the relationship between the leader and his base, again quite passive (the leader being able to check the level of support he enjoys). In France, the France Insoumise or La République en Marche have strong similarities with this form of party. These new parties are based upon the legitimacy of the leader and devoted to him. The same can be said of the Rassemblement National, a personal and family party.

But the personalization of parties has also been observed in recent years in other geographical areas, in parties that have maintained a strong social base through mass organizations and/or a thick network of local elected officials, such as the AKP in Turkey, the BJP in India, the Workers' Party in Brazil or the MAS in Bolivia.

So, is this phenomenon really new? U.S. presidents have established themselves as the national leaders of their parties since the 19th century. Before becoming dictators, Mussolini and Hitler first established themselves as the undisputed leaders of their own parties after having gathered around them a charismatic community that their access to power then allowed to expand. In France, the influence of François Mitterrand on the PS, of Jacques Chirac on the RPR, and of Nicolas Sarkozy on the UMP remind us that personalization does not necessarily rhyme with weak organization.

This ST would therefore like to examine, on the basis of historical studies, monographs and comparative studies, the structural forces and contemporary transformations of this phenomenon. If the personalization of partisan enterprises has deepened, what are the indications or indicators? How does it differ from older forms of personalization? What are the different forms of personalization according to the type of regime and the political, partisan or national cultures? What are the mechanisms and manifestations? What external (media capital) and internal (control over the apparatus, redefinition of organizational rules) resources do the "new" partisan leaders rely on? How do they legitimize themselves? To what extent are the transactions between leaders and parties changing?

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

**Ce que les *métropoles* font au pouvoir local
et aux inégalités socio-spatiales**

What large metropolis do to local power and socio-spatial inequalities

Responsables scientifiques :

Antoine Lévêque, Université de Lyon – Triangle,
antoine.leveque@sciencespo-lyon.fr
Christophe Parnet, Université de Lyon – Triangle,
christophe.parnet@sciencespo-lyon.fr

En France seulement, pas moins de trois lois (RCT de 2010, MAPTAM de 2014, NOTRe de 2015) ont été votées ces dix dernières années pour créer, étendre et préciser le contours juridiques des "métropoles". Les bénéfices attendus de ces réformes paraissent illimités et parfois contradictoires : croissance économique, réduction des dépenses publiques, lutte contre les inégalités socio spatiales, mise en cohérence des politiques publiques, rayonnement international... Nimbées de ces attentes, les métropoles semblent faire l'objet d'une adhésion politique très large. Un certain nombre de travaux, parmi lesquels notamment ceux des organisateurs de cette ST (Desage 2005; Lévêque 2021; Parnet 2021), ont pourtant pointé les effets "incapacitants" sur l'action publique redistributive et donc sur la réduction des inégalités socio-spatiales des modes de gouvernement "confinés" (à l'abri des regards et des prescriptions extérieures) propres à ces institutions (Desage et Guéranger 2011).

Cette ST vise à opérer un lien entre l'étude des institutions métropolitaines et des politiques publiques, dans la lignée de travaux portant sur l'effet des institutions intercommunales sur le maintien/renforcement d'inégalités socio spatiales (Desage 2012; Lévêque 2018). À partir d'une lecture renouvelée des travaux de Clarence Stone (Desage, Mercure-Jollette, et Stone 2020), l'interrogation ne porte plus sur l'existence ou non d'une capacité d'action à l'échelle des métropoles (Dormois 2006), mais sur le type d'action et de capacités que ces institutions produisent, celles qu'elles sont incapables de produire (Desage 2019), voire celles qu'elles choisissent de ne pas investir (Lévêque 2021).

Affirmer l'importance des formes institutionnelles sur l'action publique ne signifie pas pour autant limiter l'analyse aux acteurs politico-administratifs. Nous souhaitons accueillir des contributions qui élargissent le regard en observant les interactions entre ces nouvelles institutions et les acteurs privés, représentants patronaux (Parnet 2020b), syndicaux (Gourgues et al. 2019), etc. Par ailleurs, l'attention portée aux effets de l'action publique métropolitaine permet d'approfondir l'analyse des publics visés par ces dernières, des intérêts sociaux les plus favorisés aux moins pris en charge.

Dans cette perspective, nous invitons les participant.e.s à inscrire leurs réflexions autour de trois axes.

Dans un premier, il s'agira de poursuivre la réflexion sur la genèse des métropoles et sur leur fonctionnement :

- Par quel processus s'élaborent les réformes métropolitaines et quels acteurs engagent-elles ?
- La participation à la création des métropoles est-elle avant tout une affaire d'élus ? Et si oui de quels types d'élus parle-t-on ? En d'autres termes, quelles ressources politiques favorisent la participation à la construction des métropoles ?
- A quelles conditions d'autres types d'acteurs ou d'intérêts sociaux prennent-ils part à l'élaboration de ces institutions ? Quels acteurs en sont au contraire écartés ?

- Que révèle le fonctionnement de ces nouvelles institutions sur la démocratie locale : comment s'organise le confinement des scènes de décision métropolitaines, sous quelles conditions peut-il être troublé ?

Le deuxième axe a trait au contenu de l'action publique conduites par les métropoles ?

- Comment analyser ces politiques publiques, au-delà de la mise en évidence de grands projets de développement international ?
- Quelles sont les effets de la métropolisation sur les politiques sociales et redistributives notamment ?

Le troisième axe entend explorer l'articulation entre enjeux de démocratie et politiques possibles :

- Dans quelle mesure l'opacité de ces institutions empêche-t-elle la mise en œuvre de certaines politiques publiques, notamment de type redistributif ?
- En définitive, en quoi les institutions métropolitaines favorisent-elles certains groupes sociaux au détriment d'autres. Pour le dire autrement, quels intérêts sociaux les métropoles (dé)servent-elles ?

Les propositions devront indiquer clairement le terrain et les méthodes d'enquête mobilisées, et s'appuyer sur l'étude d'un ou de plusieurs secteurs d'action publique. Les travaux s'inscrivant dans une perspective comparative infra ou internationale sont également bienvenus.

In France alone, no less than three laws (RCT of 2010, MAPTAM of 2014, NOTRe of 2015) have been passed in the last ten years to create, extend and specify the legal contours of "metropoles". The expected benefits of these reforms appear to be unlimited and sometimes contradictory: economic growth, reduction of public spending, fight against socio-spatial inequalities, coherence of public policies, international influence... Shrouded in these expectations, metropolises seem to be the object of very broad political support. However, a number of studies, including those of the organizers of this ST (Desage 2005; Lévêque 2021; Parnet 2021), have pointed out the "incapacitating" effects on redistributive public action and thus on the reduction of socio-spatial inequalities of the "confined" modes of government (sheltered from the eyes of the outside world and from external prescriptions) specific to these institutions (Desage and Guéranger 2011).

This ST aims to link the study of metropolitan institutions and public policies, in line with work on the effect of intermunicipal institutions on the maintenance/reinforcement of socio-spatial inequalities (Desage 2012; Lévêque 2018). Based on a renewed reading of Clarence Stone's work (Desage, Mercure-Jollette, and Stone 2020), the question is no longer whether or not there is a capacity for action at the scale of metropolises (Dormois 2006), but rather the type of action and capacities that these institutions produce, those that they are unable to produce (Desage 2019), or even those that they choose not to invest (Lévêque 2021).

Affirming the importance of institutional forms on public action does not mean limiting the analysis to political-administrative actors. We would like to welcome contributions that broaden the view by observing the interactions between these new institutions and private actors, employer representatives (Parnet 2020b), trade unions (Gourgues et al. 2019), etc. Furthermore, attention to the effects of metropolitan public action allows for a deeper analysis of the publics targeted by these institutions, from the most favored social interests to the least supported.

With this in mind, we invite participants to reflect on three aspects of the issue.

First, we will continue to reflect on the genesis of metropolises and their functioning: What is the process by which metropolitan reforms are developed and which actors are involved? Is participation in the creation of metropolises primarily a matter for elected officials?

And if so, what kind of elected officials are we talking about? In other words, what political resources encourage participation in the construction of metropolises?

Under what conditions do other types of actors or social interests take part in the development of these institutions? On the contrary, which actors are excluded from them?

What does the functioning of these new institutions reveal about local democracy: how is the confinement of metropolitan decision-making organized, and under what conditions can it be disturbed?

The second axis concerns the content of public action conducted by metropolises?

How can we analyze these public policies, beyond the identification of major international development projects?

What are the effects of metropolization on social and redistributive policies in particular?

The third axis intends to explore the articulation between democratic issues and possible policies:

To what extent does the opacity of these institutions prevent the implementation of certain public policies, particularly of a redistributive nature?

Ultimately, how do metropolitan institutions favor certain social groups to the detriment of others? In other words, what social interests do metropolises (dis)serve?

Proposals should clearly indicate the field and the methods of investigation used, and should be based on the study of one or more sectors of public action. Work that is part of an infra or international comparative perspective is also welcome.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

Desage, Fabien. 2005. « Le « consensus » communautaire contre l'intégration intercommunale Séquences et dynamiques d'institutionnalisation de la communauté urbaine de Lille (1964-2003) ». Thèse de doctorat de science politique, Lille: Université du Droit et de la Santé - Lille II.

2010. « L'institutionnalisation des communautés urbaines : desseins et impasse d'un volontarisme réformateur (1964-1971) ». Genèses 3 (80): 90-113.

2012. « La ségrégation par omission ? » Géographie, économie, société Vol. 14 (2): 197-226.

2019. « Le gouvernement des métropoles, laboratoire de la post-démocratie ». In La politique désenchantée ? : perspectives sociologiques autour des travaux de Daniel Gaxie, édité par Lorenzo Barrault-Stella, Brigitte Gaiti, et Patrick Lehingue, 263-82.

Desage, Fabien, et David Guéranger. 2011. La politique confisquée: sociologie des réformes et des institutions intercommunales. Bellecombe-en-Bauges (Savoie), France: Éd. du Croquant.

Desage, Fabien, Frédéric Mercure-Jollette, et Clarence N. Stone. 2020. « De quoi les villes sont-elles « capables » ? » Métropolitiques, mars. <https://metropolitiques.eu/De-quoi-les-villes-sont-elles-capables.html>.

Dormois, Rémi. 2006. « Structurer une capacité politique à l'échelle urbaine. Les dynamiques de planification à Nantes et à Rennes (1977-2001) ». Revue française de science politique 56 (5): 837-67.

Gaxie, Daniel, éd. 1997a. Luttres d'institutions : enjeux et contradictions de l'administration territoriale. Collection Logiques juridiques. Paris ; Montréal : L'Harmattan.

1997b. « Stratégies et institutions de l'intercommunalité. Remarques sur le développement contradictoire de la coopération intercommunale ». In L'intercommunalité, bilan et perspectives, édité par CURAPP, PUF, 25-49. Paris.

- Gourgues, Guillaume, Vincent Béal, Jeanne Chauvel, Rémi Dormois, Deborah Galimberti, Marie Garel, Thomas Frinault, et al. 2019. « Les métropoles comme enjeu syndical. Marginalité et avenir de l'action syndicale dans la territorialisation de l'action publique ». IRES.
- Lévêque, Antoine. 2018. « Le gouvernement métropolitain de la banlieue lyonnaise à l'aune des politiques de transport urbain : sociohistoire d'une relégation ». *Métropoles*, no Hors-série 2018 (octobre).
2021. « Desservir la banlieue. Métropolisation et relégation des quartiers d'habitat social dans l'agglomération lyonnaise (1959-2019). » Thèse de doctorat de science politique, Lyon: Université de Lyon.
- Parnet, Christophe. 2020a. « La métropole, une affaire d'élus. La mise à distance des citoyens dans la réforme territoriale (2012-2016) ». *Participations* N° 26-27 (1): 105-34.
- 2020b. « Entrepreneurs de métropole ». *Gouvernement et action publique VOL. 9* (1): 87-114.
2021. « Du modernisateur au notable: la métropole comme instrument de pouvoir. Etude comparée des constructions métropolitaines de Lyon et d'Aix-Marseille-Provence ». Thèse de doctorat de science politique, Lyon: Université de Lyon.
- Pinson, Gilles. 2009. *Gouverner la ville par projet: urbanisme et gouvernance des villes européennes. Gouvernances*. Paris: Presses de Sciences Po.
- Stone, Clarence N. 1989. *Regime politics: governing Atlanta, 1946-1988. Studies in government and public policy*. Lawrence, Kan: University Press of Kansas.

Les circulations entre espaces politiques et mondes du privé : vers une sociologie des revolving door

Circulations between political fields and private worlds: towards a sociology of revolving doors

Responsables scientifiques :

Sébastien Michon, CNRS, UMR SAGE, Université de Strasbourg, smichon@unistra.fr

Cécile Robert, Sciences Po Lyon, UMR Triangle, cecile.robert@sciencespo-lyon.fr

Aussi bien à l'échelon de l'Union européenne qu'à l'échelon national, les circulations d'agents entre secteurs public et privé font l'objet, depuis les années 2000, d'une forte attention médiatique et institutionnelle (voir entre autres Transparency International Europe, 2017 ; European Ombudsman, 2019 ; European Parliament, 2020). Ces pratiques sont souvent désignées sous le terme de revolving door, par analogie avec le phénomène américain de rotation de personnels entre l'administration fédérale et les organisations qui en sont les interlocutrices (entreprises, lobbys, think tanks), au moment des alternances politiques (LaPira et Herschel, 2014). Elles prennent des formes variées : recrutement d'anciens acteurs du monde politique (élu.es locaux, député.es nationaux ou européens, ministres, commissaires et leurs collaborateurs/trices) et de hauts fonctionnaires dans les cabinets de conseil et d'avocats ou les services de relations publiques des très grandes entreprises, et/ou passage de représentants d'intérêts, au cours de leurs carrières, par des expériences dans le secteur public.

Les liens entre monde de l'argent et monde politique sont anciens (Jeanneney, 1981), et la circulation entre positions de pouvoir et secteur privé existe de longue date dans différents espaces (Badie et Birnbaum, 1979 ; Santos, 2006 ; Hudon, Yates et Ouimet, 2016). Néanmoins, le phénomène, qui est de plus en plus construit comme un problème public (Michel, 2018 ; Robert, 2018), change : parallèlement aux transformations multiples de l'Etat et de l'action publique, les circulations s'intensifient et se diversifient (Rouban, 2010 ; France et Vauchez, 2017 ; Collas, Dulong et Sawicki, 2018 ; Beauvallet, Robert et Roullaud, 2021). En invitant à la présentation et à la confrontation d'enquêtes sur ces circulations public/privé inscrites dans une pluralité d'espaces nationaux et institutionnels, cette section thématique souhaite éclairer de façon nouvelle les relations entre champs politique et économique et leurs transformations.

Une triple contribution est attendue.

Premièrement, une meilleure connaissance empirique du phénomène et de sa diversité. Les circulations sont souvent appréhendées comme ne concernant que le haut de la hiérarchie politique ou administrative). Sont ainsi attendues des enquêtes quantitatives et/ou qualitatives sur une institution, ou un secteur d'action publique, permettant de mieux identifier la diversité des acteurs qui circulent, et les trajectoires – politiques, sociales, professionnelles – dans lesquelles s'inscrivent ces déplacements.

Deuxièmement, une meilleure compréhension des logiques qui alimentent ces circulations. Il s'agira de questionner les stratégies de recrutement d'anciens élu.es, auxiliaires politiques ou fonctionnaires par des acteurs économiques, et/ou la façon dont ces allers-retours publics/privés sont anticipés dans des stratégies de carrières. On pourra également mettre à profit la confrontation de contributions portant sur des espaces institutionnels différents pour observer dans quelle mesure les formes d'encadrement de ces pratiques et notamment des conflits d'intérêt qu'elles soulèvent encouragent/limitent et/ou orientent leur développement.

Troisièmement, une meilleure appréhension des effets des circulations. La section thématique vise aussi à s'intéresser à la façon dont les acteurs qui circulent, comme leurs recruteurs, perçoivent, valorisent et mobilisent les savoir et savoir-faire acquis à l'occasion de ces expériences. Quels sont les usages qui sont faits de ces déplacements ? Contribuent-ils à transformer les pratiques professionnelles de ceux qui les expérimentent ?

Constituant un espace de débat international autour des circulations entre secteurs public et privé, cette section thématique réunira des travaux ancrés empiriquement, relatifs à différents espaces institutionnels et différentes situations historiques. La section souhaite réunir des communications qui s'inscrivent dans des approches théoriques et méthodologiques diverses.

At both the European Union and national levels, the circulation of agents between the public and private sectors has received considerable media and institutional attention since the 2000s (see, among others, Transparency International Europe, 2017; European Ombudsman, 2019; European Parliament, 2020). These practices are often referred to as revolving doors, by analogy with the American phenomenon of staff rotation between the federal administration and the organizations that interact with it (companies, lobbies, think tanks), at the time of political changeovers (LaPira and Herschel, 2014). They take various forms: recruitment of former political actors (local elected officials, national or European deputies, ministers, commissioners and their collaborators) and senior civil servants in consultancy and law firms or in the public relations departments of very large companies, and/or the passage of interest representatives, in the course of their careers, through experience in the public sector.

The links between the world of money and the world of politics are long-standing (Jeanneney, 1981), and the circulation between positions of power in the public sphere and the private sector has long existed in different spaces (Badie and Birnbaum, 1979; Santos, 2006; Hudon, Yates and Ouimet, 2016). Nevertheless, the phenomenon, which is increasingly constructed as a public problem (Michel, 2018; Robert, 2018), is changing: in parallel with multiple transformations of the state and public action, circulations are intensifying and diversifying (Rouban, 2010; France and Vauchez, 2017; Collas, Dulong, and Sawicki, 2018; Beauvallet, Robert, and Roullaud, 2021). By inviting the presentation and confrontation of investigations on these public/private circulations inscribed in a plurality of national and institutional fields, this thematic section wishes to shed new light on the relations between political and economic fields and their transformations. Results are expected on three dimensions.

First, a better empirical knowledge of the phenomenon and its diversity. Circulations are often understood as only concerning the top of the political or administrative hierarchy. Quantitative and/or qualitative surveys on an institution or a sector of public action are thus expected to better identify the diversity of the actors who circulate, and the trajectories - political, social, professional - in which these movements take place.

Second, a better understanding of the logics that fuel these movements. This will involve questioning the recruitment strategies of former elected officials, political staff or civil servants by economic actors, and/or the way in which these public/private round trips are anticipated in career strategies. We could also take advantage of the confrontation of contributions on different institutional fields to observe to what extent the forms of supervision of these practices and notably of the conflicts of interest they raise encourage/limit and/or orient their development.

Thirdly, a better understanding of the effects of the circulations. The thematic section also aims to look at the way in which the actors who circulate, like their recruiters, perceive, value and mobilize the knowledge and know-how acquired during these experiences. What uses are made of these experiences? Do they contribute to transforming the professional practices of those who experience them?

Constituting a space for international debate on the circulation between the public and private sectors, this thematic section will bring together empirically grounded works relating to

different institutional spaces and different historical situations. The section aims to bring together papers that are rooted in diverse theoretical and methodological approaches.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Badie Bertrand, Birnbaum Pierre (1982), *Sociologie de l'État*, Paris, Grasset.
- Beauvallet Willy, Robert Cécile et Roullaud Elise, *EU Affairs. Une sociologie de la représentation des intérêts à l'échelle européenne*, Bruxelles, Peter Lang, à paraître, 2021
- Collas, Thomas, Dulong Delphine, et Sawicki Frédéric (2018). « Sociographie des cabinets ministériels (2012-2014) : présentation générale », *Revue française d'administration publique*, 168, p. 745-750.
- France Pierre et Vauchez Antoine (2017), *Sphère publique, intérêts privés: Enquête sur un grand brouillage*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Hudon Raymond, Stéphanie Yates, Ouimet Mathieu (2016), « Portes tournantes et éthique démocratique », *Éthique publique. Revue internationale d'éthique sociétale et gouvernementale*, 18(2).
- Jeanneney Jean-Noël (1981), *L'argent caché, milieux d'affaire et pouvoir politique*, Paris, Fayard.
- LaPira Timothy et Herschel Thomas F. (2014), « Revolving door lobbyists and interest representation », *Interest group and advocacy*, 3 (1), p. 4-29.
- Michel Hélène (2018), « Promesses et usages des dispositifs de transparence: entre approfondissement et redéfinition de la démocratie », *Revue française d'administration publique*, 165, p. 5-15.
- Robert Cécile (2018), « La transparence comme nouvel horizon des démocraties européennes. Genèses et usages d'une injonction ambivalente », *Politique européenne*, 61, p. 8-43.
- Rouban Luc (2010), « L'inspection générale des Finances 1958-2008 : pantouflage et renouveau des stratégies élitaires », *Sociologies pratiques*, n° 21, p. 19-34.
- Santos Adolfo (2006), *Do Members of Congress Reward Their Future Employers? Evaluating the Revolving Door Syndrome*, Latha, University Press of America.

Les institutions internationales et la neutralisation de la protestation sociale

International Institutions and the Neutralisation of Social Protest

Responsables scientifiques :

Olivier Nay, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, o.nay@free.fr
Delphine Thivet, Sciences-Po Bordeaux, delphine.thivet@u-bordeaux.fr

Depuis la fin des années 1980, de nombreuses organisations internationales (OI) ont été exposées à des campagnes de protestation menées par des mouvements sociaux transnationaux et des ONG de plaidoyer. Ces organisations ont été régulièrement confrontées à des résistances, des actions symboliques et des contre-expertises critiques qui mettent en question les paradigmes sur lesquels s'appuient leur politique – par exemple sur des enjeux de défense des droits humains, de justice sociale et de régulation des marchés, de l'environnement et du climat, de la démocratie, des droits des peuples autochtones, de la transparence ou de l'annulation des dettes des pays pauvres. Face à la pression des coalitions d'acteurs sociaux, les OI ont multiplié les procédures de participation pour associer ONG et organisations de la société civile, tout en cherchant à en canaliser l'expression et à en discipliner les modes d'action. Par le biais de ces procédures, elles cooptent les acteurs sociaux habilités à s'exprimer dans les enceintes publiques, instituent des mécanismes de déconflictualisation et filtrent les revendications sociales, dont certaines sont finalement incorporées à l'agenda institutionnel.

Cette ST rassemble des contributions qui se concentrent sur les activités de neutralisation et d'incorporation de la critique sociale dans le cadre des institutions internationales. Elle s'intéresse au travail de censure et de mise en forme par laquelle les experts des institutions assimilent les revendications sociales, mais aussi les reformulent de manière à les délester de leurs contenus les plus critiques et à les rendre compatibles avec les vues normatives de l'organisation. Les intervenants pourront discuter notamment les processus de « captation épistémique », c'est-à-dire les activités par lesquelles les OI captent des idées critiques, puis les réinterprètent et les détournent de manière à en épuiser la dimension agonistique, pour finalement rendre ces idées conformes aux cadres normatifs de l'institution. Ce faisant, les OI s'emparent des discours contre-hégémoniques et convertissent les plaidoyers critiques en orthodoxie politique.

La ST se situe à la croisée de la sociologie des mobilisations, la sociologie de l'expertise et les études des institutions internationales.

Since the late 1980s, many international organizations (IOs) have been subject to transnational social movement and advocacy NGO protest campaigns. These organizations are periodically confronted with resistance, symbolic actions and critical counter-expertise that question the paradigms on which their policies are based – for instance on human rights promotion, social justice and market regulation, environment and climate, democracy, indigenous peoples' rights, transparency or public debt cancellation. In response to the pressure from coalitions of social actors, IOs have introduced multiple participation procedures in order to ensure that NGOs and civil society organisations are involved in policy development, while at the same time seeking to channel their expression and discipline their modes of action. Through these procedures, they co-opt and empower some social leaders in public forums, establish deconfliction

mechanisms and filter social grievances, resulting in the incorporation of certain demands into the institutional agenda.

This panel brings together contributions that focus on the knowledge-building activities aiming at neutralizing and incorporating social advocacy in the context of international institutions. It examines the formatting and censorship work by which experts in institutions assimilate and reframe social demands, in such a way as to eliminate their most critical content and make them compliant with the normative views of the organization. It examines the formatting and censorship work by which experts in institutions reframe social demands in such a way as to eliminate their most critical content and make them compliant with the dominant views of the organization. In this process, IOs seize upon counter-hegemonic discourses and convert critical advocacy into political orthodoxy.

The panel stands at the crossroads of the sociology of mobilizations, the sociology of expertise and the study of international institutions.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

**La (dé)construction des études aréales
au prisme des situations de conflit**
*The (De)construction of Area Studies
Through the Prism of Conflict Situations*

Responsable scientifique :

Ioana POPA, Institut des Sciences sociales du Politique, ioana.popa@cnr.fr

Cette ST entend aborder les études aréales comme objet d'une sociologie politique et historique des sciences et des savoirs. Attentive à l'inscription sociale des individus, institutions, pratiques et contenus relevant de ce domaine ainsi qu'à leur historicité, elle vise à restituer les médiations les reliant à leurs contextes politiques de production et de travail scientifique. Des intérêts de connaissance, mais aussi des logiques d'ordre politique, administratif, stratégique, militaire, philanthropique ou économique ont historiquement façonné l'institutionnalisation et le contenu de ces savoirs, leur financement, la composition des communautés scientifiques ainsi que leur rapport au politique. Il s'agit d'interroger ces logiques hétérogènes et leurs interférences avec la production et/ou les usages des savoirs aréaux. L'analyse des (re)agencements et collusions entre études aréales et d'autres secteurs sociaux ainsi que des convergences vs. tensions entre les acteurs qui les animent empruntera ici une focale resserrée autour des situations de conflit.

Celles-ci sont considérées comme un outil heuristique. Elles sont d'abord censées offrir un miroir grossissant des articulations mentionnées et permettre de les analyser finement, en évitant tout modèle mono-explicatif ou détermination mécanique des pratiques et des savoirs aréaux par des impératifs notamment politiques et militaires (Brisson 2008a; Engerman 2010; Raymond 2019; Romani, 2008). Les situations de conflit constituent en outre, potentiellement, un analyseur pertinent pour réfléchir de manière transversale aux études consacrées aux différentes "aires", alors que celles-ci sont fort souvent cloisonnées.

Elles recouvrent par ailleurs un spectre empirique large et hétérogène. Aspirant à être un "savoir total" (Hall 1948) sur un espace (*i.e.* prenant en compte toutes ses dimensions et articulant pour ce faire des apports disciplinaires divers), les études aréales sont ici heuristiquement examinées au prisme d'une diversité de conflits (militaires, (géo)politiques, diplomatiques, sociaux) qui pourraient les impacter. Les situations de conflit renvoient, analytiquement cette fois, aussi bien à des "structures" qu'à des "événements" et des conjonctures "critiques" dont la démarcation n'est pas nette, permettant au contraire "une appréhension non événementielle de l'évènement" (Dobry 2007). Conflits qui sous-tendent des processus de (dé)colonisation, guerres mondiales, inter- ou infra-étatiques, guerre froide, épisodes révolutionnaires ou insurrectionnels sont des référents empiriques permettant de questionner ces logiques enchevêtrées ainsi que leurs effets sur la production et les usages des savoirs aréaux. Des transformations des espaces académiques consistant à légitimer et développer les approches aréales ou, au contraire, à les contester ont ainsi été étudiés en lien avec les contraintes propres à la (dé)colonisation (Anderson 1992; Brisson 2008b, Dulucq 2009; Sibeud 2002; Singalavelou 2011), à la Deuxième Guerre mondiale et la guerre froide (Cumings 1998; Engerman 2009; Faure à *paraître*; Popa 2018 ; Wallerstein 1997), la guerre du Vietnam, ou encore, aux conflictualités redéfinies dans l'après-guerre froide (Clowes et Bromberg, 2016). La focale choisie permettrait donc de retracer des (segments de) processus à la fois de construction et de remise en cause des études aréales.

Enfin, elle pourrait faire apparaître les (dés)articulations et les (dés)équilibres entre des savoirs produits respectivement sur, à partir, et à l'intérieur d'une "aire" en particulier ainsi qu'entre des productions, dispositifs institutionnels et démarches des chercheurs qui sont respectivement extérieurs à la société qu'ils étudient, autochtones ou insérés dans des

réseaux diasporiques ou en exil (Anderson 1992; Brisson 2008b ; Romani, 2008). Si des travaux soulignent l'inscription des études aréales dans une diversité de configurations nationales de production des connaissances (Naumann et al., 2018) ainsi que leurs genèses intellectuelles plurielles (Kwaschik 2018; Popa 2018), la prééminence acquise depuis la Seconde Guerre mondiale par l'espace académique états-unien dans l'élaboration des *area studies* (Betteridge 2010; Engerman 2009; Palat 1996; Szanton 2002) peut conduire à négliger d'autres trajectoires intellectuelles et institutionnelles d'études aréales, y compris déployées ailleurs qu'en "Occident"(Kienle 2014). Associer des perspectives Nord-Nord, Nord-Sud, Sud-Nord, Sud-Sud a un potentiel heuristique pour penser les conditions de production des études aréales ainsi que les asymétries, tensions et rapports de domination qui les sous-tendent.

Les contributions attendues pourraient s'inspirer des pistes de réflexion suivantes.

Les traductions scientifiques (immédiates, passagères ou, au contraire, durables, voire différées) de l'intérêt suscité par une "aire" qui devient objet de conflit, zone proprement dite de conflit ou qui se révèle hostile, voire "ennemie" (Engerman 2009; Porter 2009) sont un des enjeux à investiguer. Ceci entraîne-t-il la création de nouvelles institutions de recherche, la transformation ou la disparition des plus anciennes? L'organisation et la division du travail scientifique, les carrières, les formations sont-ils impactées? Recours-t-on à de nouveaux découpages, voire à de nouvelles dénominations des "aires" construites en objet d'étude?

Durée et échelle des conflits, formes de conflictualité et degré de violence effective ne sont sans doute pas des paramètres neutres. Ces situations sont-elles propices à orienter les études aréales plutôt vers des buts pratiques, à leur imprimer des temporalités courtes, à diversifier le profil social, professionnel et les compétences de leurs producteurs? Entraînent-elles des alliances vs. des concurrences entre des types de professionnels, ou encore, des engagements politiques individuels et des mobilisations des associations professionnelles? Ces recherches reçoivent-elles de financements (publics ou privés) exceptionnels et entraînent-elles des usages non-académiques? Constate-t-on l'essor d'une expertise mettant à profit des compétences et savoirs "aréaux", y compris en contexte de sortie de conflit et de pacification? Ces savoirs servent-ils à mener, voire à gagner des guerres, ou au contraire, à maintenir, voire à restaurer la paix?

Les situations de conflit peuvent, inversement, empêcher, limiter ou perturber l'accès au terrain et la production des connaissances sur les espaces qui en sont affectés. Comment ces difficultés modèlent-ils les études aréales? Entraînent-elles l'abandon de certaines méthodes d'investigation, des redéfinitions des objets d'étude, voire des reconversions professionnelles (Nordstrom et Robben 1995; Romani 2007)? Les émigrations scientifiques déclenchées par les situations de conflit font-elles évoluer la composition et les compétences des groupes de spécialistes "aréaux"? Permettent-elles une localisation d'institutions de recherche à la fois à l'extérieur de, et à proximité des zones de conflit?

Les situations de conflit peuvent, enfin, alimenter la critique des études aréales non seulement en raison de ces limitations conjoncturelles, mais surtout, en tant que domaine de savoirs à la fois trop collusif avec des intérêts politiques et militaires (Diamond 1992) et occidental-centré (Said 1978). Faire apparaître des processus de requalification scientifique et nominale des "aires" permet par ailleurs montrer leur plasticité et *a contrario*, leur réification (Bayart 2016; Emerson 1984; Dirlík 1992; Palat 1996; Pelletier 2011; Popa 2019; Postel-Vinay 2004). On pourra ainsi analyser des moments de remise en cause de la perspective aréale en tant qu'instrument de connaissance mais aussi comme outil de domination politique.

La ST privilégiera des communications s'appuyant sur des enquêtes empiriques portant sur de cas aussi bien contemporains qu'historiques. Des contributions de facture théorique ou épistémologique ainsi que d'ordre réflexif pourront aussi être prises en compte.

This thematic section aims to address area studies as the object of a political and historical sociology of science and knowledge. This approach pays attention to the social inscription of individuals, institutions, practices and contents falling within the scope of this field and to their historicity, while aiming to restore the mediations connecting them to their political contexts of production and scientific work. Knowledge interests, but also political,

administrative, strategic, military, philanthropic or economic rationales have historically shaped the institutionalisation and content of area studies, their funding, the composition of scientific communities and their relationship to politics. We seek to question these heterogeneous logics and their interference with the production and/or use of area-based knowledge. The (re)arrangements and collusions between area studies and other social sectors, as well as the convergences vs. tensions between players that animate them, will be analysed with a focus on conflict situations.

Conflict situations are considered here as a heuristic tool. First, they are supposed to offer a magnifying mirror of the articulations mentioned above and make it possible to scrutinize them more closely, avoiding any mono-explanatory model or mechanical determination of practices and area-based knowledge, based notably on political and military imperatives (Brisson 2008a; Engerman 2010; Raymond 2019; Romani, 2008). Conflict situations are also potentially a relevant analyser for thinking transversely about the studies devoted to the different "areas", which are often compartmentalised.

They also cover a wide and heterogeneous empirical spectrum. As area studies aspired to be a "total knowledge" (Hall 1948) on an area (*i.e.* considering all its dimensions and articulating various disciplinary contributions for this purpose), they are heuristically examined here through the prism of a diversity of conflicts (diplomatic, (geo)political, military, social) that could impact them. Conflict situations refer, this time analytically, to "structures" as well as to "events" and "critical" conjunctures whose demarcation is not clear-cut, allowing on the contrary "a non-eventual understanding of the event" (Dobry 2007). Conflicts that underlie processes of (de)colonisation, world wars, inter- or infra-state wars, the Cold War, revolutionary or insurrectionary episodes are empirical references that enable us to question these entangled logics as well as their effects on the production and uses of area-based knowledge. Transformations in academic spaces which either recognize and support areal approaches or, on the contrary, contest them, have thus been studied in relation to the constraints specific to (de)colonisation (Anderson 1992; Brisson 2008b, Dulucq 2009; Sibeud 2002; Singalavelou 2011), the Second World War and the Cold War (Cumings 1998; Engerman 2009; Faure *à paraître*; Popa 2018 ; Wallerstein 1997), the Vietnam War, and to the conflictualities redefined in the post-Cold War era (Clowes et Bromberg, 2016). The focus chosen here would thus allow us to trace (segments of) processes of both construction and deconstruction of area studies.

Finally, conflict situations could reveal (dis)articulations and (im)balances between knowledge produced respectively on, from and within a particular "area," on the one hand, as well as between the productions, institutional arrangements and approaches of researchers who are respectively external to the society they are studying, indigenous or inserted in diasporic networks or in exile, on the other (Anderson 1992; Brisson 2008b ; Romani, 2008). While current scholarship has underlined the inscription of area studies in a diversity of national configurations of knowledge production (Naumann et al, 2018) and cast light on their plural intellectual geneses (Kwaschik 2018, Popa 2018), the pre-eminence acquired since the Second World War by the US academic space in the elaboration of area studies (Szanton 2002; Betteridge 2010; Engerman 2009; Palat 1996) can lead to neglecting other intellectual and institutional trajectories of area studies, including those deployed elsewhere than in the "West" (Kienle 2014). Combining North-North, North-South, South-North, South-South perspectives has a heuristic potential for thinking about the conditions of production of areal studies as well as the asymmetries, tensions and power relations that underpin them.

The expected paper proposals might address the following topics.

The scientific impact (immediate, temporary or, on the contrary, lasting or even deferred) of the interest aroused by an "area" which becomes an object of conflict, a zone of conflict properly speaking or which proves to be hostile or even "enemy" (Engerman 2009; Porter 2009) might be investigated. Does this lead to the creation of new research institutions, the transformation or disappearance of older ones? How are the organisation and division of scientific work, careers and training affected? Are there new divisions, or even new denominations, used for constructing "areas" as objects of research?

The duration and scale of conflicts, the forms of conflict and the degree of actual violence are probably not neutral parameters. Are these situations conducive to orienting the

production of area-based knowledge more towards practical goals, to giving it short time frames, to diversifying the social and professional profile and skills of its producers? Do they foster alliances vs. competition between types of professionals, as well as individual political commitments and mobilisations of professional associations? Does the research produced receive exceptional (public or private) funding and does it lead to non-academic uses? Is there evidence of a growing expertise that makes use of area-based knowledge and skills, including in post-conflict and pacification contexts? Is this knowledge used to wage or even win wars, or, instead, to maintain or even restore peace?

Conflict situations can, conversely, prevent, limit or disrupt access to the field and the production of knowledge about the areas affected. How do these challenges shape area studies? Do they lead to the abandonment of certain methods of investigation, to redefinitions of the objects of study, or even to professional reconversions (Nordstrom et Robben 1995; Romani 2007)? Do scientific emigrations triggered by conflict situations change the composition and competences of "areal" expert groups? Do they allow for research institutions to be located both outside of, and close to conflict zones?

Finally, conflict situations can fuel criticism of area studies not only because of these conjunctural limitations, but above all, as a field of knowledge that is too collusive with political and military interests (Diamond 1992) as well as Western-centric (Said 1978). Bringing to light processes of scientific and nominal requalification of "areas" also elucidates the plasticity of categories and labels but also, by contrast, their reification (Bayart 2016; Emerson 1984; Dirlik 1992; Palat 1996; Pelletier 2011; Popa 2019; Postel-Vinay 2004). This enables us to analyse moments of crisis which challenge the areal perspective as not only an instrument of knowledge but also a tool of political domination.

The ST will give priority to papers based on empirical investigations of both contemporary and historical cases. Theoretical or epistemological contributions as well as reflective ones may also be considered.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- Anderson, Benedict (1992). "The Changing Area Studies in the U.S. Ecology of Southeast Asian Studies in the United States, 1950-1990", in Charles Hirschman, Charles Keyes, and Karl Hutterer, eds., *Southeast Asian Studies in the Balance: Reflections from America*. Ann Arbor, Mich., Association of Asian Studies: 25-40.
- Bayart, Jean-François (2016). « 'Dessine-moi un MENA!', ou l'impossible définition des 'aires culturelles'. Sociétés politiques comparées », 38, 1-28. http://www.fasopo.org/sites/default/files/varia1_n38.pdf (consulté le 12 février 2017).
- Betteridge, Anne (2010). "Title VI and Foundation Support for Area Studies: Its History and Impacts" in David S. Wiley and Robert S. Glew (ed.), *Education for a Global Future Fifty Years of U.S. Title VI and Fulbright-Hays Programs*, Michigan State UP.
- Brisson, Thomas, (2008a). « Les intellectuels arabes et l'orientalisme parisien (1955-1980) : comment penser la transformation des savoirs en sciences humaines ? » *Revue française de sociologie*, Vol. 49: 269-299.
- Brisson, Thomas (2008b). *Les intellectuels arabes en France: migrations et échanges intellectuels*. Paris, La Dispute.
- Clowes, Edith, Bromberg Shelly Jarret (ed.). 2016. *Area Studies in the Global Age. Community, Place, Identity*. Northern Illinois UP.
- Cumings, Bruce (1997). "Boundary Displacement: Area Studies and International Studies during and after the Cold War", *Bulletin of Concerned Asian Scholars*, 29(1): 6-26.

- Diamond, Sigmund (1992). *Compromised Campus: The Collaboration of Universities with the Intelligence Community, 1945-1955*. Oxford UP, 1992?
- Dirlík Arif. 1992. "The Asia-Pacific Idea: Reality and Representation in the Invention of a Regional Structure", *Journal of World History*, n°3(1): 55-79.
- Dobry, Michel (2007). « Ce dont sont faites les logiques de situation », in Favre Pierre, Filleule Olivier, Jobard Fabien (dir.), *L'atelier du politiste*, Paris, La Découverte : 119-148.
- Dulucq, Sophie (2009). *Écrire l'histoire de l'Afrique à l'époque coloniale (XIXe -XXe siècles)*. Paris, Karthala.
- Emmerson, Donald (1984). "'Southeast Asia': What's in a Name?", *Journal of Southeast Asian Studies*, 15(1): 1-21.
- Engerman, David (2009). *Know your Enemy. The Rise and Fall of America's Soviet Experts*. New York, Oxford University Press.
- Engerman, David (2010). "Social Science in the Cold War", *Isis*, 101(2): 393-400.
- Faure, Justine (à paraître). *Les chercheurs américains et le bloc soviétique : construction des savoirs et mobilités scientifiques en temps de Guerre froide*, Paris, Éditions Institut des études slaves/Eur'Orbem.
- Hall, Robert (1948). *Area Studies: With Special Reference to Their Implications for Research in the Social Sciences*. New York: Committee on World Area Research Program, Social Science Research Council.
- Kienle, Eberhard. (2014). « "Aires culturelles": travers et potentiels ». *Revue internationale de politique comparée*, 21(2): 49-59.
- Kwaschik, Anne (2018). *Der Griff nach dem Weltwissen Zur Genealogie von Area Studies im 19. und 20. Jahrhundert*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- Naumann Katja, Loschke Torsten, Marung Steffi, Middell Matthias (2018). *In Search of Other Worlds. Essays towards a Cross-Regional History of Area Studies*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag.
- Nordstrom Carolyn, Robben Antonious (eds.) (1995). *Fieldwork under fire. Contemporary Studies of Violence and Survival*, University of California Press.
- Palat, Ravi Arvind (1996). "Fragmented Visions: Excavating the Future of Area Studies in a Post-American World," *Review*, XIX. 3: 269-315.
- Pelletier, Philippe (2011). *L'Extrême-Orient. L'invention d'une histoire et d'une géographie*. Paris, Folio/Histoire.
- Popa, Ioana (2016). "International Construction of Area Studies in France during the Cold War: Insights from the École Pratique des Hautes Études Sixth Section". *History of the Human Sciences*, 29(4-5): 125-150.
- Popa, Ioana (2018). "Geneses of Area Studies in France and the Program of the École Pratique des Hautes Études Sixth Section". In Torsten Loschke, Steffi Marung, Matthias Middell, Katja Naumann (eds.), *In search of other worlds. Towards a cross-regional history of area studies*. Leipzig, Leipziger Universitätsverlag: 347-388.
- Popa, Ioana (2019). « L'attrait d'un label souple. Les « aires culturelles » au prisme des programmes d'enseignement supérieur français après la Seconde Guerre mondiale ». *Revue d'anthropologie des connaissances* : 113-145.
- Postel-Vinay, Karoline (2004). « L'Asie définie par les relations extérieures », in Pelletier Ph., *Identités territoriales en Asie orientale*, Paris, Indes Savantes : 337-349.
- Porter, Patrick (2009). *Military Orientalism. Eastern War Through Western Eyes*. New York, Columbia UP.
- Raymond, Candice (2019). "Committed Knowledge: Autonomy and Politicization of Research Institutions and Practices in Wartime Lebanon (1975-1990)" in Richard Jacquemond et Felix Lang (ed.). *Culture and Crisis in the Arab World: Art, Practice and Production in Spaces of Conflict*, I.B. Tauris.
- Romani, Vincent (2007). « Enquêter dans les territoires palestiniens. Comprendre un quotidien au-delà de la violence immédiate », *Revue française de science politique*, vol. 57: 27-45.
- Romani, Vincent (2008). « Sciences sociales et lutte nationale dans les territoires occupés palestiniens. La coercition comme contrainte et comme ressource ». *Revue d'anthropologie des connaissances*, 3(4): 487-504.
- Said, Edward (1978). *Orientalism*, London, Penguin.
- Sibeud, Emmanuelle (2002). *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France, 1878-1930*, Paris, Éd. de l'EHESS.
- Singaravélou, Pierre (2011). *Professer l'Empire. Les « Sciences coloniales » en France sous la IIIe République*. Paris, Publications de la Sorbonne.

- Szanton, David (2002). *The Politics of Knowledge: Area Studies and the Disciplines*. Berkeley, University of California Press.
- Wallerstein Immanuel (1997). "The Unintended Consequences of Cold War Area Studies," in Noam Chomsky et al., *The Cold War and the University: Toward an Intellectual History of the Postwar Years*. The New Press.

ST 58

Faire le « bien » en temps de crises *Doing « good » in times of crisis*

Responsables scientifiques :

Sahar Aurore Saeidnia, ULB/REPI-OMAM, s.saeidnia@gmail.com

Laura Ruiz de Elvira, IRD, Ceped, laura.ruiz-de-elvira@ird.fr

Charity, philanthropy ou encore *beneficence* en anglais, *caridad, filantropia* et *beneficiencia* en espagnol, *kheyrie* et *nikoukâri* en persan... En tout temps et en tous lieux les sociétés ont connu des pratiques du « bien ». Encore aujourd'hui, des événements comme l'incendie de Notre-Dame de Paris survenu en 2019, des désastres naturels tels que le séisme de 2010 à Haïti, et des conflits à l'instar de la guerre en Syrie, suscitent les dons aussi bien de grandes fortunes, d'ONGs et d'organismes internationaux que des États. Parallèlement à ces mouvements souvent qualifiés de « solidarité internationale », d'autres acteurs contribuent – certes de manière moins spectaculaire mais quotidiennement – à la mise en œuvre d'une pluralité de formes de bien-faisance, notion qui invite à penser ensemble la diversité de ces pratiques normées et éminemment politiques. L'ubiquité de ces dernières est loin d'être anecdotique ou résiduelle. Elle signale au contraire, à rebours des lectures en termes d'exceptionnalité, de *path dependency* ou encore de transition politique, que la bien-faisance joue un rôle central dans le gouvernement du social dans les sociétés contemporaines, des Amériques aux pays asiatiques, en passant par l'Europe, l'Afrique et le Moyen Orient.

Dans le sillage d'une réflexion collective et pluridisciplinaire entamée en 2017 et ayant abouti à l'ouvrage *Les mondes de la bien-faisance* (CNRS Editions, 2021), cette ST se propose d'explorer l'articulation entre les pratiques du « bien » et les conjonctures de crise. A partir de la crise sanitaire inédite provoquée par le Covid-19, et des crises politiques et sociales qui ont pu en découler, nous interrogeons comment les modes de fonctionnement routiniers des acteurs du *welfare* sont bousculés dans ce type de contexte. Nous faisons l'hypothèse que, plutôt que de suspendre la « politique ordinaire » au profit d'une « politique d'exception », la « crise » participe pleinement à la normalisation de pratiques du « bien » et de réseaux de transactions entre acteurs du « bien » qui dé-différencient ces deux temporalités (Balzacq, Bigo, Olsson et alii, 2011). Nous postulons également que les temps de crise favorisent les tensions autour de ce qui est considéré comme la légitime répartition des tâches et responsabilités dans la prise en charge du social. Autrement dit, si étudier les pratiques du « bien » éclaire les transformations des relations de pouvoir en temps de crises, la conjoncture de crise est aussi particulièrement propice pour saisir la conflictualité inhérente aux mondes de la bien-faisance.

Dans cette perspective, et suivant une approche résolument comparative, cette ST propose les axes de réflexion suivants :

1. **Faire le « bien » et *contentious politics* en temps de crises** : En quoi les pratiques du « bien » sont-elles génératrices de tensions et de conflits, à l'instar de ceux qui émergent entre destinataires de l'aide et populations exclues, ou entre gouvernants et acteurs sociaux ? Comment cette conflictualité est-elle redéfinie en temps de crises ? Les pratiques du « bien » favorisent-elles la préservation du *statu quo* ou, au contraire, constituent-elles un moyen pour lutter contre l'ordre préétabli et éventuellement refondre le partage des tâches entre acteurs dits publics et privés ?
2. **Faire le bien et « mise en crise »** : Il s'agit de s'intéresser à « la façon dont le concept de crise est constitué en objet de savoirs » (Roitman, 2019) par les acteurs du « bien », leur participation aux diagnostics de crise, ou encore les effets sur le cadrage de leurs

activités. Comment les acteurs du « bien » s'approprient-ils, discutent, voire critiquent-ils cette catégorie conceptuelle et discursive au cœur des gouvernements contemporains des sociétés, des frontières, des mouvements migratoires, de l'économie ou encore des corps vulnérables (New Keyword Collective, 2016) ?

3. **Faire le « bien » au-delà de la crise :** Nous appréhendons ici la crise comme une situation critique révélatrice de rapports de pouvoir et d'une conflictualité caractéristique du gouvernement du social qui déborde la temporalité des conjonctures non routinières. Il s'agit ainsi de prêter attention aux mobilisations et aux tensions cristallisées autour de ces pratiques du « bien » sur le temps long, en questionnant les logiques de transformation et de continuité.

Les communications attendues seront ainsi particulièrement attentives aux dimensions politique, conflictuelle voire violente de la bien-faisance, dans sa capacité à redéfinir le bien commun et l'agir citoyen, ainsi que les relations de pouvoir.

Charity, philanthropy or beneficence in English, caridad, filantropia and beneficencia in Spanish, kheyrie and nikoukâri in Farsi... In all times and places, societies have known practices of "good". Even today, events such as the Notre-Dame de Paris fire in 2019, natural disasters like the 2010 earthquake in Haiti, and conflicts such as the war in Syria, attract donations from large fortunes, NGOs and international organisations, and also from states. Alongside these movements, often described as international solidarity, other actors contribute, albeit less spectacularly but on a daily basis, to the implementation of a plurality of forms of benevolence (bien-faisance). This notion invites us to think together the diversity of these normalised and eminently political practices of doing good. Their ubiquity is far from being anecdotal or residual. Indeed, contrary to readings in terms of exceptionality, path dependency or political transition, benevolence plays a central role in the government of the social in contemporary societies, from the Americas to Asian countries, via Europe, Africa and the Middle East.

In the wake of a collective and multidisciplinary reflection begun in 2017 that has resulted in the edited volume *Les Mondes de la Bien-faisance* (CNRS Editions, 2021), this ST proposes to explore the articulation between the practices of "good" and the conjunctures of crisis. Building on the unprecedented health crisis provoked by Covid-19, and the political and social crises that have followed, we question how welfare actors' routines are disrupted in this type of context. We hypothesise that rather than suspending 'ordinary politics' in favour of 'exceptional politics', the 'crisis' normalises doing good practices and networks of transactions between actors of 'the good', hence de-differentiating these two temporalities (Balzacq, Bigo, Olsson et alii, 2011). We also claim that times of crisis favour tensions around what is considered the legitimate division of labour and responsibilities in social care. In other words, while studying the practices of 'good' sheds light on the transformations of power relations in times of crisis, the crisis also allows to grasp the inherent conflictuality of the worlds of benevolence.

In this perspective, and following a comparative approach, this ST follows three axes:

1. **Doing 'good' and contentious politics in times of crisis:** How do practices of 'good' generate tensions and conflicts, such as those between aid recipients and excluded populations, or between governments and social actors? How is this conflictuality redefined in times of crisis? Do the practices of 'good' favour the perpetuation of the status quo? Or do they contest the pre-established order and recast the division of tasks between the so-called public and private actors?
2. **Doing good and 'putting in crisis':** This involves looking at how the concept of crisis is constituted as an 'object of knowledge' (Roitman, 2019) by 'doing good' actors, while participating in crisis diagnoses. How do actors of the 'good' appropriate, discuss, and contest this conceptual and discursive category at the heart of contemporary governments of societies, borders, migratory movements, the economy, and vulnerable bodies (New Keyword Collective, 2016)?

3. **Doing 'good' beyond the crisis:** We understand the crisis here as a critical situation that reveals both power relations and the contention that characterizes the governance of the social and goes beyond non-routine conjunctures temporalities. We call for paying attention to the mobilizations and tensions crystallized around these practices of 'good' over the long term by questioning their logics of transformation and continuity.

The expected papers will be particularly attentive to the political, conflictual and even violent dimensions of benevolence, in its capacity to redefine the common good and citizen action, as well as power relations.

Les propositions de communication devront être envoyées par courriel à chacun des responsables scientifiques de la ST avant le 2 novembre 2021.

Paper proposals must be sent by e-mail to each of the panel's conveners before November 2nd, 2021.

Références / References

- AGIER M., *L'étranger qui vient. Repenser l'hospitalité*, Paris, Le Seuil, 2018.
- AÏT-AOUDIA M., « La genèse d'une mobilisation partisane : continuités et politisation du militantisme caritatif et religieux au sein du FIS », *Politix*, 2013, 102 : 129 à 146.
- ANGELI AGUITON S. & al., « Politiques de la "mise en crise" », *Critique internationale*, 85/4, 9–21, 2019.
- ATLANI-DUAULT L., DOZON J.-P., « Colonisation, développement, aide humanitaire. Pour une anthropologie de l'aide internationale », *Ethnologie française*, 2011, 41 : 393-403.
- BALZACQ T. & al., "Security Practices" in R. A. Denmark (ed.), *International Studies Encyclopedia*, 2010, Oxford, Wiley-Blackwell: 6407-6424.
- CAMMETT M. & MAC LAREN L. (eds.), *The politics of non-state social welfare*, Ithaca & London, Cornell University Press, 2014.
- CLARK J., *Islam, charity, and activism: middle-class networks and social welfare in Egypt, Jordan, and Yemen*, Bloomington, Indiana University Press, 2004.
- DAUVIN P. & SIMEANT J., *Le travail humanitaire. Les acteurs des ONG du siège au terrain*, Paris, Presses de Sciences Po, 2002
- DOBRY M., *Sociologie des crises politiques*. Paris : Presses de la FNSP, 1986.
- DUVOUX N., *Les oubliés du rêve américain. Philanthropie, État et pauvreté urbaine*, Paris, PUF, 2015.
- FASSIN D., *La raison humanitaire. Une histoire morale du temps présent*, Paris, Seuil, 2010.
- FORSTER P. & CHARNOZ O., "La production de connaissances en temps de crise sanitaire. Que nous apprend la réponse internationale à la grippe aviaire en Indonésie ?", *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2013, 7/1 : 112-144
- NEW KEYWORDS COLLECTIVE, *Europe/Crisis: New Keywords of "the Crisis" in and of "Europe"*, 2016.
- PAUGAM S. (dir.) *Repenser la solidarité*, Paris, PUF, 2011.
- ROITMAN J., "Anti-Crisis : penser avec et contre les crises ?", *Critique internationale*, 2019, 85/4 : 107-121.
- RUIZ DE ELVIRA L., *Vers la fin du contrat social en Syrie. Associations de bienfaisance et redéploiement de l'État (2000-2011)*, Paris, Karthala, 2019.
- RUIZ DE ELVIRA L. & SAEIDNIA S. A. (dir.), *Les mondes de la bien-faisance*. Paris, CNRS Editions, 2021.